

CEM ANOS COM SAUSSURE

**TEXTOS DE CONGRESSO INTERNACIONAL
TOMO II**

COLEÇÃO SEMIÓTICA

Coordenação: Antonio Vicente Seraphim Pietroforte

A significação musical: um estudo semiótico na música instrumental erudita
Antonio Vicente Seraphim Pietroforte

Semóticas sincréticas: posições (A linguagem do cinema)
Waldir Bevidas

Linguagens e saberes: estudos literários
Ana Lúcia Trevisan, Helena Bonito Couto Pereira e Maria Luiza Guarnieri Atik

Linguagens e saberes: estudos linguísticos
Diana Luz Pessoa de Barros, José Gaston Hilgert, Maria Helena de Moura Neves,
Ronaldo de Oliveira Batista

Cem anos com Saussure (Textos de congresso internacional) Tomo I
Waldir Bevidas, Ivã Carlos Lopes e Sémir Badir (organizadores)

Cem anos com Saussure (Textos de congresso internacional) Tomo II
Waldir Bevidas, Ivã Carlos Lopes e Sémir Badir (organizadores)

CEM ANOS COM SAUSSURE

**TEXTOS DE CONGRESSO INTERNACIONAL
TOMO II**

**WALDIR BEIVIDAS
IVÃ CARLOS LOPES
SÉMIR BADIR
[orgs.]**

Sommaire

1. PRÉSENTATION	9
-----------------	---

PREMIÈRE PARTIE – LECTURES HISTORIQUES – ETUDES DE LA RÉCEPTION

1. SAUSSURE, THE HISTORIAN OF LINGUISTICS Cristina Altman	17
2. SAUSSURE: UNE NOTICE ORDINAIRE Sylvain Auroux	33
3. FERDINAND DE SAUSSURE AU XX ^E SIÈCLE Estanislao Sofia	49
4. LA PASSION SAUSSURE. APPROCHE RHÉTORIQUE DU THÈME SAUSSURIEN EN SCIENCES DU LANGAGE Sémir Badir	77
5. BENVENISTE HÉRITIER CRITIQUE DE SAUSSURE. LA NOTION DE VALEUR DANS LA PRÉPARATION D'UN ARTICLE INACHEVÉ D'ÉMILE BENVENISTE: «L'AXIOLOGIE DU LANGAGE» Irène Fenoglio	103

6. LE SAUSSURISME COMME DOXA. RETOUR SUR LES
CONDITIONS RHÉTORIQUES D'UNE MODE INTELLECTUEL 133
François Provenzano
7. QUE FAIRE, QUE PENSER DES «MANUSCRITS SAUSSURIENS»
DANS LES THÉORIES DU DISCOURS ET DU TEXTE EN
FRANCE AUJOURD'HUI? 159
Driss Ablali
8. SAUSSURE'S COURSE IN GENERAL LINGUISTICS AND
ANGLOPHONE NORTH AMERICA: RECEPTION,
CONVERGENCES, DIVERGENCES, AND STRATEGIES FOR
THE FUTURE 191
Thomas F. Broden
9. NOT WAITING FOR GOBLOT: SAUSSURE'S SETT(L)ING OF
LINGUISTICS 249
Pierre Swiggers
10. ARBITRARINESS AND ITS OPPOSITES: WHAT SAUSSURE
DID AND Did Not Say 293
John E. JOSEPH
11. LÍMITE Y MANERA: ¿TEORÍA O MÉTODO ESTRUCTURAL?
AMADO ALONSO, UNA TRADUCCIÓN NECESARIA Y UN
PRÓLOGO PROGRAMÁTICO 311
Salvio Martín Menéndez

DEUXIÈME PARTIE – LECTURES PRODUCTIVES

1. LA DUALITÉ LANGUE / PAROLE DANS LE PROGRAMME
SAUSSURIEN DES VALEURS PURES 331
Jacques Coursil

2. MILIEUX DE CULTURE: UNE HYPOTHÈSE SUR LA COGNITION HUMAINE Patrice Maniglier	347
3. L'INTIMITÉ FUYANTE DE SAUSSURE: «LA THÉORIE DE LA CHAÎNE SONORE EST UNE ÉTUDE DES PLUS []» [ÉCRITS, 241] Herman Parret	391
4. UN HÉRITAGE COMPLIQUÉ? Claude Zilberberg	419
LES ÉDITEURS	439
LES AUTEURS	441

PRÉSENTATION

WALDIR BEIVIDAS
IVÁ CARLOS LOPES
SÉMIR BADIR

L'année 2013 a célébré le centenaire de la disparition de Ferdinand de Saussure (1857-1913), penseur suisse considéré comme le père de la linguistique moderne et le précurseur de l'école structurale qui devait acquérir, au milieu du XXe siècle, une place d'avant-garde dans les sciences humaines. L'ouvrage posthume édité par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger, le *Cours de linguistique générale*, à partir des notes prises par les étudiants de Saussure durant trois années universitaires à l'Université de Genève (1907-1911), est devenu et reste une référence incontournable de la linguistique : pour beaucoup, une véritable révolution dans les études des langues naturelles, voire du langage en général ; sa postérité est incalculable. À la fin du XXe siècle, la découverte de nouveaux manuscrits a ravivé la curiosité de la communauté intellectuelle pour Saussure, dont la finesse de pensée se voit une fois de plus réévaluée. Les *Écrits de linguistique générale* (Gallimard, 2002), recueillis et édités par S. Bouquet et R. Engler ainsi qu'une édition critique récente par René Amacker (Droz, 2011) du manuscrit « De l'essence double du langage », introduisent de nouvelles problématiques dans le domaine de la linguistique et de l'épistémologie au sens large. La théorie saussurienne fait, à présent, l'objet de nouveaux développements à travers la confrontation entre le *Cours*, les *Écrits* et bien d'autres travaux édités de manière posthume

– sur les légendes germaniques, les anagrammes, les langues indo-européennes... Sous toutes les latitudes, des chercheurs témoignent de leur intérêt pour un « retour » aux idées de Saussure, en théorie linguistique bien sûr, mais aussi en philosophie et en épistémologie, que ce soit de manière affichée ou implicite.

Cent ans après la mort du linguiste genevois, la communauté des savants a été invitée à se retrouver autour des écrits de Saussure lors du «Congrès International cent ans avec Saussure» que le Département de Linguistique de l'Université de São Paulo, en partenariat avec l'Université de Liège (Belgique), sous les auspices d'un accord bi-latéral CAPES/WBI pour les années 2011-2013, et l'appui d'autres institutions, a organisé en sa mémoire. Linguistes, historiens, sémioticiens, philosophes, littéraires, parmi d'autres chercheurs en sciences humaines et sociales, ont été invités à cette rencontre qui s'est déroulé en français, en portugais, en espagnol et en anglais. Le congrès s'est voulu un lieu de rassemblement, à l'horizon de nouveaux partenariats et d'échanges universitaires à l'échelle brésilienne et internationale, à partir duquel les chercheurs ont pu revenir sur la tradition saussurienne et proposer de nouveaux éclairages en rapport avec des préoccupations actuelles.

Le congrès a compté dix-huit conférences plénières, quinze communications en tables-rondes également plénières et près de cinquante communications en sessions de travail. **Le présent ouvrage édite les textes des conférences et des communications des tables-rondes,** complétées de notes et de références bibliographiques mises à jour. Les textes publiés ici sont répartis en deux parties: (i) Lectures historiques – études de la réception; (ii) Lectures productives. L'opportunité est offerte avec ce livre, au public brésilien comme étranger, de découvrir et d'étudier l'état actuel de la réflexion sur le travail pionnier de Ferdinand de Saussure.

ONE HUNDRED YEARS WITH SAUSSURE

2013 marks the centennial of Ferdinand de Saussure's demise (1857-1913). The Swiss thinker is considered the founder

and pioneer of the science known as Modern Linguistics and, in particular, of the structural trend which gained notoriety at the forefront of scientific studies in human sciences in the middle of the twentieth century. His book entitled *Course in General Linguistics* was organized by the eminent linguists Charles Bally and Albert Sechehaye, with the collaboration of Albert Riedlinger, from the class notes taken by some of Saussure's students during his courses on linguistics over a three-year period (1907-1911). It remains to this day the standard reference in the field of general linguistics. The book was heralded by many as a revolution in the study of natural language and, by extension, of all forms of human communication. Saussure's intellectual legacy is thus unmatched. At the end of the twentieth century, with the discovery of previously unknown manuscripts, Saussure is brought back to the spotlight with new elements which better translate the elegance of his thought and prompt a re-examination of his work. His *Writings in General Linguistics* (Gallimard, 2002) published by Simon Bouquet and Rudolph Engler – followed by the even newer edition by René Amacker (Droz, 2011) – introduces new questions to the field of linguistics as well as to the general field of epistemology. Several researchers reassess Saussurean thought today, confronting and contrasting the *Course*, the *Writings*, and other works (Germanic languages, anagrams, Indo-European languages...). In different parts of the world, scholars have expressed interest in a new take on Saussure's theories, their latent philosophy and evident epistemology.

One hundred years after the Genevan thinker's death, the academic world of linguistics had the opportunity to be once again with Saussure in an International Congress organized by the Graduate Program of Semiotics and General Linguistics of the University of São Paulo, in partnership with the University of Liège, under the terms of a CAPES/WBI bilateral agreement held between the two universities from 2011 to 2013. With the financial support offered by CAPES and Fapesp and the academic support of other institutions, the Congress paid homage

to the most essential of linguists. The gathering counted linguists, historians, philosophers, semioticians, literature experts and other human sciences researchers among its participants. This week-long experience at the conference also fostered the congregation of several Brazilian and foreign scholars around the research on Saussure and paved the way for future partnerships as well as national and international academic exchanges.

The academic activities in the Congress counted 18 (eighteen) conferences and 15 (fifteen) talks in round-tables, both in the format of plenaries, and around 50 (fifty) individual papers presented in coordinated sessions. **This book edits the papers originated from the conferences and the round-table presentations**, all enriched with useful footnotes and relevant references. The papers were distributed in two parts: (i) Historical readings, receptions readings; (ii) productive readings. Both the Brazilian and foreign readers will find in this book the opportunity to read, research, study and get acquainted to the newest and most up-to-date reflexions in regard to the pioneer work of Ferdinand de Saussure.

CIEN AÑOS CON SAUSSURE

El año 2013 se cumplió el centenario de la muerte de Ferdinand de Saussure (1857-2013) considerado el padre de la lingüística moderna y el precursor de la escuela estructuralista, que fue la teoría lingüística dominante durante la mayoría del Siglo XX. El *Curso de Lingüística General*, editado por Charles Bally y Albert Sechehaye con la colaboración de Albert Riedlinger, fue publicado en 1916 a partir de las notas que los estudiantes de Saussure tomaron en los tres cursos (1907-1911) de Lingüística General que dictó en la Universidad de Ginebra. Este libro sigue siendo hasta hoy el punto de referencia básico para cualquier estudio lingüístico; fue una verdadera revolución para los estudios de las lenguas naturales y su repercusión y actualidad es permanente. A finales del siglo XX el descubrimiento de nuevos manus-

critos volvió a poner en el centro de atención de la comunidad académica la presencia de Saussure cuyo pensamiento volvió a ser sometido a nuevas lecturas críticas. *Los escritos de lingüística general* (Gallimard, 2002) recopilados y editados por Simon Bouquet y Rudolf Engler y reeditados en una edición crítica por René Amacker (DROZ, 2011) introducen nuevos problemas dentro del dominio de la lingüística, en particular, y la epistemología, en general. La teoría saussureana es, en la actualidad, el objeto de nuevos análisis que contrastan el *Curso* con los *Escritos* así como otros trabajos editados póstumamente sobre las leyendas germánicas, los anagramas y las lenguas indoeuropeas. En todo el mundo, los investigadores demuestran su interés por un “regreso” a las ideas saussureanas tanto en lingüística como en filosofía y epistemología.

Cien años después de la muerte de Saussure, la comunidad académica ha sido convocada para reexaminar sus escritos en un Congreso Internacional organizado por el Departamento de Lingüística de la Universidad de San Pablo, en colaboración con la Universidad de Lieja y con el auspicio de un acuerdo bilateral de CAPES/WBI (2011-2013) y junto al apoyo de otras instituciones. Lingüistas, semiólogos, filósofos, especialistas en literatura, entre otros investigadores de ciencias humanas y sociales, fueron invitados a este encuentro que se desarrolló en portugués, francés, español e inglés. El Congreso fue un fructífero lugar de intercambios académicos brasileños e internacionales en la que los participantes mostraron la actualidad que tiene la tradición saussureana y su relación con los problemáticas actuales.

El Congreso tuvo dieciocho conferencias plenarias, quince comunicaciones en mesas redondas plenarias y cincuenta comunicaciones en comisiones de trabajo. **Este libro edita la reelaboración de las conferencias plenarias y la de las comunicaciones de las mesas redondas** con el agregado de nuevas referencias, bibliografías y comentarios adicionales. Los trabajos se dividen en dos partes: (i) Estudios sobre la recepción – recepción histórica y (ii) Lecturas productivas. Tanto los lectores brasileños como los

extranjeros encontrarán en este libro la oportunidad de leer las investigaciones sobre los alcances más actualizados sobre la obra pionera de Ferdinand de Saussure.

PREMIÈRE PARTIE

LECTURES HISTORIQUES

ETUDES DE LA RÉCEPTION

Saussure, the historian of linguistics

CRISTINA ALTMAN
UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO

INTRODUCTION

One of the issues that often motivates historiographers of a scientific discipline to revisit the myths built by the community of its practitioners is the possibility of restoring the founding concepts of the paradigm that united them in a specific academic area. In addition, there still is hope to find something surprising that went unnoticed by the generation in which the renowned academic lived, or even to (re)capture from the vantage point of view of the present, the early stages of what would be considered genius years later. Reinterpreting texts, notes, manuscripts, correspondence, and reviewing the critical literature is, once again, to surrender to the myth, and we will be no different. What this paper intends to raise, a century after his death, is Ferdinand de Saussure's (1857-1913) perception of the linguistic work of those philologists/ linguists that preceded him in the chronology of the discipline. Our main material of observation is the three oral courses on general linguistics delivered between 1907 and 1911, as recorded by Albert Riedlinger (1883-1978), for *Courses I and II*, edited by Komatsu & Wolf (1996 and 1997), and by Emile Constantin (1888-1963) for *Course III*, edited by Komatsu & Harris (1993), from now on simply referred as *Course I, II* and *III*, respectively. During the four years in which the courses

were delivered, it is reasonable to presume that Saussure's teaching practice favored in some way his ideas on the nature of the object and the appropriateness of the methods of an autonomous science of language to take shape and evolve, and for this, as we will observe in the following sections, the examination of the past will reveal an important didactic strategy.

1. COURSE I: JANUARY-JULY 1907

Maybe because Saussure would have had little time for preparation between his succeeding Joseph Wertheimer (1833-1908) in the *Chair in General Linguistics* at the University of Geneva and the lectures given in 1907 (at least Saussure's biographers seem to agree on this), more than half of this first course was still devoted to the study of language change and the description and history of the Indo-European language family. Still, as far as general linguistics is concerned, a number of the terms and topics that the twentieth century associated with Saussure can be found, such as, *la valeur*, *l'arbitraire des signes* and the social nature of *la langue* (see *Course I*, Cahier 1: 9, 27, for example).

Course I began with a tentative demarcation of the field. In the *Preliminaires*, although one can read that linguistics, "*En partant d'un principe intérieur [...] est la science du langage ou des langues*", (*Course I*, Cahier 1:1, Riedlinger's underline), Saussure considered it not definable, at that time, except for its external boundaries with other disciplines such as ethnology, philology, logic, sociology – that is to say, by what it was not. He judged it impossible to define linguistics internally by what it was, without a profound revision of its foundations. His 'analysis of linguistic errors' was not put in historical perspective (yet): Saussure gives examples of errors caused by a false conception of linguistic change, wrongly seen as *corruptions*, or by a misleading fusion between writing and speech (*Course I*, Cahier 1: 3ff). From the beginning, Saussure draw attention to the complexity of the subject, urging his students to consider the inadequacy of the three

main conceptions of language in circulation: a) the first, which consisted in considering language as an *organism* with no roots or environment, which grew independently; b) the second, which saw language as a ‘natural function’ of the individual, such as eating, for example; c) and a third, which saw language as collective, a *social institution* (*Course I*, Cahier 1: 27).¹ Although he had considered this third conception to be that which came closest to the truth, he rejected them all, without clearly presenting his own idea.

The difficulty of defining the object of language, pointed out by Saussure to his students, suggests both dissatisfaction with the work of his contemporaries and his search for new answers to current problems. We know that his thinking would develop in this direction, but for now, the specificity of the object of a discipline of general linguistics, distinct from comparative philology, does not yet seem clear to anyone. Except for brief comments here and there, like this one about Franz Bopp (1791-1867), recorded in the Riedlinger’s third notebook and reproduced below, there is, in *Course I*, no systematic reference by Saussure to previous linguistics:

Nous ne faisons pas de l’histoire de la linguistique mais de l’indoeuropéen; rappelons cependant la découverte de Bopp (1816) [...] qui par la révélation du sanscrit a eu l’idée de la parenté des langues indoeuropéennes.” (*Course I*, Cahier III: 107)

2. COURSE II: NOVEMBER 1908-JUNE 1909

In *Course II*, which began in the winter of 1908/1909, the familiar dualistic view of Saussure in his thinking on language

1. Placing language alongside other social institutions was an idea primarily attributed to the American linguist William Dwight Whitney (1827-1894), also accepted by the neogrammarians who were contemporary to Saussure, and who also considered linguistics a historical science, not a ‘natural’ one (see Koerner 1983: 175-176).

became clearer: There is the individual language, the *langage*, “... *une puissance, faculté*”, and social language, the *langue*, defined as “...*un ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l’usage de la faculté du langage chez les individus*”, which is distinct from *parole*, “l’acte de l’individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale qui est la langue” (*Course II*, Cahier 1: 3-4). *Langue* is essentially a system of signs, which, like written signs, are arbitrary, have a purely negative and differential value, are limited in number, and are indifferent to what represent them (*id. ib.* 7 ff). This is just what the 20th century would choose as the core of its observation, analysis and linguistic description (Joseph 2012: 537).

It was in this second course and the next that Saussure concentrated more on previous studies on linguistics.² In Riedlinger’s sixth notebook (*Course II*, Cahier VI: 70ff), under the title *Aperçu de la linguistique indo-européenne comme introduction à la linguistique générale*, it is possible to see the details of the periodization proposed by Saussure for the history of Indo-European linguistics (N.B.) in the nineteenth century: firstly, there was an initial period of youth, or childhood, which lasted 60 years, until about 1870; then, a period during which, after a careful examination of the facts, linguistics recognized its own object, took possession of its method and followed a new direction.

Although the initial period seemed archaic and fossilized, as stated in Riedlinger’s sixth notebook, the revision of this period was considered instructive by Saussure, as he returned to it again in this course in order to show that the errors of a science that is in its initial phase will reproduce on a large-scale the small errors that we make as individuals. Presumably, by knowing these errors it will be possible, for Saussure’s audience, to avoid them.

2. According to Joseph (2012: 71), with respect to the main lines of thought on language that preceded his work, Saussure basically returned to what he had been taught in Leipzig by Hermann Osthoff (1847-1909), highlighting the work of Adolphe Pictet (1799-1875), and, especially, Whitney.

2.1 THE GENERATION OF THE PIONEERS: FROM BOPP TO SCHLEICHER (1800- C.1870)

So, from what we read in the notes on Saussure's classes, he attributed the founding of linguistics to the first work of Bopp (1816)³. Not so much because Bopp was the first to recognize the "analogy of Sanskrit to the other Indo-European languages", but rather because he was the first to recognize that this similarity could be studied and analyzed⁴: "*Eclairer une langue par l'autre, expliquer si possible une forme par l'autre, voilà ce qu'on n'avait jamais fait.*" (*Course II*, Cahier VI: 74).

As successors of Bopp, Saussure mentioned Jacob Grimm (1785-1863), Friedrich Pott (1802-1887), Theodor Benfey (1809-1881), Adalbert Kuhn (1812-1881), Theodor Aufrecht (1821-1907), and also, during what he considered the first period, Georg Curtius (1820-1885), Max Müller (1823-1900), "[qui] *ont fait beaucoup pour les études comparatives...*" and, especially, August Schleicher (1821-1868), who was evaluated by Saussure as a very central scholar in the second half of this period for being the only one trying to codify and systematize the science of Bopp: "*...il faut noter cette tendance assez constante chez lui [Schleicher] vers le general, le systématique. Un système, même s'il faut ensuite l'abandonner, vaut mieux qu'une foule des notions confuses*" (*Course II*, Cahier VI: 78). From the long list, duly noted by Riedlinger and commented on, one learns, among some other features of the intellectual context of that period, that

3. Bopp, 1816. *Du système de la conjugaison sanscrite comparé avec celui des langues latine, grecque, persane et germanique.*

4. Other names are mentioned in Riedlinger's sixth notebook as precursors of Bopp in the study of Sanskrit, without their having "*... arrivé d'une manière générale à comprendre la valeur du sanscrit.*" : P. Coeurdoux (1767); William Jones (1786), *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde*, by Christophe Adelung, 1806, which, though comparing 26 pages of words in Sanskrit with Greek, Latin and German words, failed to make any conclusion from such similarities (cf. *Course II*, Cahier VI: 72-73).

classical philology was rather suspicious of the emergence of this comparative grammar.

For our purposes, the most significant fact is that, in Saussure's account, this generation made eight major mistakes. The first was to attach too much importance to the role of Sanskrit in the study of Indo-European languages. At its worst, this error was to give Sanskrit the role of the primitive Indo-European language. Although this statement was never made in exactly this way, Saussure recognized that, in practice, the scholars of the period proceeded as if it were true, that is, "...comme si le sanscrit s'identifiait avec l'indo-européen. Il y avait un tout grand sanscrit et un tout petit grec, latin, etc. (petits frères du grand sanscrit) à côté" (*Course II*, Cahier VI: 79).

The second error of this first generation was to be exclusively comparative. According to Saussure, being only comparative meant to deprive oneself, before starting, of any possibility of a conclusion, only made possible by the historical perspective. As a result, that initial generation failed to examine the development of languages, treating them as if they were vegetables, which entails the third mistake: this form of linguistics cultivated a set of concepts drawn from other disciplines that do not correspond to anything in the language. Saussure reminded his students of the preconceived idea of 'superiority', for example, which associated a certain symbolism with vowels, as supported by Bopp, for whom there was a scale of vowels in which *a* occupied the top position because it was the most perfect vowel, the one which has the greatest aperture! "*C'est pourquoi Curtius n'a jamais voulu admettre que l'alternance o/e [of Sanskrit] fût <autre chose qu'> une dégradation de a*". (*Course II*, Cahier VI: 82).

The fourth error of this Indo-European linguistics, widely commented on by Saussure, was to be tied down to written language, or what for him was worse, to take the study of written language as the study of speech, the unique object of linguistics. It is true that, for Saussure, writing was, most of the time, the only possible approach to many languages, but it is also true that

these linguists lacked notions of 'phonology' (i.e., phonetics, as we would say today), hence their difficulty in getting rid of writing, or, to 'imagine' language without the support of writing, as Saussure says, giving them the (false) impression of something fixed through time.

The fifth mistake was to ignore the whole class of phenomena which concerned what Saussure considered the continuous daily creation in language, *analogy*, treated by linguists as an exception to 'phonetic laws', as if it were a kind of infraction, an irregularity in the order, when it is actually the way in which languages renew themselves.

In sixth place, Saussure criticized the general absence of method in early linguistics. In any science, method can only be reached after obtaining an idea of the exact nature of the object itself and the phenomena that are part of the nature of this object.

In seventh place, Saussure condemned in almost all branches of Indo-European studies the tendency to consider the oldest branch as the most representative of the whole group of languages in question. Thus, instead of Germanic, Gothic was quoted because evidence in Gothic pre-dated that in Germanic dialects by centuries, and this gave it the position of a (fake) prototype, the source of other dialects.

The last error was not a linguistic error, but rather the attribution to language, and hence to the field of linguistics, much that was outside it, such as information on the peoples that spoke them and their pre-history

2.2 THE JUNGGRAMMATISCHE RICHTUNG [THE NEO-GRAMMATICAL SCHOOL]

Saussure saw linguistics taking a new direction around 1875, promoted by what he called the 'new school' of the *Junggrammatiker*, whose discussions were limited almost always to German philologists, who were unfamiliar with the natural sciences: "Ce

n'est pas que l'esprit critique lui manquait mais *on serait arrivé plus vite à des bases scientifiques.*" (*Course II, Cahier VII*: 92).

Among those influenced by the work of Whitney ("*pas Allemand ni philologue*", recorded Riedlinger), and dedicated to the study of Germanic and Romance philology, which had greater possibilities for historical study than Indo-European linguistics, due to the fact that they had documented a large amount of data, Saussure mentioned Karl Brugmann (1849-1919), Hermann Osthoff (1847-1909) ("*sans lui attribuer la même importance*"), Wilhelm Braune (1850-1926), Eduard Sievers (1850-1932), Paul Herman (1846-1921), August Leskien (1840-1916)⁵, and others based at the universities of Leipzig and Jena, as opposed to the 'old school', whose *centres de resistance* were in Berlin and Göttingen, represented by the works, among others, of Curtius, William Scherer (1841-1886), and Johannes Schmidt (1843 to 1901). "*Il y eut forcément une lutte entre l'ancienne et la nouvelle école*" (*id. ib.*).

The new *programme*, established mainly by the Germanists, examined all the comparisons from a historical perspective; it recognized languages as a product of the human spirit and as a permanent and continuous work of societies through the renewal work of the *analogy*, whose legitimacy and universality was recognized. The neogrammarians established 'phonology' (i.e. phonetics) as an ancillary study of the mechanism of our speech organs and freed linguistics from the written word; and introduced new views on Indo-European linguistics. Sanskrit was dethroned from its (falsely) privileged position, with the revision of a series of conclusions such as the theory of Indo-European vocalism. (*Curso II, Cahier VII*: 93).

It is at this moment, therefore - that of the neogrammarian movement -, that Saussure placed the culmination of a long jour-

5. All of them were quite young when Saussure arrived as a student at the University of Leipzig: Brugmann was 27, Osthoff, 29, Sievers and Braune, 26. (Koerner 1983: 83)

ney of linguistic learning towards its true nature, both comparative and historical.

3. COURSE III: 1910-1911

While Constantin's notes on *Course III* were considered by far the most comprehensive (Komatsu & Harris 1993: VIII - X, XIII)⁶, eleven notebooks in all, Bally and Sechehaye also used in their compilation the notes taken by Marguerite Sechehaye, the wife of Albert, those of Georges Dégallier (1885-1973), and those of Francis Joseph (? - ?). Constantin's notes were only discovered and published many years later, in 1958, when the author donated them to the *Bibliothèque Publique et Universitaire* (BPU), Geneva (Joseph 2012: 567).

On the first page of Constantin's *Cahier I* one can read:

Le cours traitera la linguistique proprement dite, et non la langue et le langage. Cette science a passé par des phases défectueuses. On reconnaît trois phases, soit trois directions suivies historiquement par ceux qui ont vu dans la langue un objet d'étude. Après est venue une linguistique proprement dite, consciente de son objet. (*Course III*, Cahier 1:1, the emphasis is Constantin's)

The first phase was that of the grammar invented by the Greeks "...et se continuant sans changement chez les Français". This study was characterized by being normative, focused on the formulation of rules that distinguish correct language from incorrect language, "...ce qui exclut depuis le principe une vue supérieure sur ce qu'est le phénomène de la langue dans son ensemble" (*Course III*, Cahier 1:1).

The next phase, to mention only the broader trends, and leaving aside the precursors of the 'philological' school of Alexandria,

6. R. Godel, "Nouveaux documents saussuriens: les cahiers E. Constantin", *Cahiers Ferdinand de Saussure*, t.16, 1958-9. Used by Rudolf Engler in his critical edition of the *Cours* (Wiesbaden: Harrassowitz, 1968).

was situated in the early nineteenth century (!), in a period when what Saussure considered to be the great philological current of classical philology began, “...*qui se continue jusqu'à nos jours*”.⁷ Philology at that time, continues Constantin, was following a new principle: that of the critical analysis of texts. Languages, from this perspective, were merely one of the objects of critical philology, but, unlike simple grammatical accuracy, the critical method required, for example, the examination of different periods of the language, which was already something of a beginning of a certain historical orientation. However, it is impossible not to notice the supremacy attributed by Saussure to the historical perspective: “... *ce n'était pas encore l'esprit de la linguistique*”.

The third phase was recorded by Constantin as ‘*sensational*’, even though it did not yet contain the true spirit of linguistics. This was the period of the discovery of the relationship between languages, even between those geographically distant, and that there were vast language families, especially that which was called the Indo-European family. Saussure’s opinion of the first phase is deadly in *Course III* (at least as is noted by Constantin): “*Chose étonnante, jamais on ne se fit une idée plus défectueuse et plus absurde de ce qu'est la langue que dans les trente années qui suivirent cette découverte de Bopp (1816)*.” (*Course III, Cahier I: 2*).

This phase, one of considerable production, though differing from the previous phases as it focuses on a large number of languages and their relationships to each other, does not, according to Saussure/Constantin, do this from a proper and acceptable (literally, ‘*juste*’, ‘*approuvable*’, ‘*raisonnable*’) perspective, but rather from one that is purely comparative. Of the eight mistakes that Saussure detailed in *Course II* he returns only to that which he describes as ‘*servility to the letter*’, to written language, which did not clearly distinguish what was actual spoken language and what its graphic sign.

7. The starting point of this second phase was the movement begun by a student at the University of Göttingen, Friedrich August Wolf (1759-1824), who, in 1777 wanted to enrol in ‘philology’

It was the study of Romance languages, inaugurated by Friedrich Diez (1794-1876), which led Indo-European language scholars to glimpse what should be, according to Saussure, the study of linguistics. Indeed, in the case of the scholars of these languages, which, in addition to being well-documented since their origins thanks to the knowledge of Latin, it was possible to safely recover the prototype of each linguistic form, unlike the Indo-European scholars, who had to hypothetically reconstruct the prototype of each form. The same could be said for the group of Germanic languages, which were also widely documented over long periods, though, in this case, the prototype was not known. In both cases, placing the data in a historical perspective, as emphasized earlier, was inevitable.

Once this stage was reached, and here Saussure borrows the definition given by the Hatzfeld, and Darmstetter and Thomas dictionary,⁸ diligently noted by Constantin, linguistics is defined as the “étude scientifique des langues”, whose subject is:

toute espèce de modification du langage humain; [...] Elle donnera son attention à n'importe quel idiome, [...] elle s'occupera à la fois des formes populaires [...] et des formes de la langue cultivée ou littéraire. La linguistique s'occupe donc du langage à toute époque et dans toutes les manifestations qu'il revêt. (*Course III*, Cahier I: 3-4)

This scientific study, adds Saussure, has as one of its tasks to tell the history of all known languages and their families, from which more general laws derive. Another of its tasks will be to define and recognize what its domain is. “*Dans le cas ou elle dépendra de la psychologie, elle en dépendra indirectement, elle restera indépendante*” (*Course III*, Cahier I: 4)

The opening lecture in *Course III*, made on 28 October, 1910, was also that chosen by Bally and Sechehaye to open the

8. *General Dictionary of the French Language* (vols. 1–2, 1895–1900) of Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmstetter e Antoine Thomas.

published version of the 1916 *Course*. (see Saussure 1922: 13-18). In this lecture, Saussure took up the theme of the history of linguistics more succinctly than in the previous course, but, it should be noted, gave more priority to this subject.

SOME COMMENTS BY WAY OF CONCLUSION

Of course, this reading bias does not make of Saussure a linguistic historiographer, at least not in the sense we assign to the term nowadays, i.e., the researcher who describes and interprets the past of his/her discipline over time, in a systematic way. Nonetheless, Saussure's evaluation of his past was mostly negative.

All of us have read at some point, in what we call the vulgate, the three phases of the history of linguistics presented in the 1916 *Introduction* to the *Course of General Linguistics* – the *Grammar* phase, the *Philology* phase, the *Comparative Philology* phase, or the *Comparative Grammar* phase. In what has maybe been the last word of Saussure on the issue, Linguistics proper only began around 1870 through the work of the German neogrammarian. If it were not for the critiques made throughout his lectures on the neogrammarians, found here and there in the notes of his students, especially those on the fundamentals of the discipline of linguistics, Saussure could be seen as having made use of history in favor of his own ideas. This seems not to have been the case, however (see Joseph 2012: 72-73). For Saussure, linguistics is a semiological science, not a historical one.

Although it has not been the aim of this paper to make a retrospective comparison of the development of Saussurian thinking over the three courses of general linguistics which he taught – a far too ambitious task – one must inevitably point out certain differences of emphasis between them with regard to their teaching of the history of the discipline.

Course I does not systematize the issue, although there are already present here and there the critiques and what Saussure considered to be the errors resulting from unclear separation be-

tween the study of text and the study of language, as promoted by classical and comparative philology.

The historical revision was forcefully made in *Course II* in the last class of the introductory section, in which the waywardness of comparative philology is discussed in detail. A retrospective view of the discipline was most likely considered to have been relevant by Saussure, in that it provided the required critical reflection and helped clarify the misguided results which had been reached.

In *Course III*, this review is more concise, less descriptive and detailed, but much more scathing. Constantin's *Cabier I* clearly recorded the reasons for this hostility (the term noted) of the philological tradition towards comparativists as they did not bring any renovation which would benefit the extension of the principles already used.

The science of language that emerged from this revision is an autonomous study, independent of psychology, whose objects are languages and whose own method is to put into historical perspective the results of the comparison between languages. In Saussure's retrospective, Linguistics has grown up, it had been made by individuals whose mistakes marked wrongly the first steps of the discipline. Recognizing them meant avoiding them in the future. The history of a science is not only cumulative, but, mainly, therapeutic.

The three phases of the history of linguistics presented, and duly incorporated into the *1916 Introduction to the Course* – the *Grammar* phase, the *Philology* phase, the *Comparative Philology* phase, or the *Comparative Grammar* phase, provide the last word of Saussure on the issue and that which was disseminated to all the vulgate. Might Saussure have realized that his demand for awareness of the scope and limits of an autonomous linguistics discipline potentially embedded the seed of a new paradigm? The answer is: probably not. But it could be otherwise, since that is what the 20th century read in CLG. What is certain is that Saussure still brilliantly fulfills the fate of myths, which is to make us

all recognize (despite our present fragmentation) that we are, at the origin, partners of the same scientific project.

REFERENCES

Bally Charles & Albert Sechehaye. 1922[1915]. Préface de la première édition. In *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure. 2nd. ed. Paris: Payot, pp. 7-11.

Joseph, John E. 2012. *Saussure*. Oxford: University Press.

Koerner, Konrad, E. F. 1982. Ferdinand de Saussure. Génesis y evolución de su pensamiento em el marco de la lingüística occidental. Contribución a la historia y a la teoría de la lingüística. [Spanish trans. by Graciela García Montaña from the English original of 1973]. Madrid: Gredos.

Komatsu, Eisuke (ed.) & George Wolf (trad.). 1996. *F. de Saussure Premier Cours de Linguistique Générale (1907), d'après les cahiers d'Albert Riedlinger/ Saussure's First Course of Lectures on General Linguistics (1907), from the notebooks of Albert Riedlinger*. Oxford, New York, Seoul, Tokyo: Pergamon Press.

Komatsu, Eisuke (ed.) & George Wolf (trad.). 1997. *F. de Saussure Deuxième Cours de Linguistique Générale (1908-1909), d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois / Saussure's Second Course of Lectures on General Linguistics (1908-1909), from the notebooks of Albert Riedlinger and Charles Patois*. Oxford, New York, Seoul, Tokyo: Pergamon Press.

Komatsu, Eisuke (ed.) & Roy Harris (trad.). 1993. *F. de Saussure Troisième Cours de Linguistique Générale (1910-1911), d'après les cahiers d'Emile Constantin/ Saussure's Third Course of Lectures on General Linguistics (1910-1911), from the notebooks of Emile Constantin*. Oxford, New York, Seoul, Tokyo: Pergamon Press.

Saussure, Ferdinand de. 1922. *Cours de Linguistique Générale*. 2^a. ed. Paris: Payot,

Saussure, Ferdinand de. 1993[1916]. *Curso de Lingüística Geral*. [Brazilian transl. by A. Chelini, J. P. Paes e I. Blikstein, 1970] São Paulo: Cultrix.

Saussure: une notice ordinaire

SYLVAIN AUROUX

LABORATOIRE D'HISTOIRE DES THÉORIES LINGUISTIQUES

UMR 7597 – CNRS UNIVERSITÉ PARIS SORBONNE

DENIS DIDEROT PARIS VII

Je suis historien des sciences du langage, comme il y a des historiens des mathématiques ou de la physique. Cela impose un certain nombre de normes méthodologiques simples. D'abord considérer la durée et l'évolution dans le temps; ensuite, chercher ce qui peut bien être une invention et/ou une originalité dans les textes que j'étudie.

J'imagine que, muni de ma méthodologie habituelle, je doive rédiger une notice sur Saussure. Ce qui suit est le produit de cette expérience.

Le linguiste genevois F. de Saussure (1857-1913) a d'abord reçu une formation de comparatiste auprès des néogrammairiens de Leipzig, ville où il soutint une thèse consacrée à l'emploi du génitif absolu en sanskrit (1880). Il publia en 1879 un mémoire sur le vocalisme indo-européen où, pour expliquer la coloration vocalique de certaines formes, il postulait l'existence, lors d'un stade antérieur, à côté de certaines voyelles, d'éléments disparus (les «coefficients sonantiques», dont on ignore la prononciation) qui en expliquent la transformation. La maturité et la valeur scientifique de ce texte sont impressionnantes; en 1916, on retrouvera des exemples de ces éléments (des laryngales) dans une langue disparue que l'on commençait à savoir déchiffrer, le hittite. Hjelmslev notera la nouveauté de la méthode, véritable origine de l'approche structurale. De 1881 à 1891, Saussure

est maître de conférences à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, dans un milieu où des personnalités comme M. Bréal, V. Henry, P. Meyer et G. Paris s'opposaient vivement aux néogrammairiens; puis il retourne à Genève, comme professeur, où il meurt précocement, après avoir donné en 1907, 1908/1909 et 1910/1911 des cours consacrés à la «linguistique générale». De son vivant, il n'a publié que des articles techniques sur la grammaire comparée. Sa gloire lui viendra d'un ouvrage posthume, le⁹ *Cours de linguistique générale* (1916), mis en forme par ses disciples C. Bally, A. Sechehaye et A. Riedlinger, à partir de notes conservées par certains de ses étudiants. Il est aussi l'auteur de manuscrits consacrés à rechercher un sens caché dans certains ouvrages poétiques, sens manifesté par un mot que l'on découvre grâce à l'analyse de suites de lettres présentes dans le texte (anagrammes – voir Starobinski 1971). Il abandonna ces recherches lors qu'ayant découvert le même procédé chez le poète italien Parodi, ce dernier ne répondit pas à ses lettres.

L'impact du *Cours* ne fut pas immédiat. Par exemple, si le linguiste américain L. Bloomfield, rédige en 1923 un compte rendu de la seconde édition du *Cours*, dans son célèbre manuel de 1933 (*Language*), il ne cite aucun écrit du genevois. Ce dernier est évidemment évoqué dans les principaux écrits de ceux qui renouvelèrent la linguistique dans les années 30 (École de Prague, École de Copenhague); mais il n'est qu'une source parmi d'autres. En 1945 encore, lorsqu'E. Cassirer publie dans le premier volume de la revue *Word*, un article consacré au «Structuralism *In* modern linguistics», il ne le cite qu'en passant, parmi quatre autres linguistes plus récents (Brøndal, Jakobson, Trubetzkoy et Meillet). Il était toutefois contesté dès 1929 dans le célèbre ouvrage de V. N. Volochinov, *Marxisme et Philosophie du langage*¹⁰, comme

9. Le déterminant «le» renvoie à l'ouvrage en tant que tel, au livre; le titre choisi par les éditeurs, sans déterminant, ne précise donc pas s'il s'agit de l'exposé d'un ou plusieurs cours, voire d'un cours continu.

10. Bien que publié sous le nom de Volochinov, ce texte a été longtemps (en particulier au temps du structuralisme) attribué à M. Bakhtine. Dans

le principal initiateur d'un des deux courants de la linguistique, «l'objectivisme abstrait»¹¹; l'auteur lui attribue (ainsi qu'à Bally et Sechehaye) une influence déterminante sur la linguistique russe de son époque. Après la seconde guerre mondiale, la réception, particulièrement en France ou en Italie (autour de T. de Mauro), devint massive. D'un côté, il s'agit d'une référence quasi-universelle, plus au moins bien informée. De l'autre, le texte fait l'objet d'exégèses sans fin, pas toujours désireuses de respecter la démarche philologique¹². L'utilisation des manuscrits (Godel 1957), une solide édition critique due à R. Engler¹³ (Saussure 1968-1974), l'accès à de nouveaux manuscrits (repris dans *Écrits de linguistique générale*, édité par S. Bouquet et R. Engler) ont finalement conduit à faire admettre le fait que le *Cours* que nous connaissons a été l'objet d'un travail considérable des éditeurs et qu'il ne reflète guère la pensée complète et achevée de Saussure, si tant est qu'il en eût une. Le genevois s'y montre moins doctrinal et plus hésitant sur bien des points¹⁴. L'œuvre des deux éditeurs, assez extraordinaire quand on considère l'état des sources manuscrites, est universellement décriée; on cherche à réconcilier les «deux Saussure» (l'homme des anagrammes et le comparatiste), voire à retrouver le «vrai Saussure» (*sic*) derrière la «falsification» du *Cours*, personnage mythique dont on imagine qu'il ouvrira à

l'Introduction de son édition bilingue (Lambert-Lucas, 2010; traduction française avec I. Tylkoski-Ageeva), P. Sériot a rétabli la paternité de Volochinov.

11. L'autre étant le «subjectivisme idéaliste» de l'allemand K. Vossler.
12. En 1980, R.-L. Wagner (un universitaire français de renom) n'hésite pas à écrire dans le premier numéro de la revue *Mots* qu'il «n'est pas sûr, à notre avis, qu'on agirait de manière utile en en procurant une édition critique [...]» (Wagner 1980: 29). L'édition critique d'Engler a été publiée quelques douze années avant cet article.
13. On notera du même un très utile *Lexique de la terminologie saussurienne* (1968) qui fait appel aux sources manuscrites. Il a été peu utilisé par les critiques.
14. On peut noter que ce sont, en général, ceux qui font difficulté aux interprètes.

celui qui le découvrira la possibilité d'être le fondateur de nouveaux développements scientifiques. Même si on s'est parfois attaché à explorer les antécédents¹⁵, le texte est rarement abordé dans son appartenance à une série de découvertes scientifiques, ce qui, après tout serait la démarche normale d'un historien des sciences; il est, la plupart du temps, considéré comme un point de départ absolu, valant en soi et pour soi.

Entre un texte qui se dérobe et le recouvrement indéfini de commentaires péremptoirs, il est extrêmement difficile, aujourd'hui, d'écrire dix lignes ayant le sens commun sur Saussure. Dans ce qui suit, nous prendrons comme référence le texte canonique du *Cours* (c'est lui qui a été l'objet de la réception des structuralistes), en mettant en lumière les éléments centraux de sa diffusion; le recours aux manuscrits ne nous servira qu'à étayer la compréhension du texte.

Après des remarques historiques qui reflètent les préjugés de son temps, le *Cours* s'ouvre sur la définition de l'objet de la linguistique, c'est-à-dire de *la langue*. Y répondront les dernières lignes si souvent citées de l'ouvrage (nous savons depuis Engler qu'elles sont apocryphes): *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même*. Mais que faut-il entendre par «langue»? Le texte nous dit qu'elle correspond au «point de vue du linguiste», formulation ambiguë qui pourrait suggérer une option «nominaliste» (qui était probablement celle des romanistes français), laquelle contredirait l'idée centrale selon laquelle la langue est une réalité sociale (collective) qui s'impose à tout individu, identique dans l'esprit de chacun d'entre eux¹⁶. Quelle que soit leur «réalité» ni les dialectes ni les

15. Normand *et al.* 1978; voir également les travaux d'Engler, à la fin des années soixante-dix, consacrés au rôle des romanistes français dans l'élaboration de l'idée selon laquelle la langue n'est pas «une espèce naturelle» (il n'y a pas de frontière dialectale, les langues «filles» et les langues «mères» n'existent pas, il y a continuité).

16. Il s'ensuit que le schéma de communication (qui unit le locuteur et l'auditeur, voir p. 28) est totalement réversible. Saussure ne s'attarde pas

langues n'ont de «limites naturelles». La *langue* s'oppose à la *parole* qui est l'acte individuel qu'elle contraint. Elle n'est pas définie par les éléments qui la composeraient, elle est «un système où tout se tient». Le temps n'en est pas une dimension, l'ensemble des éléments de la langue doivent être considérés comme essentiellement coexistants, ils forment ce que Saussure nomme une *synchronie*. Cela ne signifie pas que les phénomènes linguistiques ne sont pas affectés par le temps, mais s'ils le sont, c'est en tant qu'éléments individuels: dans l'histoire (la *diachronie*), il n'y a que des faits individuels, dans la langue il n'y a que le système. Le néogrammairien H. Paul considérait que la science des langues se réduit à l'histoire des langues, pour Saussure, la linguistique est d'abord synchronique, elle est la science de la langue en tant que celle-ci n'est pas concernée par le temps¹⁷. Cela ne signifie pas que la langue ne soit pas affectée par la temporalité, puisque l'immobilité absolue n'existe pas, mais qu'au bout d'un certain temps la langue «ne sera plus identique à elle-même» (p. 273)¹⁸. Ce qui intéresse le linguiste de la synchronie, c'est la langue en tant qu'elle est identique à elle-même.

Le rapport entre synchronie et diachronie est difficile à formuler et il a fait couler beaucoup d'encre. Saussure lui-même l'abordait à l'aide de trois analogies. La première est géométrique: un état de langue est comme la projection de la réalité historique à un moment donné. La seconde est biologique: la synchronie

sur ce point. Il est pourtant essentiel: l'irréversibilité détruirait le concept de langue.

17. «La linguistique diachronique étudie, non plus les rapports entre termes coexistants d'un état de langue, mais entre termes successifs qui se substituent les uns aux autres dans le temps» (p. 193). La coexistence est aperçue par la même conscience collective; tandis que la successivité ne l'est pas (p. 140).
18. Dans l'édition critique d'Engler (fasc. 3, p. 453) cette expression très abstraite, retenue par les éditeurs, figure dans trois sources sur quatre, il est donc peu probable qu'elle soit une pure invention des étudiants. Pour un développement de ce thème de l'identité à soi comme définition de la langue, on peut se reporter au début de Milner 1978.

est comme la coupe horizontale d'un tronc d'arbre, la diachronie comme la coupe verticale. La troisième (la plus célèbre) est empruntée au jeu d'échec: la synchronie est comme la disposition des pions à un moment donné sur l'échiquier, la diachronie comme la suite des dispositions qui dépendent des déplacements successifs des pions, au coup par coup. Il n'est pas évident que ces analogies soient totalement adéquates (ainsi, le joueur d'échec prémédite ses coups, alors qu'il n'y a pas de finalité dans la langue), ni qu'elles soient équivalentes entre elles.

Le plus important est de comprendre ce qu'il faut entendre par «système» (le terme de «structure» ne fait pas partie du vocabulaire saussurien spécifique¹⁹). Le plus simple est évidemment de se référer au fonctionnement linguistique lui-même. Le déroulement de la parole (l'axe *syntagmatique*) fait apparaître des solidarités; mais chacun des éléments de cet axe appartient lui-même à des séries «*paradigmatiques*». Ainsi «défaire» peut se décomposer syntagmatiquement comme «dé-faire»; mais il appartient également à d'autres séries «décoller, déplacer, découdre, etc.», «faire, refaire, contrefaire, etc.».

Toutefois, c'est par une démarche plus originale que Saussure assume la nouveauté de sa notion de système, en la faisant correspondre à une redéfinition de la notion de «signe linguistique». Ce n'est qu'à l'époque moderne (voir, par exemple, la *Logique* de Port-Royal, 1661) que le signe linguistique a été intégré à un concept général de «signe». Dans l'Antiquité, le mot était pour Aristote un *symbolon*, élément sonore arbitraire relié conventionnellement à un concept (les langues sont diverses, mais les concepts sont universaux); tandis que le signe (*sêmeion*) avait un lien, de nature le plus souvent causale, avec ce qu'il signifiait (la trace pour le gibier, la fumée pour le feu, etc.). Saussure invoque une «science future» des signes, ou *sémiologie*, qui «étudierait la vie des signes au sein de la vie sociale» et dont la linguistique ferait

19. Évidemment, le mot est présent dans le texte avec son sens courant (architectonique); voir le *Lexique* d'Engler.

partie. Ce thème aura des conséquences majeures pour le structuralisme. Pour concevoir le statut de la sémiologie, on peut se référer, en suivant une initiative des éditeurs, à l'analogie du jeu d'échec. On a vu l'état de l'échiquier correspondre à la synchronie et son réaménagement à la suite de chaque coup, à la diachronie; les coups, comme les états successifs, sont régis par les règles du jeu, analogues aux « principes constants de la sémiologie» (p. 126)²⁰.

Si la linguistique n'est qu'une partie de la future sémiologie, elle est la seule que Saussure ait développée. Si toute théorie du signe est une représentation de la relation entre le *designans* et le *designatum*, on entend communément par «signe» le *designans*; le *designatum* devient la chose signifiée²¹. Dans le *Cours*, l'exposé de cette théorie a surtout pour fonction de présenter, par contraste, celle du genevois; il considère que par nature, le signe est une dualité: «Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique». Pour désigner chacun d'entre eux, il forge les néologismes de *signifié* et de *signifiant*, opposant, comme la tradition, le participe présent actif et le participe passé passif, ce qui ne sera probablement pas sans conséquence sur la prééminence que certains partisans du structuralisme accorderont au signifiant. En tout état de cause, la représentation canonique du signe est celle d'une unité (mentale) à double face: Sé/Sa²².

20. Ce passage semble être une extrapolation des éditeurs. Il ne figure dans aucun des cahiers de notes des étudiants, qui ont tous seulement noté que le système dont dépendent les valeurs est tout le temps momentané.

21. À notre connaissance, on ne rencontre que très rarement ce genre de conception (principalement chez les pédagogues du 17^e siècle, qui, comme Comenius, introduisent au multilinguisme à l'aide de petits dessins des objets). En général, les grammairiens et les logiciens, depuis Aristote, utilisent trois termes: le son, l'idée (le concept) et la chose.

22. La nature de cette barre qui sépare le Sé et le Sa sera l'objet de multiples discussions par les commentateurs. Il semble que Saussure lui-même ait hésité sur la question. Dans le Fonds BPU 1996, il y a bien une barre (Saussure 2002: 95); dans des notes sur la linguistique générale (Saussure

On pourrait s'étonner de ce que dans ce schéma disparaisse ce à propos de quoi nous utilisons le langage, à savoir les objets du monde. Ce n'est pas que le genevois ignore la question. Il l'a évoquée sous le nom d'*onymique*²³; pour lui, il s'agit d'un cas particulier dans la sémiologie, où il existe un troisième terme dans la constitution psychologique du signe (des mots comme arbre, cheval, etc.) et «la conscience qu'il s'applique à un être extérieur [...] assez défini en lui-même pour échapper à la loi générale du signe». Autrement dit, Saussure choisit explicitement de rejeter toute situation où les mots font fonction de simples étiquettes pour les choses externes. Ce n'est pas un choix original; le *Dictionnaire* de l'Académie (1696) l'avait déjà fait en laissant au *Dictionnaire* de Thomas Corneille, qui paraît la même année, tous les termes techniques et de métiers et en ne retenant que les termes de la «langue commune» qui s'entre-définissent entre eux. Pendant deux siècles les dictionnaires de synonymes ont fait constamment le même choix. Le «culot» théorique de Saussure n'est pas d'entériner ce rejet, dont il ignore probablement les racines historiques, mais de considérer que le recours à l'objet externe n'appartient tout simplement pas à la théorie du signe linguistique. Dans l'édition du *Cours* (et dans trois cahiers de notes), où nous trouvons plusieurs petits dessins représentant un arbre ou un cheval, ils ne sont utilisés *que* pour refuser le caractère primordial de la conception traditionnelle de l'arbitraire (absence de lien naturel entre le nom et la chose).

La première partie du *Cours* s'ouvre sur un premier chapitre consacré à la nature du signe linguistique. Cette nature est régie

1968-1974: 36, fasc. 4, item, 3310.5; Saussure 2002: 103), l'auteur, pour représenter le signe, utilise un rectangle dont la diagonale correspond à la barre; il refuse explicitement une *ligne continue* pour cette diagonale (même si elle apparaît dans d'autres occurrences), au profit d'une *ligne pointillée*. Les éditeurs du *Cours* l'ont agrémenté de nombreux schémas qui ne figurent apparemment pas dans toutes les prises de notes des étudiants.

23. Voir Engler 1968. Également, Saussure 1968-1974: 36, fasc. 4, item, 3312.1, et Saussure 2002: 106.

par deux principes, l'arbitraire du signe et le caractère linéaire du signifiant. Pour Saussure, le second, quoiqu'il puisse paraître évident, est aussi important que le premier: tout le mécanisme de la langue en dépend. L'organisation syntagmatique, en effet, vient de ce que les éléments ne disposant que de la ligne du temps, ils se présentent l'un après l'autre et forment une chaîne. C'était clairement admettre le primat vocal dans l'existence et l'analyse du phénomène linguistique, une attitude que Derrida critiquera sous le nom général de «logocentrisme».

L'arbitraire du signe est une question philosophique ancienne et difficile. Il n'y a pas véritablement une seule façon de le formuler. Saussure en rejette explicitement plusieurs²⁴; sa conception complexe est une innovation et sans elle ce qu'il entend par «langue» est inconcevable.

Le signe étant composé d'un signifiant et d'un signifié, l'arbitraire concerne leur relation. Remarquons d'abord qu'ils sont, chacun en leur ordre, décomposables en unités. Une première thèse de Saussure consiste à soutenir que toute décomposition de l'un est une décomposition de l'autre²⁵. Signifiant et signifié sont comme les deux faces d'une même feuille de papier, si

24. Essentiellement trois. La première est celle de la convention; la seconde est celle de la liberté individuelle (arbitre) dans l'assignation des significations. Pour lui la langue est toujours, en quelque sorte déjà-là vis-à-vis de l'activité du sujet parlant (caractère social de la langue). La troisième est celle de la non-motivation (l'anomalie des contemporains du grammairien latin Varon): comme les signes linguistiques forment système, il y a des analogies (par exemple lors de la dérivation) des uns aux autres: «dé-faire», n'est pas isolé, il appartient à des groupes d'éléments (re-faire, dé-construire, etc.). De droit, le système fait que le mot peut être n'importe quoi, à l'intérieur du système n'importe quoi n'apparaît généralement pas, justement parce qu'il y a système.

25. Martinet (1967) donnera à cette «symétrie de coupe» le nom de «première articulation» du langage; il définit une «seconde articulation» qui concerne la décomposition du signifiant en unités distinctives (il est lui-même un continuateur inventif de la phonologie pragoise, que ne pouvait connaître Saussure). La «double articulation» serait une propriété différentielle du langage humain.

l'on découpe le papier, on découpe pareillement les deux faces²⁶: «dans la langue on ne saurait isoler ni le son de la pensée, ni la pensée du son». Cette «symétrie de coupe» possède évidemment des conséquences pour la conception de chacun des éléments: ou bien elle résulte d'une harmonie (d'un équilibre) entre les deux qui préexistent d'une certaine façon chacun en son ordre ou bien c'est elle qui détermine les éléments. D'une façon assez inouïe, sinon Saussure du moins ses éditeurs, ont choisi la seconde branche de l'alternative²⁷; il en résulte qu'avant leur association signifié et signifiant n'ont pas d'existence déterminée:

26. On devrait en déduire le caractère linéaire du signifié. Comme le font remarquer certains commentateurs (Arrivé 2007: 46; Calvet 2010: 145) il est assez étrange que le genevois réserve son principe de linéarité au seul signifiant. L'unique hypothèse que l'on puisse faire est que cette contrainte matérielle imposée au signifiant s'impose aussi au signifié; toutefois, si l'on décompose le «sens» en différentes paraphrases (après tout, on n'a pas d'autre moyen de le «saisir»), cela est manifestement faux. Le problème vient sans doute d'avoir conçu le signifié ou le concept comme une «partie» de la «pensée», une conception psychologique très datée qui n'est plus vraiment la nôtre.

27. Le texte de la p. 156 que nous citons résulte d'un forçage des éditeurs entre des sources assez disparates. Les quatre sources que présentent Engler notent i) que la pensée est de nature chaotique, ii) que les sons du langage ne représentent pas un moule préexistant. L'exemple que donnent les éditeurs (le contact entre une surface d'eau et une masse d'air, les vagues représentant les unités) figure bien dans les sources, avec des représentations imagées différentes selon chacune: on a bien dans tous les cas deux volumes qui se rencontrent sur le plan horizontal et des barres verticales qui figurent la séparation des unités lors de ces rencontres, mais dans l'une des sources le volume supérieur (la pensée) possède des divisions propres qui ne sont pas respectées par ces barres. Par ailleurs, dans aucune des sources, le qualificatif «amorphe» ne concerne pas la pensée, comme dans notre citation, mais survient dans la comparaison et concerne essentiellement l'eau et l'air (l'une des sources l'attribue toutefois à «cette chaîne phonique qui est en elle-même amorphe»). Enfin, dans le Fonds BPU 1996, on trouve une étrange remarque (non datée, mais que l'on peut supposer antérieure aux cours oraux): «Mais ce système <de la langue> consiste en une *différence* confuse d'idées courant sur la surface d'une différence [] de formes, sans que jamais peut-être une différence

Il n'y a [...] ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la «pensée-son» implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes (Saussure 1916: 155).

Ainsi s'explique que «Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire: «l'idée de «sœur» n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons s-ö-r qui lui sert de signifiant» (p. 100). Ce phénomène ne peut être intégralement compris sans le recours à cet «arbitraire latéral» qui sous-tend la conception proprement saussurienne de la notion de «valeur». Il n'y a pas de signe isolé, ce qui délimite un signe ce sont d'autres signes appartenant au même système. Par conséquent deux signes entourés d'éléments différents ne sauraient avoir le même signifié:

Le français *mouton* peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non la même *valeur*, et cela pour plusieurs raisons, en particulier parce qu'en parlant d'une pièce de viande apprêtée et servie à table, l'anglais dit *mutton* et non pas *sheep*. La différence de valeur entre *sheep* et *mouton* tient à ce que le premier a à côté de lui un second terme, ce qui n'est pas le cas pour le mot français.

Dans l'intérieur d'une même langue, tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement; des synonymes comme *redouter*, *craindre*, *avoir peur* n'ont de valeur propre que par leur opposition; si *redouter* n'existait pas tout son contenu irait à ses concurrents (p. 160).

L'originalité de Saussure ne consiste pas simplement à reprendre l'héritage, maintenant bien connu, des synonymistes français (voir Auroux 1985) y compris dans ses exemples canoniques et à l'étendre à toutes les unités linguistiques, mais à admettre que la valeur d'un signe c'est sa réalité, et que cette réalité

du premier ordre correspond exactement à une différence du second, ni qu'une différence du second corresponde à une []» (Saussure 2002: 82).

est de nature oppositive et différentielle: «jamais un fragment de langue ne pourra être fondé, en dernière analyse, sur autre chose que sa non-coïncidence avec le reste²⁸» (p. 163). «Arbitraire et différentiel sont deux qualités corrélatives²⁹». «Il y a des langues où il est impossible de dire s'asseoir au soleil» (p. 161). Dans un article assez confus, maintes fois cité et commenté, É. Benveniste (1939) croit voir une contradiction dans l'analyse saussurienne: le rapport entre signifié et signifiant («sœur» et s-ö-r) ne serait pas arbitraire mais nécessaire, puisque le concept est forcément identique dans ma conscience à la suite phonique; par conséquent, l'arbitraire ne pourrait être affirmé qu'en recourant subrepticement à la «chose». Il s'agit d'un véritable contre-sens³⁰ qui peut nous faire comprendre la profondeur de l'innovation. Le signifié «sœur» n'est pas donné une fois pour toutes; s'il apparaissait un mot comme t-a-s-o pour signifier exclusivement la «sœur-de-la-mère», il découle des principes que le signifié «sœur» ne serait plus le même. C'est en cela que le signifié, comme le signifiant, est arbitraire et, par conséquent, leur liaison et, donc, le signe dans sa totalité. C'est cet arbitraire qui explique autant la mobilité linguistique que l'immobilité (il repose sur la tradition). Pas plus qu'elle n'est un ensemble de noms (une «nomenclature»), la langue n'est un ensemble de signifiants et de signifiés, c'est un ensemble de différences et d'oppositions ou encore, selon une

28. Heureuse formule que reprennent les éditeurs et qui n'a été notée que par une seule des quatre sources.

29. La formule, encore une fois, provient des éditeurs. Deux des sources, présentent un texte peut-être plus clair: «Si le signe n'était pas arbitraire, on ne pourrait dire qu'il n'y a dans la langue que des différences».

30. Il faut avouer que Benveniste est aidé par une formulation malheureuse de Saussure (elle figure dans plusieurs des sources): «le signifié «bœuf» a pour signifiant b-ö-f d'un côté de la frontière, et o-k-s (*Ochs*) de l'autre» (p. 100). Cela contredit l'assertion centrale selon laquelle deux signifiés de langues différentes ne peuvent être identiques. Si le *Ochs* allemand n'a pas à ses côtés comme le *Ox* anglais d'origine germanique, un mot d'origine normande comme le *Beef*, il a *Rind* dont l'opposition n'est pas identique (on dit aussi bien *Ochsfleisch* que *Rindfleisch*).

expression qui revient souvent dans le *Cours: elle est forme et non pas substance*.

La réception moderne de Saussure (après la Seconde Guerre Mondiale) a parfaitement assimilé, dans sa généralité, ce «principe des différences». Ainsi, M. Merleau-Ponty:

Ce que nous avons appris dans Saussure c'est que les signes un à un ne signifient rien, que chacun d'entre eux exprime moins un sens qu'il ne marque un écart de sens entre lui-même et les autres. Comme on peut en dire autant de ceux-ci, la langue est faite de différences sans termes, ou plus exactement les termes en elle ne sont engendrés que par les différences qui apparaissent en eux (Merleau-Ponty 1960, premières lignes du chap. I).

«Idée difficile» ajoute aussitôt le philosophe. En effet, nous ne concevons une relation qu'entre des termes donnés; pour la logique moderne³¹, elle n'est que le produit cartésien des ensembles de ses termes. Un ensemble n'est lui-même défini que par une propriété clairement identifiable, même si elle fonctionne comme la différence spécifique des classifications aristotéliennes. Ou bien nous trouvons une façon de réduire ce hiatus entre le texte saussurien et le statut des relations ou bien il nous faut admettre quelque chose de radicalement nouveau. Merleau-Ponty avait choisi la première branche de l'alternative: il y aurait un paradoxe semblable aux paradoxes de Zénon (nous dirions plutôt au paradoxe de l'œuf et de la poule). De nombreux commentateurs (Deleuze, Derrida, Milner, notamment) ont choisi la seconde branche et voient en Saussure l'initiateur d'une *nouvelle ontologie*³². Rien dans l'état des sources et, plus encore, dans l'état

31. Selon toute vraisemblance Saussure est totalement ignorant de la logique moderne. On notera que les cours sont contemporains de la publication des *Principia Mathematica* de B. Russell et N. Whitehead, qui commence en 1911.

32. On aurait tort de n'y voir qu'une opposition à deux termes: une ontologie classique d'un côté et Saussure de l'autre. L'ontologie occidentale n'est pas si monolithique que le laisse entendre la conception des relations à partir de la logique des classes que nous venons d'exposer. Il a existé et il existe des modèles alternatifs, ne serait-ce que la logique stoïcienne de l'événement

des connaissances dont Saussure disposait ne permet de trancher. Après tout, le genevois n'était pas un philosophe averti, mais un linguiste qui s'efforçait tant bien que mal de mettre au clair les idées générales que lui inspiraient son métier et les discussions de ses confrères.

On parle souvent d'«école de Genève»; Volochinov la cite dès 1929, pour en dénoncer l'influence tant à Moscou qu'à Kazan. C. Bailly a repris la chaire de linguistique générale de son maître en 1913 et son compère A. Sechehaye lui succéda en 1939³³. Tous deux ont travaillé à partir du *Cours* dans des directions différentes et, pareillement orientées vers la parole. Aucun n'a repris l'ensemble des thématiques. Le premier a développé une théorie de l'énonciation (ou de l'expression) et le second s'est efforcé de réduire l'opposition entre la diachronie et la synchronie. L'un des élèves de Bailly, H. Frei (1929) insistera sur les différentes fonctions de l'énoncé susceptibles d'expliquer les fautes du locuteur. La chaire dont Saussure a été le premier titulaire et les enseignements qui l'entourent correspondent à une activité de recherche relativement diversifiée, mais toujours reliée à une lecture des écrits du maître (voir Godel 1969). À partir de la seconde guerre mondiale, Genève joue un rôle central dans la connaissance des travaux du linguiste: la Société linguistique de Genève, fondée en 1940 à l'initiative d'un de ses élèves, Karcevski, deviendra le cercle Ferdinand de Saussure, en 1947 sont créés les *Cahiers Ferdinand de Saussure*.

L'influence considérable de Saussure sur la linguistique européenne passe également par ses auditeurs de Paris (A. Meillet qui aura notamment pour élève É. Benveniste) ou de Genève (Hjelmslev, entre autres) qui ont eu conscience de suivre les voies

ou la méréologie de Lesniewsky que ses partisans conçoivent comme une alternative à la théorie des ensembles. À notre connaissance, Deleuze (1969) est le seul à avoir tenté un rapprochement de la logique stoïcienne et du structuralisme, nous y reviendrons.

33. Le troisième éditeur, A. Riedlinger, était professeur au collège de Genève et n'a rien laissé de scientifiquement notable.

ouvertes tout en les modifiant profondément. Serge Karcevski, participera au Cercle de Prague, bien que professeur à Genève.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Arrivé, Michel (2007) À la recherche de Ferdinand de Saussure. Paris: P.U.F.

Auroux, Sylvain (1985) «Deux hypothèses sur la conception saussurienne de la valeur linguistique». *Travaux de linguistique et de littérature*, XXII-1, p. 295-299.

Benveniste, Émile (1939) «Nature du signe linguistique». *Acta Linguistica* I, Copenhague; repris dans *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, 1967, chap. IV.

Calvet, Louis-Jean (2010) *Le jeu du signe*. Paris: Seuil.

Deleuze, Gilles (1969) *La logique du sens*. Paris: Minuit.

Engler, Rudolf (1968) *Lexique de la terminologie saussurienne*. Utrecht: Spectrum.

Frei, Henri (1929) *Grammaire des fautes*. Paris: P. Geuthner; réédition: Rennes: Ennoïa, 2003.

Godel, Robert (1957) *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz.

Godel, Robert (1969) *A Geneve School Reader In Linguistics*. Indiana: University Press.

Martinet, André (1967) *Éléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin.

Merleau-Ponty, Maurice (1960) *Signes*. Paris: Gallimard.

Milner, Jean-Claude (1978) *L'amour de la langue* Paris: Seuil.

Normand, Claudine *et al.* (1978) *Avant Saussure*. Bruxelles: Complexe.

Robert-Léon Wagner, J.-L. (1980) «Les désarrois du maître de Genève». *Mots* 1, p. 13-32.

Saussure, Ferdinand de (1916) *Cours de linguistique générale*, d'après Charles Bally et Albert Sechehaye. Paris: Payot.

Saussure, Ferdinand de (1968-1974) *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden: Harrassowitz.

Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*, édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris: Gallimard.

Starobinski, Jean (1971) *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris: Gallimard.

Ferdinand de Saussure au XX^e siècle

ESTANISLAO SOFIA
UNIVERSITÉ DE LIÈGE – FNRS

Diversi respectus tollunt omnem contradictionem
Louis Hjelmslev (1979, p. 85)

INTRODUCTION

La réputation de Ferdinand de Saussure n'est plus à faire; il est souvent présenté dans les ouvrages de divulgation scientifique comme le «père» ou le «fondateur» de la linguistique moderne (cf. Calvet 1967: 507; Lyons 1968: 38; Culler 1986: 15; Bouquet 2004: 3; etc.). Sa carrière, cependant, marquait un tout autre profil. Elle commence en 1876 à Genève, où il écrit ses premières contributions scientifiques, publiées dans le *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*. Deux ans plus tard, à Leipzig, alors qu'il n'était encore qu'un étudiant, il publie un *Mémoire sur le système primitif des voyelles indoeuropéens* (1878), qui pourra encore être considéré, en 1914, comme «le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit» (Meillet 1913-1914 [1951: 183]). Entre 1881 et 1891, Saussure enseigne à Paris, où il forme toute une génération de linguistes et contribue par là à l'implantation des études indoeuropéennes en France. Il quitte alors Paris pour s'installer à Genève, où il enseigne pendant vingt ans le sanscrit, l'histoire et la grammaire comparée des langues indoeuropéennes, la phonétique et l'étymologie grecques et latines, la paléo-

graphie, la linguistique géographique (ancienne et moderne), la versification et la phonologie françaises (modernes), la mythologie germanique, etc. Ce n'est qu'en 1907 que Saussure adjoint à sa charge académique un premier cours de linguistique générale (deux heures hebdomadaires), qui se poursuivra un an sur deux jusqu'en 1911. Trois cours, donc, au total: 1907, 1908-1909, 1910-1911. Un quatrième, prévu pour l'année 1912-1913, n'a même pas pu être entamé: Saussure, malade, interrompt son enseignement dès septembre 1912, et meurt le 22 février 1913.

Si l'activité académique de Saussure fut très féconde (plus de 80 cours annuels portant sur plus de 30 sujets différents), sa production scientifique écrite frappe par sa relative pauvreté. Mis à part le *Mémoire* de 1878 et sa thèse doctorale (1881), qui ne font, ensemble, que quelques 350 pages imprimées, Saussure ne publia durant ses trente-cinq années de carrière qu'un petit nombre d'articles, ne dépassant le plus souvent pas les deux pages, et qui n'en font, ensemble, qu'un peu plus de deux cents. Cette disproportion, dont les causes psychologiques ont suscité les hypothèses les plus hasardeuses, laissa comme résultat évident et prévisible un fonds de manuscrits extraordinairement riche : environ 20.000 feuillets, à ce que l'on suppose actuellement (cf. Gambarara 2009), portant sur des sujets aussi variés que son enseignement permettait de le deviner, et plus encore.

Ces circonstances ont attiré de très bonne heure l'attention des chercheurs, qui, Charles Bally et Albert Sechehaye les premiers, se sont penchés dès 1913 sur les notes autographes de Saussure, avec deux ambitions: a) essayer de comprendre son œuvre, et b) la rendre accessible au public. Le premier aboutissement de ce programme fut aussi le plus spectaculaire: le *Cours de linguistique générale*, publié en 1916 par Bally et Sechehaye «sur la base» des notes manuscrites se rapportant aux trois cours de 1907 1908-1909 et 1910-1911. C'est cette publication qui devait décorer Saussure à titre posthume du titre de «fondateur de la linguistique moderne» (cf. ci-haut), provoquant l'admiration de Bloomfield et de Chomsky, influençant directement (et

diversement) les positions théoriques de Jakobson, Troubetzkoy et l'école de Prague, Hjelmslev et la glossématique, pour ne citer qu'un petit nombre de savants — et, par leur biais, contribuer à engendrer le structuralisme français, dont Greimas, Lévi-Strauss, Barthes et Lacan ont représenté le moment de gloire et Foucault et Derrida deux figures de sa critique.

Le règne de Saussure a surtout été, donc, tout au long du XX^e siècle, celui du *Cours de linguistique générale*. Même le travail de déconstruction et de relocalisation des sources inauguré par Godel (1957) et continué par Engler (cf. Saussure 1968 et 1974), et qui a eu l'énorme mérite de revaloriser l'importance des manuscrits, a bâti son centre sur cet ouvrage.

Aujourd'hui, suite à la publication des *Écrits de linguistique générale* (cf. Saussure 2002), l'attention des chercheurs commence à se réorienter vers les manuscrits eux-mêmes. On parvient enfin, semblerait-il, à entrevoir la valeur des idées contenues dans ces brouillons centenaires³⁴. Le regain d'intérêt pour les manuscrits saussuriens a eu pour conséquence l'accélération du travail philologique, de la fréquence des colloques, et de la publication de *nouvelles* éditions auxquelles on assiste depuis quelques années. Le *CLG* reste pourtant là, de plus en plus entouré de «sources» et d'autres manuscrits diversement «saussuriens», prêt à prendre la part qui lui revient dans l'histoire et dans les hommages, alors que l'on s'approche du centième anniversaire de sa publication (1916-2016). Cet article tentera de retracer, une fois de plus, son histoire, qui se confond à bien des égards avec celle de Saussure au XX^e siècle.

34. La position de François Rastier est dans ce sens exemplaire: c'est dans ces manuscrits qu'il voit, en effet, l'avenir de la linguistique (cf. Rastier 2009: 3-4 & 11), «coincée, depuis la faillite [...] du chomskysme» entre le cognitivisme et la «pragmatique ordinaire» (Rastier 2009: 22).

LE PROJET ÉDITORIAL DE 1916

Le projet éditorial de Bally et Sechehaye avait été clairement exposé dans la préface de 1916. Il avait, dans son optimisme, dans son ingénuité probablement, l'air fort simple:

Après la mort du maître, nous espérions trouver dans ses manuscrits [...] l'image fidèle ou du moins suffisante de ces géniales leçons. Nous entrevoyons la possibilité d'une publication fondée sur une simple mise au point des notes personnelles de Ferdinand de Saussure, combinées avec les notes des étudiants. (*CLG*, «Préface», 7)

L'idée n'était pas en soi mauvaise, mais la simplicité du projet s'avérerait — dès son début — comme n'ayant été qu'une illusion.

Le premier obstacle s'est curieusement dressé là où les éditeurs s'y attendaient le moins: une fois fouillés les tiroirs de «son secrétaire», ils découvrirent (s'il nous est permis de faire appel à l'oxymore) l'absence presque totale de notes personnelles de Saussure, sur l'hypothèse de l'existence desquelles ils avaient fondé leur projet de «mise au point». Ceci fut, racontent-ils, leur première «grande déception»: «nous ne trouvâmes rien ou presque rien qui correspondît aux cahiers de ses disciples; F. de Saussure détruisait à mesure les brouillons hâtifs où il traçait au jour le jour l'esquisse de son exposé» (*CLG*, 7). Bally et Sechehaye ne disposaient ainsi que des notes prises par les étudiants³⁵ lors des différents cours dispensés par Saussure (des notes, donc, forcé-

35. La liste des notes d'étudiants utilisées est donnée par les éditeurs dans la préface du *CLG*. Louis Caille, Léopold Gautier, Paul Regard et Albert Riedlinger fournirent leurs notes prises lors des deux premiers cours de linguistique générale (1907 et 1908-1909); Margarite Sechehaye-Burdet, George Dégailler et Francis Joseph, celles prises par eux lors du troisième (1910-1911); Louis Brüttsch mit à disposition les notes prises au cours d'étymologie grecque et latine en 1911-1912, dernière année Universitaire où Saussure fut en fonction. (cf. *CLG*, *Préface*, 7).

ment disparates) et de quelques brouillons autographes («presque rien», précisent-ils), très fragmentaires, et appartenant de plus à des périodes scientifiques différentes³⁶. Face à de si décevantes circonstances, plusieurs alternatives se présentaient. La résolution adoptée par les éditeurs se lit elle aussi dans la préface, jalonnée sur la triple insistance du verbe «falloir» où l'on lira, à l'imparfait, le caractère forcé qu'ils ont dû ressentir (ou vouloir transmettre):

Il fallait [...] recourir aux notes consignées par les étudiants au cours de ces trois conférences... (*CLG*, «Préface», 8)

[...] il fallait, en comparant toutes les versions, arriver jusqu'à la pensée dont nous n'avions que des échos, parfois discordants (*CLG*, «Préface», 8)

[...] il fallait, à la lumière du système tout entier, essayer de la voir sous sa forme définitive en la dégageant des variations, des flottements inhérents à la leçon parlée, puis l'enchâsser dans son milieu naturel, toutes les parties étant présentées dans un ordre conforme à l'intention de l'auteur, même lorsque cette intention se devinait plutôt qu'elle n'apparaissait (*CLG*, «Préface», 9)

Or bien que les deux premières intentions étaient, compte tenu du matériel alors disponible, plus ou moins incontestables, le caractère inévitable que les éditeurs ont attribué à la troisième apparaît comme plus difficile à justifier. Est-ce si évident que l'on puisse parler, chez Saussure, d'un «système tout entier», susceptible d'être envisagé, d'une manière ou d'une autre, «sous sa forme définitive»? Est-ce évident que l'on puisse «deviner» «l'intention de l'auteur», suivant laquelle tenter ensuite la reconstitution d'un ordre *autre* que celui que les manuscrits présentaient? Ces rai-

36. Les éditeurs ne donnent aucune précision à propos de ces «ébauches assez anciennes» de Saussure évoquées dans la préface (*CLG*, 8). On peut se faire une idée de leur contenu à travers la copie qu'Albert Sechehaye avait faite de ces extraits (BGE, Cours Univ. 435, ff. 115-217), publiée dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* (Godel 1954). Sur l'histoire et la méthode mise en pratique lors de l'édition du *CLG*, voir Sofia (2013; 2015).

sons — reconnues par Bally et Sechehaye dans leur préface (*CLG*, 10) — et beaucoup d'autres encore allaient être maintes fois invoquées, pendant bientôt un siècle, contre le labeur des éditeurs, ce qui n'a pu que retentir sur le prestige et de l'ouvrage, tâché de texte «apocryphe», de «falsification», de «vulgate»³⁷, et de ses éditeurs, accusés à leur tour de «trahir», «falsifier» ou «déformer» la pensée du «maître».

Bien qu'on se soit habitué à entendre de tels propos dans les vingt dernières années (cf. ci-après), il paraît que c'est à Paul Regard, dont les notes avaient servi à l'édition de Bally et Sechehaye (cf. *CLG*, *Préface*, 8), que revient le titre de premier contestataire de l'histoire du *CLG*. Le point controversé concernait le plan général de l'ouvrage et, surtout, le style adopté par les éditeurs; le «charme exquis et prenant des leçons du maître» n'aurait pas pu être reproduit, selon Regard, par Bally et Sechehaye³⁸. Les éditeurs, en effet, attentifs plutôt à la lisibilité du texte, avaient veillé à la suppression de toutes les marques d'oralité (cf. *CLG*, «Préface», 9), et ce au grand regret de Regard³⁹.

37. Ce terme semble avoir été utilisé pour la première fois en référence au *CLG* (quoique d'une manière non péjorative) par le linguiste italien Giulio Lepschy dans un article de 1962 (Lepschy 1962; De Mauro, *CLG*, 407 n. 16).

38. «Assurément, et ils [*i.e.*, les éditeurs] l'ont senti mieux que personne, le dessein même qu'ils ont conçu et réalisé est critiquable. [...] Un élève qui a entendu lui-même une part importante des leçons de Ferdinand de Saussure sur la linguistique générale et connu plusieurs des documents sur lesquels repose la publication éprouve nécessairement une désillusion à ne plus retrouver le charme exquis et prenant des leçons du maître. Au prix de quelques redites, la publication des notes de cours n'aurait-elle pas conservé plus fidèlement la pensée de Ferdinand de Saussure, avec sa puissance, avec son originalité ? Et les variations elles-mêmes que les éditeurs paraissent avoir craint de mettre au jour n'auraient-elles pas offert un intérêt singulier?» (Regard 1919: 11-12).

39. On sait que Paul Regard a abrité un projet éditorial personnel, basé à ce qu'il paraît sur ses propres notes de cours, et soutenu dans un premier temps par Antoine Meillet. Ce dernier, d'après Bouquet, aurait lui aussi

RÉCEPTION DU CLG

Un siècle (ou presque) s'étant écoulé depuis lors, on continue de nos jours à entendre des propos pour et contre les critères adoptés par Bally et Sechehaye dans leur publication de 1916. Ainsi, pendant que Simon Bouquet (cf. 1997: ii), François Rastier (cf. 2003: 23) ou Claudia Mejía (cf. 2006: 13) contestent (à plusieurs niveaux) les choix des éditeurs, des auteurs comme Tullio De Mauro (*CLG*, 365 n.13), Rudolf Engler (cf. Saussure 1968: ix-xi), Robert Godel (1957: 9), ou encore Michel Arrivé (2007), adoptent des positions plutôt favorables. Ces auteurs sont convaincus du fait que le travail des éditeurs était, à l'époque, sinon «le meilleur» (mot de Martinet 1972), du moins «le plus sage qu'on pût prendre» (mots de Robert Godel 1957: 9). Et en effet, même si plusieurs des raisons alléguées contre le *CLG* et ses éditeurs apparaissent parfois comme justifiées, le propos défendu par Godel, Engler *et alii* semble convaincant : la décision adoptée par les éditeurs était, à l'époque et compte tenu des circonstances très particulières qui se présentaient, sans aucun doute judicieuse. Sur certains points précis, on serait même tenté d'affirmer que l'intervention des éditeurs était judicieuse non seulement «compte tenu des circonstances très particulières qui se présentaient», mais judicieuse tout court.

Cela étant dit, il y a un aspect du travail des éditeurs, déjà évoqué, qui mérite d'être considéré. Robert Godel s'y est référé dans ces termes:

Dans leur travail de reconstitution, Bally et Sechehaye ont été guidés par une conviction qui leur venait certainement de leur connaissance personnelle du maître: «Sa pensée, écrivaient-ils, évoluait dans toutes les directions sans pour cela se mettre en contradiction avec elle-même» (Godel 1957: 130)

«préférée une édition philologiquement fidèle aux leçons» (Bouquet 1986 et 1999; Amacker & Bouquet 1989, pp. 102-103; Sofia 2014 et 2015).

Or, signale Godel, bien qu'il demeure envisageable d'établir une certaine liaison entre les différents manuscrits dits «saussuriens» (ensemble des notes de Saussure et des notes prises par ses étudiants), et bien qu'il soit possible de constater, toujours selon ses termes, «l'insistance de certaines affirmations» et «le retour, parfois à des années de distance, de certaines formules et de certains exemples» (Godel 1957: 131), la conviction des éditeurs ne surgit guère dans la conscience de celui qui, à cinquante ou cent ans d'intervalle, entreprend la lecture attentive des manuscrits. Bien au contraire,

[...] il apparaît que la pensée de Saussure, comme toute pensée vivante, a dû varier et que l'étonnante fixité de tels principes a pu s'accompagner, sur d'autres points, d'incertitudes croissantes: en mai de 1911, Saussure avait des doutes dont il hésitait à faire part à ses étudiants (Godel 1957: 131)

Dans un entretien accordé par Saussure à Léopold Gautier le 6 mai 1911⁴⁰, le maître s'était en effet avoué «très tracassé» par son «cours de linguistique générale». Ayant été sollicité par son élève pour exposer «au moins un élément de son système de philosophie du langage», il avait répondu par la négative: «tout cela», avait-il argumenté, «n'est pas assez élaboré» (Godel 1957: 30). Deux ans plus tôt déjà, au sujet de la possibilité d'un livre portant sur sa «philosophie de linguistique», Saussure s'était montré catégorique: «on ne peut pas y songer»; «il doit», avait-il dit, «donner la pensée définitive de son auteur» (Godel 1957: 30). Saussure ne s'estimait donc guère, que ce soit en janvier 1909 (à la moitié du deuxième cours) ou en mai 1911 (fin du troisième) en possession d'un «système» théorique suffisamment achevé; pas en tout cas

40. Une version intégrale de cet entretien, dont la transcription partielle avait été donnée par Godel en 1957, a été récemment publiée dans le numéro 58 des *Cahiers Ferdinand de Saussure* (cf. Gautier 2005; cf. note 13, ci-dessous).

au niveau qui l'aurait rendu à ses yeux *transmissible*, moins encore *publiable*.

Sur ce point fortement controversé, c'est encore Robert Godel qui s'est le mieux exprimé :

La «linguistique saussurienne», — les éditeurs du *Cours* l'ont déjà dit — n'est pas un tout achevé: aucun des trois cours n'en donne un exposé intégral, et dans le troisième, le seul où Saussure en a tracé le plan et où il a abordé de front la linguistique statique, cet état d'inachèvement est particulièrement sensible (Godel 1957: 131)

Bally et Sechehaye croyaient, au contraire, que le dernier cours était «le plus définitif», et, même s'il «n'aurait pu à lui seul donner une idée complète des idées de Saussure», c'est «sur la base du troisième cours» qu'ils ont édifié sa «reconstitution» (*CLG*, «Préface», 9). Mais ils restaient d'accord sur l'essentiel, à savoir le caractère inachevé, «incomplet», comme ils l'avertissaient à la page 10 de leur préface, de l'œuvre de Ferdinand de Saussure. Voilà donc un fait qui, malgré cet avertissement des éditeurs, n'avait été que timidement remarqué avant la publication des *Sources manuscrites* (Godel 1957), et qui devint depuis lors une évidence consensuelle⁴¹. Quarante ans après qu'ils l'eurent proclamée, la hardiesse du programme des éditeurs s'est «révélée» manifeste, et cette idée devint généralement acceptée: la pensée de Saussure avait été une pénétrante, aigüe, mais en même temps vacillante, faite de va-et-vient, de corrections, d'amendements.

Concernant les raisons d'un tel inachèvement, en revanche, les avis ont été toujours discordants. Les questions à propos de *pourquoi, où et comment* cet inachèvement se manifeste chez Saussure ont suscité autant de réponses qu'il est possible d'imaginer. Certains auteurs ont ainsi opté pour des raisons d'ordre

41. Avec bien sûr des exceptions. Claudia Mejía assurait qu'«au fil du travail» d'analyse du fond des manuscrits saussuriens déposés à la BGE «une théorie claire et cohérente» s'était «dégagée» à ses yeux (Mejía 1998: 1).

psychologique (Saussure aurait été excessivement scrupuleux)⁴²; d'autres ont tenté d'expliquer les contradictions par une question de temps: si Saussure avait eu le temps (s'il n'avait disparu prématurément), il aurait corrigé les incohérences de sa théorie – qu'après tout il n'était qu'en train de construire⁴³; d'autres encore, s'en prenant plus spécifiquement au *CLG*, ont soutenu que les contradictions étaient dues à la *falsification* des éditeurs, en estimant donc que dans les manuscrits la théorie serait achevée et parfaitement cohérente⁴⁴. Le débat entre ce genre de raisons (d'ailleurs non mutuellement exclusives), intéressant sans doute d'un point de vue psycho-biographique, ne sera cependant guère exploré dans ce travail. Ce qu'il nous intéresse de signaler dans

42. Dans son livre *La linguistique du XX^e siècle*, Georges Mounin faisait allusion au «complexe d'inachèvement presque pathologique» qui, aux yeux d'Antoine Meillet, s'expliquait par «l'obsession perfectionniste d'un chercheur soucieux de ne donner rien que d'absolument définitif» (Mounin 1972: 48). Cette explication semble avoir été assez répandue à l'époque: M. Grammont (1917: 402) et A. Grégoire (1923: 107), par exemple, en font mention. Paul Oltremare disait que ce genre de scrupules était «bien genevois» (Oltremare 1916: 257). Benveniste, pour sa part, évoquait en 1963 «un drame qui a dû être douloureux, qui s'est aggravé avec les années, qui n'a même jamais trouvé d'issue»: «c'était», ajoutait-il, «un drame de la pensée» (Benveniste 1966: 37). Plus récemment, Arild Utaker soutenait que Saussure «vivait sa pensée comme un échec» et que «ses réflexions théoriques [...] ne le satisfaisaient jamais» (Utaker 2002: 2). Henri de Saussure enfin, père de Ferdinand, se consolait de ce trait de caractère de son fils, lequel existait donc dès son enfance, en en attribuant la cause à la filiation maternelle (cf. Mejía 2008: 61).

43. L'espagnol Amado Alonso (1945: 9 & 29), l'italien Benvenuto Terracini (1919: 77) et les éditeurs du *CLG* eux-mêmes étaient de cet avis. Tullio De Mauro (*CLG*, 354) s'est opposé à cette idée, en alléguant que Saussure, à en croire ses propres mots, s'était occupé des sujets de «linguistique générale» surtout «avant 1900», et ne pensait «rien avoir ajouté depuis lors» (cf. Godel 1957: 30). Meillet, dans la même ligne, assurait non seulement que «F. de Saussure se serait [...] refusé à laisser publier» ce livre qu'il «n'avait pas fait», mais encore, ajoutait-il, il ne l'aurait sans doute jamais fait» (Meillet 1916: 163).

44. Telle est la conviction de Claudia Mejía (cf. note 8).

cet ensemble d'opinions c'est son dénominateur commun, à savoir l'acceptation générale et plus ou moins bien argumentée du caractère «inachevé, fragmentaire et contradictoire» de certaines positions de la théorie de Ferdinand de Saussure⁴⁵, car c'est face à cette particularité que les différents lecteurs ont été appelés à prendre position.

CONSTRUCTION D'UN HÉRITAGE ET RETOUR AUX SOURCES
MANUSCRITS, OU VICE VERSA?

L'état d'«inachèvement» de l'œuvre saussurienne, bien que, comme précédemment admis, devint depuis 1957 incontestable, n'a certes pas dû attendre la publication des *Sources manuscrites* (Godel 1957) pour se faire sentir. Le mouvement, bien plus complexe, semble avoir été plutôt à l'inverse, comme il semble d'ailleurs naturel: quelques imperfections ayant été rencontrées dans l'édition de 1916, le texte commença peu à peu à perdre de la fascination qu'il avait su exercer sur les premières générations de lecteurs, et c'est à partir d'un tel constat que les sources manuscrites ont acquis du relief, se faisant «visibles» aux savants intéressés à la théorie saussurienne et en les forçant à se convertir à la philologie. Ce n'est donc pas la première, mais la deuxième génération de lecteurs du *CLG* qui prendra en charge le retour aux sources manuscrites. La première génération, celle qui avait été chargée de donner le tout premier accueil au texte de 1916, s'était montrée certes assez critique, une vingtaine de comptes

45. Les mots entre guillemets ont été proférés par Louis de Saussure. D'après cet auteur, «tant le propos du *CLG* comme des autres documents saussuriens est d'un caractère inachevé, fragmentaire, contradictoire» (L. de Saussure 2006: 172). Charles Bally et Albert Sechehaye (*CLG*, «Préface», 10), Albert Sechehaye (1940: 139-140) Robert Godel (1957: 130 & 179), Simon Bouquet (1997: 295), Claudine Normand (2000: 157), Johannes Fehr (2000: 29), Sémir Badir (2001: 11) ou Michel Arrivé (2007: 162), pour n'évoquer que quelques noms, ont admis, comme Louis de Saussure, que la théorie de Saussure «n'est pas complètement élaborée» (termes de Bouquet 1997: 295).

rendus en témoignent, mais les remarques étaient restées en général sans écho. Ce n'est qu'à partir de 1930, après et grâce à la lecture faite par les cercles linguistiques de Prague et de Copenhague, que le *CLG* commença à être considéré comme l'œuvre majeure que nous nous sommes habitués à y voir, et ce n'est donc qu'après cette lecture que l'étape «philologique» a pu s'amorcer. Si le *Cours*, raconte Tullio De Mauro,

[...] n'avait pas été attaqué en 1928-1929 par les Praguois, lesquels étaient convaincus de s'en prendre à un texte sacré [...], aujourd'hui nous ne le lirions pas plus que nous ne lisons Noreen, Marty ou Kruszewski, qui suivaient exactement les mêmes voies que Saussure. [...] Ce sont les Praguois (Jakobson et Troubetzkoy) qui ont remis le cours en circulation comme texte théorique fondamental (cité par Mounin 1972: 52)⁴⁶.

La reprise du *CLG*, sauvé ainsi d'un oubli qui aurait pu être — selon De Mauro — définitif, ne s'effectua cependant pas sans un questionnement de ses principes théoriques: elle fut au contraire accompagnée d'une profonde remise en question de ses théorèmes fondamentaux. Roman Jakobson, d'abord à Moscou avec ses collègues russes, qui connurent Saussure en 1917 grâce Serge Karcevski, puis à Prague avec Troubetzkoy et Mukarovskij, et Hjelmslev et Brøndal de leur côté (à Copenhague), commencent à s'intéresser consciencieusement au *CLG*, s'associant ainsi à l'essor que les études saussuriennes gagnaient à Genève et qui conduirait, en 1940, à la formation de la Société Genevoise de Linguistique et à la création, en 1941, des *Cahiers Ferdinand de Saussure*.

46. Calvet signale, dans le même sens, que «c'est en effet au tout début des années 30 que l'ouvrage de Saussure lu par les linguistes du Cercle de Prague, Jakobson, Troubetzkoy et Karcevski, va devenir le catalyseur de l'approche structurale des faits de langue...» (*CLG*, «Postface», 509; cf. aussi De Mauro, *CLG*, 367).

Il est difficile de fixer avec précision la date où ce retour aux sources se produisit. Tullio De Mauro suggère que ce fut Henri Frei, dans un article de 1952, qui s'y être attaqué le premier (cf. De Mauro, *CLG*, 308 n. 16). Mais déjà dans un texte de 1950 Frei faisait référence aux sources, en signalant que Robert Godel préparait déjà l'ouvrage qui devait paraître en 1957 (cf. Frei 1950: 10 n. 10). Si l'on prend la publication de cet article comme *terminus ante quem*, et si l'on considère que le travail de Godel a dû alors être suffisamment avancé pour que Frei ose y faire référence dans une publication scientifique, on conclura que c'est vers la fin des années quarante que le mouvement de retour a dû se produire, soit une dizaine d'années avant la publication des *Sources manuscrites* (1957), et que ce fut Robert Godel, responsable de ce dernier ouvrage, qui détourna «le premier» les yeux vers les archives de Saussure⁴⁷.

C'est à partir de ce moment, à la fin des années quarante, qu'apparaissent et se dessinent un certain nombre d'«attitudes» à l'égard de l'héritage saussurien, qui marqueront par la suite des voies quasi prototypiques. Si le *CLG* était inachevé, fragmentaire, contradictoire (cf. note 12), il fallait alors soit le continuer, soit le corriger, soit le contester. C'est ainsi que se constituent des «continueurs», des «contradicteurs» et, face à ces derniers, des «restaurateurs» de la théorie saussurienne, les premiers et les derniers ayant notamment (quoique non exclusivement) pour siège l'Université de Genève, les «contradicteurs» présentant un caractère plus ubiquitaire.

Nous ne voulons pas dire, cela va de soi, que ces étiquettes servent à cataloguer la totalité des auteurs s'étant intéressé de loin ou de près à l'œuvre de Saussure; mais leur figure aide à mieux répertorier les positions intellectuelles engendrées vis-à-vis de sa théorie.

47. Dans son «Introduction» aux *Scritti inediti di linguistica generale* (cf. Saussure 2005), De Mauro suggère encore que la tâche d'exploration des manuscrits fut «attribuée» par Frei à Godel «come tema di tesi di dottorato» dans la seconde moitié des années cinquante (cf. De Mauro 2005: ix).

En adoptant à titre provisoire cette triple nomenclature, et avec les réserves que l'on formulera un peu plus loin, on pourrait citer parmi les «contradicteurs» Édouard Pichon, dont les propos contre le concept de l'arbitraire déclenchent en 1937 un débat qui, repris deux ans plus tard par Benveniste, devait devenir sinon le plus profond (le concept étant au cœur de la théorie), du moins l'un des plus prolongés de l'histoire du saussurisme. On pourrait aussi nommer sous cette rubrique Roman Jakobson, qui fait dès 1942 *Six leçons sur le son et le sens* (cf. Jakobson 1976) où la théorie de Saussure est examinée d'une manière critique, parfois même sévère⁴⁸. On inclura aussi dans cette première catégorie Éric Buysens, qui dresse également, à partir de 1942, puis en 1949 et en 1951, un bilan critique vigoureusement argumenté, probablement le premier, de la théorie du maître de Genève⁴⁹.

Parmi les «restaurateurs», mis à part les éditeurs du *CLG* eux-mêmes qui prennent position vis-à-vis de leur maître dans plusieurs articles publiés à partir de 1913 (cf. notamment Bally 1940, et Sechehaye 1940), on peut nommer Henri Frei, qui, face aux «sévères critiques» avec lesquelles Buysens «revenait à la charge» en 1949 (Frei 1950: 7), réagissait l'année d'après par une contre-offensive des plus spectaculaires, en invoquant sans réserve ni pudeur le «manque de formation philologique» de son collègue belge (Frei 1950: 28), tout en s'évertuant à «démontrer que Saussure n'[avait] pas commis de contradiction là où M. Buysens en [avait] vue une» (Frei 1950: 16), à signaler quelques «insidieux malentendus» (Frei 1950: 9 & 13) et à affirmer en guise de con-

48. «Saussure a commis la grave erreur de...» (Jakobson 1976: 76); «en dépit des nombreuses contradictions dans la doctrine de Saussure...» (Jakobson 1976: 55), etc. Des linguistes de la taille de Hockett ou Thomas Sebeok, pour ne pas nommer Claude Lévi-Strauss, assistent à ces leçons et écoutent les propos guillemetés.

49. «Il y a chez Saussure une confusion...» (Buysens 1942: 17) ; «Saussure construisait un système cohérent, mais faux...» (Buysens 1942: 54); «Les deux erreurs de Saussure...» (Buysens 1942: 54) ; etc.

clusion qu'«il n'y a qu'un seul Saussure, que l'on comprend plus ou moins bien, ou plus ou moins mal» (Frei 1950: 26).

La position d'Henri Frei a été, de manière générale, avec bien sûr des nuances et même des exceptions, commune aux linguistes de l'école de Genève. On peut en suivre l'évolution à travers les premiers *Cahiers Ferdinand de Saussure* (ci-après, *CFS*), reflétée non seulement dans la section que cette revue a traditionnellement consacré aux «Articles», mais aussi (d'une manière, si l'on ose dire, plus *silencieuse*) dans la section destinée aux «Publications présentées en séance» — en réalité, des comptes rendus purs et durs, rédigés d'ailleurs pendant ces premières années presque exclusivement par Frei, alors secrétaire de la Société. À titre d'exemple de la vigilance avec laquelle cet auteur et l'école de Genève en général a exercé sa fonction «restauratrice», on peut citer le compte rendu des *Acta Linguistica*, II, 1940-41, 1, rédigé par Frei pour le premier numéro des *CFS*. L'auteur y fait référence (mais cette référence consomme l'entièreté de son compte rendu) au dernier article d'Édouard Pichon (publié à titre posthume en 1938), où celui-ci «se félicite», dit Frei, «de voir le principe de l'arbitraire du signe combattu dans un article des *Acta* par M. Benveniste, qui, ajoute-t-il [Pichon], représente les linguistes français dans le Conseil de cette revue. Ce «galliciste» (comme il [Pichon] désigne les hommes de sa branche) exécutait d'une manière également cavalière et le principe de l'arbitraire et la distinction langue-parole (*Journal de psychologie*, XXXIV/1937, p. 25-48)» (Frei 1941: 91). Le propos et l'ironie de Frei se terminent par cet avertissement: «on verra dans un prochain fascicule des *Acta* qu'il y a dans ce même Conseil deux linguistes suisses qui entendent maintenir le principe en question comme un des articles fondamentaux de la doctrine saussurienne» (Frei 1941: 91). Dans le numéro suivant des *Acta* paraissait, en effet, «Pour l'arbitraire du signe», signé par A. Sechehaye, Ch. Bally et H. Frei (cf. Sechehaye, Bally & Frei 1941; cf. aussi Frei 1947).

Parmi les «continuateurs» de la doctrine, on peut enfin évoquer celui qui a pu être nommé «le gardien le plus zélé de

l'orthodoxie saussurienne» (cf. Alonso 1945:26), à savoir Albert Sechehaye, élève, collègue et éditeur de Saussure, qui en 1940 entendait encore, sans se dissimuler d'avoir «usé évidemment beaucoup de liberté à l'égard du texte du maître», l'«avoir continué et précisé» (Sechehaye 1940: 142 & 143)⁵⁰. René Amacker, pour sa part, concevait encore en 1975, dans la droite ligne de Sechehaye (et Vendryes et Meillet, cf. note 17), la «linguistique saussurienne» comme

[...] l'ensemble des «théorèmes» qui découlent de la «géométrie» qu'était la théorie linguistique pour Saussure, qu'ils soient ou non attestés dans les sources, et même si parfois ils contredisent les leçons du maître (qui a le droit de s'être trompé ici ou là bas sans que la théorie qu'il a fondée en soit pour autant ébranlée) (Amacker 1975: 15-16)⁵¹

Clairement distincts des «contradicteurs», la différence ci-dessus proposée entre les «restaurateurs» et les «continuateurs» pourrait passer pour un subterfuge excessivement subtil. La ligne qui les sépare est en effet souvent indiscernable, et c'est souvent les mêmes auteurs qui ont incarné l'une ou l'autre attitude, non incompatibles d'ailleurs, mais bel et bien complémentaires.

50. Sechehaye en relevait ainsi le gant jeté par Meillet, qui déclarait dès 1916 qu'«on n'est pas», face au *CLG*, «en présence d'un exposé complet, bien équilibré»: «il s'agit plutôt d'une série de vues qui éclairent toutes les avenues du sujet, en laissant au lecteur le soin de les suivre jusqu'au bout» (Meillet 1916: 164). Joseph Vendryes était du même avis que Meillet : il a lui aussi évoqué la métaphore des «avenues» (Vendryes 1921: 173).

51. Celle-ci est en réalité la quatrième manière d'entendre, au sens d'Amacker, la «linguistique saussurienne». La première se confondrait avec «presque toute la linguistique moderne non exclusivement historique», la deuxième avec «la linguistique des représentants de l'école de Genève», la troisième avec le travail d'interprétation et de reconstruction philologique à partir du fond de sources manuscrites (hétéroclites et fragmentaires), un travail qui, signale l'auteur, «ne peut pas faire abstraction des déclarations de Saussure lui-même» à propos de l'état «non suffisamment élaboré» de sa théorie (cf. Amacker 1975: 13-16).

Albert Sechehaye, ainsi, auteur que nous avons classé parmi les continuateurs, a attentivement milité pour la cause restauratrice. Dans un ton beaucoup plus nuancé et diplomatique que celui de Frei, il a suggéré que Buysens (encore Buysens) n'avait pas compris «toute» la pensée de Ferdinand de Saussure, et estimait que les critiques émises par le savant belge contre son maître avaient été excessivement «sévères» (Sechehaye 1944: 65). Concernant la compatibilité de ces deux positions au sein de l'école de Genève, on peut encore citer le propos de Frei, qui racontait en 1945 comment les linguistes genevois, obligés à cause de la guerre à «travailler dans une tour d'ivoire involontaire», s'étaient donné pour tâche non seulement de «continuer à vouer leur activité au développement de la doctrine de Saussure», mais aussi de veiller «à sa défense contre ceux qui l'attaquent sans la comprendre» (Frei 1947: 54). Nous croyons ne néanmoins pas tomber dans l'excès en distinguant parmi les attitudes favorables à l'égard de la théorie de Saussure ces deux positions envisageables. Les uns, plus conservateurs, auront tendance (une tendance défensive) à réduire les problèmes théoriques en les ramenant, dans un mouvement pour ainsi dire centripète, à l'intérieur de la théorie: Saussure n'aurait pas eu tort, les erreurs (apparentes) seraient des malentendus voire des incompréhensions de la part de ses lecteurs. L'autre position favorable à la doctrine serait incarnée par des chercheurs plus innovateurs, qui auront tendance à *développer*, à partir de certains points de la théorie (à partir de certains «thèmes»), un certain nombre implications logiques, même si elles n'étaient originellement pas *contenues* dans le système: Saussure n'aurait pas eu tort, la théorie serait non incohérente ou incorrecte, mais tout simplement incomplète.

MOTS DE CONCLUSION

On se gardera de donner trop d'importance à l'analyse, sans doute trop schématique, que l'on vient de suggérer. L'histoire de l'héritage de Saussure est bien plus complexe et nuancée et ne

peut guère être ramenée à un diagramme si rudimentaire. Déjà, au-delà des trois postures intellectuelles (pour ne pas citer Sokal & Bricmont) ci-dessus conjecturées, il y a lieu de signaler une quatrième classe, bien plus peuplée que les trois précédentes probablement, et qui contiendrait plus simplement les *lecteurs* de la théorie saussurienne. Des auteurs qui, sans avoir voulu s'engager dans les débats souvent romanesques des *pour* et des *contre* (pour ne pas citer Calvet), ont cru plus intéressant d'éclaircir les points éclaircissables de la théorie, sans chercher à l'arrondir là où ils trouvaient des irrégularités et en dénonçant, si besoin était, les obscurités, les paradoxes et les conflits sans que cela soit vécu comme un «échec» de leur «maître». Mentionnons parmi ceux-ci Robert Godel (1975, 1982), Rudolf Engler et, de nos jours, Michel Arrivé (1994, 1995, 2001, 2007, 2008), Tullio De Mauro (2000) ou Claudine Normand (1970, 2000, 2004). Et certes, à part lire, contredire, corriger ou continuer les hypothèses de Saussure, cela s'entend, on pouvait aussi bien les *ignorer*. Cette attitude semblerait ne pas avoir été envisageable pour un auteur comme Firth, qui classait en 1950 les linguistes en *saussuriens*, *anti-saussuriens*, *postsaussuriens* et *non saussuriens* (cité par Harris 2003: 189), mais cela aurait été le cas, selon Roy Harris, de la plupart des linguistes non francophones, du moins dans la pratique. D'après le linguiste anglais, «[...] except *In the field of phonology, fewer linguists than one might expected took up the challenge of working out any detailed application of Saussurean theory*» (Harris 2003: 191). Cet avis, difficile à concevoir quand on la lit à Paris ou à Genève, devient plus facilement assimilable si, en faisant abstraction des modèles théoriques développés en Europe, on se projette sur le monde anglo-saxon. Et encore, sans besoin de se projeter nulle part, il est vrai que l'on a plus de mal à trouver des applications directement issues de la théorie saussurienne que d'autres théories linguistiques. Ce ne sont pas les linguistes au sens propre, en effet, mais plutôt «les théoriciens de la linguistique, les sémioticiens et les philosophes» qui «sont devenus les principaux héritiers de Saussure» (Badir 2001: 11).

Cela a amené Raffaele Simone à affirmer qu'«il n'y a pas de "linguistique saussurienne" au sens propre» (Simone 2006: 36): «la linguistique de Saussure est donc, au sens littéral, peu applicable ou tout à fait inapplicable [...]: son dispositif analytique est vraiment trop pauvre pour aboutir à la description détaillée de n'importe quel phénomène» (Simone 2006: 40). L'importance de Saussure résiderait ainsi plus dans sa puissance épistémologique que dans son applicabilité pratique.

C'est d'ailleurs plutôt ce composant, le volet «épistémologique», qui se trouve le plus souvent accentué par les derniers chercheurs à prôner la nouveauté de la pensée saussurienne. Et pour cause. Cette école autoproclamée «néo-saussurienne» prend appui de manière privilégiée, en effet, sur un texte au nombre des tous derniers à être découverts, en l'occurrence «De l'essence double du langage», rédigé par Saussure à la fin de l'année 1891 et publié en 2002 dans les *Écrits de linguistique générale*. Mais ce manuscrit représente aussi une démarche éminemment *théorique* du maître. Au sommet de ses capacités d'abstraction, Saussure y énonce une série de principes théoriques et certaines de ses implications logiques, mais les exemples et les applications de ces principes sont rares, et la plupart du temps défailnants. Est-ce à dire que l'importance de ce manuscrit est à déprécier? Nous ne le croyons pas. Mais le fait que cet essai soit resté inédit pendant les dernières vingt-deux années de la carrière de Saussure (soit pendant toute la période couvrant sa maturité intellectuelle) devrait être pris en considération à l'heure de se prononcer sur la valeur. En y réfléchissant un peu, on trouvera peut-être que ce n'est pas tout à fait un hasard si des positions radicales émises dans cet *essai* n'ont pas trouvé de suite dans des développements ultérieurs de la théorie; je pense par exemple à l'application de la théorie de la valeur comme différence *pure*, cet adjectif valant littéralement, appliquée au plan sémantique (cf. Sofia 2009, 2010a, 2010b, 2011). Dès lors, si l'on voulait prendre cela au sérieux, une extravagance risquerait de se faire jour: l'école néo-saussurienne, appuyée sur la radicalité de ce brouillon délaissé

depuis 1891 par le maître, risquerait d'être moins saussurienne que le dernier Saussure. D'où le problème centré ce préfixe «néo» (littéralement, en grec, «nouveau»), paradoxalement justifié par un texte saussurien des plus anciens (cf. Sofia 2012c)

Née avec ce siècle, l'histoire du néo-saussurisme dépasse cependant les limites que nous nous sommes imposées pour cet article: elle devra attendre cent ans pour que nous la traitions. Sur ce point, nous abandonnons donc le lecteur, à qui nous avons proposé un certain nombre de repères qui ne se veulent aucunement des représentantes de la vérité, mais bel et bien «des limites», plutôt, «entre lesquelles se retrouve constamment la vérité» (cf. Saussure 2002: 123).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Alonso, Amado (1945) «Prólogo a la edición española», In F. de Saussure, *Curso de lingüística general*, Losada: Buenos Aires.

Amacker, René & Simon Bouquet (1989) «Correspondance Bally-Meillet (1906-1932)» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 43, p. 95-127.

Amacker, René (1975) *Linguistique saussurienne*. Droz: Genève.

Arrivé, Michel, (1994) *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*. Paris : PUF.

Arrivé, Michel (1995) «Diachronie et linéarité », In M. Arrivé et Cl. Normand *Saussure Aujourd'hui* (actes du colloque de Cerisy-La Salle 12-19 Août 1992), *LINX*, no. spécial, p. 139-145.

Arrivé, Michel (2001) «La sémiologie saussurienne, entre le *Cours de linguistique générale* et la recherche sur la légende», In A. Hénault (éd.) *Questions de Sémiotique*. Paris : PUF.

Arrivé, Michel (2007) *À la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris : PUF.

Arrivé, Michel (éd.) (2008) *Du côté de chez Saussure*. Limoges: Lambert Lucas.

- Badir, Sémir (2001) *Saussure: la langue et sa représentation*. Paris: L'Harmattan.
- Bally, Charles (1940) «L'arbitraire du signe, valeur et signification». *Le Français moderne*, VIII, 3, p. 193-206.
- Bally, Charles, Henri Frei & Albert Sechehaye (1940) «Pour l'arbitraire du signe», *Acta Linguistica*, II 2, p. 165-169.
- Benveniste, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale I*. Paris : Gallimard.
- Bouissac, Paul (2010) *Saussure: a guide for the perplexed*. London: Continuum.
- Bouquet, Simon (1986) «Documents saussuriens retrouvés dans les archives d'Antoine Meillet au Collège de France» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 40, p. 5-9.
- Bouquet, Simon (1997) *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Payot.
- Bouquet, Simon (1999) «La linguistique générale de Ferdinand de Saussure : textes et retour aux textes» *Texto !* (en ligne: <http://revue-texto.net/index.php?id=1758> [consulté le 19/02/2009]).
- Bouquet, Simon (2004) «Après un siècle, les manuscrits de Saussure reviennent bouleverser la linguistique», *Texto !*
(en ligne: http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Bouquet_Apres.html [consulté le 15/02/2012]).
- Buysens, Éric (1942) «Les six linguistiques de F. de Saussure » *Revue des Langues Vivantes*, 8, p. 15-55.
- Buysens, Éric (1949) «Mise au point de quelques notions fondamentales de la phonologie » *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 8, p. 37-60.
- Buysens, Éric (1952) «Dogme ou libre examen? » *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 10, p. 47-50.
- Buysens, Éric (1959) «Le structuralisme et l'arbitraire du signe», *Studii și cercetări lingvistice*, 11, p. 403-416

- Buysse, Éric (1961) «Origine de la linguistique synchronique de Saussure ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 18, p. 17-33.
- Calvet, Louis-Jean (1967) «Lire Saussure aujourd'hui» In F. Saussure *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Calvet, Louis-Jean (1975) *Pour et contre Saussure*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Chepiga, Valentina & Estanislao Sofia (éds) (2014) *Archives et manuscrits de linguistes: observations et états des lieux*. Louvain-la-Neuve: Academia.
- Culler, Jonathan (1986) *Ferdinand de Saussure*. Cornell: Cornell University Press (Revised Edition).
- De Mauro, Tullio (1967) «Introduction, traduction, notes et appendices au *Cours de linguistique générale*». Paris : Payot, 1980.
- De Mauro, Tullio (2000) «Rileggendo il terzo corso di linguistica generale di Ferdinand de Saussure (1910-1911) » *Historiographia linguistica*, XXVII, 2/3, p. 289-295.
- De Mauro, Tullio (2005) «Introduzione et note », In F. de Saussure. *Scritti inediti di linguistica generale*. Bari: Laterza.
- Eichenbaum, Boris (1925) «Théorie de la méthode formelle», In T. Todorov (éd.) *Théorie de la littérature*. Paris : Seuil, 1965.
- Fehr, Johannes (2000) *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris : P.U.F.
- Firth, John Rupert (1950) «Personality and language In society» *The Sociological Review*, 62. Repris In J. R. Firth *Papers In linguistics 1934-1951*. Londres: Oxford.
- Frei, Henri (1941) «Compte rendu de Acta Linguistica, II/1940-1941 1. Copenhague, Munksgaard», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1, p. 91.
- Frei, Henri (1947) «La linguistique saussurienne à Genève depuis 1939 », *Acta Linguistica*, V [1945-1949], p. 54-56.
- Frei, Henri (1950) «Saussure contre Saussure? » *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 9, p. 7-28.

Gadet, Françoise (1987) *Saussure, une science de la langue*. Paris : P.U.F., [troisième édition] 1996.

Gambarara, Daniele (2009) « Textes publiés et textes inédits : un seul Saussure, une seule écriture ? » Communication présentée au séminaire *Pour une édition numérique des manuscrits de Ferdinand de Saussure*, Arcavacata, 1-3 Octobre 2009 ? (en ligne: www.cerclefds.unical.it/seminaire/download/gambarara.pdf [consulté le 10/12/2013]).

Gautier Léopold (2005) «Entretien avec M. de Saussure, 6 mai 1911» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, p. 69-70.

Godel, Robert (1954) «Notes inédites de F. de Saussure» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 12, p. 49-71.

Godel, Robert (1954) «Notes inédites de F. de Saussure» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 12, p. 49-71.

Godel, Robert (1957) *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz.

Godel, Robert (1975) «Problèmes de linguistique saussurienne » *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 29, p. 75-89.

Godel, Robert (1982) «Retractatio» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 35, p. 29-52.

Grammont, Maurice (1917) «Compte rendu du CLG» *Revue de langues romanes*, 59, p. 402-410.

Grégoire, Antoine (1923) «Compte rendu de *Recueil de publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* » *Revue belge de philologie et d'histoire*, p. 107-108.

Harris, Roy (2003) *Saussure and his interpreters*. Edinburgh: Edinburgh University Press. [Second edition].

Jakobson, Roman (1976) *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Minuit.

Joseph John E. (2012) *Saussure*. London: Oxford University Press.

Lepschy, Giulio (1962) «Ancora su «l'arbitraire du signe» *Annales della Scuola Normale Superiore di Pisa*, 31, p. 65-102.

- Lepschy, Giulio (1967) *La linguistique structurale*, Payot. Paris.
- Lyons, John (1968) *Introduction to Theoretical Linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Malmberg, Bertil (1991) *Histoire de la linguistique, de Sumer à Saussure*. Paris : P.U.F.
- Marchese, Maria Pia (2002) «Introduzione», In F. de Saussure, *Théorie des sonantes. Il manoscritto di Ginevra BPU Ms. Fr. 3944/1*. Padova: Unipress.
- Martinet, André (1972) «Saussure (Ferdinand de) 1857-1913» In *Encyclopædia Universalis* [version 10 en DVD. Paris 2004].
- Meillet, Antoine (1913-1914) «Ferdinand de Saussure» *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*, p. 115 sv. [Repris In Meillet 1951, p. 177-183]
- Meillet, Antoine (1916) «Compte rendu du *Cours de linguistique générale* » In Avant Saussure, Cl. Normand et al. Paris : Complexe, 1978.
- Meillet, Antoine (1951) *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris : Klincksieck.
- Mejía Quijano, Claudia (1998) *La linguistique diachronique: le projet saussurien*. Genève: Droz.
- Mejía Quijano, Claudia (2006) «Rudolf Engler. L'ouvrage d'un philosophe artiste» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, p. 5-19.
- Mejía Quijano, Claudia (2008) *Le Cours d'une vie. Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*. Nantes: Éditions Cécile Défaut.
- Morpurgo Davies, Anna (1998) *History of Linguistics. Volume IV; Nineteenth-Century Linguistics*. London and New York: Longman.
- Morpurgo Davies, Anna (2004) « Saussure and Indo-European linguistics », In C. Sanders (éd.), *The Cambridge Companion to Saussure*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Mounin, George (1972) *La linguistique du XXe siècle*. Paris : P.U.F.

Normand, Claudine & Estanislao Sofia (éds) (2012) *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous*. Louvain-la-Neuve: Academia.

Normand, Claudine, 1970, « Proposition et notes en vue d'une lecture de F. de Saussure », *La pensée*, 156, p. 34-51.

Normand, Claudine (2000) *Saussure*. Paris : Belles Lettres.

Normand, Claudine (2004) « System, arbitrariness, value » In C. Sanders (éd.) *The Cambridge Companion to Saussure*. Cambridge: Cambridge University Press.

Oltremare, Paul (1916 [27 mai]) «La résurrection du génie» *La semaine littéraire*, p. 256-259.

Pichon, Édouard (1937) «La linguistique en France: problèmes et méthodes» *Journal de Psychologie normale et pathologique*, p. 25-48.

Pichon, Édouard (1940) «Sur le signe linguistique. Complément à l'article de M. Benveniste» *Acta Linguistica*, II/1940-1941 1, p. 51-52-

Rastier, François (2003) «Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée» In S. Bouquet (éd.), *Cahiers L'Herne, no. 76: Ferdinand de Saussure*, p. 23-51.

Regard, Paul (1919) *Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du Nouveau Testament*. Paris : E. Leroux.

Saussure, Ferdinand de (1878) *Mémoire sur le système primitif de voyelles dans les langues indo-européennes*, In F. de Saussure, *Recueil de publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Genève: Slatkine Reprints, 1922.

Saussure, Ferdinand de (1916 [1922]) *Cours de linguistique générale*. Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, avec la collaboration d'Albert Riedlinger. Paris : Payot, 1980.

Saussure, Ferdinand de (1922) *Recueil de publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Genève: Slatkine Reprints 1922.

Saussure, Ferdinand de (1968) *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler, t. 1. Wiesbaden: Harrassowitz.

Saussure, Ferdinand de (1974) *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler, t. 2. Wiesbaden: Harrassowitz.

Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*. Édition préparée par Simon Bouquet & Rudolf Engler. Paris : Gallimard.

Saussure, Louis de (2006) «Valeur, signification, contexte: linguistique de la parole et pragmatique cognitive» In L. de Saussure (éd.), *Nouveaux regards sur Saussure. Mélanges offerts à René Amacker*. Genève: Droz, 2006.

Sechehaye, Albert (1940) «Les trois linguistiques saussuriennes » In R. Godel (éd.) *A Geneva school reader In linguistics*. Bloomington & London: Indiana University Press 1969. [Paru originellement dans le no. 5 de *Vox Romanica* 1940, p. 1-48]

Sechehaye, Albert (1944) « Éric Buyssens, *Les six linguistiques de F. de Saussure* & Eric Buyssens, *Les langages et le discours. Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie* » [CR], *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 4, p. 65-69.

Simone, Raffaele (2006) «Saussure après un siècle» In L. de Saussure, *Nouveaux regards sur Saussure, Mélanges offerts à René Amacker*. Genève: Droz.

Sofia, Estanislao (2009) *Le problème de la définition des entités linguistiques chez Ferdinand de Saussure*. Thèse soutenue le 6 nov. 2009 à l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense.

Sofia, Estanislao (2010^a) « Sur le concept de “valeur pure” » *Revista Letras & Letras*, vol. 25-1. Uberlândia - MG (Brésil) : Editora da Universidade Federal de Uberlândia.

Sofia, Estanislao (2010^b) «Deux types d'entité et deux modèles de «système» chez Ferdinand de Saussure» In J.P. Bronckart, E. Bulea & Ch. Bota (éds) *Le projet de F. de Saussure éléments pour un réexamen*. Genève: Droz.

Sofia, Estanislao (2011^a) «Le problème de la définition des entités linguistiques chez Ferdinand de Saussure». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 62, p. 203-214.

Sofia, Estanislao (2011b) «Philologie et critique génétique. Enjeux théoriques de l'édition des manuscrits de Saussure. Université de Liège, Liège 1^{er} avril 2011». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, p. 241-243.

Sofia, Estanislao (2011c) «Qu'est-ce qu'un brouillon en sciences du langage? Notes préalables à une édition numérique des manuscrits de F. de Saussure» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, p. 11-27.

Sofia, Estanislao (2012a) «Problèmes philologiques posés par l'œuvre de Saussure» *Langages*, 185, p. 35-50.

Sofia, Estanislao (2012b) «Comment écrire pour transmettre? Modalités argumentatives chez Saussure» *Le geste linguistique. Genesis*, 35, p. 59-75.

Sofia, Estanislao (2012c) « Petite histoire de la notion saussurienne de "valeur" » In Cl. Normand et E. Sofia (dir.) *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous*. Louvain-la-Neuve: Academia.

Sofia, Estanislao (2013) «Cent ans de philologie Saussurienne. Lettres échangées entre Ch. Bally et A. Sechehaye en vue de l'édition du *Cours de linguistique générale*», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 66.

Sofia, Estanislao (2015) *La «collation Sechehaye» du 'cours de linguistique générale' de Ferdinand de Saussure*. Leuven: Peeters.

Sokal, Alan & Jean Brimont (1997) *Impostures intellectuelles*. Paris : Éditions Odile Jacob.

Terracini, Benvenuto A. (1919) «Compte rendu du CLG» *Bolletino di filologia classica*, XXV, 7-8, p. 73-79.

Utaker, Arild (2002) *La philosophie du langage. Une Archéologie Saussurienne*. Paris : PUF.

Vendryès, Joseph (1921) «Le caractère social du langage et la doctrine de F. de Saussure», In Cl. Normand *et al.*, *Avant Saussure*. Paris : Complexe 1978. [Paru originellement dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* 1921]

Vincenzi, Giuseppe Carlo (1978) « Introduzione, traduzione et note », In F. de Saussure, *Saggio sul vocalismo indoeuropeo*. Bologna: CLUEB.

La Passion Saussure: Approche rhétorique du thème saussurien en sciences du langage

SÉMIR BADIR
FNRS / UNIVERSITÉ DE LIÈGE

INTRODUCTION

Depuis longtemps on se demande *pourquoi* Saussure. On cherche dans les textes de Saussure, et dans leur réception, les raisons de cette formidable, énorme, monstrueuse postérité qui fut et est encore la sienne, cent ans après sa mort. Pour ma part, je voudrais m'attacher aujourd'hui à poser une question plus pédestre: *comment* Saussure? Comment le nom de Saussure, ainsi que quelques attributs aisément repérables par les collocations, tels que *Cours de linguistique générale, pensée, théorie, thèse* ou *manuscrits*, sont mentionnés, cités, intégrés dans des propositions, utilisés dans des arguments, placés dans des démonstrations, sélectionnés parmi d'autres noms possibles, juxtaposés avec des concepts, etc. Autrement dit, je m'attacherai à la rhétorique des discours, en faisant l'hypothèse que le nom de Saussure fonctionne comme une figure et en observant les effets que cette figure nominale inscrit dans le texte.

Je vous en donnerai aussitôt un exemple, qui ne fait pas partie du corpus que j'ai retenu, mais qui montrera quel type de formes rhétoriques sont observées et quels effets on peut en déduire. Il s'agit d'un texte relativement récent de François Rastier, paru en 2005 sur le site dont il est le directeur éditorial, *Texto !* Cet article, intitulé: «Saussure au futur. Écrits retrouvés et nouvelle

réception. Introduction à une relecture de Saussure», annonce son programme de la manière suivante:

[1] Si l'on entend parler depuis quelque temps de «retour à Saussure», la situation est bien différente de celle qui prévalait voici cinquante ans, quand Greimas écrivait *L'actualité du saussurisme* (1954⁵²) voire lors de la commémoration *Saussure après un demi-siècle* (Genève, 1963). En effet, le corpus saussurien s'est accru de manuscrits et de cahiers d'étudiants qui permettent de nouvelles lectures, philologiquement établies, de la théorie saussurienne. On a regrettamment considéré ces documents comme des matériaux préparatoires au *Cours de linguistique générale*, comme s'il était la synthèse indépassable de la pensée de Saussure, et sans véritablement le reconsidérer à leur lumière. Ainsi, l'accès à la pensée de Saussure a tout à la fois été permis et entravé par le *CLG*, qui a tous les caractères d'une vulgate.

Le lecteur peut s'attendre, après une telle annonce, à ce que le *CLG* soit reconsidéré à la lumière des manuscrits selon la voie comparative des textes. Et de fait, l'article fait 15 fois mention du *CLG*, tandis que les *Écrits de linguistique générale* sont mentionnés pour leur part 23 fois. Quant aux manuscrits, il n'en est jamais question; c'est donc que les *ELG* sont supposés en tenir lieu. Cependant, en termes de citations, on observe que les *ELG* sont cités 17 fois, alors que le *CLG* ne bénéficie que d'une seule citation, celle de la tant ressassée et si vilipendée «langue pour elle-même et en elle-même». Sans même rien chercher à savoir du contenu de l'article, il paraît manifeste qu'il y a ici une économie rhétorique permettant de faire deux poids deux mesures. Le *CLG* est une «vulgate» à considérer en bloc, valant dans son ensemble ce que vaut l'unique citation qui en est faite, de sorte

52. *Sic*. En réalité, l'article de Greimas a paru dans *Le français moderne* en 1956, «à l'occasion du 40^e anniversaire de la publication du *Cours de linguistique générale*».

que, en dépit de l'annonce d'un examen à produire à la lumière des «manuscrits», le procès du *CLG* est joué d'avance.

On notera ainsi que l'analyse rhétorique n'est pas sans portée critique. Elle est capable d'examiner si un discours respecte son contrat de lecture, soit qu'il le précise lui-même, comme c'est le cas dans l'exemple que je viens de rapporter, soit qu'il s'inscrive par défaut dans une lignée de textes, qualifiant certaines formes d'argumentation et de description tout en en disqualifiant d'autres. Pour ne pas prendre davantage le risque de la cuistrerie, et rassurer les confrères, je préviens que ce n'est pas sur les textes des «saussuriens» que va se porter notre attention mais sur les œuvres de quelques grands linguistes du XX^e siècle, principalement celles de Jakobson, Hjelmslev et Benveniste. Mon corpus rassemble ainsi des textes qui n'ont pas pour visée directe l'étude de Saussure (sa théorie, sa pensée, son œuvre ou ses écrits) et qui mentionnent néanmoins son nom, parfois même abondamment. La question se formule alors de la manière suivante: à quoi sert l'usage du nom de Saussure dans des textes qui ont un objet, peut-être voisin, peut-être général, en tout cas non directement assimilable à un objet proprement saussurien? Ce corpus s'arrête à la lisière de l'explosion du structuralisme, au début des années 1960, c'est-à-dire au moment où le nom de Saussure surgit sur toutes les lèvres, et au fil de toutes les plumes. C'est donc un corpus discursif circonscrit par une discipline, la linguistique, à partir duquel il serait aisé de réaliser des études comparatives sur des mentions concernant d'autres noms que celui de Saussure.

Avant d'entreprendre cette étude, il convient toutefois de nous arrêter sur deux points d'importance. Il me faut, d'une part, mettre à critique la constitution de mon corpus. Je voudrais, d'autre part, m'expliquer davantage sur ce que j'entends par «rhétorique du discours». Sans doute pourrais-je me passer de ces interrogations préalables et éprouver, au cours de l'étude, la manière dont elles se résolvent. Il me semble cependant que ce n'est qu'à travers la réflexivité critique que l'étude prend son véri-

table sens. Aussi cette double pause représente-t-elle un moment de constitution.

Je viens de préciser que le corpus viserait non les études saussuriennes mais les travaux qui, quoique ne prenant pas Saussure pour objet, mentionne son nom et l'associe à quelque proposition. Le départ entre ces deux types de travaux n'est pas simple à fixer, et cette difficulté n'est pas seulement de méthode. Si nous considérons les raisons pour lesquelles des linguistes, d'une stature comparable à celle de Saussure, mentionne le nom de celui-ci, on observe que, bien souvent, ces raisons ne se distinguent pas nettement de celles mises en avant dans les études saussuriennes, quand même leurs travaux ne prennent pas Saussure pour objet. En outre, la plupart de ces linguistes ont développé, en sus de leurs travaux sur les langues, une activité d'historien de leur discipline, notamment à l'occasion d'anniversaires relatifs à la vie ou l'œuvre de Saussure. Cette activité d'«histoire spontanée» commise par les linguistes a été mise en avant par Christian Puech, avec son comparse de plume Jean-Louis Chiss, qui remarque que cette histoire spontanée, et «spontanément cultivée», coïncide précisément avec l'avènement saussurien. Non pas tant pour la raison que le *CLG* s'ouvre sur un «Coup d'œil sur l'histoire de la linguistique», mais parce que les questions de linguistique générale inhérentes au *CLG*, à propos de la constitution de la linguistique et de son objet, — c'est-à-dire relatives à l'épistémologie de la linguistique, — ainsi qu'à propos de la démarcation de la linguistique avec d'autres disciplines, — autrement dit, des questions gnoséologiques —, toutes ces questions trouvent, même si ce ne sont pas les seules formulables, des réponses de type historique. Il faut alors faire avec Chiss & Puech l'hypothèse que:

[2] Faire de l'histoire de la linguistique ce serait rappeler ou promouvoir une conception affirmée de l'historicité du développement scientifique qui tout à la fois permet de cerner l'horizon autorisant la formulation d'un discours théorique (cf. Saussure et l'affirmation

de l'autonomie du champ de la linguistique) et contraint à une réévaluation permanente de sa fondation ainsi que des concepts requis pour la penser (Chiss & Puech 1987: 127).

Il me semble que l'on peut saisir, à partir de là, l'enjeu et la difficulté de délimitation de mon corpus, en dépit de son extensibilité indéfinie — si je m'en tiendrai ici principalement à trois grands auteurs, c'est seulement en raison des contraintes pratiques. En écartant les études qui visent Saussure comme objet — et sujet ! — historique, nous ne pouvons ni ne souhaitons écarter pour autant toute assertion de type historique sur Saussure car ces assertions sont, depuis Saussure, et à l'image du *CLG*, partie intégrante de la linguistique générale.

Dès lors que les liens entre la théorie linguistique et l'histoire de la linguistique sont indissolubles, ou si du moins ils affichent une extrême robustesse tout au long du XX^e siècle, la position de notre propre étude se pose immédiatement. Est-ce à titre de contribution à l'histoire de la linguistique que l'analyse rhétorique offre ses services? Comment peut-elle tenir à distance les textes qu'elle porte à son attention si, comme eux, elle tient l'histoire pour un des horizons de son discours, horizon dont Chiss & Puech nous rappellent qu'il est propre au «développement scientifique»? Là non plus, il n'y a pas de réponse simple à donner mais quelque chose qu'il faut parvenir à problématiser et à expliciter. Partons à nouveau d'une illustration pour nous en faire une idée. Il s'agit d'un exemple, précoce, de mention du nom de Saussure, par Otto Jespersen, dans un extrait de *Language: Its Nature, Development, and Origin*:

[3] Similarly de Saussure (LG 104) gives as one of the main principles of our science that the tie between sound and sense is arbitrary or rather motiveless (immotivé) (p. 410).

Dans cet ouvrage de linguistique générale dont la première édition a paru en 1922, soit six ans après la publication du *CLG*,

le nom de Saussure apparaît trois fois (hors bibliographie): une fois dans une note sur un point de grammaire comparée concernant la «loi parallèle» (p. 90), une autre fois dans une énumération de linguistes intéressés aux problèmes théoriques, la troisième fois dans cette citation où l'on voit Jespersen, d'une part, discuter du symbolisme des sons et où le nom de Saussure est associé (*similarly*) à ceux d'autres linguistes, aujourd'hui bien moins connus, d'autre part, rapporter deux termes apparaissant dans le *CLG*, *arbitraire* et *immotivé*, en évaluer l'efficace (*rather*) tout en en conduisant une interprétation qui les rend équivalents (*or*). Du point de vue de l'analyse rhétorique, ces opérations, à savoir l'apparement de points de vue, l'évaluation terminologique et l'interprétation de concepts, manifestent une forme de discours dont ils sont les instruments de régulation et de progression, à savoir une *argumentation*, plus particulièrement une *argumentation rationnelle*, basée sur le *logos*. C'est le type de discours que l'on attend d'un linguiste, dans ses fonctions principales de chercheur (de faits linguistiques), d'analyste (de langues), de théoricien (d'objets et méthodes) et d'enseignant, ainsi d'ailleurs qu'on l'attend de toute personne mettant son discours sous l'autorité de la science. La mention du nom de Saussure, dans le cas présent, n'est pas particulièrement significative. Du nom d'un collègue quelconque qui aurait écrit un ouvrage six ans avant celui que l'on écrirait soi-même, c'est à peu près ce que nous aurions à dire: nous utiliserions son nom à la fois pour montrer la connaissance que nous avons de son travail et pour utiliser et évaluer ce travail dans le contexte qui nous intéresse en propre.

Cependant nous allons voir que la mention du nom de Saussure dépasse, ou déroge, largement le cadre de l'argumentation ordinaire des linguistes. Nous allons voir que le nom de Saussure occupe une place singulière dans leur discours, et ceci non pas en raison de l'opinion particulière que tel ou tel linguiste aurait à son égard, non pas, donc, en fonction de l'idiosyncrasie conceptuelle d'un discours particulier, mais au contraire de manière récurrente, pour des raisons qui gouvernent le discours

des linguistes dans son ensemble, raisons dont nous allons voir aussi qu'elles ne sont pas rationnelles, qu'elles ne sont pas liées directement, principalement ou exclusivement au logos, mais qu'elles ont des motivations pathémiques et éthiques, relatives au positionnement émotionnel et évaluatif des linguistes. Cet usage du nom de Saussure n'a pas manqué d'être reconnu par les linguistes eux-mêmes. C'est ainsi qu'au début des années 50, J.R. Firth propose un classement des linguistes en fonction de quatre catégories: les saussuriens, les antisaussuriens, les postsaussuriens et les non-saussuriens (Firth 1950: 179) ! De cette manière, le nom de Saussure ne peut qu'échapper à l'argumentation rationnelle car il s'impose d'office, pour un positionnement évaluatif (concernant l'éthos du linguiste) en termes d'adhésion ou de rejet (ce qui relève aussi de son *pathos*).

De cet usage éthico-pathémique du nom de Saussure, donnons un exemple, cette fois issu de mon corpus, et peu soupçonnable d'être marqué par l'idiosyncrasie de son auteur, puisqu'il s'agit d'un extrait des *Prolégomènes à une théorie du langage* de Louis Hjelmslev, ouvrage réputé pour son abstraction et son extrême rationalité:

[4] Un seul théoricien mérite d'être cité comme un devancier indiscutable: le Suisse Ferdinand de Saussure (Hjelmslev 1943: 14).

Une telle affirmation ne contient aucun argument *linguistique*, ni ne s'inscrit directement dans une argumentation propre à une théorie du langage. Elle peut sans doute se faire valoir comme jugement de type historique mais ce que je veux souligner ici ce sont les caractéristiques rhétoriques d'un tel jugement: *mérite*, *indiscutable*, ce ne sont pas là des termes au service de l'objectivité et de l'impartialité qui gouverne l'habitus scientifique de l'historien. Ils en appellent à un engagement éthique du lecteur égal à celui de l'auteur (*indiscutable*, *tydelig* en danois: l'évidence ne peut qu'être partagée par une communauté) et font l'apologie

de la valeur (*mérite, fortjener*: on ne propose pas, on n'impose pas non plus; on relève et exulte ce qui est de l'ordre du fait, de l'acquis). Il faut ici souligner deux choses: (i) Hjelmslev, dans les *Prolégomènes* connus pour leur rigueur et leur âpreté, exprime un pathos et un éthos; il ne s'agit pas en effet de reconnaître seulement qu'il s'exprime avec un certain pathos et une certaine dose d'engagement énonciatif mais de dire que la phrase ne se comprend pas tout à fait si on n'y voit l'expression même de cet engagement et de l'ardeur que le linguiste y met; (ii) cette introduction, certes exceptionnelle, du pathos et de l'éthos dans le discours marmoréen des *Prolégomènes* a lieu précisément quand il s'agit de mentionner le nom de Saussure.

Pour clore cette introduction, qu'il soit dit enfin que, autant que possible, je ne porterai pas de jugement de valeur au sujet des énonciations rhétoriques répertoriées. Ce ne sont ni des écarts de langage ni des effets marginaux du discours que j'entends relever. Il faut considérer que l'énonciation rhétorique, dans ses trois composantes de logos, pathos et éthos, constitue l'un des moyens fondamentaux et nécessaire de toute pratique discursive de savoir. Mon objectif consiste, avec les moyens généraux d'analyse que je fais miens, et avec la conscience d'avoir à demeurer dans les limites d'un échantillon modeste du corpus, de «montrer au linguiste ce qu'il fait»⁵³, selon une formule saussurienne souvent citée, sans toutefois donner à penser que ce même linguiste aurait dû faire autrement qu'il n'a fait, ni (c'est la même chose) dire autrement qu'il n'a dit.

53. Cette formule a été utilisée notamment pour l'intitulé d'une thèse de doctorat soutenue à Paris Sorbonne en 2012, celle d'Anne-Gaëlle Toutain, dont le corpus d'étude est sensiblement proche du mien (elle y a ajouté Martinet), et avec une visée similaire (elle interroge ce que les linguistes étudiés disent de Saussure) sans que jamais la dimension rhétorique du discours soit envisagée.

Avant de parcourir le corpus jakobsonien, je voudrais donner à lire un des exemples les plus précoces d'énonciation rhétorique autour du nom de Saussure. Il se trouve dans *Le marxisme et la philosophie du langage* désormais rendu à son auteur, Volochinov, dont la date de parution originale est de 1929. Il est probable que ce soit l'attestation la plus ancienne d'un éthos lié au nom de Saussure au sein du Cercle de Moscou. Voici ce qu'on peut lire dans la traduction française de Marina Yaguello publiée aux éditions de Minuit en 1977:

[5] L'école dite de Genève, avec Ferdinand de Saussure, se révèle comme l'expression la plus brillante de l'objectivisme abstrait à notre époque. Les représentants de cette école, en particulier Charles Bally, comptent parmi les plus grands linguistes contemporains. Saussure a donné à toutes les idées de la seconde orientation une clarté et une précision remarquables. Ses formulations des concepts de base de la linguistique sont devenues classiques. De plus, il a mené toutes ses réflexions jusqu'au bout, hardiment, dotant ainsi les traits essentiels de l'objectivisme abstrait d'une netteté et d'une rigueur exceptionnelles (p. 89).

Je pointe trois traits rhétoriques dans ce passage: d'abord, un éloge épistémique (*brillant*) soutenu par un grand nombre de superlatifs (*la plus, toutes, essentiels, exceptionnelles*); ensuite, l'activation d'un imaginaire de découvreur, ou d'explorateur (*jusqu'au bout, hardiment*), qui se rencontre dans les biographies de physiciens ou d'anthropologues mais qui détonne davantage dès lors qu'il qualifie l'activité d'un linguiste — quel risque a donc pris Saussure? Enfin, je souligne la qualification de *classiques* rapportées aux formulations saussuriennes (c'est-à-dire directement au *CLG*), qui suppose un regard rétrospectif mais en ancrant ces formulations dans un temps devenu d'ores et déjà invétéré, hors de l'histoire de leur énonciation. Pathos et éthos, on le voit, sont

massivement présents dans ce passage. Il ne s'agit pas encore, dans ces phrases, d'introduire à l'objectivisme abstrait (auquel Volochinov va opposer ses propres thèses), ni même de présenter de manière galante un adversaire, mais de dresser avec emphase, dans un temps d'arrêt de l'argumentation, le portrait d'un personnage idéal, nanti des valeurs éthiques que Volochinov entend reconnaître à la pratique épistémique des linguistes (l'excellence, la clarté, la précision, la réflexion, la netteté, la rigueur). Certes, en 1929, Saussure n'est plus du monde des vivants. Tout de même, treize ans seulement ont séparé le *CLG* de la parution du *Marxisme et la philosophie du langage*. Quel autre ouvrage de linguistique a pu connaître dans le même laps de temps un tel dithyrambe?

JAKOBSON

Tous ces traits rhétoriques se retrouvent chez Jakobson: dans des formulations superlatives, un regard rétrospectif consacre le caractère inaugural de l'œuvre de Saussure, par exemple dans cet extrait d'un article datant de 1939:

[6] On ne pourrait mieux définir la thèse fondamentale de la phonologie qu'en citant la formule classique de Ferd. de Saussure: «Les phonèmes sont avant tout des entités oppositives, relatives et négatives» (Jakobson 1939: 272).

Ce regard rétrospectif, chantant la geste d'un savant découvreur, est complété, dans l'extrait suivant (de 1949), par son effet sur le présent de l'énonciation sous le double aspect d'une transmission (*lesson*) et d'une communautarisation (*quite unequivocal*), comme déjà aperçu dans le passage cité des *Prolégomènes* de Hjelmslev:

[7] The lesson taught by both great discoverers [Courtenay et Saussure] of the primary concepts of structural linguistics is quite unequivocal (Jakobson 1949: 418).

Cependant, à partir des années 50, singulièrement à partir de 1957, date de publication des *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* de Robert Godel, le ton change, les affirmations aussi. Saussure n'est plus un découvreur, c'est, au mieux, un rénovateur, au pire, un vulgaire repreneur:

[8] Particularly, the “expression plane” of language, as he [Hjelmslev] christened the aspect named *signans* In Stoic and Scholastic tradition and In the work of its reviver, Ferdinand de Saussure, is to be studied without any recourse to phonetic premises (Jakobson & Hall 1956: 474).

Dès lors il ne s'agit plus de reconnaître en ses travaux quelque chose d'inaugural:

[9] How it was nonetheless temporarily forgotten by the linguists of the recent past may be illustrated by repeated praises for the amazing novelty of Ferdinand de Saussure's interpretation of the sign, In particular the verbal sign, as an indissoluble unity of two constituents – *signifiant* and *signifié* – although this conception jointly with its terminology was taken over entirely from the twenty-two-hundred-year-old Stoic theory (Jakobson 1965: 347).

Ce qui frappe à nouveau dans ce passage, c'est le pathos qui s'y exprime: le caractère inaugural n'est pas seulement contredit, il est récusé avec ironie (*repeated praises for the amazing novelty*) et sans nuance (*entirely*), ne reconnaissant plus à Saussure d'originalité ni dans la conception théorique ni dans sa formulation. Or l'adresse à des «linguistes d'un passé récent» de cet éthos réprobateur n'est pas difficile à cibler: il suffit de se reporter aux écrits de Jakobson lui-même !

Le jugement rétrospectif change ainsi du tout au tout: Saussure n'est plus un inatteignable sommet, il est au contraire réfutable, révisable, dépassable, s'il n'est pas même devenu, entre-temps, obsolète:

[10] [...] a sound reaction against some still frequent survivals of the Saussurian tendency (Jakobson 1967: 666).

Et, de la même manière que l'éloge appelait une reconnaissance de la discipline tout entière, de même dans la critique Jakobson en appelle à un jugement communautarisé:

[11] As a matter of fact, the agreement with the Saussurian dogma of arbitrary sign was far from unanimous (Jakobson 1965: 348).

[12] Benveniste is unquestionably right when he concludes the above-cited essay with this challenging assertion: «En restaurant la véritable nature du signe dans le conditionnement interne du système, on affermit par delà Saussure, la rigueur de la pensée saussurienne.» (Jakobson 1962: 655).

Nous reviendrons sur la phrase de Benveniste. Je veux seulement noter pour le moment que Jakobson y ajoute un caractère péremptoire (*unquestionably right*) faisant pendant aux formulations tout à fait semblables qu'il avait produites, précédemment, en faveur de Saussure.

Mais le caractère sans doute le plus surprenant de ce revirement réside en ceci que le jugement qui se porte à l'encontre de Saussure est projeté sur Saussure lui-même. Le pathos, d'abord, serait le fait de Saussure — et l'on ne s'étonnera pas que Jakobson n'ait que désapprobation pour cette manière de s'exprimer:

[13] The gulf between descriptive and historical linguistics so vehemently emphasized as inevitable by Saussure was a temporary gap (Jakobson 1953: 229).

Ensuite, la forme même d'un revirement existant entre deux jugements situés à des époques différentes est le propre de la pensée saussurienne:

[14] Although that sounds paradoxical today *In* the light of Saussure's later views, yet as late as 1891, *In* his first Geneva lectures, he taught that "everything *In* language is history [...]" (Jakobson 1958-1971: 406).

Enfin, si ce n'est Saussure, c'est son œuvre qui est jugée contradictoire. En l'occurrence, la contradiction est apportée par les éditeurs du *CLG*, lesquels n'auraient pas rapporté correctement la pensée du maître. À l'égard des éditeurs, la critique de Jakobson ne connaît pas de mesure:

[15] [...] here as often elsewhere, the editors of the *Cours* have deviated from his authentic teaching (Jakobson 1962: 637).

[16] the present-day linguist is about to reject the apocryphal epilogue which the editors of Saussure's *Cours* added *In* italics: "The true and unique object of linguistics is language studied *In* and for itself" (Jakobson 1963: 591)

[17] [...] how far our science is now from the definition, erroneously (as Godel discloses) attributed to Ferdinand de Saussure: "La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même" (Jakobson 1962a: 601).

Je répète qu'il n'y a pas de critique à lier à nos relevés rhétoriques dans la prose jakobsonienne. Chacun est libre, naturellement, de changer d'avis. Nous n'avons pas d'ailleurs démontré qu'il y avait à proprement parler de jugements inconséquents chez Jakobson, car les concepts, ici loués là dénigrés, ne sont pas forcément les mêmes partout, et les articles dans lesquels ces jugements apparaissent ne se situent pas seulement à des décennies d'écart, ils varient aussi de public et d'amplitude thématique. Ce que la variation des figures rhétoriques indique éloquemment, en revanche, c'est à quel point le nom de Saussure est pris dans des enjeux qui dépassent les conditions d'énonciation qui ont été les

siennes, *Cours de linguistique générale* inclus. L'hypothèse formulée par Chiss & Puech selon laquelle

[18] un certain nombre de questions de Saussure (mode d'existence social de la langue, rapport individu / société etc...) c'est-à-dire de questions que Saussure pose lui-même à ses contemporains et à ses prédécesseurs sont, par un retournement singulier dont on peut penser qu'il y aurait intérêt à déterminer aujourd'hui la trajectoire, devenues des questions posées à Saussure qui ne fonctionnent que dans la logique interne des orientations présentes (Chiss & Puech 1987: 134),

cette hypothèse se voit très largement confirmée, bien avant l'apogée du structuralisme. Or les questions spécifiques de linguistique générale, comme celles dont Chiss & Puech font état dans la parenthèse, sont chez Jakobson comme «enrobées» dans une interrogation plus intime sur l'activité épistémique du linguiste, sur le positionnement de diverses tendances de la linguistique les unes vis-à-vis des autres ou face à d'autres orientations disciplinaires. Dans ce dialogue entre soi et soi, le nom de Saussure apparaît régulièrement pouvoir faire figure d'idéal du moi, auquel le linguiste ne cesse de se confronter, entre fascination et désir d'émancipation. Qu'on ne s'étonne pas si j'emprunte ici au vocabulaire de la psychanalyse. L'énonciation rhétorique, en laissant transparaître le pathos et l'éthos du linguiste, conduit à préparer, autour de sa pratique épistémique, un *imaginaire*. Or c'est bien là ce que j'entends pointer du doigt: le nom de Saussure remplit chez Jakobson une fonction imaginaire. Cette fonction l'emporte-t-elle sur d'autres également envisageables, plus propres au discours argumentatif de la linguistique? Je me bornerai à suggérer qu'une telle question se pose, sans chercher à étayer la réponse positive qu'elle est susceptible de recevoir.

Chez Hjelmslev, les traits changeants de la rhétorique jakobsonienne se trouvent intégrés dans un imaginaire cohérent — l’imaginaire de la *reprise*. D’une part, Saussure est continûment assigné au rôle de fondateur de la linguistique, selon le discours superlatif de l’inauguration déjà observé ailleurs:

[19] [...] selon la méthode qui a été exposée d’une façon nette et fondamentale dans le fameux chapitre du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure qui réunit, comme dans le foyer d’une lentille, les idées constitutives de la linguistique analytique (Hjelmslev 1957: 111).⁵⁴

D’autre part, il s’agit d’entrer en «collaboration» avec Saussure afin d’approfondir, poursuivre, réviser ce que celui-ci a accompli, toutes actions devant être prises en charge par la communauté des linguistes...

[20] On abordera cette tâche dans cet esprit positif qui a été si heureusement formulé par M. Sechehaye: il s’agira d’une «collaboration» avec l’auteur du *Cours de linguistique générale*, «soit pour creuser plus avant qu’il n’a pu le faire les assises de la science linguistique, soit pour édifier d’une façon plus définitive la construction dont le *Cours* n’a pu fournir qu’une première et imparfaite ébauche». On félicite le monde linguistique de la création d’une Société organisée en vue de favoriser cet ordre de recherches, et d’un organe qui y sera consacré (Hjelmslev 1943a: 79)

quoique l’engagement personnel de Hjelmslev soit l’occasion d’arborer un certain pathos d’orgueil, assaisonné d’un jugement non moins fier à l’encontre de ses pairs:

54. Ou encore «Ferdinand de Saussure peut, à beaucoup d’égards, être considéré comme le fondateur de la science moderne du langage» (Hjelmslev 1948: 35).

[21] Saussure résume ainsi ce qu'il considérait lui-même comme l'idée fondamentale de son Cours: «*la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même*». C'est la dernière phrase de ses conférences. Feu Charles Bally, qui lui succéda à la chaire de linguistique de l'université de Genève, m'écrivit quelques mois avant sa mort une lettre dans laquelle il disait: «Vous poursuivez avec constance l'idéal formulé par F. de Saussure dans la phrase finale de son Cours de linguistique générale». En vérité, c'est une chose étonnante que cela n'ait jamais été fait jusqu'à une date récente (Hjelmslev 1948: 40).

On est évidemment tentés de relire à la lumière de ce passage les anathèmes — postérieurs — proférés par Jakobson contre l'épilogue du *CLG*. Il est vrai que, un peu avant ce passage, Hjelmslev ne s'est guère montré affable à l'égard de la thèse substantialiste défendue par Jakobson, qu'il juge attardée:

[22] Il est évident que — sous réserve que mon interprétation de la théorie saussurienne soit bonne — cette théorie ne pouvait guère être comprise par la majorité de ses contemporains et successeurs, ceux-ci s'étant habitués à la tradition fondamentalement différente de la linguistique conventionnelle. Ce qu'ils adoptent en grande partie, alors, ce sont ces parties de l'œuvre de Saussure où la *langue* ne se résout pas à la forme pure, mais où la langue est conçue comme une forme incluse dans la substance, et non indépendante de la substance (Hjelmslev 1948: 39).

Ainsi donc, les linguistes se disputent entre eux par le biais de Saussure. Qu'advient-il de celui-ci dans cette joute? Il est l'enjeu d'une *appropriation*, confirmant le statut d'idéal du moi qui lui est dévolu. Ce sujet idéal est à la fois collectif, quant à la reconnaissance de sa valeur, et individualisable, puisqu'il s'agit d'un objet de valeur disputé entre un héros (fonction narrative explicite chez Hjelmslev, nanti d'une quête saussurienne par un Bally destinataire) et un anti-héros. Hjelmslev a le mérite de préciser les termes de ce contrat d'appropriation: ces termes sont ceux d'une interprétation. La question peut néanmoins être relancée de la manière suivante: qu'interprète-t-on au juste? et avec quels

moyens? Pour Hjelmslev, il appert que c'est la théorie qui demande à être interprétée, et le moyen en est la lecture du *CLG*. Mais il pourra en être autrement pour d'autres linguistes, en fonction d'autres textes.

BENVENISTE

Une autre synthèse, non moins cohérente que celle de Hjelmslev, relative à l'appropriation de Saussure est proposée par Benveniste. Dans la phrase déjà citée par Jakobson (ici [12]), et qui est extraite d'un texte datant de 1939, il s'agit, non de poursuite, non de reprise, mais de *relève*, d'une *Aufhebung* pétrie de philosophie hégélienne⁵⁵. Pour parvenir à la synthèse d'un tel imaginaire, les traits rhétoriques déjà observés chez les confrères de Benveniste doivent être parfaitement agencés: la relève nécessite un regard rétrospectif (superlativement laudatif) sur un geste inaugural auquel adhère la communauté tout entière des linguistes mais qui demande toutefois à être réaffirmé, c'est-à-dire énoncé à nouveaux frais, pour être finalement saisi. Le caractère interprétatif d'une telle opération n'est pas escamoté par Benveniste mais prend cette fois l'aspect d'un dévoilement:

[23] Nous voyons aujourd'hui Saussure tout autrement que ses contemporains ne pouvaient le voir. Toute une part de lui-même, la plus importante sans doute, n'a été connue qu'après sa mort. [...] Laisant à d'autres le soin de décrire en détail cette œuvre, nous essaierons d'en ressaisir le principe dans une exigence qui l'anime et qui même la constitue (Benveniste 1963: 32).

55. Il s'agit d'un leitmotiv chez Benveniste. On en retrouve une formulation jusque dans les *Dernières leçons* (2012), prononcées en 1968 au Collège de France: «Nous devons prolonger cette réflexion au delà du point indiqué par Saussure» (p. 73).

Ce n'est donc pas, comme chez Hjelmslev, que le moment Saussure soit mis en péril par des conceptions antérieures. Le moment Saussure est *révé*lé par l'histoire même de la linguistique:

[24] Cette figure prend maintenant ses traits authentiques, elle nous apparaît dans sa vraie grandeur. Il n'y a pas de linguistes aujourd'hui qui ne lui doive quelque chose (Benveniste 1963: 32).

[25] Cela a été l'infortune et ce sera la gloire de Saussure d'avoir découvert le principe de la sémiologie un demi-siècle avant son temps (Benveniste 1967: 32).

Benveniste saisit ici parfaitement l'historicité du savoir linguistique appelée de leurs vœux par Chiss & Puech pour son développement même (voir la citation [2]). Il connaît et assume, pour la communauté linguistique, le pouvoir rhétorique du nom:

[26] Cette linguistique renouvelée, c'est chez Saussure qu'elle prend son origine, c'est en Saussure qu'elle se reconnaît et se rassemble (Benveniste 1963: 45).

Du reste, le texte dont sont extraites les citations ci-dessus (excepté la [25]) relève aussi bien de l'histoire de la linguistique que de la linguistique générale, dès lors qu'il est le fruit d'une conférence donnée à Genève «pour commémorer le cinquante-nième de la mort de Ferdinand de Saussure» (Benveniste 1963: 32 n.2)

La boucle est ainsi bouclée. La linguistique se fait, notamment, en écrivant et en récrivant sa propre histoire. Saussure y tient un rôle invariable, celui de fondateur de la linguistique, d'inaugurateur de son discours, mais ce rôle demande à être incessamment rejoué (loué, défendu, contesté...) car c'est précisément dans le discours des linguistes qu'il accède à l'existence. Cette existence est par conséquent imaginaire, au moins pour une très grande part, et dans une large mesure. Quant au dis-

cours qui l'entretient, il est rhétorique dès lors que c'est à l'éthos et au pathos que revient la fonction d'en assurer la circulation dynamique, à coups de gestes d'autorité, de dramatisations euphoriques et dysphoriques, de crédos interprétatifs et d'appels à la communauté. Tout ceci avec l'air de ne pas y toucher — car naturellement de telles opérations sont bien peu conformes à l'idée que le linguiste se fait de sa pratique discursive, gardée par le double rempart de la science et de l'argumentation — jusqu'à ce que la chose, tout de même, prenne, pour certains d'entre eux du moins, un caractère évident et demande alors à être assumé au sein d'un discours à caractère ouvertement historique.

GREIMAS

J'ai prévenu le lecteur que mon corpus s'arrêterait à la lisière du structuralisme. Il va de soi que le nom de Saussure connaît encore un tout autre devenir sous la plume d'auteurs qui ne sont pas linguistes, mais anthropologues (Dumézil, Lévi-Strauss), philosophes (Merleau-Ponty, Foucault, Derrida), littéraires (Barthes, Meschonnic, Starobinski) ou psychanalystes (Lacan, Kristeva). Les citations les plus tardives de mon corpus peuvent d'ailleurs être éclairées également par l'importante circulation des discours qui, au début des années 60, se fait connaître, précisément, comme mouvance structuraliste. Cette circulation se fait dans les deux sens: des spécialistes d'autres disciplines que la linguistique lisent Saussure et mentionnent son nom dans leurs écrits; en retour nombre de linguistes, notamment parmi les plus célèbres d'entre eux, manifestent le souci du dialogue interdisciplinaire. L'article de Greimas, évoqué dans la citation de Rastier (citation [1]), est à cet égard particulièrement significatif en raison de sa position d'entre-deux. À l'époque de sa publication, le travail de Greimas s'inscrit encore nettement dans l'orbe de la linguistique. Mais la sémantique lexicologique y est un secteur relativement marginalisé, ce qui pousse Greimas à l'en faire sortir (vers la sémiotique). L'usage du nom de Saussure est un des moyens de

cette sortie, ce dont le titre de l'article signifie d'emblée à travers l'inféodation dérivative qu'il exerce sur lui: *saussurisme*⁵⁶. Je me propose de suspendre cette étude avec l'examen de «L'Actualité du saussurisme», en raison de la précocité de sa publication (1956) et pour donner un aperçu des transformations rhétoriques que subit le thème saussurien quand il échappe, peu ou prou, à l'horizon des linguistes.

Saussurisme met évidemment l'accent sur un caractère doctrinaire, dogmatique. Ce caractère n'apparaît pas sans raison. Il a été très largement préparé par les collocations lexicales dans lesquelles le nom de Saussure a été associé dans les écrits des linguistes, en particulier chez Jakobson. Quatre groupes sont à observer: d'abord, le groupe des collocations qui construisent, autour du nom de Saussure, un collectif de pensée et d'enseignement, sous les formes canoniques de «l'école dite de Genève, avec Ferdinand de Saussure» (Volochninov 1929; cf. citation [5]), «F. de Saussure and his school» (Jakobson 1928), «Saussure et ses disciples» (Hjelmslev 1953); ensuite, des collocations qui font de l'activité cognitive et épistémique une activité impérative à vocation communautaire: «la thèse de Saussure» (Jakobson 1928), «la doctrine de F. de Saussure» (Jakobson 1928), «the Saussurian dogma» (Jakobson 1965; cf. citation [11]); des collocations consacrant le caractère invétéré des écrits: «la formule classique de Saussure» (Jakobson 1939; cf. citation [6]), «the slogan of Ferdinand de Saussure» (Jakobson 1953); enfin, des collocations consacrant la personne en en faisant un personnage: «Die Grosse Ferd. de Saussure» (Jakobson, 1939), «der Genfer Meister» (Jakobson 1962), «the great Swiss linguist Ferdinand de Saussure» (Chomsky 1968: 17). Toutes ces collocations peuvent paraître banales — elles sont en effet très fréquentes — et bénignes — mais elles ne le sont guère, et en raison même de leur fréquence. Elles ne sont pas en tout cas inévitables. Pour

56. Ducrot & Todorov (1972) mettent en scène pour leur part, dans leur *Dictionnaire des sciences du langage*, un *saussurianisme* (p. 29).

prendre deux cas contrastés, tant par la situation historique que par le style de pensée: chez Bloomfield, où Saussure est rarement cité, la collocation est on ne peut plus neutre; ni pensée, ni thèse, mais de simples «matières»:

[27] [...] descriptive study as a basis for both historical research and philosophical generalization. Ferdinand de Saussure (1857-1913) had for years expounded this matter *In* his university lectures; after his death, they were published *In* book form (1915[*sic*]) (Bloomfield 1933: 19).

Et, chez Benveniste, si conscient des enjeux historiques de l'usage du nom de Saussure, ces sortes de collocations sont soigneusement évitées. S'il paraît inéluctable que le nom de Saussure soit aux prises avec l'imaginaire du linguiste, qu'au moins ce soit en tant que sujet d'énonciation !

Nous avons vu que Jakobson et Hjelmslev pouvaient ferraiiller l'un contre l'autre par Saussure interposé. Greimas va reprendre cette stratégie rhétorique mais en la développant avec une amplitude inédite. Il commence, lui aussi, par une geste d'appropriation en bonne et due forme, en liquidant tout précédent:

[28] Les lignes qui suivent, loin d'esquisser une nouvelle apologie, voudraient plutôt montrer l'efficacité de la pensée de F. de Saussure [...]. // L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous [...] (Greimas 1956: 372).

Cette appropriation ne vise pas seulement Saussure. Autour de celui-ci, elle accapare la «bonne» communauté et se permet d'interpeler le lecteur au nom de cette communauté:

[29] C'est dans cette perspective que la linguistique saussurienne saluera avec reconnaissance les efforts de M. Merleau-Ponty [...] (Greimas 1956: 373).

Double imaginaire, donc: l'un activant un Saussure révélé par l'interprétation greimassienne, l'autre réquisitionnant une linguistique idéalement saussurienne, c'est-à-dire rêvée autour d'un Saussure idéal. On remarque que les linguistes ont disparu de cette linguistique-là. C'est que, pour la plupart, ceux-ci sont logés à la mauvaise enseigne. À partir de là, en effet, les jugements éthiques, avec leur lot de qualifications pathémiques, vont pouvoir être distribués souverainement.

N'appartiennent pas au nombre des élus: la «philologie française»,

[30] la théorie saussurienne reste presque ignorée de la «philologie française» fidèlement attachée, du moins dans ses principales contributions, à l'esprit de la grammaire historique du XIX^e siècle (Greimas 1956: 371),

l'école de Genève,

[31] l'échec partiel de l'école de Genève qui, dans ses applications de la théorie de Saussure, aboutit continuellement à l'interprétation psychologiste (Greimas 1956: 373),

ainsi que l'école de Prague, en raison de son

[32] formalisme, peut-être un peu trop étroit (Greimas 1956: 373).

Allez fourbir la «linguistique saussurienne» après ces épurations ! Il y faut la puissance d'une utopie, seule capable de réorganiser le champ disciplinaire de la linguistique,

[33] des linguistes «historiens» tels que Benveniste ou Wartburg paraissent souvent, dans certaines de leurs analyses, plus fidèles à l'esprit, sinon à la lettre, de F. de Saussure qu'un «synchroniste» intransigeant comme l'est, par exemple, J. Vendryès (Greimas 1956: 380),

et, au delà, celui des sciences humaines dans leur ensemble:

[34] l'ambition parfaitement justifiée de C. Lévi-Strauss d'être l'héritier spirituel de la pensée de Mauss et de Durkheim. Et quand, se réclamant à la fois de Freud et de Saussure [...] ((Greimas 1956: 373).

C'est *en esprit* que le règne de Saussure advient. Et si le comble suppose que la lettre soit également observée, ces écritures sanctifiées réclament, on l'a assez vu, des exégètes, des pères d'église, des conclavistes, et bientôt aussi des évangelistes qui rapporteront la vraie parole de Saussure contre les faux témoignages.

POUR CONCLURE

La situation a-t-elle tant changé entre la publication de «L'Actualité du saussurisme» et aujourd'hui? Oui, certainement. Elle s'est aggravée. La distance temporelle, culturelle, gnoséologique et épistémologique qui nous sépare toujours davantage de Saussure a débridé et hystérisé les imaginaires qui se déploient autour de son nom. L'exigence de l'argumentation scientifique a cédé bien souvent le pas devant d'autres demandes, plus pressantes sans doute dans la mesure où elles sont plus difficiles à exprimer et à rationaliser, et qui témoignent du malaise grandissant que d'aucuns ressentent au sein des sciences du langage (avec la marginalisation de pans sectoriels entiers de recherche et d'enseignement), particulièrement en France.

Les historiens de la linguistique disposent ici d'un enjeu considérable. Il importe qu'ils établissent, au sein de la communauté des chercheurs en sciences du langage, des conventions d'énonciation permettant de rendre Saussure un peu plus réel, ou un peu moins déréel, afin que soient maintenues des conditions minimales d'échange scientifique. Si, depuis Hegel, on reconnaît que l'histoire de la philosophie constitue un volet important de la philosophie, c'est bien parce que cette manière de philosopher

a été garantie par des clauses argumentatives en fonction desquelles ni Platon ni Husserl, pas davantage Wittgenstein, n'ont à être révélés dans l'illusoire authenticité d'une énonciation qui fonderait et inaugurerait la philosophie elle-même, quand même les lacunes des sources philologiques, les difficultés linguistiques et les complexités éditoriales inhérentes à leurs œuvres respectives ne sont pas moindres que celles relatives à l'œuvre saussurienne.

Les moyens rhétoriques sont ici autant le poison que la médecine. Ils constituent les moyens d'une mise en intrigue (pour reprendre un terme de Ricœur) du logos scientifique et contribuent par leurs effets à écrire l'histoire de la linguistique. Ce que cette étude a tenté de montrer c'est à la fois la permanence et la variation de ces effets sur un des objets de valeur parmi les plus éminents: le nom de Saussure. Il est sans doute très difficile, voire impossible, de démontrer, à l'aide d'arguments proprement linguistiques, le bien fondé, l'originalité, la profondeur, en un mot: la *valeur* de la pensée (théorie, concept, etc.) saussurienne. Car la valeur est de nature faiblement argumentative et peu accommodée au modèle véridictoire. L'émergence de la valeur repose bien davantage sur le jugement éthique et l'évaluation pathémique.

Du reste, il va de soi que les citations que nous avons sélectionnées dans les œuvres de Jakobson, Hjelmslev, Benveniste et quelques autres ne constituent qu'une portion congrue des propositions dans lesquelles le nom de Saussure apparaît. Leur présence n'en est pas négligeable pour autant. Le pathos et l'éthos qu'elles manifestent à l'égard de Saussure introduisent aux arguments des linguistes, les complètent et leur donnent une conclusion, si même parfois ils ne s'y substituent. Aussi l'objectif de leur examen n'est pas de stigmatiser le pathos et l'éthos du linguiste pour une improbable purgation. Il s'agit de favoriser l'éveil d'une conscience critique liée à l'historicité de la linguistique en vue de la maîtrise des effets de discours qu'ils gouvernent.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Benveniste, Émile (1963) «Saussure après un demi-siècle» *In Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard, = *Tel*, [1966] 1976.
- Benveniste, Émile (1967) «La forme et le sens dans le langage» *In Problèmes de linguistique générale II*. Paris: Gallimard, = *Tel*, [1974] 1980, p. 32.
- Benveniste, Émile (2012) *Derrières leçons*. Paris: Gallimard.
- Bloomfield, Leonard (1933) *Language*. New York: Henry Holt and co.
- Chiss, Jean-Louis & Puech, Christian (1987) *Fondations de la linguistique*. Bruxelles: De Boeck.
- Chomsky, Noam (1968) *Language and Mind*. New York: Harcourt, Brace & World, Inc.
- Ducrot Oswald, & Tzvetan Todorov (1972) *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris: Seuil, = Points.
- Firth, J.R. (1950) «Personality and Language *In Society*» *In Papers In Linguistics 1934-1951*. London: Oxford University Press, 1957.
- Greimas, Algirdas Julien (1956) «L'actualité du saussurisme». *Le français moderne*, 24, pp. 191-203; repris dans *La mode en 1830*. Paris: P.U.F., 2000.
- Hjelmslev, Louis (1943) *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit, 1971.
- Hjelmslev, Louis (1957) «Pour une sémantique structurale» *In Essais linguistiques*. Paris: Minuit, 1971.
- Hjelmslev, Louis (1948) «L'analyse structurale du langage» *In Essais linguistiques*. Paris: Minuit, 1971.
- Hjelmslev, Louis (1943a) «Langue et parole» [1943] *In Essais linguistiques*. Paris: Minuit, 1971.
- Jakobson, Roman (1939) «Observations sur le classement phonologique des consonnes» *In Selected Writings I*. The Hague: Mouton, 1962.

- Jakobson, Roman (1949) «On the Identification of Phonemic Entities» *In Selected Writings I*, The Hague : Mouton, 1962.
- Jakobson, Roman (1953) «Pattern *In* Linguistics» *In Selected Writings II*. The Hague : Mouton, 1971,.
- Jakobson, Roman (1958-1971) «The Kazan' School of Polish Linguistics and Its Place *In* the International Development of Phonology » *In Selected Writings II*. The Hague : Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1962) «Retrospect», *In Selected Writings I*. The Hague: Mouton, 1962.
- Jakobson, Roman (1962a) «Results of the Ninth International Congress of Linguists», *In Selected WritingsII*, The Hague, Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1963) «Implications of Language Universals for Linguistics» *In Selected WritingsII*. The Hague: Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1965) «Quest for the Essence of Language» *In Selected Writings II*. The Hague : Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1967) «Linguistics *In* Relation to Other Sciences» *In Selected Writings II* The Hague : Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman, & M. Halle (1956) «Phonology and Phonetics » *In Selected Writings I*. The Hague : Mouton, 1962.
- Jespersen, Otto (1922) *Language: Its Nature, Development, and Origin*. New York: Henry Holt and co.
- Rastier, François (2005) «Saussure au futur : écrits retrouvés et nouvelles réceptions», *Texte !*, <http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Rastier_Saussure.html>.
- Saussure, Ferdinand de (1916) *Cours de linguistique générale*, d'après Charles Bally et Albert Sechehaye. Paris: Payot.
- Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*, édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris: Gallimard.
- Volochinov, Valentin Nicolaevitch (1929) *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris: Minuit, 1977.

Benveniste héritier critique de Saussure. La notion de *valeur* dans la préparation d'un article inachevé d'Émile Benveniste: «L'axiologie du langage»

IRÈNE FENOGLIO
CNRS-ENS

Le 22 février 1963, Benveniste est invité par l'Université de Genève pour commémorer le cinquantenaire de la mort de Saussure. Il prononce une conférence, publiée dans les *Problèmes de linguistique générale*, 1 (désormais: *PLG* 1), intitulée «Saussure après un demi siècle». Voici, entre autres, ce qu'il y dit:

Il n'y a pas de linguiste aujourd'hui qui ne lui doive quelque chose. Il n'y a pas de théorie générale qui ne mentionne son nom. [...]

Nous voyons, aujourd'hui Saussure tout autrement que ses contemporains ne pouvaient le voir. Toute une part de lui-même, la plus importante sans doute, n'a été connue qu'après sa mort. La science du langage en a été peu à peu transformée. Qu'est-ce que Saussure a apporté à la linguistique de son temps et en quoi a-t-il agi sur la nôtre? (p. 32)

Considérant cette activité, le langage, où tant de facteurs sont associés, biologiques, physiques et psychiques, individuels et sociaux, historiques, esthétiques, pragmatiques, il se demande: où est en propre la langue?

On pourrait donner à cette interrogation une forme plus précise en la ramenant aux deux problèmes suivants, que nous mettons au centre de la doctrine saussurienne:

1° Quelles sont les données de base sur lesquelles la linguistique se fondera et comment pouvons-nous les atteindre?

2° De quelle nature sont les notions du langage et par quel mode de relation s'articulent-elles? (p. 33)

Et voici comment Benveniste termine:

Aujourd'hui, cinquante ans ont passé depuis la mort de Saussure, deux générations nous séparent de lui, et que voyons-nous? La linguistique est devenue une science majeure entre celles qui s'occupent de l'homme et de la société, une des plus actives dans la recherche théorique comme dans ses développements techniques. Or cette linguistique renouvelée, c'est chez Saussure qu'elle prend son origine, c'est en Saussure qu'elle se reconnaît et se rassemble. Dans tous les courants qui la traversent, dans toutes les écoles où elle se partage, le rôle initiateur de Saussure est proclamé. *Cette semence de clarté, recueillie par quelques disciples, est devenue une grande lumière, qui dessine un paysage rempli de sa présence* (p. 45; c'est moi qui souligne).

Très nombreux sont les témoignages de Benveniste vis-à-vis du rôle majeur de Saussure, pour la linguistique et pour lui-même. Voici un exemple dans «Sémiologie de la langue», article où il développe sa théorie de l'énonciation en exposant le concept-couple sémiotique/sémantique (*f*^o 7 et 8, c'est moi qui souligne, en gras).

même dans sa définition. Il faut que quelque part l'univers admette une différence entre le signe et le signifié. Il faut me que le signe, que tout signe soit pris et compris dans un système de signes. C'est la condition de la signification. Il faut s'ensuivre <admettre> que tous les signes ne peuvent relever d'un système unique. On aura plusieurs systèmes de signes et entre ces systèmes un rapport de différence et d'analogie. C'est ici que Saussure apparaît, dans la méthodologie comme dans la pratique, à l'exact opposé de Peirce. Chez Saussure la réflexion procède de la langue et prend la langue comme objet exclusif. La langue est envisagée pour elle-même et à un triple point de vue : dans sa description, dans ses lois et dans son fonctionnement ; à définir son objet propre. <la linguistique <se voit assigner> une triple tâche :>

1) décrire en synchronie et en diachronie toutes les langues connues ; 2) dégager les lois générales qui sont à l'œuvre dans les langues ; 3) se délimiter et se définir elle-même (7)

Programme dont n'a pas remarqué <que> sous les dehors rationnels, il recèle une étrangeté, qui est en fait justement la force et l'audace.

Il faut que quelque part l'univers admette une différence entre le signe et le signifié. Il faut donc que le signe, que tout signe, soit pris et compris dans un système de signes. Là est la condition de la signification. Il faut s'ensuivre <admettre> que tous les signes ne peuvent relever d'un système unique. On devra constituer plusieurs systèmes de signes et entre ces systèmes <on posera<devra expliciter>> un rapport de différence et d'analogie.

C'est ici que Saussure se caractérise apparaît <se présente, d'emblée d'emblée>, dans la méthodologie comme dans la pratique, à l'exacte opposé de Peirce. Chez Saussure, la réflexion procède de la langue et prend la langue comme objet exclusif. La langue qui est envisagée pour elle-même et à un triple point de vue : dans sa description, dans ses lois et dans son fonctionnement ; à définir son objet propre. <la linguistique <se voit assigner> une triple tâche :>

1) décrire en synchronie et en diachronie toutes les langues connues ; 2) dégager les lois générales qui sont à l'œuvre dans les langues ; 3) se délimiter et se définir elle-même (7)

Programme dont n'a pas remarqué <que> sous les dehors rationnels, il recèle une étrangeté, qui est en fait justement la force et l'audace.

et aux f°10 et 11 du même brouillon «Sémiologie de la langue»,

au même plan que le dire, cette (8)
 l'écriture, le dire, de délimiter et de définir elle-même
 le programme, au point de vue des principes fondamentaux
 de la linguistique, qui sont les suivants :
 1° la linguistique est bien le langage, c'est-à-dire
 l'ensemble des phénomènes qui se produisent
 dans le langage, et qui sont régis par des lois
 communes à tous les individus d'une même espèce.
 2° la linguistique est le langage, c'est-à-dire
 l'ensemble des phénomènes qui se produisent
 dans le langage, et qui sont régis par des lois
 communes à tous les individus d'une même espèce.
 3° la linguistique est le langage, c'est-à-dire
 l'ensemble des phénomènes qui se produisent
 dans le langage, et qui sont régis par des lois
 communes à tous les individus d'une même espèce.

cette troisième tâche «se délimiter et se définir elle-même» <donne à la linguistique le pouvoir de > les transcender au point d'en suspendre l'exécution et en même la possibilité tant qu'elle n'aura pas été elle-même accomplie menée à son terme : <l'accomplissement>. Là est en fait la <grande> nouveauté du programme saussurien. La lecture du Cours confirme aisément la primauté qui en fait, est donnée à cette dernière que le principal est bien de faire apparaître cette nécessité pour la linguistique : se connaître enfin en découvrant son objet.

«Pris dans son tout, le langage est (9)
 multiforme et hétéroclite ; à cheval sur
 plusieurs domaines, à la fois physique,
 physiologique et psychique, il appar-
 tient éternellement au domaine individuel et
 au domaine social ; il ne se laisse classer
 dans aucune catégorie de faits humains, puisqu'il
 ne peut jamais être séparé de son unité.
 Le langage, au contraire, et en tout en-
 son et un principe de classification. Mais, pour
 nous, lui donner la première place parmi les
 faits de langage, nous introduisons une note
 naturelle dans un ensemble qui ne se
 prête à aucune autre classification» (10)

Tout procède alors de cette question : «quel est l'objet à la fois intégral et concret de la linguistique?» (8) et la première réponse est celle qui <doit d'abord> <viser à détruire> toutes les réponses antérieures : «De quel côté que l'on aborde la question, nulle part l'objet intégral de la linguistique ne s'offre à nous» (9). Le terrain ainsi déblayé, Saussure pose la langue les exigences de méthode qui dégageant : il faut séparer <la langue du langage. Pourquoi? Il faut lire attentivement les quelques lignes où glissent, furtifs, les concepts essentiels :

«Pris dans son tout, le langage est multiforme...

I. ÉCRITURE LINGUISTIQUE, GÉNÉTIQUE DU TEXTE ET HISTORIOGRAPHIE

L'écriture linguistique est actuellement l'objet de divers travaux (analyses de discours, études de genres, travaux de terminologie, genèse de notions à partir d'un ensemble de textes publiés) mais aucune de ces études ne s'est attachée, pour comprendre l'écriture scientifique et la conceptualisation de notions, à l'aspect génétique et processuel du discours théorique en train de se

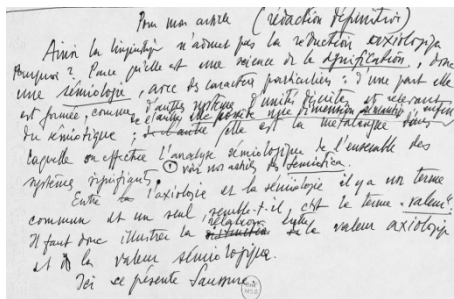
textualiser, visible sur des manuscrits de linguistes. Comment un auteur linguiste s’y prend-il pour penser son objet, élaborer une notion, formuler son discours ?

Cette investigation nécessite les exigences conjuguées de deux disciplines, rigoureuses et analytiques: l’observation génétique et l’examen linguistique. Leur application au discours linguistique en train de se construire est très particulière et constitue un champ spécifique de travail dont je tenterai de montrer la pertinence à partir d’un ensemble manuscrit inédit de Benveniste avec focalisation du regard sur la façon dont Benveniste approche de façon critique la notion de «valeur» de Saussure. Je dis «approche» car malheureusement nous avons trop peu d’éléments dans ce dossier inachevé pour comprendre le détail de la position critique de Benveniste.

Je préciserai tout d’abord, ce qu’il en est du travail génétique et de sa méthode.

L’observation génétique *et* linguistique des manuscrits de linguistes reste une entreprise complexe. Cette complexité se déploie dans trois dimensions: la génétique analyse le *processus d’énonciation* dont les traces demeurent sur les manuscrits, la pratique linguistique analyse *le* linguistique ; cette linguistique génétique observe et glose le *discours théorique* des linguistes.

Prenons un exemple. Il s’agit d’une note dont nous traitons seulement la dernière phrase⁵⁷



57. Pap Or 0429, env.?, f.? [pdf 342]

Le *généticien* transcrit:

Entre la l'axiologie et la sémiologie il y a un terme commun et un seul semble-t-il, c'est le terme "valeur": Il faut donc illustrer la distinction < relation entre > la valeur axiologique et la valeur sémiologique.

et retrouve l'ordonnement énonciatif avec ses ruptures et ses reprises. Il décomposerait ainsi les différentes étapes de l'écriture de l'avant-dernière phrase :

1) Entre la l'axiologie et la sémiologie il y a un terme commun et un seul semble-t-il, c'est le terme "valeur".

2) Entre la l'axiologie et la sémiologie il y a un terme commun et un seul semble-t-il, c'est le terme "valeur": Il faut donc illustrer la distinction de la valeur axiologique et de la valeur sémiologique.

On voit, ici, que Benveniste reprend le «.», le remplace par «:» pour continuer et développer.

3) Entre la l'axiologie et la sémiologie il y a un terme commun et un seul semble-t-il, c'est le terme "valeur": Il faut donc illustrer la relation entre la valeur axiologique et la valeur sémiologique.

Le linguiste constate l'hésitation du scripteur entre deux termes, deux substantifs : *distinction / relation*. Est-ce anodin? Non, car il s'agit d'une hésitation entre un substantif descriptif et un substantif plus argumentatif qui exige un développement supplémentaire: le terme *relation* engage la question «relation de quelle nature?»

Le généticien spécialiste du discours linguistique note que Benveniste ne se satisfait pas de constater la distinction, il va plus loin et veut s'interroger, en bon analyste *structural*, sur la relation entre différentes acceptions du terme «valeur», interrogation qui deviendra l'objet de l'article.

Dans ce type d'analyse génétique il y a combinaison de deux regards:

- le regard au microscope du linguiste généticien pour comprendre comment se recompose par chaque modification l'économie énonciative de la textualité en train de se tricoter;
- le regard télescopique du linguiste historiographe se déplaçant à différents niveaux pour comprendre comment cette linéarité recomposée construit un *discours* argumenté qui sera mis en situation et en confrontation avec d'autres discours⁵⁸.

2. UN DOSSIER MANUSCRIT DE BENVENISTE CONSACRÉ À L'«AXIOLOGIE»

Dans le fonds Émile Benveniste de la Bibliothèque nationale de France (BnF), se trouve, sous la cote [DON 0429] un ensemble de manuscrits⁵⁹.

Parmi ces manuscrits, deux grands ensembles, l'un consacré à l'«Axiologie», l'autre consacré au «discours poétique» (impressionnant recueils de données extraites d'écrits de Baudelaire). Pourquoi ces deux dossiers qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre se trouvent-ils ensembles? Nous l'ignorons. Vraisemblablement ils devaient se trouver sur la table de travail du linguiste au moment où celui-ci subit l'attaque qui le laissera aphasique et paralysé en décembre 1969, ces deux dossiers devaient donc être en train d'être travaillés et sont pareillement restés inachevés.

Pour ce qui est de l'ensemble «Axiologie», il s'agit donc de manuscrits dont nous ne pouvons dire l'état exact d'avancée par

58. J'emprunte la métaphore du microscope et télescope à Ginzburg (2010: 14).

59. Ces manuscrits sont arrivés à la BnF en août 2004, en provenance de Georges Redard qui les détenaient. Nous les désignons par leur cote DON 0429, enveloppe [désormais *env.*], feuillet [cet ensemble n'est pas encore folioté. Le numéro des feuillets reprend celui inscrit au crayon par la BnF et qui repart de 1 à chaque enveloppe.]

rapport à ce que le scrupuleux Benveniste aurait *publié*. Mais Benveniste ayant lui-même légué ses manuscrits à la BnF afin que les chercheurs puissent les consulter, ne boudons pas notre plaisir et notre désir de l'accompagner dans une de ses dernières réflexions.

Comment se présente cet ensemble de *papiers*? Nous pouvons clairement identifier:

- une série de notes, de diverses formes, telles que Benveniste a l'habitude de les conserver et qui peuvent aussi bien servir de note de référence, de pense-bête, de début de réflexion...⁶⁰
- des références et notes de lectures avec parfois citations et commentaires critiques; sont cités Ch. Morris, B. Caze, Saussure, Godel, A. Salazar-Bondy, Georg Henrik von Wright («An essay *In* deontic and the général theory of action»), F. Rossi-Landi (*Il linguaggio come lavoro e come mercato*), Tullio de Mauro (références dans *Corso di linguistica generale*), A. Burger, G. Derossi (*Segno e stutura linguistici nel pensiero di Ferdinand de Saussure*).
- au moins trois ensembles de rédactions dont deux continues et numérotées sur chaque page par Benveniste ce qui indique, chez lui, deux essais de rédaction. Certains fragments rédigés reprennent clairement certaines des notes.

Nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'un projet d'article car à plusieurs reprises Benveniste le mentionne par des expressions comme: «Rédaction première de l'article»⁶¹ ou «Pour mon article (rédaction définitive)⁶²».

60. Cf. Fenoglio 2009a. Ici les notes se présentent le plus souvent sur des petites feuilles de différents formats (11x14 cm, 10,5x16 cm, 11x14 cm, 11x17 cm).

61. Pap Or Don 0429, env.?, feuillet 6 (p. 1 de Benveniste).

62. Pap Or Don 0429, env.5, feuillet 4 (21x27 cm).

Résumé première de l'art de
 Il me semble que tout au long de l'histoire de l'homme, on a vu
 des hommes qui ont vécu sur une seule ligne, cette
 ligne venant et que parfois on ne savait pas bien vers
 lequel on regardait.
 Il ne s'agit pas de l'art de l'homme et un
 même appliqué à l'homme?

Les hommes font l'histoire et celle de leurs histoires, c'est-à-dire
 à travers un système d'opinion et d'attitude de la culture des
 hommes... (Il s'agit) de la construction d'un monde
 de ce système même, c'est-à-dire un monde de la praxis (1.2)
 que on construit vers cette même praxis
 une praxis. En fait que selon les actions de l'homme,
 elle détermine les actions qui se produisent, ainsi les actions
 d'acte, de désir, de décision, de choix, etc. De cette
 même action vient toute la construction de la
 valeur et de la norme.

La valeur n'est que l'opinion: A. Lygros (And) de la
 "Mais pour le vrai, valeur" (2.02) [c'est 2.02 sur 2]
 et c'est la valeur comme déterminant la finalité
 de l'acte humaine (2.11)
 Il continue par le même, un jugement d'opinion
 en y ajoutant les termes "bon", "mauvais" (2.12)

1.38-9. On peut distinguer entre action et attitude
 d'acte c'est produire ou produire un changement
 par le monde
 l'action et de deux types: productive et productive.
 la notion d'acte est liée à celle de praxis, comme celle
 d'acte à celle de changement
 1.39 Un changement est une transformation d'état.

Sur une autre (réaction répétitive)
 Ainsi la linguistique n'a-t-elle pas la réaction existentielle
 Pourquoi? Parce qu'elle est une science de la signification, donc
 une sémiotique, avec des caractéristiques particulières: d'une part elle
 est formelle, comme d'autres systèmes, d'autre part elle est
 sémiotique; et c'est cette dernière qui est la métalinguistique, celle
 laquelle on effectue l'analyse sémiotique de l'ensemble des
 systèmes signifiants. (voir nos notes de l'existence)
 Entre la taxinomie et la sémiotique il y a un terme
 commun et un seul, c'est-à-dire, c'est le terme "valeur".
 Il faut donc illustrer la relation entre la valeur axiologique
 et la valeur sémiotique.
 Ici se présente l'axiologie (2.13)

Qu'il s'agisse d'un article n'est pas anodin et il faut en tenir compte. En effet, dans l'ensemble des *genres* de productions scientifiques, l'article est emblématique. L'article est, en effet, un objet idéal pour l'historiographe: relativement facile à manier (moins de pages qu'un livre), il fait le tour d'une question, représente un ensemble sinon clos du moins stabilisé avec suffisamment de cohérence et de cohésion pour être autonome, même s'il ouvre à une nouvelle question. Dans la pratique génétique inaugurée avec Benveniste, le genre de l'article a permis d'engager une recherche sur un type de « dossier génétique » relativement cernable et complet⁶³.

Avec le présent dossier, il est clair que si le projet du linguiste est d'écrire un article on pourra en chercher la question à traiter et c'est ce que nous faisons.

3. «VALEUR AXIOLOGIQUE» ET «VALEUR SÉMIOLOGIQUE» (C'EST-À-DIRE LINGUISTIQUE)

Dans un ensemble-brouillon, en huit feuillets qui se suivent (l'ensemble est numéroté par Benveniste indiquant une rédaction suivie), Benveniste lit de façon critique l'ouvrage du philosophe péruvien Augusto Salazar-Bondy, *La Science appliquée à l'homme peut-elle se passer d'axiologie ?* paru en 1968 et y renvoie. Il critique notamment, par une série de questions, la façon dont Salazar-Bondy définit les sciences humaines et la nécessité axiologique dans laquelle elles se tiendraient afin de situer la linguistique⁶⁴:

63. Voir le repérage des archives et brouillons correspondant aux articles des *Problèmes de linguistique générale* d'Émile Benveniste à l'adresse suivante : <www.item.ens.fr/index.php?id=200861>.

64. Pap Or Don 0429, feuillet 3, p. 1 de Benveniste [pdf 307].

(13)

La science appliquée à l'homme peut-elle se
passer d'être axiologique?

La question, dans les termes où A. Salazar-
Bondy la pose, rebondira aux yeux du
linguiste en une question antérieure :

« La linguistique est-elle ou n'est-elle pas
axiologique », mais d'abord : la linguistique
est-elle une science « appliquée à l'homme »?

Non, la linguistique est la science
de la langue, ou elle est la science des
langues, ce n'est pas une science « appliquée
à l'homme » au sens où la définition
citée la caractérise.

La science appliquée à l'homme peut-elle se passer d'être axiologique?

La question, dans les termes où A. Salazar-Bondy la pose, rebondira aux yeux du linguiste en question antérieure: «la linguistique est-elle ou n'est-elle pas axiologique», mais d'abord: la linguistique est-elle une science «appliquée à l'homme»?

Non, la linguistique est la science de la langue ou elle est la science des langues, ce n'est pas une science «appliquée à l'homme» au sens où la définition citée la caractérise.

p. 6 de ce même brouillon⁶⁵:

65. Pap Or Don 0429, feuillet 14, p. 6 de Benveniste [pdf 329].

(6)

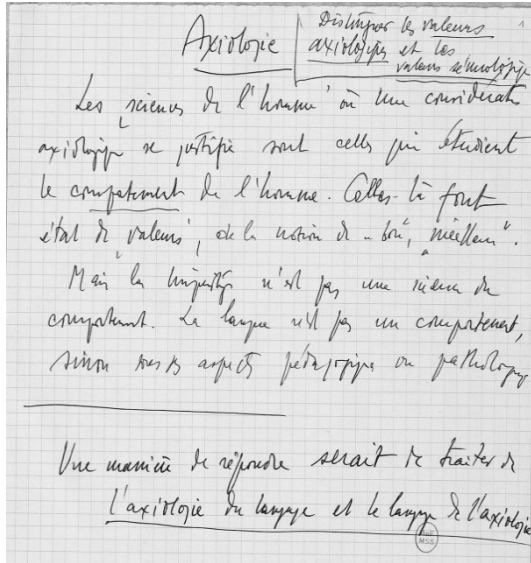
II

Il faut maintenant fixer à l'égard de cette doctrine la situation d'une 'science humaine' telle que la linguistique.

Science humaine la linguistique l'est du fait que le langage est un fait humain social et individuel, mais dans un autre sens que au l'entendu A. Salazar-Bondy. Le langage n'est pas un ensemble de conduites différentes pour des choix qui sont eux-mêmes orientés <guidés> par des préférences. <<Il n'est pas non plus un système <contractuel> instauré par une société donnée que les hommes pourront modifier en tout ou en partie.>> C'est une fonction <mentale située à un niveau> infiniment plus profond que les manifestations de la praxis et qui n'a pas de base consciente, qui est dans la société <comme chez l'individu>, pur mécanisme instinctif, inconscient, étant inculqué à l'être humain en même temps que ses pratiques <ses premières conduites>, l'usage premier des choses et les rudiments de la connaissance.

Il faut maintenant fixer à l'égard de cette doctrine la situation d'une 'science humaine' telle que la linguistique.

Science humaine la linguistique l'est du fait que le langage est un fait humain social et individuel, mais dans un autre sens que ne l'entend A. Salazar-Bondy. Le langage n'est pas un ensemble de conduites différentes pour des choix qui sont eux-mêmes orientés <guidés> par des préférences. <<Il n'est pas non plus un système <contractuel> instauré par une société donnée que les hommes pourront modifier en tout ou en partie.>> C'est une fonction <mentale située à un niveau> infiniment plus profond que les manifestations de la praxis et qui n'a pas de base consciente, qui est dans la société <comme chez l'individu>, pur mécanisme instinctif, inconscient, étant inculqué à l'être humain en même temps que ses pratiques <ses premières conduites>, l'usage premier des choses et les rudiments de la connaissance.



Benveniste semble chercher le point d'attaque d'une problématique. Dans une note⁶⁶ on trouve ceci: « Une manière de répondre serait de traiter de l'axiologie du langage et le langage de l'axiologie »:

Axiologie

Distinguer les valeurs axiologiques et les valeurs sémiologiques

Les 'sciences de l'homme' où une considération axiologique se justifient sont celles qui étudient le comportement de l'homme. Celles-là font état de 'valeurs', de la notion de 'bon', 'meilleur'.

Mais la linguistique n'est pas une science du comportement. La langue n'est pas un comportement, sinon sous ses aspects pédagogiques ou pathologiques.

66. Pap Or Don 0429, env.?, f. 1 [pdf 305]

Une manière de répondre serait de traiter de l'axiologie du langage
et le langage de l'axiologie

Ou bien sur une note rédigée mais détachée⁶⁷:

Axiologie 2

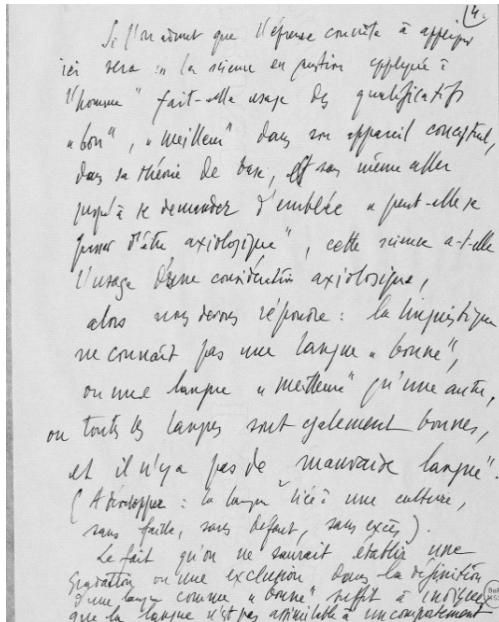
Le véritable, le seul problème, serait de retourner
l'investigation sur le principe pris comme directeur
de la présente distinction, et considéré comme
immédiatement intelligible: celui de bon et
le mauvais. Quel faisceau de lumière, on
projetterait vers les profondeurs, le éclairant
les embasements du bon et du mauvais, en
décrivant cette généalogie de la morale que
Nietzsche appelait.

Je mentionne tout particulièrement signalés
une série de valeurs, anciens: la vertu
l'intérêt, l'usage de concepts qui réunissent
tout le psychique et l'économie; la morale
et le pain, la forme l'apparence et le calcul.

Le véritable, le seul problème, serait de retourner l'investigation
sur le principe pris comme directeur de la présente distinction, et
considéré comme immédiatement intelligible: celui de bon et mau-
vais. Quel faisceau de lumière on projetterait vers les profondeurs
en éclairant les soubassements du bon et du mauvais, en décrivant
cette généalogie de la morale que Nietzsche appelait [...]

67. Pap Or Don 0429, env.?, feuillet 2 [pdf 306]

Sur un brouillon⁶⁸:



Si l'on admet que l'épreuve concrète à appliquer⁽⁴⁾
ici sera « la science en question appliquée à
l'homme » fait-elle usage des qualificatifs
« bon », « meilleur » dans son appareil conceptuel,
dans le thème de base, et sans même aller
jusqu'à se demander s'il existe « peut-être »
pour l'être axiologique », cette science a-t-elle
l'usage d'une condition axiologique,
alors nous devons répondre : la linguistique
ne connaît pas une langue « bonne »,
ou une langue « meilleure » qu'une autre,
ou toute les langues sont également bonnes,
et il n'y a pas de mauvaise langue.
(Axiologie : la langue n'est qu'une culture,
sans fautes, sans défauts, sans excès).
Le fait qu'on ne saurait établir une
gradation ou une exclusion dans la répartition
d'une langue comme « bonne » suffit à montrer
que la langue n'est pas amenable à un classement

Si l'on admet que l'épreuve concrète à appliquer ici sera 'la science en question appliquée à l'homme fait-elle usage des qualificatifs 'bon', 'meilleur' dans un appareil conceptuel, [...] alors nous devons répondre : la linguistique ne connaît pas une langue 'bonne' ou une langue 'meilleure' qu'une autre [...]

Il s'ensuit que le langage est le primitif de l'ensemble des activités individuelles et collectives. À celles-ci peut convenir la qualification 'bon' 'meilleur', mais sans la langue ces activités ne pourraient même pas s'énoncer.

68. Pap Or Don 0429, env.?, f. 6/4 [pdf 310]

En situant la science du langage par rapport aux sciences de l'homme, Benveniste confirme que la linguistique ne peut être axiologique. Sur une note rédigée⁶⁹ nous trouvons:

Il faut définir et distinguer les sciences de l'homme par leur visée. Il y a celles qui posent comme leur fin l'amélioration de la condition humaine, etc. En ce cas, il faut dire que la linguistique ~~ne~~ ne partage pas cette finalité. Elle se propose de mieux connaître <les langues> et de mieux comprendre la structure du langage et les mille problèmes qui naissent de cette considération. Que de ce mieux connaître, et ^{de ce} mieux comprendre puisse un jour résulter pour la société et pour l'homme un mieux-être, on peut le concevoir. L'idée en tout cas n'est pas à rejeter, même si elle ne semble pas réalisable. Toutes les réalisations de la linguistique appliquée et elle ne sont pas irréalisables, ~~elles~~ ^{elles} contribuent même au bien-être, ~~elles~~ ^{elles} contribuent en ce sens à l'application des langues, en vue de mieux connaître les possibilités et les structures, mais, ce sont des développements de la linguistique.

Il faut définir et distinguer les sciences de l'homme par leur visée. Il y a celles qui posent comme leur fin l'amélioration de la condition humaine, etc. en ce cas il faut dire que la linguistique n'est pas ne partage pas cette finalité. Elle se propose de mieux connaître <les langues> et de mieux comprendre la structure du langage et les mille problèmes qui naissent de cette considération. Que de ce mieux connaître, et <de ce> mieux comprendre puisse un jour résulter pour la société et pour l'homme un mieux-être, on peut le concevoir. L'idée en tout cas n'est pas à rejeter, même si elle ne semble pas réalisable. Toutes les réalisations de la linguistique appli-

69. Pap Or Don 0429, env.? f. 5 [pdf 320]

quée et elles ne sont pas négligeables visent surtout en techniques d'apprentissage des langues, en manières de mieux assurer l'acquisition et le fonctionnement, mais ce sont des développements de la linguistique

La notion de « valeur », enfouie encore sous les apparences du « bon / mauvais » est donc choisie comme pivot. Elle permet à Benveniste de définir la place toute particulière de la linguistique au sein des sciences humaines. Il en éprouve la fonction dans diverses sciences de l'homme, morale, économie, esthétique, psychanalyse, politique, pour dégager la spécificité de la notion en linguistique, et énumère les points dont il faut tenir compte pour définir cette spécificité, *mais*, il sait, en héritier reconnaissant de Saussure que la notion de valeur tient une place spécifique dans le système de la langue.

La linguistique, donc, ne peut être axiologique mais si l'axiologie est fondée sur la notion de valeur, il est nécessaire d'examiner la notion de valeur en linguistique. Et là... «se présente Saussure».

4. CRITIQUE DE LA NOTION SAUSSURIENNE DE «VALEUR»

4.1. BENVENISTE HÉRITIER RECONNAISSANT DE SAUSSURE

Benveniste introduit immédiatement Saussure dès après avoir lu de façon critique Salazar-Bondy, après avoir distingué la place de la linguistique vis-à-vis des sciences de l'homme. Saussure s'impose à lui pour faire la distinction entre axiologie (sciences de l'homme) et sémiologie (science de la langue)⁷⁰

70. Pap Or Don 0429, env.?, feuillet 4 [pdf 342]

p. 38-9. On peut distinguer entre action et activité
 agir c'est produire ou prévenir un changement
 dans le monde
 l'action est de deux espèces : productive et préventive.
 la Notion d'activité est liée à celle de procès, comme celle
 d'acte à celle de changement.

p. 39 Un changement est une transformation d'état.

Pour mon article (rédaction définitive)

Ainsi la linguistique n'admet pas la réduction axiologique. Pourquoi? Parce qu'elle est une science de la signification, donc une sémiotique, avec des caractères particuliers: d'une part elle est formée, comme d'autres systèmes d'unités discrètes et relevant du sémiotique; de l'autre, elle possède une dimension sémantique; laquelle on effectue l'analyse sémiotique de l'ensemble des signes linguistiques.

Entre la linguistique et la sémiotique il y a un terrain commun et un seul, la signification, c'est le terrain axiologique. Il faut donc illustrer la signification de la valeur axiologique et de la valeur sémiotique.

Ici se présente l'axiologie (1973)

[Dans l'ouvrage <un recueil d'essais d'inspiration entièrement marxiste> suggestif de Ferruccio Rossi-Landi, Il linguaggio come lavoro e come mercato..[...]]

p. 38-9 On peut distinguer entre action et activité
 agir c'est produire ou prévenir un changement dans le monde
 l'action est de deux espèces: productive et préventive.
 la Notion d'activité est liée à celle de procès, comme celle d'acte à
 celle de changement
 p. 39 Un changement est une transformation d'état

Pour mon article (rédaction définitive)

Ainsi la linguistique n'admet pas la réduction axiologique. Pourquoi? Parce qu'elle est une science de la signification, donc une sémiotique, avec des caractères particuliers: d'une part elle est formée, comme d'autres systèmes d'unités discrètes et relevant du sémiotique; de l'autre <de l'autre, elle possède une dimension sémantique;

enfin,> elle est la métalangue dans laquelle on effectue l'analyse sémiologique de l'ensemble des systèmes signifiants (1) voir nos articles dans *Semiotica*.

Entre la l'axiologie et la sémiologie il y a un terme commun et un seul, semble-t-il, c'est le terme "valeur": Il faut donc illustrer la distinction de<relation entre> la valeur axiologique et la valeur sémiologique.

ICI se présente Saussure.

La notion de valeur est donc bien ce qui fait l'ancrage de la distinction entre axiologie et sémiologie: en bon linguiste, Benveniste constate une *homonymie* pour qui n'est pas attentif à la spécificité du langage, plus exactement du système de la langue, homonymie qui peut être dangereuse dans la mesure où elle offre un terrain favorable à une confusion entre axiologie et sémiologie, ou entre axiologie et domaine de la signification.

Il est clair que la notion de valeur saussurienne lui permet de construire son argumentation. On fera remarquer, que dans cette préparation d'article, Benveniste ne fait pas apparaître de distinction entre les termes «sémiotique» et «sémiologique». Pourtant, à la même période, il consacre plusieurs productions scientifiques (conférence au symposium de Varsovie d'août-septembre 1968, article paru dans *Semiotica* «Sémiologie de la langue» (1968), Cours 1968-1969) à son double concept innovant le «sémiotique / sémantique», *seul* sémiotique désignant le linguistique de la langue, sémantique désignant l'instance du discours, de l'énonciation concept couple. Dans cette note il fait justement référence à ce concept double et à son article de *Semiotica*, mais il en reste, dans le cadre de cet article en préparation, pour ce qui est des termes, à la référence saussurienne: sémiologique = système de la langue.

Sa première démarche est donc de s'appuyer sur Saussure pour lire de façon critique Salazar-Bondy puis affirmer que la science du langage ne peut être axiologique.

D'ailleurs tous les arguments avancés par Benveniste pour situer la linguistique sont déjà chez Saussure dont on sait, main-

tenant, que l'intérêt allait bien au delà du système de la langue et comme le dit Cl. Normand (2012: 8 mss) «le véritable apport de Saussure ne serait pas dans son épistémologie mais dans ses affirmations et son questionnement sur l'être même du langage, autrement dit une ontologie»:

- «la linguistique est-elle une science «appliquée à l'homme»
Non, la linguistique est la science de la langue ou elle est la science des langues»
- «[Le langage] est une fonction <mentale située à un niveau> infiniment plus profond que les manifestations de la praxis et qui n'a pas de base consciente, qui est dans la société <comme chez l'individu>, pur mécanisme instinctif, inconscient...»
- «le langage n'est pas un système <contractuel> instauré par une société donnée que les hommes pourront modifier en tout ou en partie.»
- «La linguistique ne connaît pas une langue 'bonne' ou une langue 'meilleure' qu'une autre...»

4.2. BENVENISTE HÉRITIER CRITIQUE DE SAUSSURE

Pourtant Benveniste semble radical dans ses premières notes, ainsi dans celle-ci⁷¹:

71. Pap Or Don 0429, env.?, feuillet 2 [pdf 336]

La valeur économique a
 a pu sembler à Saussure
 comparable à la valeur
 linguistique à cause
 de la notion d'échange.
 La valeur économique
 est une valeur d'échange;
 la valeur linguistique est
 une valeur de communication.
 Mais c'est fallacieux. Saussure
 aurait dû voir que la 'valeur'
 n'est telle qu'intralinguistique
 et seulement sémiotique.

La valeur économique a pu sembler à Saussure comparable à la valeur linguistique à cause de la notion d'échange.

La valeur économique est une valeur d'échange; la valeur linguistique est une valeur de communication. Mais c'est fallacieux. Saussure aurait dû voir que la 'valeur' n'est telle qu'intralinguistique et seulement sémiotique.

On voit, ici, que Benveniste fait référence à son propre concept de sémiotique dans l'acception qu'il prend dans son couple conceptuel «sémiotique / sémantique», il veut insister sur le fait que Saussure dans l'analogie avec la notion d'échange oublierait l'aspect sémantique de la langue.

Avec la rapidité (spécifique des notes de travail) on voit Benveniste voulant se démarquer de Saussure. Cependant, dans des notes plus rédigées, il est beaucoup plus nuancé.

On se rend compte que Benveniste, à l'époque où il écrit cet article (1968-1969) a lu toutes les références disponibles. Ainsi cette note lacunaire et uniquement référentielle⁷²:

72. Pap Or Don 0429, env.?, f. 9 [pdf 174]

Rapport entre
 les notions de
signe et de
valeur
 Texte de Saussure
 cité Godel p. 67

Rapport entre les notions de signe et de valeur
 Texte de Saussure cité Godel p. 67

Ou bien celle-ci très riche, véritable note de lecture⁷³:

En note de "valeur" cf Saussure
 V. très complétement sur la ~~question~~ ^{différence} "valeur" p. 67
 Saussure dans son Tullio De Mauro 2^o p. 10
 dans "Linguistique générale", p. 419 p. 105 et 106

Notes bien que la définition p. 67 et 105 n'est pas la même. Il faut indiquer
 cette phrase: "valeur" et "signe" s'opposent, et est pas de "signification" et de "signifié"
 p. 67 elle se réfère complètement.

Valeur et Saussure
 Godel p. 230 ff. est très riche et détaillé sur les
 9 concepts de "valeur" des mots sur de Saussure.
 Il est un peu (p. 231) qui a le chapitre relatif
 intitulé: "La valeur linguistique" [CLG 2^o p. 105 ff.]
 et les 1^{er} 1/2 p. du Cours, et sur note aussi le
 1^{er} chapitre

Il me la signification de "valeur" associée
 à celle de "échange" d'une note de Saussure.
 Voir aussi une note de complétement utiles de
 Tullio De Mauro sur "Linguistique", p. 438 et 231
 dans une note sur "Linguistique" de Saussure, p. 105 et 106

73. Pap Or Don 0429, env.?, f. 5 [pdf 343]

En note La ‘valeur’ chez Saussure

Utiles compléments sur les notions références économiques chez Saussure données par Tullio De Mauro dans la trad. Corso di linguistica generale, p. 419-420, p. 165 et 166.

Noter bien que la définition qu’on lit p. 115 sur les systèmes d’équivalence entre travail-salaire et signifié-signifiant vis à vis de laquelle j’ai marqué un doute (exposé Olivetti) et qui est surprenante, n’est pas de Saussure; chez Engler II, p. 177 elle manque complètement.

Valeur chez Saussure

Godel p. 230 sq. est très riche de détails, sur les occurrences de ‘valeur’ dans les notes de Saussure. Il doit avoir raison (p. 231) que «le chapitre intitulé: la valeur linguistique [CLG 2e p. ch. IV] est le plus difficile du cours, et sans doute aussi le plus composite»

p. 240 la signification de “valeur” associée à celle d’ “échange” dans une note de Saussure

Voir aussi une note de compléments utiles dans Tullio de Mauro trad. de Saussure, p. 436, p. 231.

Voir aussi une discussion détaillée des énoncés de Saussure sur valeur, signe, signification [ou signifiant?] chez Giorgio Derossi, Segno, *structura, linguistici, nel pensiero di F. de S.*, 1965, p. 259 sqq.

Je n’ai pas la place dans le cadre de cette contribution de reprendre toutes les références et de toute façon, ce n’est pas le plus intéressant.

Ce qui est intéressant c’est de commenter la nuance ou la contradiction de Benveniste: il veut critiquer Saussure sur l’analogie entre valeur économique / valeur linguistique mais il admet lui-même que des nuances d’ordre historiographiques très précises sont à faire

Et voici la suite de cette note sur un autre feuillet⁷⁴. Nombreuses références.

74. Pap Or Don 0429, env.?, f. 6 [pdf 344]

A. Burger CFS 18, 1961, p. 5 n. Significa-
tion et valeur du suffixe verbal -e-.

introduit son article par des observations sur
 valeur et signification: p. 7 <«si la langue est un système de valeurs, si c'est de la valeur que
 dépend le sens, cela signifie que> c'est la valeur, entité purement
 virtuelle, qui permet la manifestation, dans le discours, de significations
 diverses mais qui ~~toutent~~ toutes dépendent des rapports
 avec les autres valeurs du système». Cf aussi CFS 19 (1962) (p. 67-76)
 Ceci est approuvé par Godel CFS 22

Les énoncés de Saussure sur la valeur en relation avec signe et signifiant
 ont été examinés et discutés en détail par Giorgio Derossi,
 Segno e struttura linguistici nel pensiero di Ferdinand de Saussure,
 Trieste, 1965, p. 259 sqq.

A. Burger CFS 18, 1961, p. 5 n. signification et valeur du suffixe verbal -e-.

Introduit son article par des observations sur valeur et signification: p. 7 <«si la langue est un système de valeurs, si c'est de la valeur que dépend le sens, cela signifie que> c'est la valeur, entité purement virtuelle, qui permet la manifestation, dans le discours, de significations diverses mais qui ~~toutent~~ toutes dépendent des rapports avec les autres valeurs du système». Cf aussi CFS 19 (1962) (p. 67-76) Ceci est approuvé par Godel CFS 22

Les énoncés de Saussure sur la valeur en relation avec signe et signifiant ont été examinés et discutés en détail par Giorgio Derossi, Segno e struttura linguistici nel pensiero di Ferdinand de Saussure, Trieste, 1965, p. 259 sqq.

Dans un article, parfaitement documenté, à paraître, E. Sofia montre, à la fois, la complexité de la notion de «valeur» chez Saussure lui-même et la richesse un peu désordonnée des interprétations auxquelles cette notion a donné lieu. Nous ne pouvons, dans le cadre de cet article reprendre le détail de cette «petite histoire de la notion saussurienne de valeur». Cependant, je retiendrai de son analyse, d'une part, la mise en évidence (en se référant à Auroux (1985: 296) que c'est parce que le terme valeur était [déjà] usuel en linguistique que Saussure l'a utilisé». D'autre part que la vraie difficulté de la notion de «valeur» réside dans son rapport avec la notion de «signification». On peut penser au vu des notes lacunaires de Benveniste concernant Saussure que c'est de ce côté là qu'il aurait développé son interprétation critique plus que du côté de l'analogie avec l'économie car si une note évoque le domaine économique, toutes les autres insistent, par les références notifiées sur la question de la signification. Ce problème de la signification est le problème de Benveniste au moment où il prépare ce travail; les interrogations de son tout dernier cours (1er déc. 1969)⁷⁵ avant son attaque et l'arrêt de ses activités énoncent les questions suivantes: «Nous continuons cette année l'étude commencée l'an dernier sur les problèmes de sens», «comment les différents éléments de la langue signifient-ils?», «En réalité, sans la signification, la langue n'est plus rien, pas même une série de bruits...»

CONCLUSION

Ce dossier est celui d'un travail très inachevé. Comme il s'agit d'un article nous pouvons le comparer à d'autres dossiers de Benveniste qui, en général comprennent beaucoup plus de notes et au moins de rédactions complètes successives.

On peut remarquer que les références à Saussure ne se trouvent que dans les notes et non dans les parties rédigées. Ce sont

75. Benveniste 2012: 139-146.

surtout des notes de références, très lacunaires quant au contenu réflexif.

On pourrait en déduire que la référence à Saussure est nécessaire pour Benveniste et que donc il s'agit surtout d'être exhaustif dans ses lectures et références et en effet, l'appareil référentiel de lecture de Benveniste est riche et, pour ce qui est disponible en 1968, exhaustif; l'enjeu, en tout cas au stade visible de la préparation de l'article, demeure donc plus référentiel que critique.

En effet, si ces notes ne permettent pas d'affiner la critique de Benveniste sur la notion de valeur chez Saussure, elles exposent, en revanche comment la difficulté de cette notion chez Saussure lui-même, rejaillit chez Benveniste. Qu'aurait écrit Benveniste après lecture des manuscrits de «De l'essence double du langage»?

Ce dossier nous laisse sur notre faim. Lorsque je l'ai proposé pour cette contribution, je venais juste de l'ouvrir sans en avoir totalement lu tous les feuillets, les références à Saussure aperçues m'avaient mises en appétit et je pensais découvrir une élaboration plus poussée et plus critique sur Saussure. De fait, ces notes sont essentiellement des références sur lesquelles Benveniste va s'appuyer pour affirmer la non-axiologisation déterminante de la linguistique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Adam, Jean-Michel (2001) «Discours et interdisciplinarité. Benveniste lecteur de Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 54, Genève, Droz, p. 241-258.

Amacker, René (1974) «Sur la notion de valeur» In R. Amacker, T. de Mauro & L. Prieto (éds) *Studi Saussuriani per Robert Godel*. Bologna: Il Mulino.

Auroux, Sylvain (1985) «Deux hypothèses sur l'origine de la conception saussurienne de la valeur linguistique». *Travaux de linguistique et de littérature*, XXIII-1. Strasbourg: p. 295-299.

Benveniste, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale*, I. Paris: Gallimard.

- Benveniste, Émile (2012) *Dernières leçons*. EHESS. Gallimard: Seuil.
- Brunet, Émilie «Les “papiers” d’Émile Benveniste» In Coquet J.-C., Fenoglio I., *Émile Benveniste, Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, éd. Gallimard/Seuil/EHESS, coll. «Hautes Études», à paraître (Fevrier 2012).
- Brunet, Émilie & Mahrer Rudolf (éds.) (2011) *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*. Louvain-la-Neuve: Academia (coll. Sciences du langage).
- D’Ottavi, Giuseppe (2012) «...avoir conscience de la nature mobile et progressive de la pensée saussurienne. Entretien avec Tullio De Mauro». *Le geste linguistique. Genesis*, 35. Paris: PUPS, p. 131-144.
- Fenoglio, Irène (dir) (2007) *L’écriture et le souci de la langue. Écrivains, linguistes: témoignages et traces manuscrites*. Louvain-la-neuve: Academia-Bruylant.
- Fenoglio, Irène (2008) «Observer un manuscrit. Transmettre un «document de genèse» In A. Crasson éd, *L’édition du manuscrit. Du manuscrit de création au scriptorium électronique*. Louvain—euve: Academia-Bruylant (coll. “Au coeur des textes”), p. 53-64.
- Fenoglio, Irène (2009a) «Les notes de travail d’Émile Benveniste». *Écritures scientifiques. Carnets, notes, ébauches. Langage & Société*, 127, p. 23-49.
- Fenoglio, Irène (2009b) «Conceptualisation et textualisation dans le manuscrit de l’article “Le langage et l’expérience humaine” d’Émile Benveniste. Une contribution à la génétique de l’écriture en sciences humaines». *Modèles linguistiques*, tome XXX-1, vol. 59, p. 71-99.
- [Traduction en portugais : «Conceitualização e textualização no Manuscrito de “A linguagem e a experiência humana” d’Émile Benveniste. Uma contribuição à genética da escritura em ciências humanas ». *Manuscrita. Revista de crítica genética*, 17, São Paulo : Editora Humanitas, 2009, p. 148-192.]
- Fenoglio, Irène (2010) «Conceptualisation linguistique: du manuscrit au texte. Contribution à l’étude des spécificités de l’écriture scientifi-

que», *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française*. En ligne: http://www.linguistiquefrancaise.org/index.php?option=com_toc&url=/articles/cmlf/abs/2010/01/contents/contents.html (et <http://www.item.ens.fr/index.php?id=577246>)

Fenoglio, Irène (2011) «Déplier l'écriture pensante pour relire l'article publié. Les manuscrits de "L'appareil formel de l'énonciation"» In Brunet, Émilie & Mahrer Rudolf (éds.), *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant (coll. «Sciences du langage. Carrefours et points de vue»), p. 261-302.

Fenoglio, Irène (2012a) «Benveniste auteur d'une recherche inachevée sur "le discours poétique" et non d'un "Baudelaire"» *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire. Semen*, 33, p. 121-161.

Fenoglio, Irène (2012b) «Trois types discursifs pour une seule problématique théorique. Le couple conceptuel «sémiotique / sémantique» dans les manuscrits d'Émile Benveniste», CMLF.

Fenoglio, Irène (2012c) «Les manuscrits de travail des linguistes : un nouveau champ d'investigation génétique». *Le geste linguistique. Genesis*, 35, p. 7-10.

Fenoglio, Irène (2012d) «Genèse du geste linguistique : une complexité heuristique», *Le geste linguistique. Genesis*, 35, p. 13-40.

Fenoglio, Irène (2012e) «L'axiologie du langage et le langage de l'axiologie. Notes manuscrites d'Émile Benveniste pour un article en cours de travail», In Branca S., Doquet C., Lefebvre J. (éds) *L'hétérogénéité à l'œuvre dans la langue et les discours (Hommage à Jacqueline Authier Revuz)*. Limoges: Lambert-Lucas.

Fenoglio, Irène (2012f) «Le fonds Émile Benveniste de la BnF est-il prototypique? Réflexions théoriques et méthodologiques sur les potentialités d'exploitation d'archives linguistiques», inédit.

Ginzburg, Carlo (2010) *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*. Paris: Lagrasse, Verdier.

Godel Robert (1957) *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève-Paris: Droz.

Normand, Claudine (2012) «Saussure: une épistémologie de la linguistique», In Cl. Normand & E. Sofia (éds). *Parallèles floues*. Louvain-la-Neuve: Academia (coll. «Sciences du langage. Carrefours et points de vue»).

Ponzio, Augusto (2005) «Valeur linguistique et valeur marchande. Saussure, Chomsky, Schaff, Rossi-landi», conférence à l'International Symposium language, Literature and Semiotics, Budapest. En ligne: www.ferrucciorossilandi.com.

Rastier, François (2002) «Valeur saussurienne et valeur monétaire». *L'information grammaticale*, 95, p. 46-50.

Rinck, Fanny (2006) «Écrire au nom de la science et de sa discipline. Les figures de l'auteur dans l'article en sciences humaines» *Sciences de la société*, 67, p. 94-111.

Saussure, Ferdinand de (1968-1974) *Cours de Linguistique Générale*, éd. critique par Rudolf Engler. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Saussure, Ferdinand de (1972) *Cours de linguistique générale*, éd.T. de Mauro. Genève: Payot.

Sofia, Estanislao (2009) «Sur le concept de "valeur pure"» *Revista Letras & Letras*, 25-1, Uberlândia, MG (Brésil): Editora da Universidade Federal, p. 77-108.

Sofia, Estanislao (2011a) «Qu'est-ce qu'un brouillon en sciences du langage ? Notes préalables à une édition numérique des archives Ferdinand de Saussure» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 63, 2011, pp. 11-27.

Sofia, Estanislao (2011b) «Philologie et critique génétique. Enjeux théoriques de l'édition des manuscrits de Saussure. Université de Liège, Liège, 1^{er} avril 2011», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, pp. 241-243.

Sofia, Estanislao (2012a) «Comment écrire pour transmettre ? Modalités argumentatives chez Saussure» *Genesis*, 35, p. 137-151.

Sofia E. (2012b) «Petite histoire de la notion saussurienne de valeur»,
In Cl. Normand & E. Sofia (éds), *Parallèles floues*. Louvain-la-Neuve:
Academia (coll. «Sciences du langage. Carrefours et points de vue»).

Swiggers, Pierre (1982) «De Girard à Saussure. Sur l'histoire du terme
"valeur" en linguistique» *Travaux de linguistique et de littérature*, XX-1,
p. 325-331.

Le saussurisme comme doxa

Retour sur les conditions rhétoriques d'une mode intellectuelle

FRANÇOIS PROVENZANO
UNIVERSITÉ DE LIÈGE

INTRODUCTION

Cet article voudrait illustrer l'intérêt d'une approche rhétorique du discours linguistique. En particulier, il s'agira d'examiner la place et la fonction de l'unité «Saussure», considérée comme objet de ce discours.

La période envisagée est celle, bien connue, de l'explosion du structuralisme comme projet fédérateur des sciences humaines. On peut s'accorder à faire commencer cette période au moment de la publication du célèbre article de Greimas sur «L'actualité du saussurisme» (1956). L'apparition même de cette occurrence du dérivé *saussurisme*, affichée dans le titre de l'article, a notamment pour effet de spiritualiser le personnage de Saussure, le rendre volatil, et à ce titre, diffus, appropriable, communautarisable sous diverses formes⁷⁶. Ce sont précisément ces appropriations qui vont nous intéresser dans les pages qui suivent.

Comme *terminus ad quem*, nous prendrons la fin de la décennie 1960, qui précède immédiatement ce qu'on a pu appeler le «virage philologique» de la linguistique saussurienne; ce souci

76. Pour une démarche similaire sur la période immédiatement antérieure, et pour un éclairage sur la spiritualisation de Saussure par Greimas, nous renvoyons à l'étude de Sémir Badir ici-même.

d'un retour au «Saussure authentique» a porté du même coup une ombre désacralisante sur la période antérieure. Certes, les *Sources du Cours de linguistique générale* sont publiées par Goddel dès 1957 (et Barthes les utilise dès la première moitié des années 1960), mais nous espérons pouvoir montrer que ces usages s'intègrent jusqu'alors à un régime de croyances et de discours globalement homogène autour de Saussure et ne constituent pas encore une véritable rupture, comme ce sera le cas à la décennie suivante, qui voit par ailleurs se diffuser la figure du Saussure des *Anagrammes*, publiés par Starobinski en 1971.

Bref, en suivant un ordre plus ou moins chronologique (avec quelques exceptions dues à la structuration de l'exposé), notre hypothèse sera donc de montrer qu'au terme de la décennie 1960, l'intégration doxique de Saussure atteint un point d'orgue et, comme on le verra, suscite des formes de repli critique qui annoncent un changement de paradigme.

Qu'entendons-nous exactement par «intégration doxique» de Saussure? Cette expression est sans doute à comprendre en contraste avec la «passion des linguistes», telle qu'elle est étudiée par Sémir Badir (2015), et vise ainsi à considérer le saussurisme comme objet de doxa. Par là, on entend deux choses: d'une part, que Saussure prend place désormais parmi un ensemble d'évidences partagées; d'autre part, que ces évidences ne sont pas limitées au cercle spécialisé des linguistes, mais intègrent un savoir commun qui serait celui de l'honnête homme cultivé ou, plus justement, celui de la moyenne bourgeoisie de niveau universitaire. La communauté discursive (Maingueneau 1984) concernée par le corpus «saussurien» ici considéré déborde singulièrement le champ savant de la linguistique *stricto sensu*. En effet, ledit corpus «saussurien» de la décennie 1960 n'est plus (uniquement) constitué de textes de linguistes au travail, mais (aussi) de discours dont la diffusion se veut plus large que celle du cercle disciplinaire (pensons par exemple aux entretiens donnés par Benveniste au *Nouvel Observateur* et aux *Lettres françaises*; voir *infra*), ou de travaux qui, comme les *Mythologies* ou le *Système de la Mode* de Barthes, ou

Les Mots et les Choses de Foucault, best-seller à sa sortie en 1966, dépassent singulièrement les partages disciplinaires traditionnels et, surtout, dépassent la frontière entre le champ de production intellectuelle restreinte et le champ de grande diffusion. C'est précisément cette *sortie* de Saussure, du savant au profane, qui va nous retenir⁷⁷, en tant qu'objet d'histoire culturelle.

Cette voie d'étude a déjà été bien indiquée par les travaux de Christian Puech qui, seul ou avec Jean-Louis Chiss (Chiss & Puech 2000; Puech 2005), a souligné l'intérêt d'une histoire culturelle de la linguistique (et du saussurisme en particulier) pour cette période des années 1960, dont la dimension mythifiée constitue bel et bien à elle seule un objet d'histoire. Pensons aussi à l'article (polémique) de Jürgen Trabant (2005), qui pointait les dérives de l'obsession du «Saussure authentique». Cette référence nous permet de préciser que nous ne chercherons nullement ici à «dénoncer» les «déformations» que la «vulgaire» doxa aurait fait subir au «pauvre» Saussure, mais plutôt, au gré de modestes analyses rapprochées des textes (il s'agira essentiellement de cela), à éclairer ces configurations doxiques pour elles-mêmes et, peut-être aussi, en tant qu'elles peuvent révéler quelque chose de la circulation discursive des objets de savoir tels que des fragments d'histoire de la linguistique, et contribuer ainsi à l'histoire culturelle de cette discipline.

Dans le parcours qui va suivre, un auteur occupera forcément une place centrale, au point que cet article pourrait s'intituler «Le Saussure de Barthes», tant celui qui s'est formé à la linguistique auprès de Greimas au début des années 1950 apparaît, dès la seconde moitié de cette décennie, comme le principal agent doxique de Saussure. Ce n'est finalement que de manière

77. Pour cette raison, nous n'envisagerons pas les nombreuses figures de «passeurs» du structuralisme qui, comme Merleau-Ponty pour la philosophie, Lévi-Strauss pour l'anthropologie ou Lacan pour la psychanalyse, jettent des ponts entre différents domaines du savoir, mais restent malgré tout essentiellement inscrits dans le champ de production intellectuelle spécialisée.

périphérique, ou par réaction à Barthes, ou encore par une forme de radicalisation de sa perspective, que prendront place les figures de Martinet, Piaget, Benveniste, Foucault ou Mounin.

I. L'ÉVIDENCE DE LA NOUVEAUTÉ: BARTHES AGENT DOXIQUE

Il paraît naturel de faire commencer ce parcours avec la fameuse postface, intitulée «Le mythe, aujourd'hui», que Barthes ajoute à ses *Mythologies* lorsqu'elles sont rassemblées en volume en 1957. Cet ouvrage, grand pourfendeur du prêt-à-penser petit-bourgeois, instaure du même geste un prêt-à-démythologiser pour l'intellectuel de gauche, c'est-à-dire forge, en bonne part à partir des conceptions de Saussure, un kit conceptuel qu'il fait entrer (malgré lui?) parmi les nouvelles évidences de l'époque. Il le fait cependant en dotant ces nouvelles évidences intellectuelles d'une plus-value critique, c'est-à-dire en soulignant la part de distinction qu'elles revêtent, alors même qu'il en promeut la plus large diffusion.

Observons comment opère cette dialectique de la nouveauté et de l'évidence, à partir de l'extrait suivant, où Barthes introduit rien de moins que le mot *sémiologie*:

Ceci ne veut pas dire qu'on doive traiter la parole mythique comme la langue: à vrai dire, le mythe relève d'une science générale extensive à la linguistique, et qui est la *sémiologie*.

LE MYTHE COMME SYSTÈME SÉMIOLOGIQUE

Comme étude d'une parole, la mythologie n'est en effet qu'un fragment de cette vaste science des signes que Saussure a postulée il y a une quarantaine d'années sous le nom de *sémiologie*. La sémiologie n'est pas encore constituée. Pourtant, depuis Saussure même et parfois indépendamment de lui, toute une partie de la recherche contemporaine revient sans cesse au problème de la signification: la psychanalyse, le structuralisme, la psychologie eidétique, certaines tentatives nouvelles de critique littéraire dont Bachelard a donné

l'exemple, ne veulent plus étudier le fait qu'en tant qu'il signifie. Or postuler une signification, c'est recourir à la sémiologie (Barthes 1957: 183-184).

On voit ici à l'œuvre l'un des procédés rhétoriques sans doute parmi les plus typiques de Barthes, qui consiste à introduire à son compte une terminologie spécialisée empruntée, qu'il présente comme le choix de la *juste expression* («à vrai dire»), dont il ne révèle la nature d'emprunt spécialisé que de manière allusive et ponctuelle («cette vaste science des signes que Saussure a postulée il y a une quarantaine d'années sous le nom de *sémiologie*»), et pour ensuite l'intégrer aussitôt dans un énoncé de pur constat objectif et impersonnel («La sémiologie n'est pas encore constituée»), où cette fois l'emploi sans italiques sanctionne la reconnaissance par le discours social. Cette reconnaissance est assise par la reformulation paraphrastique de «sémiologie» en «problème de la signification», ou «postuler une signification». Et il faut à peine attendre la page suivante pour voir Barthes, alors qu'il vient tout juste d'introduire le terme, nous gratifier d'un «rappel» sur sa définition — manière d'illustrer quel pouvoir didactique s'attache à la parole barthésienne qui, aussitôt qu'elle formule quelque chose, le considère comme intégré au régime des évidences partagées:

Je rappellerai donc que toute sémiologie postule un rapport entre deux termes, un signifiant et un signifié (Barthes 1957: 185).

Enfin, cette évidence qu'est devenue la sémiologie se voit encore chargée d'une valeur pathémique dans la note de bas de page, où la constitution de cette science est considérée comme «urgente», à la lumière des principales caractéristiques de la société de consommation:

Le développement de la publicité, de la grande presse, de la radio, de l'illustration, sans parler de la survivance d'une infinité de rites communicatifs (rites du paraître social) rend plus urgente que

jamais la constitution d'une science sémiologique (Barthes 1957: 185, note 1).

Quant au nom de Saussure, plus précisément, on voit qu'il est situé temporellement de manière rétrospective par rapport au présent («il y a une quarantaine d'années») et présenté comme une origine ambiguë («depuis Saussure même et parfois indépendamment de lui»): on a ici affaire à ce qui deviendra un véritable *topos*, affirmant tout à la fois que Saussure tenait en germe tout ce qui suivra («depuis Saussure même») et que les exceptions à cette dépendance attestée («parfois indépendamment de lui») ne rendent que plus prémonitoires les intuitions saussuriennes.

Mais le coup de force de Barthes sur Saussure intervient un peu plus loin dans ce même texte, où le linguiste genevois est pris pour exemple par l'auteur des *Mythologies*, autrement dit est lui-même considéré comme matériau culturel disponible à la réflexion théorique — en l'occurrence une réflexion (très saussurienne) sur les composantes du signe !

Naturellement, ces trois termes sont purement formels, et on peut leur donner des contenus différents. Voici quelques exemples: pour Saussure, qui a travaillé sur un système sémiologique particulier, mais méthodologiquement exemplaire, la langue, le signifié, c'est le concept, le signifiant, c'est l'image acoustique (d'ordre psychique) et le rapport du concept et de l'image, c'est le signe (le mot, par exemple), ou entité concrète [*en note*: La notion de *mot* est l'une des plus discutées en linguistique. Je la garde, pour simplifier.] Pour Freud, on le sait, le psychisme est une épaisseur d'équivalences, de *valant-pour*. [...] Dans la critique sartrienne enfin (je me bornerai à ces trois exemples connus), le signifié est constitué par la crise originelle du sujet (la séparation loin de la mère chez Baudelaire, la nomination du vol chez Genet) ; la Littérature comme discours forme le signifiant ; et le rapport de la crise et du discours définit l'œuvre, qui est une signification. (Barthes 1957: 186)

Ce qui est remarquable dans ce passage, c'est la mise en série opérée par Barthes, qui place Saussure aux côtés de Freud et de Sartre à titre d'«exemples connus»: cette mention (tout comme l'incise «on le sait», autre tic barthésien) renvoie bien à une encyclopédie censée être partagée par le lecteur, un lecteur auquel Barthes s'adresse par ailleurs sur un ton très didactique («Voici quelques exemples») et auquel il épargne, «pour simplifier», les discussions des linguistes autour de la notion de «mot» – des discussions dont il montre au passage qu'il n'ignore pas, lui, l'existence.

C'est un peu cette double énonciation qui caractérise, disons, le registre barthésien dans ce type d'écrits auquel appartiennent les *Mythologies* et dans lequel Barthes embarque Saussure: un souci de parler, au présent, du présent du lecteur curieux, cultivé et de bonne volonté, tout en levant un coin du voile sur le massif savant sous-jacent à ces considérations. Dans cet exercice, Saussure fait office d'inventeur flou d'une science dont, quarante ans plus tard, l'époque elle-même rend la constitution rien moins qu'«urgente». Saussure «a postul[é]» la sémiologie: voilà un autre *topos* durable que ce verbe de «postuler» attaché à Saussure, qui renvoie presque à une sorte de pari théorique sur l'avenir. Cette figure est donc ici à la fois vaguement lointaine et très actuelle, à peine découverte et pourtant déjà connue, car réclamée par l'époque elle-même.

On trouve, globalement, le même type de présence saussurienne dans le fameux article de 1963 où Barthes expose en quoi consiste «L'activité structuraliste». Signalons au passage que le canal de diffusion de ce texte est encore une fois un canal non réservé aux linguistes, au contraire, puisqu'il s'agit des *Lettres nouvelles*, une revue à vocation littéraire généraliste.

Barthes y déploie à nouveau, et cette fois à plus grande échelle, son procédé de la mise en série et de la généralisation, au-delà de la sphère savante, puisque l'article défend l'idée qu'analystes et créateurs, Lévi-Strauss comme Butor ou Mondrian, sont à placer sous le même signe de «l'homme structural». Faisons un saut de

quelques années pour noter, au passage, que ce même procédé de comparaison et de généralisation sera repris par Barthes, et cette fois avec une référence explicite à Saussure, dans son «Introduction à l'analyse structurale des récits» (1966):

Devant l'infini des récits, la multiplicité des points de vue auxquels on peut en parler (historique, psychologique, sociologique, ethnologique, esthétique, etc.), l'analyste se trouve à peu près dans la même situation que Saussure, placé devant l'hétéroclite du langage et cherchant à dégager de l'anarchie apparente des messages un principe de classement et un foyer de description. (Barthes 1966: 1-2)

La formulation laisse ici presque entendre une conception de Saussure comme *exemplum*, comme cas typique bien connu, puisé dans un passé imprécis et pris pour modèle d'une situation présente *a priori* différente — en l'occurrence celle de l'analyste des récits. Cette représentation *exemplaire* de Saussure, modèle de l'homme structural moderne et à ce titre figure presque légendaire, nous semble être encore sensible, dans une note du même article où Barthes veut illustrer la capacité prédictive de la linguistique moderne et rapporte «l'histoire du *a* hittite, postulé par Saussure et découvert en fait cinquante ans plus tard» (Barthes 1966: 2). Cette formule — «l'*histoire* du *a* hittite, postulé par Saussure» — nous semble tout à fait conforme à la rhétorique classique de l'*exemplum*, de l'anecdote célèbre, du coup d'éclat qu'on se raconte comme une sorte de mot de passe culturel.

Mais revenons à l'article de 1963 sur «L'activité structuraliste». Dans ce propos, la référence à Saussure est plutôt allusive, mais appelle deux commentaires:

[...] il faut sans doute remonter à des couples comme ceux de *signifiant-signifié* et *synchronie-diachronie*, pour approcher ce qui distingue le structuralisme d'autres modes de pensée; le premier parce qu'il renvoie au modèle linguistique, d'origine saussurienne,

et qu'aux côtés de l'économie, la linguistique est, dans l'état actuel des choses, la science même de la structure; le second, d'une façon plus décisive, parce qu'il semble impliquer une certaine révision de la notion d'histoire, dans la mesure où lorsque l'idée de synchronie (quoique chez Saussure ce soit un concept surtout opératoire) accrédite une certaine immobilisation du temps, et où celle de diachronie tend à représenter le procès historique comme une pure succession de formes [...] (Barthes 1963: 221).

Le premier est que Saussure est situé dans le fil d'une démarche généalogique, qui se propose de «remonter» jusqu'à l'origine de certains termes pour cerner le domaine propre de l'activité structuraliste. Le second est que, à nouveau, Barthes joue de Saussure dans une dialectique du connu stabilisé et du nouveau hypothétique, ou peu stabilisé: remarquez ses emplois de «sans doute» et de «couples comme ceux de», qui laissent entendre, d'un côté que ce renvoi à Saussure est de l'ordre de la proposition personnelle («il faut sans doute»), d'un autre côté que les couples terminologiques évoqués sont puisés dans un réservoir plus vaste et supposé bien connu des lecteurs. Mais c'est surtout dans la parenthèse que s'exprime le mieux cette dialectique, puisque Barthes semble vouloir apporter la nuance du spécialiste, du connaisseur en profondeur («quoique chez Saussure ce soit un concept surtout opératoire»), à la conception doxique de l'idée de synchronie — et ce faisant, il contribue bien à renforcer l'existence même de cette conception.

2. SAUSSURE DIT, SAUSSURE PENSE

Il semble que ce soit précisément à cet objectif (oxymorique, si l'on veut) de vulgarisation savante, ou de science doxique, que répond un autre texte de la même période, les «Éléments de sémiologie», publiés en 1964 dans la revue *Communications* et qui se présentent, selon les termes de Barthes, comme «un principe de classement des questions» (Barthes 1964: 92).

On y retrouve nécessairement la figure du Saussure prophétique, qui pressent les grandes évolutions en cours à l'époque de Barthes et dont les vues sont en rupture totale avec ce que Barthes appelle «la linguistique antérieure» (Barthes 1964: 92). Face à ce passé refoulé, prolifèrent, dans le texte de Barthes (et pour la première fois avec une telle ampleur) tous les dérivés formés sur le nom de Saussure; en vrac: «sens», «conception», «terminologie», «filiation», «schéma», «distinction», «théorie», qui reçoivent tous l'épithète «saussurien(ne)», parfois doublée de l'épithète «célèbre».

Cela dit, cette descendance saussurienne n'est pas monolithique, n'est pas dans la simple reprise: s'il y a filiation, c'est aussi parce qu'il y a contestation, compléments, nuances. Autrement dit, Barthes fait état dans ce texte de la dynamique interne à la linguistique saussurienne, la spectacularise et, en la dotant d'une polémique propre, en renforce l'importance symbolique.

[...] faut-il admettre que contrairement à l'affirmation de Saussure (*«dans la langue il n'y a que des différences»*), ce qui n'est pas différenciatif puisse tout de même appartenir à la langue (à l'institution)? Martinet le pense; Frei tente d'épargner à Saussure la contradiction en localisant les différences dans des sub-phonèmes [...] (Barthes 1964: 96).

Deux choses apparemment contradictoires, mais en fait complémentaires, sont à noter avec cette représentation dynamique de l'héritage saussurien: d'une part, Saussure est conforté dans sa posture de fondateur inébranlable et vénéré, auquel on «tente d'épargner [...] la contradiction»; d'autre part, la figure se fait forcément moins lisse, révèle des failles, des incomplétudes, voire des contradictions, qui sont autant de défis lancés au présent d'où parle Barthes:

[...] cette linguistique, peu prévue par Saussure [...] (Barthes 1964: 96);

[...] deux concepts annexes, mis à jour depuis Saussure [...] (Barthes 1964: 96);

[...] il faudra nécessairement réviser la théorie saussurienne (Barthes 1964: 102);

[...] Saussure n'a pas vu tout de suite l'importance de cette notion (Barthes 1964: 113);

Ce dispositif est cependant discutable (quoi qu'en ait pensé Saussure) [...] (Barthes 1964: 122).

Ce Saussure imparfait est aussi, pour la première fois, un Saussure authentique, dans les deux sens (psychologique et philologique) du terme: Barthes recourt abondamment aux *Sources* publiées par Godel et tient très souvent à les citer *verbatim*, ce qu'il ne fait guère pour les autres linguistes évoqués dans ses *Éléments* (et qu'il ne fait guère de manière générale d'ailleurs). On trouve sans arrêt des «Saussure parle [...]», «Saussure dit que [...]», «comme dit Saussure» dans ce texte de Barthes, qui, pourrait-on dire, se veut le témoin d'une parole saussurienne incarnée.

Mais il y a plus: si Saussure *parle*, il *pense* aussi. Pour la première fois (à notre connaissance), Barthes nous donne accès aux pensées de Saussure, à ses pressentiments, à ses motivations.

[...] ce que Saussure voulait éviter à tout prix [...] (Barthes 1964: 105);

Saussure présentait que le syntagmatique et l'associatif (c'est -à-dire pour nous le systématique) devaient correspondre à deux formes d'activité mentale, ce qui était déjà sortir de la linguistique (Barthes 1964: 115);

Saussure a senti la difficulté et a pris soin de préciser en quoi le syntagme ne pouvait être considéré comme un fait de parole [...] (Barthes 1964: 116);

Ce dispositif est cependant discutable (quoi qu'en ait pensé Saussure) (Barthes 1964: 122).

Nous ne sommes guère à un niveau d'intimité très profond, mais tout de même, ce type de mise en discours de Saussure lui confère une ébauche d'intentionnalité, voire de complexité psychologique qui, on va le voir, sera l'un des futurs enjeux de son trajet doxique.

3. L'EXTENSION DU DOMAINE SAUSSURIEN

Avant d'en venir à ces aspects, il faut s'arrêter un instant sur l'un des ouvrages de Barthes qui a sans doute le plus contribué — non sans malentendus — à populariser la méthode structurale et son inspiration saussurienne au-delà des cercles savants, à savoir le *Système de la Mode*. On devrait rattacher chronologiquement ce titre au début de notre parcours, puisque, bien que publié en 1967, il fut rédigé entre 1957 et 1963; cependant, c'est surtout du point de vue de sa réception que nous intéresse ici le travail de Barthes.

La référence à Saussure est présente dès les premières lignes de l'avant-propos:

L'objet de cette recherche est l'analyse structurale du vêtement féminin tel qu'il est aujourd'hui décrit par les journaux de Mode; la méthode en a été originairement inspirée par la science générale des signes, que Saussure avait postulée sous le nom de *sémiologie*. [Aucune note de bas de page ne vient référencer cette mention] [...] L'homme est condamné au langage articulé, et aucune entreprise sémiologique ne peut l'ignorer. Il faut donc peut-être renverser la formulation de Saussure et affirmer que c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique: la fonction essentielle de ce travail est de suggérer que, dans une société comme la nôtre, où mythes et rites ont pris la forme d'une *raison*, c'est-à-dire en définitive d'une parole, le langage humain n'est pas seulement le modèle du sens, mais aussi son fondement (Barthes 1967a: 7-9).

Plusieurs traits de cette référence rappellent forcément des observations précédentes, sur lesquelles nous ne reviendrons pas.

Arrêtons-nous cependant sur la mention, comparable à celle des *Mythologies*, d'«une société comme la nôtre», qui embraye le propos de Barthes sur un chronotope assez précis et supposé partagé par le lecteur, ce qui communautarise la référence à Saussure. Or, ce qui est remarquable dans ce texte, c'est que cet embrayage voisine avec d'autres, aux contours plus variables, qui renvoient tantôt au Barthes-auteur-du-*Système de la Mode*, tantôt à un autre linguiste (et, par extension, à la communauté des linguistes en général), tantôt à une communauté de savoir très générale. C'est ce flottement qu'illustre le passage suivant, où le même pronom «on» renvoie successivement à trois entités différentes:

On sait que dans la langue, l'équivalent du signifiant et du signifié est (relativement) immotivée (on y reviendra), mais n'est pas arbitraire; une fois cette équivalence établie [...], nul ne peut s'y soustraire, s'il veut tirer son plein usage du système de la langue, et c'est en cela que l'on a pu dire, corrigeant Saussure, que le signe linguistique n'est pas arbitraire [en note: Cf. É. Benveniste, «Nature du signe linguistique» [...]] (Barthes 1967a: 219).

Or, si c'est seulement la dernière (le «on» de Benveniste) qui «corrige[e] Saussure», cette familiarité avec le linguiste genevois s'étend (presque par contagion homonymique pourrait-on dire) aux autres «on» du discours, celui de Barthes lui-même, mais surtout le «on» doxique d'indétermination.

La meilleure preuve de l'efficacité d'une telle mise en discours est fournie dans l'entretien journalistique que Barthes donne à la revue littéraire *Les Lettres françaises*, notamment à propos du *Système de la Mode*. On y lit le dialogue suivant:

[Barthes:] Je crois que cette restriction méthodique de mon projet correspond en gros à l'évolution de la sémiologie depuis ces cinq dernières années: les ensembles d'objets un peu complexes ne signifient pas hors du langage lui-même. / [Bellour:] *Ainsi, vous renversez finalement la proposition saussurienne lorsque vous affirmez:*

ce n'est pas la linguistique qui est une partie de la sémiologie mais la sémiologie qui est une partie de la linguistique (Barthes 1967b: 51).

Ce syntagme, «renverser la proposition saussurienne», est une reprise à peine modifiée de l'objectif que Barthes annonçait lui-même dans son avant-propos (voir citation *supra*). La présence (un peu comique) de l'adverbe «finalement» dans les propos de l'intervieweur Raymond Bellour témoigne d'une sorte d'appropriation simulée, masquée, mais que Bellour⁷⁸ juge crédible, au point d'ailleurs de ne même pas prendre la peine d'explicitier cette «proposition saussurienne» à ses lecteurs, pour ne mentionner que son renversement par Barthes. Preuve s'il en est que la référence à Saussure peut constituer désormais l'arrière-fond du discours, sur lequel se détachent d'autres figures.

Cet arrière-fond se trouve en outre explicitement requalifié par Barthes lui-même:

[Barthes:] Ce livre correspond à une sémiologie «débutante». Par exemple, il utilise encore d'une façon insistante un schéma et un lexique saussuriens (*signe, signifiant, signifié*) (Barthes 1967b: 51).

De «prophétique», puis «classique», le saussurisme est devenu «novice»: au moment même où il en étend considérablement la surface de diffusion, Barthes prend la peine d'en signaler l'obsolescence, c'est-à-dire d'en faire un produit de second rang sur l'échelle de la distinction intellectuelle.

Nulle condescendance cependant chez Barthes, qui se prête volontiers au jeu d'un journalisme encore moins spécialisé, quelques mois plus tard, lorsqu'il répond aux questions de *France-Forum*:

78. Bien qu'on ne puisse le réduire au rôle d'un journaliste culturel, Raymond Bellour, lui-même théoricien et romancier, représente, dans cette décennie 1960, une gamme de producteurs intellectuels passeurs d'idées, frottés aux nouveautés de la théorie la plus spécialisée, mais soucieux d'en étendre la zone d'influence à un large public de lecteurs.

[Delanghe:] En somme, vous auriez pu édifier un «système du logement» ou un «système de la nourriture», comme vous avez édifié celui de la mode? / [Barthes:] Si l'on sait depuis toujours que ces «objets» ont des fonctions bien précises et différentes, on est convaincu aujourd'hui qu'ils constituent également, pour les hommes, des moyens de communications, des véhicules de significations. C'est Saussure, le premier, qui a postulé l'existence d'une science générale des signes; il pensait que la linguistique serait une partie seulement de cette science. Ce postulat a été repris ensuite grâce au développement de la linguistique, science du langage humain, science également fort bien constituée aujourd'hui, qui sert de modèle au structuralisme (Barthes 1967b: 63-64).

Cette réponse offre un condensé des observations faites précédemment, qui correspond par ailleurs au canal de diffusion sans doute le plus doxique de ce parcours. Nous pouvons ainsi voir une forme d'achèvement dans la constitution d'un Saussure-pour-tous, qui appelle dès lors une relance sous d'autres formes, ou une réponse critique.

4. BENVENISTE, MOUNIN, FOUCAULT: TROIS RÉACTIONS PARADOXALES DE RENFORCEMENT DOXIQUE⁷⁹

La réponse sans doute la plus évidente est celle de Georges Mounin. En 1968, il signe une monographie intitulée *Ferdinand de Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, pour une collection

79. Nous aurions pu intégrer également au corpus le fameux «Que sais-je?» de Piaget (1968) sur *Le Structuralisme*. Cela dit, l'intérêt de cette référence ne tient pas tant à Saussure — on ne lit à son propos que la confirmation du trajet doxique observé chez Barthes, dominé par une mythologie des origines — qu'à ce qui constitue désormais le nouvel objet savant en voie d'intégration doxique, à savoir Chomsky, très cité par Piaget, et face auquel la mythologie saussurienne prend des allures un peu désuètes. Ce serait là l'objet d'une autre analyse.

de grande vulgarisation chez Seghers, «Philosophes de tous les temps», dont la 4^e de couverture est particulièrement éloquent:

La collection PHILOSOPHES DE TOUS LES TEMPS offre à l'étudiant, au professeur, à l'amateur une somme condensée de connaissances indispensables à la compréhension de la doctrine d'un grand philosophe. / Cette collection, qui n'est pas limitée à une époque, à une culture, à une école de pensée, présente le panorama des idées, des systèmes et des œuvres qui constituent le trésor de la philosophie universelle. (Mounin 1968: 4^e de couverture)

On trouve, dans cette même collection, des monographies dont les sujets vont de Bouddha à Rousseau, en passant par Sénèque et Bakounine; c'est dire si Saussure est maintenant bien entré au panthéon de la culture générale. Cependant, Mounin se montre très virulent, pour ne pas dire féroce, envers ceux qui, comme Barthes, ont contribué à cette immense popularité:

[...] le véritable et très efficace et très brillant agent de publicité de la pensée saussurienne dans le domaine des sciences humaines a été Roland Barthes, et dès les articles qui composeront *Mythologies* (1957), donc dès les années 1954-1956. Les références à Saussure [...] pullulent littéralement, jettent tout le vocabulaire saussurien d'un seul coup sur le marché intellectuel au niveau des pages culturelles des hebdomadaires. Malheureusement, cette popularité foudroyante s'accompagne d'une distorsion constante des concepts clés du saussurisme. [...] Barthes, malgré tout ce qu'apportait de stimulant son espèce de psychanalyse sociologique, ne s'est jamais défait de ces à-peu-près journalistiques (Mounin 1968: 80-82).

Ces propos indiquent bien que Saussure est désormais perçu comme un produit de masse, dégradé par les supports mêmes qui ont diffusé ses idées et son nom («les pages culturelles des hebdomadaires»). Face à cette sous-culture, Mounin oppose ainsi une doxa aux atours plus légitimes, celle d'une collection édi-

toriale chez Seghers, enrichie de portraits de Saussure, de photos de ses lieux d'habitation, de reproduction de ses manuscrits, d'un choix de textes et de repères biographiques, bref de tout l'appareil paratextuel qui distingue la haute culture de la culture de masse. Au Saussure de supermarché de Barthes, Mounin oppose un Saussure patrimonial, ce qui témoigne bien du fait que le nom du linguiste est à présent devenu un enjeu de légitimation culturelle pour un lectorat quantitativement significatif et sociologiquement catégorisable («l'étudiant, [le] professeur», face à «l'amateur»).

La réponse de Benveniste est plus subtile à saisir, dans la mesure où elle relance le trajet doxique dans une autre direction. En juillet 1968, puis en novembre de la même année, Benveniste donne deux entretiens à deux magazines culturels, l'un aux *Lettres françaises*, l'autre au *Nouvel Observateur*, republiés ensuite (en 1974) en ouverture du tome II des *Problèmes de linguistique générale*. Saussure y apparaît à chaque fois de manière immédiate et centrale.

Cette centralité est en bonne part voulue par la parole journalistique elle-même, qui s'est à présent complètement approprié la référence à Saussure et lui applique ses propres catégories, que le linguiste interviewé est censé simplement valider ou compléter, à la manière d'un faire-valoir savant pour le discours profane ou semi-lettré. On s'en doute, c'est là une configuration qui a le don de déplaire profondément à Benveniste, qui d'abord esquive la perche tendue, puis finit par laisser percer son agacement:

[Dumur:] *La linguistique est une science récente mais elle a une histoire, un commencement.* / [Benveniste:] [longues considérations sur les Grecs, Panini, Chomsky et Descartes; aucune mention à Saussure] / [Dumur:] *Parmi les commencements, et pour nous en tenir à la chronologie banale, revenons à Saussure.* / [Benveniste:] Saussure, ce n'est pas un commencement, c'est autre chose, ou c'est un autre type de commencement (Benveniste 1968b: 30-31).

[Benveniste:] J'ai l'impression que dans les discussions auxquelles vous faites allusion, on confond beaucoup de choses (Benveniste 1968b: 34).

Au passage, notons qu'une configuration dialogique tout à fait similaire s'observe dans l'entretien donné à *L'Express* par André Martinet:

[L'Express:] Ferdinand de Saussure, dont on fait souvent l'initiateur de la linguistique moderne, avait-il observé cela [= La linguistique est devenue une discipline scientifique dès qu'on a bien été convaincu que tout fonctionnait, dans la langue, par la combinaison d'unités discrètes]? / [A. Martinet:] Non, il a tourné autour, il est mort trop tôt, en 1913 (Martinet 1969: 139).

Dans l'autre entretien donné par Benveniste, l'intervieweur est moins pénible, et c'est cette fois le linguiste qui, de lui-même, s'étend longuement sur Saussure:

[Benveniste:] [...] Il faut ici remonter un peu plus haut, parce que, à travers lui [Meillet], c'est l'enseignement de Ferdinand de Saussure à Paris qui a été en partie transmis aux disciplines de Meillet. Ceci a une très grande importance pour quiconque fait en quelque sorte la biographie intellectuelle de la linguistique française, quoique le Saussure qui a enseigné pendant dix ans à l'École des Hautes Études n'ait pas été le Saussure dont le nom retentit aujourd'hui partout. / [Daix:] *C'est en quelque sorte le comparatiste.* / [Benveniste:] C'était strictement le comparatiste, extrêmement jeune et précoce, qui avait été, à peine âgé de 21 ou 22 ans, deviné et adopté par un homme qui avait le sens des hommes: Michel Bréal. Nous remontons là à la véritable naissance de la linguistique en France. Bréal a deviné ce que pouvait être un Saussure, ce qu'il était déjà (Benveniste 1968a: 11-12).

Il faut lire ici une véritable opération de déconstruction de la part de Benveniste. On observe qu'il distingue déjà plusieurs Saussure et en situe l'importance historique relative: sans disqualifier «le Saussure» de la doxa structuraliste des années 1960, il montre qu'il en existe un autre, «strictement le comparatiste», chez qui la linguistique française trouve sa «véritable» origine. Cela dit, le récit qui est fait de cette origine est lui-même empreint d'une rhétorique doxique, qui recouvre en quelque sorte celle qui vient d'être bousculée: Benveniste donne à Saussure un père (Bréal) et un destin, un destin exemplaire, généralisable, bien qu'exceptionnel — Benveniste dit «*un* Saussure», par antonomase, comme on dirait «un Dom Juan», ou «un Napoléon».

Benveniste poursuit son entreprise de redoublement, de recouvrement doxique lorsque, dans l'extrait suivant, il met en contraste *ce qui est déjà connu et ce qui est peu ou mal connu et qu'il faut pourtant (mieux) connaître*:

[Benveniste:] [...] Quant à Saussure, on ne lisait presque plus rien de lui. Il était rentré à Genève. Il s'était presque immédiatement enfermé dans le silence. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette histoire. C'est un homme qui a agi surtout après sa mort. Ce qu'il a enseigné de notions générales et qui est passé dans le *Cours de linguistique générale* publié par ses disciples, il l'a enseigné, il faut bien le savoir, à contrecœur. Il ne faut pas croire que Saussure ait été un homme brimé, empêché de s'exprimer, pas du tout. [...] [T]out cela s'est élaboré chez Saussure d'une façon douloureuse et sans que rien soit passé directement dans son enseignement [...]. [...] Et Saussure évidemment dès cette époque subissait cette obsession à laquelle il s'est livré dans le silence pendant des années [...]. [...] Des hommes comme Bloomfield, ceci est peu connu, ont découvert Saussure de leur côté [...] (Benveniste 1968a: 14-15).

Or, quelle est cette nouvelle connaissance que Benveniste nous donne à voir de Saussure? On y retrouve, à un degré d'approfondissement bien supérieur, ce matériau purement humain dont

Barthes avait amorcé l'exploration dans son article de 1964: des syntagmes comme «à contrecœur», «d'une façon douloureuse», «subissait cette obsession», «dans le silence» dressent un portrait très sensible du père de la linguistique structurale, un peu comme si, après s'être révélé comme pure origine, comme pure théorie, comme pure «activité» pour le dire comme Barthes, comme pur texte aussi, «l'homme structural» qu'était Saussure devenait enfin ici homme tout court. Si l'on a parlé de relance doxique ici, c'est parce qu'il nous semble que ce visage torturé du Saussure authentique va finalement de pair avec l'intérêt philologique qu'on lui prêtera à partir de la décennie suivante, sans parler bien sûr de ce que suscitera la popularisation des *Anagrammes*.

À l'opposé exact de cette relance benvenistienne, il nous faut enfin situer la radicalisation foucauldienne, sorte de passage à la limite à partir de la doxa posée par Barthes.

Brièvement d'abord (car ce sont là choses bien connues), dans *Les Mots et les Choses*, Foucault replace Saussure, non plus dans une *généalogie* remontant du présent jusqu'au passé de son origine, mais dans une *archéologie* où Saussure lui-même rejoue des strates antérieures de l'épistémè:

Il était bien nécessaire [...] que retrouvant le projet d'une sémiologie générale, Saussure ait donné du signe une définition qui a pu paraître «psychologiste» (liaison d'un concept et d'une image): c'est qu'en fait il redécouvrait là la condition classique pour penser la nature binaire du signe (Foucault 1966: 81).

On peut retenir de ce passage le caractère de *nécessité* que Foucault attribue à la «redécouverte» de Saussure: là où Benveniste redonne de la chair à Saussure, Foucault en dissout complètement la singularité dans le jeu des forces épistémiques supérieures qui ont déterminé son projet scientifique.

Cette dissolution est encore plus manifeste dans le fameux texte «Qu'est-ce qu'un auteur?» (1969), où Foucault, comme on le sait, propose de comprendre la figure de l'auteur comme une

«fonction». Parmi les exemples traités, il reprend la comparaison entre Saussure et Cuvier, qu'il avait déjà évoquée dans *Les Mots et les Choses* (1966: 307), pour illustrer en quoi consiste l'acte de fondation d'une scientificité:

Si Cuvier est le fondateur de la biologie, ou Saussure celui de la linguistique, ce n'est pas parce qu'on les a imités, ce n'est pas parce qu'on a repris, ici ou là, le concept d'organisme ou de signe, c'est parce que Cuvier a rendu possible dans une certaine mesure cette théorie de l'évolution qui était terme à terme opposée à son propre fixisme; c'est dans la mesure où Saussure a rendu possible une grammaire générative qui est fort différente de ses analyses structurales. Donc, l'instauration de discursivité semble être du même type, au premier regard, en tout cas, que la fondation de n'importe quelle scientificité (Foucault 1969: 806).

Non seulement la mention de la «grammaire générative» témoigne du recouvrement doxique dont Saussure fait l'objet, mais surtout, le cas Saussure, saisi à partir du noyau «fondateur de la linguistique», se résout totalement, comme le cas Cuvier, dans le paradigme des actes de fondation de scientificité.

5. BARTHES REPREND LA MAIN: LE TRAGIQUE SAUSSURIEN

Entre le Saussure dissout dans sa fonction-auteur et le Saussure torturé de Benveniste, Barthes va choisir celui qu'on devine, non sans porter un regard rétrospectif et critique sur la doxa qu'il aura contribué lui-même à mettre en place.

Pour clore ce parcours, nous évoquerons un texte qui déborde un peu la chronologie annoncée, mais qui portera un éclairage neuf sur ce qui précède. Il s'agit de l'article «Saussure, le signe, la démocratie», publié en 1973 dans la revue *Le Discours social* et repris en volume dans *L'Aventure sémiologique*.

Texte curieux et fascinant s'il en est, où Barthes commence par reposer un portrait du Saussure structural, mais où perce

cette fois l'ironie. Saussure est rendu franchement ridicule par sa passion, son enthousiasme qui semble naïf, et surtout l'espèce de dogmatisme scolaire auquel il a donné lieu:

Cette prééminence [de l'analogie] est traitée par Saussure avec un accent passionné: de l'analogie, Saussure chante la force, la vertu, la sagesse; il la porte au rang d'un principe créateur, démiurgique, et remodèle ainsi la hiérarchie linguistique de son temps. [...] Ne dites pas, comme tout le monde, que «magasinier» vient de «magasin»; dites plutôt que «magasin/magasinier» a été formé sur le modèle de «prison/prisonnier» (Barthes 1973: 221-222).

On trouve ici exprimée on ne peut plus clairement, et avec l'emphase ironique, le statut de forme de distinction culturelle assumé par la doxa saussurienne, qui semble produire des énoncés dignes du «bon usage».

Pourquoi cette ironie mordante chez Barthes? C'est qu'il livre ici, pour la première fois à notre connaissance, une lecture idéologique de Saussure («rien de plus *directement* idéologique que la linguistique», dit-il d'ailleurs lui-même [Barthes 1973: 222]), qui fait «s'accord[er]» la promotion de l'analogie avec «les commencements de la société de masse» (*ibid.*) et qui voit dans le rapport fondateur entre signifié et signifiant une «conception proprement gaullienne» (Barthes 1973: 224) de l'échange monétaire, où l'Or (le signifié) fonde la monnaie (le signifiant).

Le parallèle se poursuit, mais cette fois pour mettre en lumière la sorte d'impasse dans laquelle s'est trouvé Saussure: «contrairement aux conservateurs superbes», Saussure vit «un petit drame», que Barthes lit à la lumière de la «crise monétaire actuelle» (rappelons que le texte date de 1973). Barthes procède ainsi à une véritable mise en récit de la logique de découverte saussurienne (en l'occurrence, du concept de *valeur*), où le portrait du linguiste n'est cependant plus celui d'un découvreur conquérant et fondateur de science, mais plutôt, creusant par là le sillon ébauché par Benveniste, celui, beaucoup plus pessimiste,

d'un «angoiss[é]», «obsédé» par le défaut de la langue, «plus inquiet que Valéry»:

Rappelons ce trajet, qui a pris, chez Saussure, l'allure d'un petit drame scientifique, tant ce linguiste a souffert, semble-t-il, des lacunes de la signification, avant qu'il ne parvienne à mettre au clair sa théorie de la valeur (Barthes 1973: 223).

Par le biais de ce que Barthes présente comme un «rappel», un nouveau savoir doxique s'élabore sur Saussure, désigné ici comme «ce linguiste», c'est-à-dire avec une distance objectivante qui n'apparaissait guère dans les premières étapes du corpus. Ce linguiste, dont les *Anagrammes* ont été publiés deux ans plus tôt par Starobinski, Barthes finit par dire qu'il «semble avoir passé sa vie entre l'angoisse du signifié perdu et le retour terrifiant du signifiant pur» (Barthes 1973: 226).

Cette vision pessimiste et désenchantée de Saussure apparaît précisément dans un texte qui s'ancre dans une conscience aiguë du contexte politique et économique de la France de l'époque. Ce Saussure dramatiquement politisé de 1973 nous semble éclairer rétrospectivement *la* dimension absente de la doxa posée à la décennie précédente, son impensé, à savoir que l'accord culturel et intellectuel de l'époque avec le Saussure doxique était peut-être aussi un accord tacitement politique, euphoriquement et tacitement politique. Mais ce serait là l'objet d'une autre enquête.

6. CONCLUSION

En guise de conclusion, nous tenterons de dégager rapidement ce que ce parcours, mené à partir de Saussure, peut nous enseigner de manière plus générale sur ce qu'est une configuration doxique et sur les traits qui caractérisent sa mise en texte.

Tout d'abord, un fragment de doxa s'inscrit forcément dans un canal de diffusion non spécialisé, qui oblige à suspendre les

routines discursives propres au monde savant, ou en tout cas à les hybrider avec d'autres logiques de mise en discours.

Ensuite, l'inscription doxique semble impliquer une forme de contextualisation temporelle, un repérage immédiatement lisible des objets du discours dans une chronologie imaginée, où s'organisent des motifs tels que l'origine, la filiation, la fondation, la reprise, etc.

Troisièmement, la doxa apparaît également comme une opératrice de mise en série, comme un système instable d'homologies entre des portions plus ou moins éloignées de l'encyclopédie.

Quatrièmement, et c'est sans doute l'aspect le plus saillant, la configuration doxique s'accompagne de divers marqueurs d'évidence, qui communautarisent l'objet du discours: le *topos* de l'opposition entre l'apparence et la vérité, le *topos* de l'allusion — qui joue de la dialectique du connu et du moins connu —, celui de la correction, qui, en mimant l'impossibilité d'une adhésion totale, s'inscrit tout de même sur l'horizon d'une telle adhésion.

Enfin, la configuration doxique induit une forme de pathémisation des objets du discours, les charge de contenus émotionnels qui débordent leur zone de pertinence originelle.

La question qu'il faudrait se poser à présent serait celle de savoir pourquoi Saussure semble se prêter particulièrement bien à une telle configuration, à la période envisagée (et peut-être à d'autres)? Quelles conditions biographiques, philologiques, scientifiques, historiques, voire politiques (comme suggéré à la fin de notre parcours) ont pu favoriser une telle intégration? Et qu'est-ce qui la distinguerait, cette intégration saussurienne, d'un parcours analogue accompli par une autre figure de la linguistique, ou par un objet de savoir, linguistique ou autre? Ce sont, là aussi, des questions qui appellent d'autres enquêtes que celle ébauchée ici.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Badir, Sémir (2015) «La passion Saussure. Approche rhétorique du thème saussurien en sciences du langage».
- Barthes, Roland (1957) *Mythologies*. Paris: Seuil.
- Barthes, Roland (1963) «L'activité structuraliste» *Lettres nouvelles*, 32; repris dans *Essais critiques*. Paris : Seuil, 1964, 221-228.
- Barthes, Roland (1964) «Éléments de sémiologie» *Communications*, 4, p. 91-135.
- Barthes, Roland (1966) «Introduction à l'analyse structurale des récits» *Communications*, 8, 1-27.
- Barthes, Roland (1967a) *Système de la mode*. Paris : Seuil.
- Barthes, Roland, (1967b) «Sur le "Système de la mode" et l'analyse structurale des récits» [Entretien avec Raymond Bellour], *Les Lettres françaises*, mars 1967; repris dans *Le grain de la voix. Entretiens 1962-1980*. Paris : Seuil, 1981, p. 49-62.
- Barthes, Roland (1973) «Saussure, le signe, la démocratie», *Le Discours social*, 3-4; repris dans *L'Aventure sémiologique*. Paris : Seuil, 1985, p. 221-226.
- Benveniste, Émile (1968a) «Structuralisme et linguistique» [Entretien avec Pierre Daix] *Les Lettres françaises*, 1242; repris dans *Problèmes de linguistique générale*, 2. Paris : Gallimard, 1974, p. 11-28.
- Benveniste, Émile (1968b) «Ce langage qui fait l'histoire» [Entretien avec Guy Dumur]. *Le Nouvel Observateur*, spécial littéraire, 210bis; repris dans *Problèmes de linguistique générale*, t. 2. Paris : Gallimard, 1974, p. 29-40.
- Chiss, Jean-Louis & Puech, Christian (2000) «Saussurisme et structuralisme dans les années 60-70 en France: Linguistique, théorie littéraire et philosophie», *Historiographia Linguistica: International Journal for the History of the Language Sciences / Revue Internationale pour l'Histoire*

des Sciences du Langage / Internationale Zeitschrift für die Geschichte der Sprachwissenschaften, 27 (2-3), p. 279-288.

Foucault, Michel (1966) *Les Mots et les Choses*. Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1969) «Qu'est-ce qu'un auteur?» *Dits et Écrits*, 1. Paris : Gallimard, 1994, p. 789-821.

Maingueneau, Dominique (1984) *Genèses du discours*. Liège: Mardaga.

Martinet, André (1969) «[Entretien dans la série] *L'Express va plus loin avec André Martinet*», *L'Express*, 24; republié en volume dans: A.A. V.V., *L'Express va plus loin avec ces théoriciens*. Paris : Robert Laffont, 1973, p. 127-152.

Mounin, Georges, 1968, *Ferdinand de Saussure ou le structuraliste sans le savoir*. Paris : Seghers, coll. «Philosophes de tous les temps».

Piaget, Jean (1968) *Le structuralisme*. Paris : PUF, coll. «Que sais-je?».

Puech, Christian (2005) «L'émergence de la notion de "discours" en France et les destins du saussurisme», *Langages*, 159, p. 93-110.

Trabant, Jürgen (2005) «Faut-il défendre Saussure contre ses amateurs? Notes item sur l'étymologie saussurienne» *Langages*, 159, p. 111-124.

Que faire, que penser des «manuscrits saussuriens » dans les théories du discours et du texte en France aujourd’hui?

DRISS ABLALI

CREM. UNIVERSITÉ DE LORRAINE

Mon intention ici n’est pas de contribuer à l’histoire des manuscrits saussuriens ou du second Saussure. J’en serais d’ailleurs empêché par la spécificité de mon titre, dont la visée est d’ordre épistémologique. Il s’agit d’essayer de comprendre le « retour à Saussure » à travers des textes qui demeurent encore assez largement méconnus et que les *Écrits* depuis presque une dizaine d’années ont pu rendre plus accessibles, malgré les insuffisances éditoriales de ce texte finement décrites par E. Sofia (2012).

Comme tous les retours — à Wittgenstein, à Vygotski, à Bakhtine, à Voloschinov, à Benveniste —, le retour à Saussure ne s’effectue pas non plus dans des conditions scientifiques pleinement euphoriques. L’histoire éditoriale singulière des textes saussuriens de linguistique générale ne cesse de diviser les linguistes. Le fossé s’élargit de plus en plus entre ceux qui considèrent que des différences majeures existent entre le Saussure du *CLG* et celui des manuscrits (Adam, Bouquet, Rastier, Utaker), et ceux qui pensent que les thèses fondamentales du second sont déjà présentes dans les éditions critiques (1968-1974) du *CLG* publiées par R. Engler (Arrivé, Normand, Trabant, Sofia).

Dans cette contribution, l’accent sera mis sur tout ce qui relève directement, dans le corpus saussurien, de la notion de «discours» et de son impact heuristique sur les théories du discours et du texte françaises ou francophones aujourd’hui.

Qu'on se rassure toutefois: ce que je proposerai ici en est un échantillon infime. On l'a compris: la prudence la plus méticuleuse s'impose. La route est, certes, bien fructueuse pour le philologue, mais riche en carrefours dangereux. Trois théoriciens du discours et du texte seront étudiés, de façon plus ou moins détaillée, à partir de ce retour aux manuscrits en lien avec les questions du «global» et du «transphrastique»: Jean-Michel Adam, Jean-Paul Bronckart et François Rastier. Un quatrième arrêt sera longuement marqué, pour terminer, devant les travaux de l'«analyse de discours à la française». Que devient la catégorie du «discours» dans les travaux des repreneurs actuels des manuscrits saussuriens? Quel usage en est-il donné qui permet à la catégorie de «discours» de se positionner vis-à-vis des autres concepts déjà établis pour activer une pratique disciplinaire particulière? Et sur quoi ces théoriciens du texte et du discours se basent-ils empiriquement pour soutenir qu'il existe chez Saussure une conception du discours qui a pour objectif de poser des outils conceptuels en vue d'appréhender et d'analyser en totalité la représentation discursive du sens telle qu'elle s'inscrit dans le matériau linguistique? En termes plus précis, Saussure serait-il aujourd'hui un linguiste qui théorise le discursif comme une manière d'appréhender la langue en mobilisant des structures d'un autre ordre que le signe? Ce que je cherche à pointer avec ces questions concerne le «fond commun», heuristique et épistémologique, sur lequel ces théories du discours et du texte, évidemment dans la variété des usages, reposent pour envisager, dans la diversité de leur approche discursive, les notes en question avec une épaisseur discursive qui va au-delà du syntagme. C'est donc à un exercice de réflexivité qu'invite la présente contribution.

LA LINGUISTIQUE TEXTUELLE D'ADAM: DE LA «NOTE»
SAUSSURIENNE SUR LE DISCOURS AUX GENRES

La bibliographie des travaux de J.-M. Adam depuis près de trente ans prouve, à l'évidence, son intérêt permanent pour les

catégories textuelles et discursives. Ses travaux, qui font autorité en la matière, sont au fondement de la linguistique textuelle. En effet, comme en témoignent ses écrits des années soixante-dix, Adam fait partie des premiers linguistes qui ont permis que la linguistique s'émancipe du cadre phrastique dans lequel elle a longtemps été cantonnée. De ses premières publications, ancrées dans le champ de la sémiotique, à ses derniers écrits, traitant de la textualité du discours littéraire, la place accordée au couple Texte/Discours a été constante mais de façon évolutive. Je ne cherche pas ici à faire une présentation de ce que Adam appelle aujourd'hui « l'Analyse textuelle des discours » et essaierai simplement d'opérer une lecture visant à comprendre l'impact des manuscrits saussuriens sur son cadre théorique des quinze dernières années en vue de traiter ce qu'il nomme la « dynamique socio-cognitive » des genres de discours.

Dans son livre *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, publié en 1999, c'est Saussure qui ouvre le premier chapitre, intitulé : « La langue n'est créée qu'en vue du discours ». Notons au passage que dans *Éléments de linguistique textuelle* publié en 1990, le nom de Saussure, comme précurseur de la linguistique du texte et du discours, n'y figure pas, alors que « la note sur le discours »⁸⁰ est connue depuis les années soixante-dix. Cette note est citée presque intégralement dans Adam (1999) pour être comparée à une autre note, celle du dialogue du sophiste de Platon. C'est ce que Adam indique explicitement dans cet extrait :

Si, comme le dit Saussure, la langue n'est créée qu'en vue du discours, alors on est en droit de se demander si la linguistique n'a pas, non seulement pour objet empirique, mais pour objet théorique cette unité de communication-interaction langagière qu'on appelle un TEXTE (ou un DISCOURS) et la nature des entrelace-

80. Pour plus d'éléments historiographiques et philologiques sur cette note ainsi que sur son appellation, voir Testenoire Pierre-Yves (à paraître) « Ce que les théories du discours doivent à Saussure ».

ments dans lesquels Platon lui-même voyait déjà la clé des faits de discours (1999: 24).

Ce qui retient l'attention d'Adam dans la note saussurienne est moins le liage ou la nature des entrelacements entre les unités du discours que l'appellation «Discours » que cette note met nommément en place de façon inattendue, si l'on n'a à l'esprit que le *CLG*. Au point que tout ce qui vient après la citation de Platon n'est mis en œuvre que pour appuyer le gain heuristique que représentent pour les sciences du langage, selon Adam, les catégories Texte/Discours. On remarque la référence, dans le même chapitre, à Hjelmslev, Bakhtine, Jakobson, Labov, Mahmoudian, Meyer et Pavel en vue de montrer que les deux catégories Texte/Discours, sont, depuis longtemps, les seuls objets empiriques de la linguistique.

Autre aspect du problème que je ne fais que mentionner concerne l'appropriation par Adam, dans ce livre, de la catégorie «Discours» telle qu'elle figure dans cette note des *Écrits* sans préciser⁸¹ le sens que Saussure lui-même en fait dans différents endroits de ses manuscrits, car cette catégorie est susceptible de participer à des constructions conceptuelles variées: «Discours» serait-il dans ce contexte interchangeable avec «parole», «ordre discursif», «langue discursive», comme cela arrive souvent dans d'autres citations de Saussure? En voici une par exemple, issue du Cours 1 (1907: 91), où la commutation nous paraît éclatante:

Pour qu'une forme pénètre dans la langue, il faut que 1° que quelqu'un l'ait improvisée et 2° improvisé à l'occasion de la parole, du discours, et il en est de même pour tous ceux qui sont tombés ensuite dessus (cité par Depecker 2009: 127).

81. Adam reconnaît lui-même quelques pages plus loin que « Le mot "discours" garde chez Saussure et chez Benveniste une relative ambiguïté » (1999: 29).

Car comme le dit à juste titre M. Arrivé, «chez [Saussure], on observe la propension à donner des noms différents à des concepts voisins, voire identiques» (1986: 53). L. Depecker le confirme également:

À bien des endroits, le *Cours de linguistique générale* s'avère problématique. L'ordonnancement en est profondément modifié, l'argumentation souvent abrupte, la terminologie fluctuante. Ainsi, on voit remplacés, des manuscrits d'étudiants, au *Cours* publié, «substance acoustique» par «substance phonique», «figure acoustique» par «signe matériel», «locution» par «complexus linguistique», etc. L'accumulation des déformations et gloses dues aux rédacteurs du *Cours* est impressionnante (2012: 4).

Il convient, avant de poursuivre, de préciser un ultime détail: commencer le premier titre du premier chapitre de ce livre en convoquant la note sur le discours n'est rien d'autre pour Adam que la légitimation de ce qu'il appelle, à partir de 1999, «l'Analyse textuelle des discours», laquelle remplace ce qu'il appelait dans les travaux précédents «la pragmatique du discours»⁸². Or cette note sur le discours pose d'abord une question épistémologique cruciale, celle des modalités d'énonciation et d'exposition des textes scientifiques qui doit être prise en compte pour rendre précises les frontières ainsi que les articulations entre concepts. Car il faut une solide armature conceptuelle pour envisager le «discours» comme un mode d'organisation transphrastique, pour le transformer en concept. Je reviens à Saussure pour remarquer ceci: qu'est-ce qui est discours pour lui? À quoi s'oppose-t-il? à phrase, à texte, à langue? Comment est-il structuré en un ensemble mobilisant des structures d'un autre ordre que celui du signe et du syntagme? Et dans quelles conditions est-il pris en charge dans l'analyse? En le coupant, dans une visée immanentiste, de ses conditions sociales de production? Ou plutôt en l'ouvrant sur

82. Voir Ablali 2013.

la collectivité comme moyen nécessaire d'articuler le langagier et le social? Ces questions sont complexes, et ne peuvent recevoir une réponse assurée qu'après un examen attentif de l'ensemble des textes saussuriens, car à un concept ne correspond pas forcément une nomination, nomination qui ne signifie pas que le concept soit pour autant défini.

Mon objectif ici, on l'a compris, est de noter les faits que laisse transparaître l'étude de la terminologie: comme on le verra dans la dernière partie de cette contribution, consacrée au champ de l'analyse de discours en France, les questions que je viens de poser, inévitables dans le cadre d'une approche discursive transphrastique, n'ont jamais fait l'objet d'une attention explicite par Saussure dans l'ensemble des manuscrits. Car la conceptualisation d'une catégorie comme «Discours» ne peut surgir brutalement dans une théorie quelconque, mais progressivement en étant épaulée par d'autres concepts avec lesquels elle peut cohabiter au sein d'un réseau complexe de notions et de postulats.

Mais dans un autre travail, publié, deux ans plus tard, dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Adam adopte une autre démarche, pour entrer dans la lecture et l'analyse des manuscrits saussuriens, en portant un regard philologique très détaillé sur des points de théorie de linguistique générale. Le ton est donné dès les premières lignes de l'article où l'auteur précise l'ancrage de sa réflexion sur Saussure, placé dans le sillage des travaux de Bouquet, pour montrer que le linguiste genevois pourrait être un «précurseur de l'analyse des discours (?)» :

Ma réflexion trouve son point de départ dans les affirmations du paragraphe terminal de l'*Introduction à la lecture de Saussure* de Simon Bouquet (1997) (Adam 2001: 201).

Et ce n'est pas n'importe laquelle des thèses de Bouquet qui est citée. L'accent est encore une fois mis sur les différents secteurs de la discipline, dont l'analyse du discours:

Peut-on dire, face à sa théorie syntagmatique de la valeur, que, de par sa non-élaboration de la notion de parole (ou de «discours»), Saussure a manqué, dans son programme, à poser les questions épistémologiques propres à permettre des théories de la compétence syntaxique, de la pragmatique linguistique ou de l'analyse du discours? (Bouquet cité par Adam: 2001: 202).

Adam considère ainsi que le projet saussurien donné dans la note sur le discours semble «annoncer la linguistique énonciative de Benveniste». Une thèse qui semble difficilement vérifiable surtout lorsqu'on sait que dans tous les manuscrits de Saussure, le discours, en tant que réalisation effective, ne peut franchir les limites du syntagme. Saussure sur ce point est, heureusement, parfois très explicite:

Cette [opposition] continue entre les membres du groupe, qui assure le choix d'un élément au moment du discours [...] au moment où le syntagme se produit, le groupe d'associations intervient (cité par Turpin 1995: 82-83).

Comment peut-on voir dans une conception du discours limitée au syntagme un geste qui fonde la linguistique énonciative, alors que chez Benveniste le discours transcende le cadre du syntagme?

La phrase, création infinie, variété sans limite, est la vie même du langage en action. Nous en concluons qu'avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours. Ce sont là vraiment deux univers différents, bien qu'ils embrassent la même réalité, et ils donnent lieu à deux linguistiques différentes, bien que leurs chemins se croisent à tout moment (Benveniste 1966: 130).

B. Turpin fait, avant moi, la même remarque, et sa conclusion est catégorique:

C'est peut-être pourquoi Saussure abandonnera en ce sens le terme de discours à partir du Cours III, le remplaçant par syntagmatique : le mot avait en effet peut-être trop tendance à glisser vers la notion de parole (1995: 261).

Du coup, dans la note sur le discours, comme dans d'autres fragments des manuscrits saussuriens, on est très loin de la conception du discours qui a été développée par les spécialistes de l'Analyse de discours française, comme on le verra plus bas, qui ont toujours défini le discours, depuis Pêcheux, comme un véritable nœud où s'entrecroisaient des fils linguistiques, situationnels, sociaux et politiques, ce que R. Robin appelle, à propos de l'opposition langue vs parole, «une mise à l'écart du hors-texte» (1979: 70).

Autre aspect heuristique de cette affiliation, que je ne fais également que signaler: Adam va encore plus loin dans ses lectures philologiques de la masse des manuscrits saussuriens, au point qu'il est possible, selon lui, d'alléguer que les légendes germaniques et le vers saturnien sont «une tentative d'analyse d'un genre discursif, d'une pratique discursive»; ou comme «engagé dans une analyse d'une pratique discursive, il [Saussure] espérait décrire les contraintes que le genre imposait à la langue» (2001: 215).

Ici une mise au point terminologique s'impose: il est très difficile de penser que, parce que la légende et le vers saturnien sont en lien direct ou indirect avec la notion de genre, les analyses de Saussure ont tendance à théoriser la généricité. Le genre est d'abord un mot qui n'a aucune place explicite dans la réflexion du métalangage saussurien. Il n'y a naturellement pas lieu de s'en étonner: sous son sens moderne, la notion de genre a été introduite en linguistique à une époque qui rendait difficile, voire impossible que Saussure la connût. Ensuite pour mettre en place

cet impact du genre sur la langue, il faut une sémiotique des genres qui rattache les textes à la langue par un discours et à un discours par la médiation d'un genre. Or les analyses saussuriennes sont menées loin de toute réflexion qui a pour objectif la sémiotisation des supports de cette médiation. C'est en ce point qu'on peut poser une autre question: si Saussure est vraiment un précurseur de la généricité, pourquoi aucune théorie du genre ne s'en réclame encore? Pour orienter cette question vers une autre perspective: si le genre était pour Saussure un espace de contraintes, quels sont les préceptes épistémologiques et heuristiques que ses analyses appellent pour décrire en totalité les textes, non comme une juxtaposition de phrases, mais comme un espace d'interactions où des impositions morpho-syntaxiques, énonciatives, argumentatives, rhétoriques sont dictées par cette appartenance à un genre quelconque? Et dernière question pour préciser mon propos: pourquoi les analyses textuelles d'Adam lui-même ne revendiquent-elles pas l'enracinement saussurien dans sa théorie du genre? Il est indispensable de citer ici les plus importants d'entre eux: j'insiste peu, je me contente de remarquer que le nom de Saussure est totalement absent dans *Le texte littéraire* (Adam & Heidmann 2009) et dans *Textualité et intertextualité des contes. Perrault, Apulée, La Fontaine, Lhéritier...* (Adam & Heidmann 2010). Il ne figure pas non plus dans les bibliographies. Les analyses linguistiques du texte littéraire que l'on lit dans ces deux livres sont d'une puissance heuristique, philologique et épistémologique indiscutable. Elles n'avaient besoin à aucun moment du silence de Saussure pour poser les fondations de la généricité. Je laisse donc pendantes ces simples constats, non toutefois sans avoir formulé une ultime remarque. Je rappelle simplement qu'un autre linguiste, reconnu aussi pour ses travaux sur le genre, ne considère pas le maître genevois comme un artisan de la généricité. Position théorique qui me reconforte dans les remarques que je viens de faire. Car si J.-P. Bronckart prend le soin de ne pas se trouver des précurseurs, sur la question du genre, en la personne de Saussure, il procède, par contre, de façon à la fois

prudente et téméraire en se livrant sur lui à des gloses métalinguistiques qui mettent en place l'enracinement saussurien de son interactionnisme socio-discursif.

L'INTERACTIONNISME SOCIO-DISCURSIF DE BRONCKART: DU SIGNE SAUSSURIEN À L'ARCHITECTURE TEXTUELLE

Pour analyser le discours, la réflexion, menée par Bronckart, depuis trois décennies, met en place les modalités de manifestation et d'articulation des contraintes que le social, les opérations psychologiques et la langue exercent sur les textes. Dans cette approche psychologique, issue de l'interactionnisme socio-discursif, il découle que les propriétés des langues exercent une contrainte sur la totalité des paliers de la textualité. La thèse revient à dire que l'analyse des activités langagières ne peut s'effectuer que par leur insertion dans une unité supérieure, celle des «types de discours». Ce qui engage à considérer les types de discours («discours interactif», «récit interactif», «discours théorique», «narration»), comme le niveau fondamental pour la catégorisation des textes, dans le cadre duquel se construisent et se développent les diverses formes des activités langagières. Le sens des textes est donc subordonné à un ensemble de critères linguistiques et non linguistiques, imposés par la pratique sociale : la langue, les processus psychologiques et le social exercent une codétermination sur les textes. En somme, le modèle de Bronckart, à la différence des modèles littéraires, narratologiques et linguistiques, inverse la dominance des genres sur les types de discours : les critères de groupement des textes ne sont pas les genres mais les types de discours et les pratiques qui leur correspondent. Si les genres possèdent des propriétés distinctes qui ne sauraient être décrites avec le même jeu de descripteurs, ils relèvent d'un type de discours qui les détermine et leur impose des contraintes modales, tant linguistiques que stylistiques ou énonciatives. En ce sens, l'étude des textes ne saurait faire l'économie de celle des types, mais pourrait toutefois éluder celle des genres.

Sur la question qui me préoccupe ici, celle de la place des manuscrits saussuriens dans l'interactionnisme socio-discursif, il est primordial de noter, de prime abord, que pour Bronckart, Bulea & Bota «le corpus saussurien doit être pris en considération dans sa totalité, avec ses avancées et ses fulgurances tout autant qu'avec ses hésitations, ses imprécisions ou ses contradictions» (2010: 11). Contrairement à Bouquet, par exemple, qui qualifie le *CLG* de texte «apocryphe», d'«impression fallacieuse», de «produit peu fiable», de texte qui «a dramatiquement déformé la pensée de Saussure», l'interactionnisme de Bronckart puise ses réflexions dans tout le corpus saussurien, y compris le *CLG*. Mais il retient ce modèle des manuscrits saussuriens pour soutenir que

d'une part les textes et/ou discours constituent les seules manifestations empiriquement attestables des actions langagières humaines (la langue n'est qu'un construct ; les phrases et les morphèmes ne sont que des « découpes abstraites »), et d'autre part que c'est au niveau de ces unités globales que se manifestent le plus nettement les relations d'interdépendance entre les productions langagières et leur contexte actionnel et social (Bronckart 1996: 12).

Contrairement à d'autres théories textuelles ou discursives qui insistent sur les occurrences de «discours» ou de «discursif» telles qu'elles sont mises en œuvre dans les manuscrits saussuriens, le modèle de Bronckart laisse, lui, entrevoir une influence issue de la conception saussurienne du signe.

Dans son article du numéro des *Cahiers de l'Herne* (2003) consacré à Saussure, le modèle de l'architecture textuelle que Bronckart développe depuis trois décennies pour lier l'étude du langage à celle de la pensée est très marqué par la conception psychique des signes venant de Saussure:

La thèse de l'interactionnisme, et en particulier celle de Vygotski (1934/1997), est alors que c'est l'intériorisation des signes de la langue naturelle en usage dans l'environnement qui est la condi-

tion de la transformation du psychisme pratique en une pensée consciente. Mais il reste à démontrer pourquoi et comment s'opère cette transformation, et c'est sur ce point que la théorie saussurienne nous semble fournir des éléments de compréhension décisifs» (2003a: 101).

Ainsi se lit explicitement, dans un autre texte de 2010, ce souci d'enracinement psychique des signes dans les textes saussuriens:

Selon l'analyse saussurienne, les signes ont cette propriété radicalement nouvelle dans l'évolution de constituer des cristallisations psychiques d'unités d'échange social, et leur intériorisation entraîne dès lors inéluctablement cette socialisation du psychisme qui, comme le soutenait Vygotski (1934/1997), constitue la propriété majeure du fonctionnement psychologique proprement humain (2010: 22).

Pour montrer comment les capacités humaines sont les produits des interactions entre dimensions biologiques, psychologiques, sociologiques et langagières, Bronckart retient trois points de la pensée saussurienne qui montrent que la langue demeure toujours sous le contrôle ultime du social, et que toutes les productions langagières sont de nature fondamentalement sociale. Ces trois points, on peut les résumer de la façon suivante: le caractère fondamentalement social de la langue; son articulation à l'activité collective humaine; l'historicité du langage, comme le résume également cette citation de Bronckart, qui revient fréquemment dans ses écrits: «la langue se transforme avec le temps, sous l'effet des forces sociales, et elle est ce faisant porteuse de significations contraignantes élaborées par les générations précédentes» (Bronckart 2003: 101). Quelle est donc la place et la fonction de ces trois aspects de la pensée saussurienne dans l'interactionnisme sociodiscursif que conduit Bronckart, comme une variante de l'interactionnisme social, pour l'analyse des activités langagières?

Sur le caractère social de la langue, ce positionnement renvoie à une prise de position ayant trait au statut de l'interactionnisme des activités langagières comme des conduites humaines socialement contextualisées, construites, gérées, revendiquées par des formations sociales particulières. Les textes, par exemple, sont ainsi conçus comme une «production verbale située» :

[...] chaque texte est en relation d'interdépendance avec les propriétés du contexte dans lequel il est produit ; chaque texte exhibe un mode déterminé d'organisation de son contenu référentiel ; chaque texte est composé de phrases articulées les unes aux autres selon des règles compositionnelles plus ou moins strictes; chaque texte enfin met en œuvre des mécanismes de textualisation et de prise en charge énonciative destinés à lui assurer sa cohérence interne (Bronckart 1996 : 73-74).

Sur l'articulation de la langue à l'activité collective humaine, Bronckart allègue fermement que les activités langagières demeurent sous le contrôle du social, en l'occurrence des accords ou conventions qui s'y établissent:

Cet état de langue collectif est donc le niveau où s'exerce le contrôle social, ou encore l'activité normative des générations de locuteurs, et nous le qualifierons dès lors de langue normée («degré» de langue qui est par ailleurs celui que tentent d'appréhender et de décrire les grammairiens ou linguistes) (Bronckart 2008: 54).

C'est souvent cette citation de Saussure, repérée dans plusieurs écrits de Bronckart, qui lui permet de soutenir que c'est la société qui constitue le siège véritable de la langue:

Le langage est un phénomène ; il est l'exercice d'une faculté qui est dans l'homme. La langue est l'ensemble des formes concordantes que prend ce phénomène chez une collectivité d'individus et une époque déterminée (Saussure 2002: 129).

Quant à l'historicité du langage, Bronckart, toujours appuyé par le maître genevois, affirme que les propriétés spécifiques des conduites humaines constituent le résultat d'un processus historique de socialisation, rendu possible notamment par l'émergence et le développement des instruments sémiotiques. Citons-le:

La position du linguiste genevois était en fait que les discours/textes constituent le milieu de vie premier, ou fondamental, des phénomènes langagiers: c'est dans le cadre de leur mise en œuvre synchronique (leur production ou leur interprétation), ainsi que dans le cours de leur transmission historique, que les valeurs signifiantes des signes se construisent, et qu'elles se transforment en permanence: «Toutes les modifications, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) se font exclusivement dans le discursif. Il n'y a aucun moment où le sujet soumette une révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et crée à tête reposée des formes nouvelles [...] qu'il se propose, (promet) de "placer" dans son prochain discours. Toute innovation arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais se produit donc à propos du langage discursif» (Bronckart 2009: 95).

Un autre extrait des manuscrits saussuriens, cité à plusieurs reprises dans différents écrits de Bronckart, lui permet d'enrichir et de solidifier sa conception des textes comme construction sociale :

la langue est maniée par une masse sociale, [...] elle est une convention établie par la collectivité. Mais il faut bien voir que les forces sociales agissent sur elle en fonction du temps: la langue est solidaire du passé, et cette solidarité, à chaque instant, met en échec la possibilité d'un libre choix (Saussure *In* Godel 1957: 86).

Comme on l'a aperçu dans les différentes citations de Bronckart, on remarque tout spécialement le faible impact, sur son

interactionnisme socio-discursif, de la fameuse «note sur le discours» de Saussure, qui est à coup sûr très loin d'une conception du discours qui a pour objectif de théoriser le discursif. Je remarque également au passage que sur le modèle saussurien du signe, Bronckart a pu introduire des dimensions manifestement manquantes ou sous-estimées dans son modèle initial (1997) pour mettre en place le modèle de l'architecture textuelle, très proche de celui de la sémantique de Rastier.

LA SÉMANTIQUE DE CORPUS DE RASTIER

La vue la plus novatrice – selon moi – dans la pensée de Rastier tient à ce qu'elle réunit les thèses des théories linguistiques et textuelles traditionnellement envisagées dans des espaces disciplinaires distincts. Une telle réflexion épistémologique montre bien le recul qui est le sien face aux postulats du paradigme « logico-grammatical » en sciences du langage. C'est précisément en ce point qu'il conçoit la sémantique comme une discipline fondée sur des critères et des principes épistémologiques spécifiquement linguistiques.

Pour essayer de répondre à la question qui est visée ici, sur la place qu'occupent les manuscrits saussuriens dans la typologie des genres et des discours de Rastier — lequel considère que « le texte est pour une linguistique évoluée l'unité minimale, et le corpus l'ensemble dans lequel cette unité prend son sens » (Rastier 2005 : 31) —, je partirai d'abord de la question du point d'entrée dans le corpus saussurien: de quel Saussure est-il question dans la sémantique des textes? Celui du *CLG*? Des *Écrits*? Ou de celui de l'ensemble des manuscrits non publiés? Dans le sillage de Bronckart, Rastier confie: «En somme, les manuscrits sont les seuls écrits authentiques à partir desquels l'on doit travailler, les cahiers d'étudiants et le *Cours* n'étant que des documents annexes et complémentaires» (Rastier 2005a).

Ainsi la thèse de ce dernier fragment se poursuit-elle dans le suivant : «Sans s'arrêter à l'évidence qu'il faut lire l'ensemble du

corpus saussurien pour comprendre la pensée de F. de Saussure» (2012: 8). Mais au sein de ce corpus, il y a des priorités que Rastier nomme la «hiérarchisation des sources» :

Du point de vue philologique, le critère de l'authenticité prime sur les autres et conduit à renverser la hiérarchie courante en distinguant deux sources de première main, une source de seconde main, une troisième (le *CLG*) ; soit donc la hiérarchie élémentaire : Œuvres publiées > manuscrits > cahiers d'étudiants > *CLG*. Le caractère lacunaire des manuscrits et des cahiers d'étudiants n'a rien de dirimant, puisqu'il est ordinaire dans ces genres. Pour caractériser un auteur, mieux vaut un autographe lacunaire qu'un apocryphe complet (Rastier 2012: 14).

Cette hiérarchisation des sources annoncée de façon si solennelle n'est rien d'autre pour Rastier que le projet – lui aussi inscrit dans la lignée de Saussure – de construire une sémantique de corpus: ce retour au saussurisme dans la sémantique de Rastier coïncide avec la publication des *Écrits* en 2002, alors que les œuvres majeures des années 80, *Sémantique interprétative* (1987) et *Sens et Textualité* (1989) ne lui consacrent qu'une place très réduite.

Pour dire les choses autrement, qu'est-ce que le Saussure des manuscrits pourrait apporter aux enjeux épistémologiques de la sémantique de corpus? Pour éviter de consacrer la totalité de cette section de ma contribution à m'enliser dans la présentation de la sémantique de Rastier, il convient d'abord de limiter sévèrement le champ d'attraction du rapport Saussure/Rastier. Je me contenterai donc d'évoquer les problèmes sous les quatre aspects suivants.

DU POINT DE VUE ÉPISTÉMOLOGIQUE

Les manuscrits saussuriens selon différents écrits de Rastier confèrent une portée épistémologique et méthodologique à la linguistique et pourraient faire émerger, selon lui, de nouveaux

paradigmes loin du réductionnisme des approches théoriques formelles, cognitives et pragmatiques. C'est en s'appuyant sur différents passages des manuscrits saussuriens qu'il dénonce, depuis *Sémantique et recherches cognitives* (1991), dans une réflexion épistémologique, certaines impasses de la recherche en sciences du langage. Rastier sur ce point est explicite:

On assiste en effet à tout à la fois à une relecture de l'œuvre de Saussure, facilitée par l'extension du corpus, et à un regain d'intérêt pour le saussurisme, favorisé sans doute par la faillite théorique et pratique du chomskysme, la faiblesse descriptive du cognitivisme et l'anecdotisme de la pragmatique ordinaire (2005a).

Mon objectif ici ne consiste pas à entrer dans les détails des faillites et des crises. Je dirai simplement que Chomsky est récusé pour l'universalisme et le déterminisme génétique de sa théorie, le cognitivisme à cause de ses postulats mentalistes, et la pragmatique parce que limitée à l'énoncé.

DU POINT DE VUE DE LA DÉONTOLOGIE

Le champ de la sémantique rastierienne est fondé sur l'exclusion des paradigmes logique, ontologique ou psychologique, afin de décrire, pour l'interprétation du sens, un espace linguistique autonome. Le champ sémantique est dessiné par opposition au mentalisme logique ou philosophique, qui dans toutes ses formes historiques réduit la langue à un «instrument», permettant de «représenter» une réalité extérieure. Et le rapport avec Saussure? Il s'instaure par le biais de l'aspect déontologique de sa conception du signe: une pensée sans ontologie, comme en témoigne l'article de Rastier (2003) publié dans les *Cahiers de l'Herne*: «Le silence de Saussure ou l'Ontologie refusée».

Les affirmations de Rastier sont sans ambiguïtés sur ce sujet: le langage est le seul réel que la sémantique des textes ait à connaître (1992). Ou encore: «notre froideur à l'égard de l'ontolo-

gie s'explique parce que la dévotion à l'Être a toujours empêché, depuis la condamnation platonicienne des sophistes, renouvelée jusqu'à Russell, la constitution d'une sémiotique générale, et plus particulièrement d'une sémantique des textes» (1995: 15). Rastier se positionne en rupture avec les préoccupations ontologiques élaborant ainsi ce qu'il nomme une *dé-ontologie* qui mène vers une conception praxéologique de la textualité, une conception qui étudie le texte comme globalité. Rompre avec l'ontologie permet à la sémantique néo-saussurienne de concilier dans la même figure fermée le signifiant sensible et le signifié intelligible. Et pour appuyer ces postulats, c'est encore Saussure qui vient à la rescousse, comme en témoigne cette citation des *Écrits*, lue souvent dans les travaux de Rastier:

Ce qui n'existe pas, ce sont a) les significations, les idées, les catégories grammaticales hors des signes; elles existent peut-être extérieurement au domaine linguistique; c'est une question très douteuse, à examiner en tout cas par d'autres que le linguiste (Saussure 2002: 73).

DU POINT DE VUE DE LA DUALITÉ «NON ANTINOMIQUE» LANGUE VS PAROLE

Un autre axe saussurien sur lequel se base Rastier pour récusar la problématique de la référence concerne l'opposition «langue» vs «parole».

Rastier dans le sillage de Bouquet part, pour poser les jalons de l'ancrage linguistique de sa sémantique, de deux extraits saussuriens, l'un tiré du *CLG*, l'autre des *Écrits*, lesquels permettent selon lui de voir avec précision le gain pour la linguistique de franchir les limites de la phrase. Dans la dernière page du *CLG*, tout le monde a en tête la fameuse phrase finale du livre – « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Or il s'avère, comme ne cesse de le répéter Bouquet, qu'une phrase de ce genre ne figure à au-

cun moment dans les manuscrits de Saussure. Je serai, encore une fois, extrêmement bref sur ce point, qui risquerait de m'entraîner très loin. Pour entrer vite dans le vif du sujet, Rastier rappelle que le programme des *Écrits* est celui de deux linguistiques complémentaires, linguistique de la langue et linguistique de la parole. Dans le dernier écrit connu de Saussure sur la linguistique générale, en 1912, on peut lire clairement que Saussure semble poser comme évident le caractère pleinement complémentaire des deux linguistiques : « La linguistique [...] comporte deux parties : l'une qui est plus près de *la langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de *la parole*, force active, et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage » (Saussure 2002 : 273).

Et voici les commentaires de Rastier au sujet de ce qu'il qualifie d'«opposition non antinomique de la dualité langue vs parole»:

La lecture des leçons et manuscrits de Saussure confirme que Bally a gommé l'apport de Saussure à la linguistique de la parole. En outre, les deux linguistiques, celle de la langue et celle de la parole, sont restées séparées parce que la linguistique des normes n'a pas encore été construite. [...] Les deux linguistiques, celle de la langue et celle de la parole, que Saussure cherchait explicitement à articuler, restent unies par l'espace des normes. Le niveau des genres est bien le niveau stratégique qui permet de passer de la généralité de la langue aux particularités des textes (Rastier 2011: 36-38).

Ce geste épistémologique, unifiant langue et parole, permet à Rastier d'introduire via la question des genres ce qu'il pense être le chaînon manquant pour l'interprétation du sens. Les genres, comme un espace de normes, permettant de lier les régularités singulières avec les régularités communes, assurent ainsi un rôle de médiation entre les deux pôles de la dualité langue et parole. C'est par l'exploitation des corpus, répète souvent Rastier, qui tiennent compte des frontières des discours et des genres que l'on

peut restituer, pour une langue, les normes linguistiques en vigueur.

DU POINT DE VUE DE LA SÉMIOSIS TEXTUELLE

Dans les écrits des dix dernières années de Rastier, celui-ci affiche explicitement son statut de continuateur des études textuelles de Saussure, notamment des légendes germaniques et des anagrammes, études qu'il juge «peu exploitées» par les études textuelles. C'est en effet à partir de ces études qu'il procède à l'adoption de la thèse herméneutique que le global détermine le local. Il voit dans ces textes saussuriens qui s'interrogent sur la structure sémantique et leurs liens phoniques l'esquisse de l'exigence de globalité que définit la condition herméneutique du primat du *global* sur le local, puisque c'est la connaissance des caractéristiques du texte qui permet d'assigner du sens à la phrase et au signe. Les remarques de ce type sont fréquentes chez Rastier; voici la plus pertinente:

Ce principe conduit à un dépassement de la problématique logico-grammaticale en linguistique, pour laisser place à une réflexion sur le texte qui permette de penser la détermination du textuel sur le morphosyntaxique (Rastier 2009).

Quels sont donc ces procédés saussuriens de la textualité qui permettent une telle affirmation? C'est en ce point qu'on peut faire intervenir la question déjà fugitivement alléguée ci-dessus de la sémiosis textuelle que Rastier définit comme le réseau des relations entre signifiés au sein du texte. Si la sémiosis est la relation fondamentale qui unit les deux faces du signe, le signifiant n'est pas la seule voie sensible permettant d'accéder au signe. Rastier pose fermement cette hypothèse:

Dans son principe, la sémantique interprétative est un développement de la sémantique différentielle de tradition saussurienne.

Dans cette problématique, le sens est fait de différences et le concept fondamental est celui de valeur. [...] Ainsi, la valeur n'est pas un signe, mais une relation entre signifiés. [...] Outre ces principes saussuriens classiques, on peut définir une valeur en contexte. On pourrait penser que les valeurs contextuelles ne font que modifier secondairement, par des nuances, la valeur en langue. Au contraire, la valeur en langue est surdéterminée par la valeur en contexte et n'importe quel trait sémantique défini en langue peut être annulé ou virtualisé par le contexte, local voire global (2011: 29-20).

Le contexte est ainsi un réquisit herméneutique, dès lors que l'on conçoit le texte comme composé d'autres normes que celle du système fonctionnel de la langue à l'œuvre dans le texte, et que l'on s'engage par là à penser leur relation. Je rends la parole à Rastier pour expliciter ce réquisit herméneutique:

Les études sur les anagrammes témoignent d'une réflexion fondamentale sur les corrélations entre plans des signifiants et des signifiés. On ne trouve pas chez Saussure une théorie du signe isolé, mais plus qu'une théorie du signe, une réflexion approfondie sur la notion d'entité linguistique, liée à la fin de la clôture ontologique (Rastier 2009).

L'appui épistémologique qu'apportent les manuscrits saussuriens à la sémantique de corpus est un rempart, juge Rastier, contre le cognitivisme orthodoxe qui repose, selon lui, sur une conception «traductionniste» et dénotative du sens, et contre le paradigme de la référence dominant aujourd'hui dans les sémantiques vériconditionnelles et cognitives. C'est ce qu'il indique explicitement dans ce passage:

Appuyée sur la sémiologie, une linguistique saussurienne renouvelée semble à présent la seule qui puisse rendre compte de ces phénomènes complexes et permette de concevoir trois complémentarités générales: (i) celle des niveaux de langage et de description

(de la ponctuation et de la prosodie à la sémantique); (ii) celle des paliers d'organisation et de complexité: du mot à la période, au texte, au corpus; (iii) celle des systèmes de signes à l'œuvre dans les documents polysémiotiques, en premier lieu les textes multimédia (2005a).

Cette «linguistique saussurienne renouvelée» dont parle ici Rastier a-t-elle remis en question les fondements épistémologiques du champ de l'analyse du discours, essentiellement centrés sur les conditions de production des discours ? C'est à cette question que m'amène la dernière partie de ma contribution.

LES MANUSCRITS INTROUVABLES DANS L'ANALYSE DE DISCOURS FRANÇAISE

Au nom de Saussure, les linguistes se divisent, parce que Saussure lui-même porte cette division, qui s'image dans la dichotomie facile, opposant le Saussure du *Cours de linguistique générale* (d'autant plus clair et froid qu'il est commenté d'après la lecture des éditeurs) à celui des Anagrammes (où rôde l'obscur folie du décryptage, des associations cachées dans les vers saturniens). L'herméneute renié par l'universitaire, la schizophrénie s'employant à défaire la nuit ce que la manie des dichotomies avait tissé: pour ou contre Saussure, toutes les combinaisons du positif au négatif ont été essayées, sans épuiser le secret du «projet saussurien» (Gadet & Pêcheux 1981: 52).

Cinq pages plus loin:

On ne peut saisir la théorie de la valeur qu'en liant fondamentalement le travail sur les Anagrammes et la réflexion du *Cours de linguistique générale* (Gadet & Pêcheux 1981: 57).

Ces deux citations, je ne les ai pas choisies au hasard. Si je les cite, c'est parce qu'elles sont révélatrices du statut de la réflexion

xion de Saussure dans le champ de l'analyse du discours. Elles sont doublement représentatives d'un mode de pensée assez fréquent: d'une part par la présence de Saussure, d'autre part par le rejet avec lequel cette présence est signalée. Pour donner sans détour mon point de vue sur ces questions, disons que Michel Pêcheux connaissait bien le Saussure des manuscrits. Dans ses travaux des années soixante-dix, je pense notamment à son article avec Haroche et Henry⁸³, il est question des notes personnelles de Saussure sur le personnage dans la mythologie germanique. *Les Sources manuscrites du Cours de Linguistique générale* de 1957 publié par Godel est cité. Mais Saussure dans les autres branches de l'AD de l'époque de Pêcheux dont la visée était d'articuler les aspects historiques et linguistiques du discours, est réduit aux grandes thèses du *CLG*. Saussure est vu comme un immanentiste qui n'accorde aucune place à la parole, encore moins à ce que Pêcheux appelait les « extérieurs » du discours. Or à lire certains fragments des Écrits, ces extérieurs ont leur place dans les manuscrits. En témoigne, entre autres, cette citation:

La langue est un fait social. L'individu, organisé pour parler, ne pourra arriver à utiliser son appareil que par la communauté qui l'environne, — outre qu'il n'éprouve le besoin de l'utiliser que dans ses rapports avec elle. Il dépend entièrement de cette communauté; sa race est indifférente (sauf peut-être pour quelques faits de prononciation). Donc en ceci l'homme n'est complet que par ce qu'il emprunte à son milieu (Saussure 2002: 112).

J.-J. Courtine, dans un article daté des années 90, explique clairement cette volonté, qu'ont tous ces travaux en commun, de couper avec la définition saussurienne de l'objet «langue»:

83. «La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours».

La plupart des textes d'analyse du discours débutaient ainsi : la dichotomie langue/parole « fait obstacle » au projet d'analyser le discours. Le rapport de la théorie saussurienne à l'objet de la linguistique était généralement présenté sous la métaphore de ce qui enserme, comprime ou contraint. Un « corset », qu'il faut « faire éclater » (Robin 1973 : 79), un « verrou » qu'il faut « faire sauter » (Guespin 1971 : 11), un « édifice » où l'on respire une « atmosphère appauvrie » qu'il faut « démolir » (Guespin 1971 : 12-14), ou bien enfin un « vieux modèle » dont il faut soumettre le « blocus » à une « action érosive » (Guespin 1976 : 47-48) (Courtine 1991 : 157).

La question que je me pose à propos de cette citation est la suivante : où en est-on aujourd'hui ? plus précisément dans ce que D. Mالدidier appelle, après la mort de Pêcheux, dans la préface du numéro 81 de la revue *Langages* publié en 1986, « continuer — autrement — l'analyse de discours », ou ce que D. Maingueneau appelle les « tendances françaises » de l'AD ? Dix ans après la publication des *ELG* et des études sur la légende et les anagrammes, textes où l'on lit l'intérêt récurrent que le linguiste suisse accorde à la langue dans ses interactions avec le social. Dans ces nouveaux textes qui posent un lien évident entre la langue et son extérieur, que devient Saussure chez les continuateurs de Pêcheux, lui qui avait pris le temps de lire le *CLG* et les notes manuscrites disponibles à son époque, comme il l'écrit dans l'un des chapitres de *La Langue Introuvable*, publié avec F. Gadet, et qui s'intitule pertinemment « Deux Saussure ? ».

Dans le *Dictionnaire d'analyse de discours*, publié en 2002, aucune référence aux manuscrits. Saussure est toujours vu et cité comme un théoricien qui réduit l'analyse de l'objet de la linguistique à l'analyse de la langue. L'entrée « discours », rédigée par Maingueneau, qui fait à peu près six pages, énumère toutes les acceptions de la notion dans différentes tendances de l'AD, allant de la linguistique énonciative à la pragmatique en passant par les analyses interactionnistes et les théories de l'argumentation, ne souffle mot de la note sur le discours, pourtant connue depuis les

années 70, ou des manuscrits saussuriens. Et dans les autres entrées concernant le «social», les linguistes ont observé encore une fois le silence. C'est le cas aussi des travaux de P. Charaudeau, où on lit ceci dans un article datant de 2010:

Chez Saussure, l'opposition *langue/parole* justifiant l'évolution des structures de la langue par l'effet de retour de l'exercice individuel de la parole; le sujet est ici une entité dite sociale mais en réalité disparaissant dans le système de la langue.

Dans le numéro 34 de la revue *Semen*, publié en 2012, pertinemment appelé *Texte, discours, interactions – Nouvelles épistémologies*, et édité par M.-A. Paveau, le Saussure du manuscrit est toujours introuvable, sauf dans la contribution d'un sémanticien, G. Achard-Bayle, mais seulement pour évoquer des questions en rapport avec la réalité et la vérité selon R. Martin. On observe le même silence dans toutes les branches de l'analyse de discours, alors qu'Adam, comme on l'a lu plus haut, considère le Saussure des manuscrits comme le «précurseur de l'analyse des discours» (2001: 202). Or aucune figure de ce champ de recherche en France, se donnant le discours comme objet empirique, ne mentionne les manuscrits saussuriens. Aucune référence dans les travaux de P. Charaudeau, J. Authier-Revuz, S. Moirand, S. Branca, M.-A. Paveau, aucune référence aux notes saussuriennes sur le discours ni à l'autre lieu d'ancrage de la langue, la collectivité⁸⁴, eux dont les recherches articulent les aspects sociaux,

84. «Si ce milieu de la collectivité change toute chose pour le système de signes, ce milieu est aussi dès l'origine le véritable endroit de développement où tend dès sa naissance un système de signes : un système de signes proprement fait que pour la collectivité comme le vaisseau pour la mer. Il n'est fait que pour s'entendre entre plusieurs ou beaucoup et non pour s'entendre à soi seul. C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale: la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments *internes* et non *externes*, tel est notre point de vue » (2002 : 289-290).

historiques et linguistiques dans le traitement du discours. Pour ne citer que les noms allégués plus haut, je crois pouvoir avancer qu'ils — eux qui connaissaient l'existence des manuscrits — n'en ont tenu compte de façon significative dans leurs travaux. Qu'on se rassure : je me garderai de spéculer sur les raisons de cette méconnaissance ou distance à l'égard des manuscrits saussuriens. Je me contenterai de l'exception qui s'impose.

Un seul fait figure de réelle exception dans la famille des analystes de discours, J. Guilhaumou, qui n'est pas linguiste, mais historien de discours. Dans son livre, *Discours et événement*, c'est Saussure qui ouvre la première section de la postface, intitulée «La connexion empirique entre la réalité et le discours». Le ton est donné dès le titre de cette section: «Le retour à Saussure». Mais de quel Saussure s'agit-il? Pour quoi faire? Les deux questions ont l'air d'être futiles. J'ai la faiblesse de penser qu'elles ne le sont pas : elles vont me permettre de repérer ce qui rapproche, à partir des manuscrits, les deux objets, «réalité» et «discours», dans les travaux de Guilhaumou.

«*Retour à Saussure*»: le titre de cette section est au plus haut point explicite. On y trouve les préoccupations centrales de Guilhaumou dans le champ de l'analyse de discours comme objet de l'histoire. L'activité langagière apparaît alors immédiatement sociale. Dans cette voie, ce «retour à Saussure» est justifié par l'utilisation même que Saussure fait du syntagme «événements linguistiques» :

La langue fait lien social: l'ordre de la langue et l'ordre social sont les deux faces d'une même réalité. De l'approche de la langue en tant qu'institution sociale ressort en fin de compte l'existence d'événements linguistiques, selon la propre expression de Saussure, qu'il définit de la façon suivante: «Toute langue a en elle-même une histoire qui se déroule perpétuellement, qui est faite d'une succession d'événements linguistiques, lesquels n'ont point eu de retentissement au-dehors et n'ont jamais été inscrits par le célèbre burin de l'histoire» (Saussure 2002: 150) (Guilhaumou 2006: 193-194).

L'ensemble de la section peut être lu comme mettant en place les linéaments d'une confrontation entre structure du discours et structure de la réalité, comme en témoigne une autre notion, «langue empirique», sous jacente, d'après Guilhaumou, dans les *Écrits*, qui permet à l'historien d'affirmer que les données linguistiques n'ont pas de contenu préexistant à leur émergence perceptive. C'est en effet ce qui semble émaner de cette citation qui lui permet de circonscrire langue comme institution sociale:

Ces événements ont la particularité de constituer les éléments de la langue empirique dans un espace/temps de communication, mais pour autant, ils ne réalisent que des éléments isolés de la langue, des singularités distinctes des actes de discours qu'elles engendrent. Ainsi Saussure précise, dans sa note sur le discours, que «la langue ne fait préalablement que réaliser des concepts isolés, qui attendent d'être mis en rapport entre eux pour qu'il y ait signification de pensée» (Saussure 2002: 275): le discours est alors ce lieu où l'individu humain peut et doit donner une signification, dans son rapport à un autre individu, à ce quelque chose qui existe au sein des unités primitives de la langue (Guilhaumou 2006: 193-194).

On se trouve ici aux prises avec l'historisation de la langue. Comment faut-il l'entendre ? La langue est ici conçue selon le modèle qui fait d'elle un objet historique qui «s'avance et se meut à l'aide de la formidable marche de ses catégories négatives, véritablement dégagées de tout fait concret» (Saussure 2002: 76; cité par Guilhaumou 2006: 191).

Pour résumer la pensée de Guilhaumou, la langue est un objet historique, elle est donc l'objet du linguiste historien.

REMARQUES CONCLUSIVES

Remarques conclusives et non conclusion car, on l'a sans doute compris, il n'est pas possible de conclure, c'est-à-dire d'apporter sous force d'assertions positives ou négatives des réponses aux

questions qui ont été posées dans cette contribution. Une remarque conclusive s'impose néanmoins: les manuscrits saussuriens sont encore peu connus des linguistiques textuelles et discursives. Cette présence reste à construire. Quoique percée d'ouvertures, comme on vient de le voir dans certains travaux, la paroi qui sépare les deux reste encore intacte. Pas de violence à perpétrer pour la traverser. Un délicat travail de didactique conceptuelle est à entreprendre, surtout dans l'enseignement où les manuels d'introduction à la linguistique ne parlent de Saussure que comme un théoricien de la langue. Les manuels d'introduction soit à la discipline entière soit à l'une de ses branches, publiés les dix dernières années, passent encore sous silence les textes autographes du linguiste suisse. Une fois le trajet offert, on le découvre sinueux et encombré de chicanes. C'est précisément dans ces sinuosités et ces chicanes que la rencontre entre les «manuscrits saussuriens » et les théories du discours et du texte pourrait se jouer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ablali, Driss (2013) «Types, genres, généricité en débat avec J.-M. Adam», *Théories et pratiques des genres, Pratiques* 157-158, p. 216-232.
- Adam, Jean-Michel (2001) «Discours et interdisciplinarité. Benveniste lecteur de Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 54, p. 201-218
- Adam, Jean-Michel (1999) *Linguistique textuelle : des genres de discours aux textes*. Paris: Nathan-Université.
- Arrivé, Michel (1986) *Linguistique et psychanalyse*. Paris: Méridiens-Klincksieck.
- Benveniste, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- Bronckart, Jean-Paul, Bulea, Ecaterina & Bota, Cristian (2010) «Introduction générale», *In Le Projet de Ferdinand de Saussure*, Genève, Librairie Droz (coll. Langue et cultures, 42), p. 7-21.

Bronckart, Jean-Paul (2009) «Le langage au coeur du fonctionnement humain. Un essai d'intégration des apports de Voloshinov, Vygotski et Saussure». *Estudos linguísticos / Linguistic studies*, 3, p. 31-62.

Bronckart, Jean-Paul (2008) «Une science du langage pour une science de l'humain», Actes du 1^{er} Congrès mondial de linguistique française, p. 47-60.

<[http://fapsesrvnt2.unige.ch/Fapse/didlang.nsf/PubPublications/B603B1CDF80CFDFAC12576310057BC02/\\$FILE/Bronckart-2008-Science-langage.pdf](http://fapsesrvnt2.unige.ch/Fapse/didlang.nsf/PubPublications/B603B1CDF80CFDFAC12576310057BC02/$FILE/Bronckart-2008-Science-langage.pdf)>

Bronckart, Jean-Paul (2003) «La vie des signes en questions: des textes aux langues et retour», A.M. Brito, F. Silva, J. Veloso & A. Fiéis (éds), *Textos Selecionados, XXV Encontro Nacional da Associação Portuguesa de Linguística*. Porto: APL, p. 11-40.

Bronckart, Jean-Paul (2003a) «L'analyse du signe et la genèse de la pensée consciente», *Saussure. Cahiers de l'Herne*, p. 94-107.

Bronckart, Jean-Paul (1996) *Activité langagière, textes et discours, Pour un interactionnisme socio-discursif*, Neuchâtel et Paris: Delachaux et Niestlé.

Charaudeau, Patrick (2010) «Pour une interdisciplinarité «focalisée» dans les sciences humaines et sociales», *Questions de Communication*, consulté le 15 juin 2013 sur le site de l'auteur: <http://www.patrick-charaudeau.com/Pour-une-interdisciplinarite.html>

Chiss, Jean-Louis (2005) «Les linguistiques de la langue et du discours face à la littérature : Saussure et l'alternative de la théorie du langage». *Langages*, 159, p. 39-55.

Courtine, Jean-Jacques (1991) «Le discours introuvable : Marxisme et linguistique (1965-1985)». *Histoire Épistémologie Langage*, 13-2, p. 153-171.

Depecker, Loïc (2012) « Les manuscrits de Saussure : une révolution philologique», *Langages*, 185, p. 3-6.

- Depecker, Loïc (2009) *Comprendre Saussure d'après les manuscrits*. Paris: Armand Colin.
- Gadet, Françoise & Pêcheux, Michel (1981) *La langue introuvable*. Paris: Maspero.
- Guilhaumou, Jacques (2006) *Discours et événement : l'histoire langagière des concepts*. Besançon: PUFC.
- Malidier, Denise (1986) «Avant propos». *Analyse de discours. Nouveaux parcours. Hommage à Michel Pêcheux. Langages*, 86, p. 5-10.
- Pêcheux, Michel, Henry, Paul & Haroche, Claudine (1971) «La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours». *Langages*, 24, pp. 93-106.
- Puech, Christian (2005) «L'émergence de la notion de "discours" en France et les destins du saussurisme». *Langages*, 159, p. 93-110.
- Rastier, François (2005) «Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus» In G. Williams (éd.). *La linguistique de corpus*. Rennes: PUR, p. 31-45.
- Rastier, François (2005a) «Saussure au futur : écrits retrouvés et nouvelles réceptions». *Texte !* [en ligne]. Disponible sur:
 <http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Rastier_Saussure.html>.
- Rastier, François (2012) « Lire les textes de Saussure ». *Langages*, 185, p. 7-20.
- Rastier, François (2011) *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*. Paris: Champion.
- Rastier, François (1992) «Réalisme sémantique et réalisme esthétique». *Théorie, Littérature, Enseignement*, 10, p. 81-119.
- Rastier, François (2009) «Saussure et les textes», *Texte !*, XIV-3 [en pdf]. Disponible sur: [http://www.revetexto.net/docannexe/file/2420/texto_saussure_et_les_textes_rastier.pdf].

- Rastier, François *et al.* (1995) *Sémantique pour l'analyse*. Paris: Masson.
- Robin, Régine (1979) « Le hors-texte dans le discours politique ». *Recherches et Théories*, 19, p. 23-32.
- Saussure, Ferdinand de (1972) *Cours de linguistique générale*, d'après Charles Bally et Louis Sechehaye, éd. Tullio de Mauro. Paris: Payot.
- Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*, édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris: Gallimard.
- Sofía, Estanislao (2012) « Quelques problèmes philologiques posés par l'œuvre de Saussure ». *Langages*, 185, p. 25-42.
- Turpin, Béatrice (1995) « Discours, langue et parole dans les cours et les notes de linguistique générale de F. de Saussure ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 49, p. 251-266.

Saussure's *Course in General Linguistics* and Anglophone North America: Reception, Convergences, Divergences, and Strategies for the Future

THOMAS F. BRODEN
(PURDUE UNIVERSITY)

The ideas formulated in Saussure's *Course in General Linguistics* (*CGL*) have influenced English-speaking linguists in North America. The opus represents one of only four major breakthroughs which Charles Hockett recognizes in linguistics since 1786 (1965: 185). The Columbian School of linguistics in New York founds its approach on a conception of the sign articulated in *CGL*. In addition to the issue of reception, this essay also explores convergences and divergences which one can observe between the views expounded in *CGL* and the principles that have guided Anglophone North American linguists, particularly Leonard Bloomfield, Noam Chomsky, and cognitive linguists.

Although it seems appropriate to devote special attention to the manner in which linguists reacted to *CGL*, the work exerted a vastly more profound effect on the humanities outside of linguistics in North America. Statistically, the typical English-speaking American who has read Saussure is not a linguist, but rather an intellectual in another field within the human sciences who worked through all or part of *CGL* for a course on "Theory" in 1970s-1980s. During the heyday of French Theory in America, the book represented a structuralist classic and a propaedeutic for tackling (post)structuralists such as Barthes, Deleuze, Derrida, Foucault, and Lacan.

The present essay attempts an overall chronological survey of this challenging, multifaceted topic, whose satisfactory examination would require vastly more extensive research and book-length treatment. This article mainly endeavors to sketch out a conceptual map of the problematic, identifying some of the key concepts, discursive communities, and transition moments that would be entailed in a larger study. The exposition targets readers knowledgeable about *CGL* and French but relatively unfamiliar with North American linguistics and the life of ideas in the continent⁸⁵. The article generally refers to the English translation, whereas until it appeared in 1959, scholars used the original French. For the sake of convenience, the essay adopts the fiction that Saussure can be considered the author of *CGL*, as did virtually all of the authors studied.

The reception of Saussure in Anglophone North America can be viewed as a triptych: 1) the period from 1916 to 1942; 2) the period from 1942 onwards in linguistics; 3) the period from the 1960s to the present in the human sciences. This last section proposes strategies for presenting *CGL* in English-speaking North America today.

CGL, BLOOMFIELD, AND AMERICAN DESCRIPTIVE LINGUISTICS (1916-1942)

No Anglophone North American linguist contemporaneous with Saussure apparently worked closely with the Genevan scholar, nor wrote of having been inspired by the research that he published during his lifetime. One such individual did know Saussure personally, William Dwight Whitney: the venerable American Sanskritist and the budding Swiss philologist studied together in Berlin in 1878-1879. Whitney died decades before the publication of *Cours de linguistique générale*, and the influen-

85. For English-language books on Saussure, especially *CGL*, see Holdcroft (1991), Sanders ed. 2004, and Thibault (1997); for articles, see Broden (2010) and Wells (1947).

ce operated only in one direction. Famously, *The Life and Growth of Language* helped Saussure formulate his ideas on language as a social institution—and perhaps contributed to his sentiment that an essay on general linguistics remained beyond his ability in 1894 (*CGL*: 76, Saussure 1964: 95-96; Koerner 1988: 8-12).

During the interwar period, while European scholars in Prague, Copenhagen, and Geneva developed continental structural linguistics in ways consistent with principles enunciated in *CGL*, their counterparts in North America elaborated what later became known as (American) structural linguistics or descriptive linguistics. The American linguists had little contact with European research, perhaps due in part to the isolationist climate that reigned in the United States after World War I. First Franz Boas, then his students Edward Sapir and Leonard Bloomfield, and others, elaborated an anthropological linguistics based on fieldwork on the languages and cultures of Native Americans in the USA and First Nations in Canada. Bloomfield emerged as the most influential American linguist before Chomsky. He had studied in Leipzig with Brugmann and Leskien, like Saussure, and transposed the Neogrammarian methods to the synchronic analysis of Tagalog and Native American Algonquin languages (varieties of Fox, Cree, Menominee, and Ojibwa).

Bloomfield explicitly discussed the *CGL* in print on several occasions in the 1920s. John Joseph's informed and detailed analyses of these writings on Saussure reveal an intricate web of interested rhetorical strategies, selective amnesia, rescue readings, and seemingly deliberate misreadings (Joseph 1989, 1990: 53-63, v. Koerner 2002: 63-74). Among other tactics, the American linguist carefully worded his comments so as to avoid deprecating his own earlier work on general linguistics (Joseph 1990: 56). Most importantly, Joseph argues that a close inspection of the articles shows that it was his reading of *CGL* that inspired Bloomfield to shift from a Wundtian psychological perspective to one that foregrounds the social dimension, which he then developed into a behavioristic model in a second moment. "Bloomfield

read Saussure as introducing a radical new social aspect, and then found the formalization of that aspect in behaviorism” (1990: 62). If this interpretation should be confirmed, the transformation delineated would represent the most significant impact that *CGL* has made on American linguistics.

If one takes a few steps back from the unusual and at times torturous uses that Bloomfield’s rhetoric puts *CGL*, is it possible to use his major pronouncements—and his silences—on the work in order to compare Saussure’s and Bloomfield’s overall positions, and more generally to identify signal parallels and contrasts between *CGL* and descriptive linguistics?

In 1923 Bloomfield reviewed the second edition of *Cours de linguistique générale* for a general educated readership, emphasizing the pioneering character of a sustained essay focused on linguistic theory and asserting that with it, Saussure “has given us the theoretical basis for a science of human speech.” While questioning the originality of the component ideas—“most of what the author says has long been ‘in the air’”—Bloomfield underlines the work’s lucid focus on essentials, “its clear and rigorous demonstration of fundamental principles” (1970: 106). The review devotes a paragraph each to the distinctions between synchronic and diachronic linguistics and between *langue* and *parole*, summarizing *CGL*’s ideas with little added commentary.

On the other hand, *CGL*’s concepts of sign, signifier and signified, value, syntagmatic and paradigmatic relations, and semiology all go unmentioned in Bloomfield’s review. The essay explicitly picks one bone with the book: “I should differ from de Saussure chiefly in basing my analysis on the sentence rather than on the word” (1970: 107). Whereas *CGL* focuses on the word and morphology, and hesitates whether or not to include sentence structure in *langue*, Bloomfield includes syntax as a core component of language, devoting two chapters of his 1933 magnum opus *Language* to the topic.

Bloomfield took specific positions on *CGL*’s proposals in other venues. In a 1922 review of Sapir’s *Language* (1921), he

identifies and endorses two perspectives which found a “newer trend” in the field illustrated by the monograph studied—as well as by “de Saussure (*Cours de linguistique générale* . . . which gives a theoretic foundation to the newer trend of linguistic study.” In the first place, a new temporal perspective asserts its urgency: “restriction to historical work is unreasonable and, in the long run, methodically impossible. One is glad to see, therefore, that Dr. Sapir deals with synchronic matters (to use de Saussure’s terminology) before he deals with diachronic and gives to the former as much space as to the latter” (142). *CGL*’s firm theoretical presentation of the synchronic perspective as defining an approach on a par with the diachronic perspective exactly fits the needs of early American linguists, who often lacked access to extensive samples of previous states of the languages they were studying in the field. Bloomfield’s strong support for *CGL*’s formulation of the synchronic perspective continued unwaveringly throughout the evolution of his linguistic ideas. In a 1927 article on general linguistics, he once again invokes Saussure (as well as Franz Finck) in asserting that “Today descriptive linguistics is thus recognized beside historical, or rather as precedent to it . . . a historic or comparative research depends upon the existence of two or more sets of descriptive data” (218). The only mention of Saussure in Bloomfield’s *Language* recognizes a scholar who understood the “natural relation between descriptive and historical studies,” since “in order to describe a language one needs no historical knowledge whatsoever; in fact, the observer who allows such knowledge to affect his description, is bound to distort his data” (1933: 18, 19-20).

Bloomfield’s review of Sapir’s 1921 monograph identifies a second salutary new perspective constituting the new trend, namely that linguistics define itself as an autonomous field: “linguistics, like every science, must study its subject-matter in and for itself, working on fundamental assumptions of its own” (1922: 142). Four years later, Bloomfield cited only *CGL* and Sapir’s *Language* as being helpful for delimiting the field of linguis-

tics (1926: 154n4). In particular, Bloomfield and Saussure both explicitly argue for the discipline to focus on linguistic structures rather than on a detailed physical and physiological analysis of speech acoustics and articulation.

Other features of Bloomfield's ideas on language variously converge or diverge from those presented in *CGL*. In the review of Sapir's book, it is not external linguistics or anthropology from which the American structuralist advocates independence in the first place, but rather certain schools of individual psychology: "we must study people's habits of language—the way people talk—without bothering about the mental processes that we may conceive to underlie or accompany these habits" (1922: 142). How did Bloomfield react to the passages in *CGL* which locate language in the mind rather than in instances of speech, define the sign as a mental entity comprising a "sound image" and a "concept," and trope associationism in constructing "the mechanism of language"? Postulating such cognitive processes and entities collided with the rise of behaviorism and logical positivism in interwar Anglophone North America.

As Joseph notes, Bloomfield's 1927 article on general linguistics presents a striking and imaginative reading of *CGL*'s definition of *langue* and the sign, examining in particular the section in which Saussure identifies his object of study by starting with the speech circuit, then describing *langue* as a psychological entity, specifically as the "passive" moment of grasping an utterance (*CGL*: 11-15, Joseph 1990: 60-62). First, Bloomfield's essay dismisses the strategy of positing a "'mental image' or 'concept'" or "thought" in the place of the object—then attributes the tactic not to *CGL* but to Charles Kay Ogden and I. A. Richards's 1923 book *The Meaning of Meaning*! A humanistic essay on language intended for a broad intellectual audience, the latter's triangular model of the sign does indeed posit "thought or reference"—but only in relation to "symbol" (signifier) and "referent" (object in the world). Ogden and Richards attack Saussure "as a philologist with an inordinate respect for linguistic convention . . . [for]

what he imagined to be a fixed meaning, a part of *la langue*. This scrupulous regard for fictitious ‘accepted’ uses of words is a frequent trait in philologists” (6). Saussure serves as the authors’ example of the naïve scholar of language who believes that words entail significations, whereas the enlightened modern individual knows that linguistic expressions merely serve as empty instruments which gain their meaning and importance in one of two ways: by effectively referring to the objective world, the focus of the book, and by evoking emotions. “Words, as everyone now knows, ‘mean’ nothing by themselves . . . It is only when a thinker makes use of them that they stand for anything, or, in one sense, have ‘meaning.’ They are instruments” (10).

The proposition that an utterance only attains its meaning in context is of course far from radical, and is explicitly affirmed by both Hjelmslev and Benveniste, among others. But in harmony with scientism and logical positivism, Ogden and Richards endeavor to evacuate meaning from language, arguing for an everyday language which would serve as a humanistic version of logic and enable speakers to communicate scientific knowledge efficiently. Their triangular diagram represents the “referential use” of language “which for all reflective, intellectual use of language should be paramount,” in contrast to “popular or primitive speech” (10-11).

Bloomfield’s 1927 essay then effects an astonishing three-step rescue reading of *CGL*. First, it affirms that compared to the Ogden and Richards model, “De Saussure’s system is more complex: (1) actual object, (2) concept, (3) acoustic image, (4) speech utterance” (215). This whereas *CGL* doesn’t mention the “actual object” in the passage in question which isolates *langue*, and that when the work does invoke it later in defining the sign, it brackets the object in order to develop an immanent definition of the sign and *langue* (*CGL*: 65, 65-70, 101-139). Second, Bloomfield’s article notes that *CGL*’s “two purely mental terms,” concept and acoustic image, together define the unit of “*la langue*, the socially uniform language pattern” (216). Cru-

cially, the formulation shifts the focus from the psychological to the social. Thirdly, Bloomfield proposes to “drop” concept and acoustic image altogether “and speak instead of a socially determined correspondence between certain features of (1) and (4),” that is, between the actual object and the speech utterance (*la parole*) (216)!

In carrying out what today’s political world would call this “clarification” of Saussure’s statements, Bloomfield thus attributes to *CGL* his own definition of language at the nexus of the object in the world and particular instances of speech, both of which *CGL* brackets in defining the essential site of language. The American linguist argues that “in his actual practice, de Saussure rules out the metaphysical terms” (i.e., individual mental concept and acoustic image), and proffers two quotations from *CGL* to buttress his interpretation. First, he extracts two sentences from the section in which *CGL* isolates *langue* from the speech circuit which emphasize that (the social) *langue* is not the product of the individual’s mind: “Language is not a function of the speaker; it is a product that is passively assimilated by the individual. It never requires premeditation, and reflection enters in only for the purpose of classification . . .” (*CGL*: 14, quoted Bloomfield 1927: 216). A second quotation from Saussure can seem to confirm Bloomfield’s own “materialist,” anti-mentalistic perspective. *CGL* argues that *pace* many linguists, a given model for forming compound words in German does not prove that “the Germans modified a way of thinking,” that instead, “the innovation was due to an accident” which was “material”; “everything happened outside the mind and in the realm of sound changes” (*CGL*: 227-228, quoted Bloomfield 1927: 216). Indeed, *CGL* deems language socio-psychological but not immaterial; on the contrary, it underlines the need to identify a material substratum for all linguistic entities. Presumably, Bloomfield would object more strenuously to Gustave Guillaume’s psychomechanics and psychosystem than he did to *CGL*.

Bloomfield's reading of *CGL* highlights his enthusiastic embrace of the book's definition of *langue* as a social phenomenon. After an introduction, the first section of his essay "A Set of Postulates for the Science of Language," defines first the "utterance" ("An act of speech") and second the "speech-community" ("Within certain communities successive utterances are alike or partly alike," 1926: 154-155). *CGL*'s social perspective, its emphasis on synchrony and on the autonomy of linguistics, and Bloomfield's recognition of a serious book by a fellow scholar trained in Leipzig conspired to persuade the American linguist to amend and co-opt Saussure's work rather than to attack it—whereas Ogden and Richards's normative general essay *The Meaning of Meaning* remained fair game.

Bloomfield never mentions or advocates for *CGL*'s associative and syntagmatic relations, presumably because of the mentalist character of associative relations. This despite the fact that the generality and flexibility of these twin components of *CGL*'s mechanism of language could render them useful for analyzing Native American languages, many of which employ syntactic structures not found in Western grammars. Bloomfield espoused the same inductive, "bottom-up" approach to defining linguistic units as his fellow Leipzig-trained Genevan counterpart. In *Language*, he criticized "[Hermann] Paul and most of his contemporaries" on the basis that "even the fundamental features of Indo-European grammar, such as, especially, the part-of-speech system, are by no means universal in human speech. Believing these features to be universal, they resorted, whenever they dealt with fundamentals, to philosophical and psychological pseudo-explanations" (1933: 17, v. 201-206). In addition, the elements of syntax that Bloomfield outlines in *Language* can seem to take the place of *CGL*'s more general mechanism of language.

Rather than focus on a psychological *langue* or a psycho-topological sign, Bloomfield's mature work highlights communication. He defines an enunciative act that entails three components: a given situation, a speaker's utterance, and a hearer's

response. One of the two chapters devoted to semantics in *Language* thus identifies “the causal sequence: Speaker’s situation speech hearer’s response” and explains that “We have defined the *meaning* of a linguistic form as the situation in which the speaker utters it and the response which it calls forth in the hearer”. Bloomfield’s *Language* champions the (behavioristic) “mechanistic” or “materialistic” theory and critiques the “mentalist” theory. Opposed above all to shifting the focus away from linguistic structures and toward psychological introspection, the work argues more generally against the anti-scientific attitude, against the radical spiritualism of the era, and against a fundamentalist view of humanism (1933: 139, 32-33, 21-41).

Among the most significant differences between *CGL* and Bloomfield, the American linguist never advocated for the central Saussurean concepts of value, difference, and *langue* as a coherent whole constituted by strictly interdependent components. Like Sapir, Bloomfield incorporated the widely-accepted concept of distinctive phonetic features developed and illustrated by Henry Sweet, Paul Passy, Saussure, Daniel Jones, and Boas (1933: Chapter Five). Bloomfield also proposed parallel distinctive semantic features: “we must discriminate between *non-distinctive* features of the situation, such as the size, shape, color, and so on of any one particular apple, and the “*distinctive*, or *linguistic meaning* (the *semantic* features) which are common to all the situations that call forth the utterance of the linguistic form, such as the features which are common to all of the objects of which English-speaking people use the word *apple*” (1933: 141). But Bloomfield, and indeed descriptivists and most well-known American linguists, never argued for *CGL*’s radically holistic view of language as a unified diacritical system. Perhaps one must assume that the empirical Anglo-Saxon attitude can accept that local regions such as the sound system and the syntax of an idiom be constituted as organized sets, but remains reluctant to embrace the hypothesis that the entire language be so instituted.

A table can summarize in approximate fashion first certain convergences, then divergences between the linguistic research and the postulates of *CGL* and Bloomfield.

CGL and Bloomfield: Convergences	
Temporality	Synchronic and diachronic
Discipline	Autonomous linguistics
Immanence	Internal linguistics

CGL and Bloomfield: Divergences		
	<i>CGL</i>	Bloomfield
Sociology	Socio-psychological	Social
Psychology	Associationism	Behaviorism
Epistemology	Perspectivism	Empiricism
Distinctiveness	Value, System	Cultural specificity

Bloomfield’s mature research diverges in certain respects from the directions in which mainstream descriptive linguistics developed. Notably, most American structuralists remained anthropological linguists, never restricting their purview to the immanent study of internal mechanisms like Bloomfield and *CGL*; in their lifetime, Boas and Sapir were better known as anthropologists than as linguists. Research studied not only the grammar and phonology of an idiom, but also the uses of language in the culture, and the social questions that impinge on speech. E. F. K. Koerner thus emphasizes that during the interwar years Bloomfield developed a more formal and autonomous approach to linguistics than Boas or Sapir’s anthropological linguistics, arguing for its separation not only from Wundtian psychology, but also from anthropology and sociology (2002: 63).

A table can roughly block out significant parallels and contrasts between *CGL* and the research produced by American Descriptive linguistics.

CGL and American Structuralism: Convergences and Divergences		
	<i>CGL</i>	<i>American Structuralism</i>
Temporality	Synchronic and diachronic	Synchronic
Science	Autonomous linguistics	Anthropological linguistics
Immanence	Internal linguistics	Internal & external linguistics
Epistemology	Perspectivism	Positivism, Empiricism
Distinctiveness	Value, System	Cultural specificity

CGL AND NORTH AMERICAN LINGUISTICS
(1942 TO THE PRESENT)

PRESENTATIONS AND CRITIQUES OF CGL
(1942-1957)

A popular American textbook for linguistics in the 1950s-1960s, Henry Allan Gleason's *Introduction to Descriptive Linguistics*, observed in 1961: "In the forties American ignorance of European linguistics was profound" (213). Bloomfield's approach to language remained the most prominent by far in North America through the end of the 1950s, but anthropological linguistics in the tradition of Boas and Sapir also continued to grow (Koerner 2002: 63). "Post-Bloomfieldian" linguistics developed specific methods in the spirit of the general principles outlined in *Language*, and struck out in new directions as well, analyzing discourse beyond the sentence, devising mathematical models for analysis, and integrating linguistics into a unified approach to behavior. Major Post-Bloomfieldian figures included

Zellig Harris, Charles Hockett, Sydney Lamb, Kenneth Pike, George Trager, and Rulon Wells.

During the 1940s-1950s, émigrés and visitors from Europe, as well as translations and critical reviews, gradually introduced as least elements of research by European linguists into North America. This infusion formed part of a larger importation of scholars and ideas from Europe occasioned by the rise of Hitler and anti-Semitism, by World War Two, and by the postwar engagement with Western Europe that contrasted sharply with the earlier interwar isolationism. Exemplified in the economic sphere by the Marshall Plan, the renewed openness to European intellectual currents after 1945 expressed itself notably in the interest in Sartrean existentialism and the French “New History” (*Annales*).

It was Roman Jakobson who first brought Saussure into somewhat greater prominence in the United States when he arrived in the country during World War Two, having fled Nazism in Prague and Scandinavia. In 1942 he taught a seminar in French entitled “Cours sur la doctrine linguistique de Ferdinand de Saussure” at the École libre des Hautes Études in New York. The course attracted a large number of participants, including fellow faculty at the school such as Claude Lévi-Strauss and linguists Paul Garvin, Charles Hockett, and Thomas A. Sebeok (Waugh 1984: 157). Jakobson’s lecture notes show that he discussed and critiqued in detail central *CGL* concepts: *langue* and *parole*, synchrony and diachrony, and the status of the phoneme and the signifier in the perspective of *langue*. He summarized the importance of *CGL*: “No book in this century has exerted as wide and as deep an influence on international linguistics . . . almost all of the essential problems of modern linguistics are sketched in this book” (1984: 165, 193).

Jakobson’s structural and functional approach inspired to a great extent by Saussure remained a central component to his research and his teaching at MIT and Harvard. For example, his seminal 1956 article “Two Aspects of Language and Two Types of Aphasic Disturbances” develops Saussure’s associative and syn-

tagmatic relations as *similarity* and *contiguity*. The speaker's corresponding operations of *selection* and *combination* distinguish two phases of language acquisition in psycholinguistics, determine contrasting types of aphasia in linguistic pathology, generate metaphor and metonymy in discourse, and inform Symbolism and Realism respectively in literature and art.

The structural-functional approach in the USA received significant reinforcement when André Martinet taught at Columbia University 1946-1955 and served as editor-in-chief of *Word*. Jakobson and Martinet's extensive publications in English and courses taught at prestigious institutions helped make the Prague School the European linguistics most widely known in North America (Gleason 1961: 213).

In 1947, Rulon Wells published the first extensive critical review in English of the *CGL*. The 30-page, 17,000-word essay summarizes, examines, and critiques *CGL*'s main ideas in detail, including phonetics, phonology, and phonetic change; synchrony and diachrony; the systematic, diacritical, and arbitrary character of signs and language; syntagmatic and associative relations; *langue* and *parole*; the theoretical and methodological definition of linguistics; and, for the reader who makes it to the last page, semiology. Wells argues that form and substance remain interdependent in phonology, and that linguistic systems themselves can generate diachronic change.

Wells and other linguists also imported Saussurean ideas through the intermediary of the Copenhagen School. In 1951, Wells brought out a substantial review of the School's *Recherches structurales* 1949. The following summer, Louis Hjelmslev taught two seminars in English at the annual summer Linguistics Institute held that year at Indiana University in Bloomington (Sebeok 1946-1964). One of the courses presented his *Prolegomena to a Theory of Language* which synthesizes Saussure and analytic philosophy (Russell, Carnap). He (and perhaps his students?) used a draft of Francis Whitfield's fine English translation of the work from the Danish, which Hjelmslev and Whitfield amen-

ded together throughout the summer and published in 1953 (Koerner 2002: 134n7). In that same year, both Martinet and Murray Fowler published substantive reviews of Knud Togeby's glossematic *Structure immanente de la langue française*. In 1957, Wells presented a Hjelmslevian approach to studying semantics, arguing against studying the content plane without regard to the expression plane.

In 1959, an English translation of *CGL* finally came out, an excellent rendition by Wade Baskins published in a major commercial press. Baskin taught languages, linguistics, and philosophy at a college in Oklahoma.

Two slightly later developments have extended this process of importing elements of *CGL* into North American linguistics. British linguist John Lyons's university textbook *Introduction to Theoretical Linguistics* came out in 1968 and was widely read by North American linguists. Lyons provided by far the most detailed English-language exposition of *CGL*'s ideas available in a monograph. The textbook devotes more discussion to Saussure than to any other linguist except for Chomsky, observing that "If any one person is to be called the founder of modern linguistics it is the great Swiss scholar, Ferdinand de Saussure . . . Many different schools of linguistics can be distinguished at the present time, but they have all been directly or indirectly influenced (in various degrees) by de Saussure's *Cours*" (38). Lyons's book presents the major concepts of the *CGL* not as historical curiosities but as current ideas that inform modern linguistics, including *langue* and *parole*, form and substance, synchronic and diachronic perspectives, and paradigmatic and syntagmatic relations.

A nexus of ideas central to the *CGL* remains absent from Lyons's textbook, however, as from Bloomfield: the reflection on the sign as such, its constitution as the union of signifier and signified, the arbitrary character of that association, and the science of semiology. Lyons considers that certain expositions of the *CGL* suffer from dated psychological perspectives, and prefers the traditional triangular model of the sign that includes the referent

alongside the “form,” and the “concept” (56, 403-405). In spite of this lacuna, much of the critical import of Saussure’s concept of the sign remains in the book, thanks to Lyons’s presentations of form and substance and paradigmatic relations. Many are the Anglophone American linguists who have owed their knowledge of *CGL* to *Introduction to Theoretical Linguistics*.

Secondly, for the last half century, the Columbian School of Linguistics has developed research founded on Saussure’s concepts of the sign, difference, and value. Its founder and major scholar, William Diver, studied under André Martinet at Columbia University, defending a 1953 dissertation on Indo-European linguistics under his direction. Diver joined the Columbia faculty in 1955 when Martinet returned to France, then began publishing on general linguistics a decade later. Initially dubbed “Form-Content,” the school he founded developed a sign-based approach inspired by Martinet and Saussure (v. Contini-Morava, Sussman, and Kirsner eds. 1995; Davis, Gorup, and Stern eds. 2006; Reid, Otheguy, and Stern eds. 2002). Like Martinet’s functionalism and the Prague School, the Columbian approach adopts the Saussurean concepts of difference and value. Unlike Trubetzkoy and Jakobson, however, Diver and his students place value in tension with substance, emphasizing *CGL*’s position that when the signifier and the signified come together in the sign, they form a positive, historical entity (Diver 1974: 14).

CHOMSKYAN LINGUISTICS (1957-)

Soon after the publication of *Syntactic Structures* in 1957, Noam Chomsky’s generative grammar became the leading paradigm for linguistics in Anglophone North America. The “Chomskyan revolution”—and the “Chomskyan tidal wave” (Martinet 1993: 330)—built on structuralist and post-Bloomfieldian research, including that of Chomsky’s major professor Zellig Harris, but successfully argued positions diametrically opposed to those traditions on key interrelated points. Signifi-

cant convergences between MIT grammar and *CGL* perspectives on language are evident, some of which Chomsky himself explicitly noted. He accepted “Saussurean arbitrariness”—whereas the denomination and at times the concept have generated much opposition, including from Jakobson and Benveniste (Chomsky 1995: 8, 26, 169; Jakobson 1971: 345-359; Benveniste 1966: 49-55). More importantly, after presenting his revolutionary ideas in the 1950s, in the early 1960s Chomsky inaugurated a career-long dialogue with the linguistic tradition. He turned first to Saussure, then progressively moved further back in time.

John Joseph and E. F. K. Koerner trace and explain the evolution of Chomsky’s stance toward *CGL* with great precision (Joseph 1990: 63-75; Koerner 2002: 131-150, 151-209). Wanting to buttress his innovations by constructing a history for them in the field, Chomsky looked to *CGL*, which he had first read around 1960. In a paper written in 1962 he characterized the essay as “a work that inaugurated the modern era of language study” by distinguishing between *langue* and *parole*. Saussure’s study forcefully argues the need for linguistics to study *langue* rather than *parole*, or, in Chomsky’s terms, “the grammatical and semantic system represented in the brain of the speaker” instead of “the actual acoustic output” (Chomsky 1963: 327, quoted Joseph 1990: 66). On the other hand, Chomsky notes that unlike *langue*, his own syntax proposes “a grammar that generates sentences with structural descriptions” (329). *CGL* nonetheless functions as an authoritative work which justifies what Chomsky had been arguing since the latter part of the 1950s, namely that linguistics should turn against the dominant descriptivist focus on a corpus of speech collected in fieldwork, and instead analyze the speaker’s mental system.

Chomsky explicitly reaffirmed the parallel (and the caveat) in texts published during the next several years, asserting in a 1964 work that “the generative grammar internalized by someone who has acquired a language defines what in Saussurean terms we may call *langue* (with a qualification to be specified below)” (10). In

the following year, he reiterated the comparison when introducing his twin best-known concepts, in his influential *Aspects of the Theory of Syntax*: “We thus make a fundamental distinction between *competence* (the speaker-hearer’s knowledge of his language) and *performance* (the actual use of language in concrete situations) . . . The distinction I am noting here is related to the *langue-parole* distinction of Saussure” (4). *Aspects* again emphasizes that linguistics should concentrate exclusively on the virtual system at the expense of actual output: “Linguistic theory is concerned primarily with an ideal speaker-listener, in a perfectly homogeneous speech-community, who knows its language perfectly and is unaffected by such grammatically irrelevant conditions as memory limitations, distractions, shifts of attention and interest, and errors (random or characteristic) in applying his knowledge of the language in actual performance” (3).

At the same time, *Aspects* also criticizes Saussure’s formulation of the virtual language system, and specifies a new, more appropriate historic authority for his own grammar: “it is necessary to reject his concept of *langue* as merely a systematic inventory of items and to return rather to the Humboldtian conception of underlying competence as a system of generative processes” (3). In the intervening months, Chomsky had developed a dichotomous typology of linguistic theories, opposing, on the one hand, those such as William Dwight Whitney, the neo-Bloomfieldians, and Saussure, who share a “view of language as an inventory of elements,” and, on the other hand, Humboldt and himself, who posit and describe “an underlying *Form* in language” (Chomsky 1964: 918-921, quoted Joseph 1990: 70).

Taking a further step back in time, in 1966 Chomsky wrote on the seventeenth-century rationalist tradition (Descartes, Géraud de Cordemoy, the Port-Royal grammar) to which he associated his grammar and its postulation of logical forms underlying speech. In his 1968 *Language and Mind*, he completed the repositioning of his approach with respect to Saussure. Whereas the 1962 text’s assertion that *CGL* “inaugurated the *modern* era

of language study” seemed to praise the work, the 1968 essay conflates Saussure, Bloomfield, and the neo-Bloomfieldians in “modern structural linguistics.” Together with Whitney and Neogrammarians, they illustrate the linguistics of “the modern era,” an intermediary period between the “philosophical grammar” of the classical age and contemporary generative grammar. Thanks to the Neogrammarians, the modern epoch made important discoveries in comparative grammar, but took the study of language down the wrong path, away from “the classical problems of general interest to intellectuals like Arnauld and Humboldt, for example, toward a new domain largely defined by the techniques” they developed through discovery procedures and surface analysis (19-23).

Language and Mind develops *Aspects’* “qualifications” with respect to *langue* into a frontal attack. No longer associating his grammar with *CGL*, Chomsky notes that Saussure occasionally said that “processes of sentence formation do not belong to the system of language at all—that the system of language is restricted to such linguistic units as sounds and words and perhaps a few fixed phrases and a small number of very general patters . . . sentence formation is not strictly a matter of *langue*, but is rather assigned to what he called *parole*, and thus placed outside the scope of linguistics proper . . . Syntax, in other words, is a rather trivial matter.” *Language and Mind* dismisses “the impoverished and thoroughly inadequate conception of language expressed by Whitney and Saussure” (19-20).

Instead of endorsing *CGL’s* distinction between *langue* and *parole* and associating his grammar with the former, *Language and Mind* introduces a new Saussurean pair, paradigmatic and syntagmatic relations—in order to conflate them with American structuralist taxonomic analysis:

The great Swiss linguist Ferdinand de Saussure, who at the turn of the century laid the groundwork for modern structural linguistics, put forth the view that the only proper methods of linguistic

analysis are segmentation and classification. Applying these methods, the linguist determines the patterns into which the units so analyzed fall, where these patterns are either syntagmatic—that is, patterns of literal succession in the stream of speech—or paradigmatic—that is, relations among units that occupy the same position in the stream of speech. He held that when all such analysis is complete, the structure of the language is, of necessity, completely revealed, and the science of linguistics will have realized its task completely. Evidently, such taxonomic analysis leaves no place for deep structure in the sense of philosophical grammar (19).

Whereas *CGL* presents paradigmatic (associative) relations as cognitive processes in the mind of the speaker-listener, *Language and Mind* constructs them and syntagmatic relations as the linguist's analytic "techniques." Chomsky's description of the progress of the linguist's parsing of speech unto its ultimate Hegelian end, until "all such analysis is complete," and "the structure of the language is . . . completely revealed," at which point "the science of linguistics will have realized its task completely," does not sound like *CGL*—perhaps Chomsky had in mind the Hjelmslev of the *Prolegomena*, or Zellig Harris.

Koerner notes that Chomsky rarely referred to Saussure from 1973 to 1983, after which period he appeared to rekindle a certain interest in *CGL* (2002: 143). In a 1986 text, he once again articulates the parallel between *langue* and the virtual mental linguistic faculty he postulates, now termed I-language: "The Saussurean concept of *langue*, although far too narrow in conception, might be interpreted as appropriate in this respect" since it characterizes "language" not as a "set of moves but rather as the rule system that underlies them" (31; v. *CGL*'s chess comparisons). On the other hand, Chomsky articulates a political critique of the Bloomfieldian concept of a "speech community," deemed naively uniform and implicitly prescriptive. As Bloomfield's 1927 article had done, he identifies *CGL*'s social *langue* with Bloomfield's perspective, critiquing "the familiar Saussure-

an-Bloomfieldian idealization to a homogeneous speech community” (147). The chosen phrase also represents a self-critique, since as we saw above, *Aspects* itself had described competence as supposing “a perfectly homogeneous speech-community” (3). While Chomsky takes jabs at such “a fictitious idealized speech community” and objects to its “sociopolitical and normative-teleological aspects,” the attack does not serve to introduce a more sophisticated, nuanced sociolinguistics, but rather to explain why it is much more scientific to focus research on I-language (16).

Chomsky’s approach won significant international endorsement when he delivered a successful keynote address in 1962 at the Ninth International Congress of Linguists held in Cambridge, Massachusetts, the first time the body met outside of Europe (Koerner 2002: 133). Whereas in Europe, this success came at the expense of domestic Saussurean traditions, in English-speaking North America, Chomsky engineered the triumph of a number of fundamental *CGL* postulates over the Neogrammarian heritage maintained in American descriptivism. He ushered in an overwhelming concentration on the virtual linguistic system and a concomitant demotion of actual usage. He also established an exclusive focus on internal linguistics as against external linguistics; notably, in direct opposition to the tradition of Boas and Sapir, he separated language from anthropology. In sharp contrast to Bloomfield’s anti-mentalism, he also highlighted cognitive processes, implicitly drawing attention to affinities between linguistics and psychology. In contrast to American descriptive linguistics, Chomskyan grammars attribute even more reality to symbolic categories than does *CGL* (v. *CGL*: 137-139), to the point of reinstating traditional grammatical categories and dispensing with explicit language-specific bottom-up analyses of forms. Chomsky’s book on English phonology co-authored with Morris Halle defines minimal sounds through difference (differential features), in the Saussurean tradition, and adopts an articulatory perspective, as

does the section on phonetics included in *CGL*. And Chomsky shared *CGL*'s interest in theoretical issues, in contrast to Neogrammarians and American structuralists.

	<i>CGL</i> and Aspects: Convergences	
	<i>Asserted or Highlighted</i>	<i>Denied or Deemphasized</i>
Mode of Existence	Virtual	Realized
Psychology	Mentalist	Behaviorist, Organicist
Symbolic Categories	Real	Didactic
Immanence	Internal	External

As many researchers have emphasized, one can identify both parallels and contrasts between Saussure's distinction *langue* vs *parole* and Chomsky's competence vs performance. In both cases, the first term designates a virtual capacity in contrast to the second term's realized manifestation. But more precisely, *langue* contrasts with *parole* as social vs individual, virtual vs actual, whole vs part, psychological vs psycho-physical, finite vs infinite, and productive schemes vs realized utterances. Chomsky's competence is biological, aims at universality, concerns grammaticalness (norms), and is not defined as social. *Parole* in the *CGL* comprises above all two activities, phonation and the act of combining signs to express one's individual thoughts, while Chomsky's performance highlights speakers' errors as well as human cognitive limits that may place de facto limits on kinds of recursiveness that are theoretically infinite in his grammar.

Ferdinand de Saussure was unfortunately not around to respond to Chomsky's arguments. But the Columbian School (as well as John Lyons and other linguists) has sharply critiqued Chomsky's adoption of sentence analysis and parts of speech inherited from traditional grammar and ultimately from logic. Skeptical of linguistic universals, Diver and his Saussurean school

insist instead that the description seek the structures specific to a given language.

Other contrasts between *CGL* and MIT linguistics are evident. Chomsky has focused on sentence structure, a topic virtually absent from *CGL*. His concept of “deep” and “surface” structures has no correlate in *CGL*, nor does his methodology of analyzing a sentence as a series of rewrites. Finally, Chomsky never sought to model language as a system of interrelated, mutually constitutive terms, in the spirit of *CGL*’s vision of *langue* as a relational whole. A table can summarize divergences.

Saussure and Chomsky: Divergences		
	<i>CGL</i>	<i>Aspects of the Theory of Syntax</i>
Grammatical Forms	Meaningful	Formal
Virtual system	Socio-psychological	Mental
Stasis-Kinesis	Relations	Operations
Temporality	Synchronic and diachronic	Synchronic
Disciplines	Philology	Mathematics, Artificial Intelligence

COGNITIVE LINGUISTICS (1980-)

The impetus for today’s cognitive linguistics originated in research by students of Chomsky which diverged from aspects of the standard theory and its developments, especially from its separation of syntax and semantics. George Lakoff and Mark Johnson’s co-authored *Metaphors We Live By* was the first highly visible book in the body of linguistic research that became known as cognitive linguistics, and can serve to date the emergence of this new orientation in 1980. While cognitive linguistics does not resurrect either American or continental structuralist paradigms, it turns against Chomskyan formalism to reassert and revitalize the phenomenological and psychological perspectives central

to *CGL*, and to reclaim the centrality of meaning (e.g., Lakoff 1987). Cognitive linguists share the Saussurean conception of linguistic constructions and expressions as comprising closely interdependent phonological and semantic facets (v. Langacker 1987, vol. 1: 76–77, 93–94).

Like *CGL*, and in contrast to MIT grammar, cognitive linguists underline the specificity of each natural language, draw attention to the cultural contexts that impinge on speech, and highlight the continuity between syntax, morphology, the lexicon, and pragmatics. Cognitive linguists adopt the “reductionist” requirement of psychological and biological plausibility: instead of simply manipulating formal symbols and algorithms, their simulations endeavor to imitate aspects of the mind-brain—a strategy in harmony with the psychological perspectives in *CGL*.

A table can summarize these basic similarities between *CGL* and cognitive linguistics, on the one hand, and their contrast with Chomsky’s standard model presented in *Aspects*:

	<i>CGL</i> & Cognitive Linguistics	Chomsky, <i>Aspects</i>
Syntax, morphology, lexicon	Continuity	Modularity
Linguistic units	Signifying forms	Formal symbols

Ronald Langacker’s grammar represents perhaps the American cognitive approach which demonstrates the closest affinity to *CGL*. In contrast to Chomsky’s formalism, he adopts the Saussurean concept of the sign as bringing together the sensible and the intelligible. He thus defines the linguistic entity: “A symbolic structure reduces to the pairing of a semantic and a phonological structure (its two poles)” (2008: 174). Opposing a modular conception of the mind and language, he asserts the continuity between the components that enter into the grammar: “Linked together in assemblies, symbolic structures provide a seamless account of lexicon, morphology, and syntax. In this way, cognitive

grammar achieves a natural, restrictive, and unified conception of linguistic organization that directly reflects the semiological function of language: permitting meanings to be symbolized by sounds” (2008: 174).

More precisely, Langacker adopts a Hjelmslevian perspective that recognizes a relatively autonomous form of expression and form of content in language. Alongside bifacial signs, he identifies purely phonological and purely semantic phenomena: “For both semantics and phonology, we have to distinguish two kinds of structures and dimensions of organization: those based on symbolic considerations (hence *bipolar*) and those whose basis is purely semantic or phonological (*unipolar*)” (2008: 174). Phonological examples of the latter include individual sounds, sound combinations like consonant clusters, syllable types, and accent patterns (v. *CGL*: 32-64), while semantic examples include the part-whole relation, especially the “whole-part immediacy” evidenced in compound nouns like *finger nail*, *table top*, and *tree branch*.

Langacker introduces central concepts parallel to Saussure’s paradigmatic and syntagmatic relations. He characterizes “schematic relations” (cf. *CGL*’s associative relations): “Categorizations . . . define a schematic plane of relationships . . . schematic networks.” Alongside this schematic dimension of language he postulates the “syntagmatic” dimension: “Orthogonal to the schematic plane of relationships is the syntagmatic plane, where two or more structures in a given domain—semantic, phonological, or symbolic—combine to form a composite structure of greater size . . . The basis for syntagmatic combination is integration” (v. Langacker 1987, vol. 1: 74-75).

On the other hand, contrary to *CGL*, cognitive linguistics emphasizes continuities between speech and non-linguistic experience, both in language acquisition and in subsequent daily use, in ways that greatly expand the motivated character of speech and further qualify its arbitrariness. *CGL* describes both thought and sound as “amorphous” before language as social convention

constitutes each, without considering the incidence of other sensory-motor processes and of mimetic learning (*CGL* 111–122, v. 9–10). Lakoff, Langacker, and Talmy define thought and language as embodied practices governed by the idiosyncrasies of human physiology and our contact with the world, including our size and orientation, our sense organs, and our manner of locomotion and gesture. Abstract thinking and verbal expression develop conjointly as extensions of fundamental perceptual and sensory-motor processes learned in undertaking everyday tasks. Research by cognitive psycholinguists depicts the acquisition of first-language skills as intimately linked to and conditioned by the child’s development of general perceptual, operational, and cognitive abilities (Mandler 1996, Tomasello and Bates eds. 2001, Tomasello and Slobin eds. 2005). Another table can condense the contrasts delineated between *CGL* and cognitive linguistics.

	<i>CGL</i>	Cognitive linguistics
--	------------	-----------------------

CGL AND THE HUMAN SCIENCES IN NORTH AMERICA,
1966 TO THE PRESENT

THE DEVELOPMENT OF STRUCTURALISM IN ANGLOPHONE
NORTH AMERICA

After learning the elements of Saussurean linguistics in New York thanks to fellow exile Jakobson, Lévi-Strauss gave lectures and published papers in English in the early 1950s which argue that linguistics and anthropology are tightly intertwined and operate according to the same underlying unconscious logic (Lévi-Strauss 1951, 1953, 1955). Although Lévi-Strauss only mentioned Saussure by name a few times in these and other essays in the 1950s, in connection with the arbitrariness of the sign and as the founder of structural linguistics, his research transposed methods from *CGL* and evinced striking harmony with some of the book’s fundamental perspectives (Pavel 1989: 22, Hawkes

1977: 45-53). Thus his analyses of kinship, myth, and totem locate invariants in relations and not terms, and formulate values as elementary differences. His seminal “The Structural Study of Myth,” published first in English, applies paradigmatic and syntagmatic relations to the study of discourse beyond the sentence.

Lévi-Strauss’s 1950s English-language papers also sketch the transdisciplinary perspectives that would later become the collective structuralist adventure. A 1951 article thus proceeds “by treating marriage regulations and kinship systems as a kind of language, a set of processes permitting the establishment, between individuals and groups, of a certain type of communication” (1963: 61). After a sample demonstration, the essay concludes by envisioning that if such efforts to extrapolate from kinship to linguistic structures were to prove successful, “the route would be open to the comparative and structural analysis of customs, institutions, and behaviors sanctioned by the group. We would be capable of understanding certain fundamental analogies” between “speech, art, law, religion” founded on “the universal laws which make up the unconscious activity of the mind” (65).

Lévi-Strauss’s *Structural Anthropology* came out in English in 1963, *The Savage Mind* in 1966, and the popular weekly *Time* ran a story on the anthropologist in the summer of 1967. Alongside Lévi-Strauss in anthropology, and Jakobson and Martinet in linguistics, Barthes’s structuralist research in literary and cultural criticism became known in the 1960s, in departments of French and of literature. The first special issue of a scholarly journal came out on structuralism in 1966, in *Yale French Studies* (Ehrmann ed.), and the first two books by Roland Barthes that adapted Saussurean concepts to analyze culture and literature came out in English in 1968 (*Elements of Semiology* and *Writing Degree Zero*). Lévi-Strauss, Althusser, Lacan, Barthes, and others renovated their field through theoretical reflection and the development of explicit methodologies and models grounded in formal mechanisms which identify distinct levels of relevance, invariants, minimal elements, and the rules by which components combine.

In the late 1960s and early 1970s, Saussure and structuralism made the transition from a quiet affair confined to isolated sectors of academic disciplines in North America to becoming a locus of debate and renovation that energized wide swaths of the human sciences. Foucault's first manifestly structuralist monographs came out in English in 1970 (*The Order of Things*) and 1972 (*The Archaeology of Knowledge*), Barthes's *Mythologies* in 1972, two books by Derrida in 1973 (*Speech and Phenomena*) and 1976 (*Of Grammatology*), and the *partial* English translation of Lacan's *Écrits* in 1977. Three anthologies highlighting structuralist research appeared in 1970, with more following on their heels (Ehrmann ed. 1966, rpt. 1970; Macksey and Donato eds. 1970; Lane ed. 1970; De George and De George eds. 1972, etc.), while monograph-length introductions to and critiques of the topic began coming out in 1972 (e.g., Jameson 1972, Culler 1975, Hawkes 1977, Lentricchia 1980). Typically, these monographs were distributed both in North America and in the United Kingdom, no matter what the nationality or institutional affiliation of the author or editor. The phenomenon became transdisciplinary, notably spanning anthropology, literary criticism, history, and new programs in communication and film studies—but not linguistics. As had happened in France a few years earlier, concepts and methods proper to the language sciences found themselves elevated to general epistemological principles and to a worldview.

In the early 1970s, faculty and graduate students in North American French Departments and other units created new low-budget journals which published the (post)structuralists: *Semiotext(e)*, *boundary 2*, *Diacritics*, *SubStance*, and so on, disseminating the critique of the subject, the death of the author and the end of man, the deconstruction of phallogocentrism, and the denunciation of societies of control (Cusset 2008: 62-63). The new episteme proposed by (post)structuralism placed greater emphasis on the human sciences and relied less on traditional philosophy, at least explicitly; it critiqued traditional humanism and concepts of subjectivity, and later of truth.

Some of the early North American presentations of structuralism published in the 1960s and early 1970s concentrated almost exclusively on current researchers like Lévi-Strauss, Barthes, Jakobson, and Lacan (e.g., Ehrmann ed. 1966, Macksey and Donato eds. 1970, Gras ed. 1973). In the 1970s, however, most anthologies and introductions began devoting substantial space to delineating a genealogy that led back to Saussure—or further (e.g., Lane ed. 1970, De George and De George eds. 1972, Jameson 1972, Culler 1975, Hawkes 1977). Mark Lane's 1970 anthology thus begins with four selections by linguists, starting out with 15 pages from *CGL* and Rulon Wells's review of the book; linguistic essays make up over a quarter of the text. Fredric Jameson's 1972 *The Prison-house of Language: A Critical Account of Structuralism and Russian Formalism* commences with a 40-page chapter "The Linguistic Model" which focuses on *CGL*, treating its major paired concepts in successive sections. A first chapter entitled "The Linguistic Foundation" serves as propaedeutic to Jonathan Culler's 1975 *Structuralist Poetics*, discussing Saussure along with a number of other European and American linguists.

The increasing energy devoted to what became known as "the structuralist controversy" in North American academia and the importance attributed to Saussure made the Genevan linguist requisite reading for legions of students throughout the human sciences in the 1970s-1980s. *CGL* served both as a foundational text for the new paradigm, and as essential background for reading the contemporary figures associated with the structuralist debate. For although Lévi-Strauss had acquired his notions of Saussurean linguistics via the intermediary of Trubetzkoy's *Grundzüge der Phonologie*, as Deleuze and Guattari did via Hjelmslev's *Prolegomena*, the *CGL* emerged as far and away the most important linguistic work for understanding, developing, and critiquing structuralism. In his 1970 *Introduction to structuralism*, Mark Lane asserts that "Modern proponents of structuralism all acknowledge allegiance to Ferdinand de Saussure as

the founding father of the method” (27). Four years later, Peter Caws argued that on the basis of his insight into the arbitrary character of the sign, “Saussure may lay some claim, perhaps, to being the father not only of modern linguistics but also of the modern sense of the human sciences themselves” (1974: 64). Two years later, Jonathan Culler affirmed not only that “Saussure is the father of modern linguistics,” but also that “together with his two great contemporaries, Emile Durkheim in sociology and Sigmund Freud in psychology, he helped set the study of human behavior on a new footing . . . Saussure enables us to grasp with unusual clarity the strategies of Modernist thought” (1976: xiii-xv). Similarly, in his concluding remarks to a 1966 symposium in Baltimore designed to explore structuralism, Richard Macksey evoked “the great European architects of our labyrinth—Hegel, Marx, Nietzsche, Freud, and Saussure” (before citing North American counterparts; in Macksey and Donato eds. 1970: 320).

Whereas Bloomfield had published a few pages on *CGL*, and Chomsky a few sentences, in the 1970s and 1980s, English-speaking philosophers and literary theorists published entire monographs on Saussure which situated him in the history of ideas, examined his linguistic ideas, and compared him to other major thinkers (e.g., Culler 1976, Holdcroft 1991, Strozier 1988). As Jameson remarked in 1972, although “the linguists have gone on” to other models, including Chomsky’s, his *Prison-house of Language* (and many other essays from the era) examines “the afterlife of the original theory in other realms of knowledge, and in particular with its liberating influence, as model and analogy, in the areas of literary criticism, anthropology, and ultimately of philosophy itself” (39). Scholars in every field of the human sciences felt inspired (or obligated) to employ linguistic concepts. At the 1966 conference on structuralism in Baltimore, Jean Hyppolite, the dean of Hegelianism in France, quoted Hjelmslev, cited and discussed Benveniste, and referenced Saussure’s distinction between “the meanings which are tied to the signs and what is

called the referent, that is, the world”—all in the same paragraph (in Macksey and Eugenio eds. 1970: 161).

FROM SIGN MODEL TO SUBJECT

In 1966, the Johns Hopkins University in Baltimore hosted a high-powered symposium entitled “The Languages of Criticism and the Sciences of Man” which aimed “to explore the impact of contemporary ‘structuralist’ thought on critical methods in humanistic and social studies” (Macksey and Eugenio eds. 1970: ix). By far the most ambitious such event in North America to that date (and beyond), the colloquium brought together both colleagues associated with structuralism, and others representing “alien, if not hostile, viewpoints.” The fifteen presenters included Barthes, Derrida, René Girard, Lucien Goldmann, Jean Hyppolite, Lacan, Charles Morazé, Georges Poulet, Guy Rosolato, Nicolas Ruwet, and Tzvetan Todorov, each paper followed by extensive discussion. Organizers Richard Macksey and Eugenio Donato explained that the colloquium was designed “to identify certain basic problems and concerns common to every field of study,” including “the status of the subject, the general theory of signs and language systems, the use and abuse of models, homologies and transformations as analytic techniques, synchronic (vs.) diachronic descriptions . . .” (1970: ix-x). The title of the conference as well as the (partial) list of target topics sketch the locus of structuralist research.

Barthes’s well-received lecture “To Write: Intransitive Verb?” refers only once to Saussure, via Benveniste, who provides the main linguistic ideas for the talk (Macksey and Eugenio eds. 1970: 134-156). Nicolas Ruwet’s rigorous analysis of Baudelaire’s sonnet “La Géante” employs a methodology comparable to that illustrated by Jakobson and Lévi-Strauss in their study of the same poet’s “Les Chats,” without mentioning Saussure (296-313). Interestingly, the lectures which engaged Saussurean ideas most directly focused on the relations between the signifier and

the signified, a problematic largely neglected by North American linguists writing on *CGL*.

In extrapolating structuralism from linguistics to anthropology, then to the human sciences as a whole and to philosophy, rather than directly applying Saussure's concept of the sign, theorists instead employed it as "an epistemological operator," as Eugenio Donato illustrated in his paper at the 1966 symposium. The lecture argued that Lévi-Strauss developed his concept of discontinuity in reflecting on "Saussure's division of the linguistic sign into signifier and signified," and on the linguistic distinction between the level of phonemes and that of words. "It is the possibility of maintaining the discontinuity between the order of the signifier and the order of the signified that permits Lévi-Strauss to avoid dealing with the problem of an individual subject and makes for the extreme rigor of his work" (94). Crucially, Donato showed that whereas Merleau-Ponty invoked the Saussurean concept of the sign in order to draw attention to the signified and to demote the signifier as irrelevant, linguists argue the inverse, echoed by Foucault, whose *The Order of Things* shows that the order of the signifier and of words trumps that of things, and "holds the key to understanding" (92-93). This emphasis on the signifier, and the strategy of privileging it over the signified, would prove to be a major poststructuralist theme. At the symposium, Donato's observations served as prolegomena to the paper read by Jacques Lacan.

Presented in English, Lacan's paper in Baltimore summarized central arguments from his article "The Insistence of the Letter in the Unconscious" which came out in English translation in the same year (Macksey and Eugenio eds. 1970: 186-195, Ehrmann ed.: 101-137). "Of Structure as an Inmixing of Otherness Prerequisite to Any Subject Whatever" adapted *CGL*'s discussion of the sign to define the human subject and its unconscious. It thus represents part of the larger Lacanian project to recover Freud's development of psychoanalysis as "the talking cure" by working through Saussure's concept of the sign, Jakobson's shifters and

discussion of metaphor and metonymy, and Benveniste's essays on enunciation. Lacan's paper argued that in the Freudian view, rather than functioning like a cauldron of impulses, "the unconscious is structured as a language" (188). Indeed, the Lacanian unconscious is a verbal dynamic, the site of the censored, the unspoken, and the unspeakable; it is the discourse of the other subject; it is those instances within and without the individual which pose questions which the conscious self cannot as yet answer. Dream-images should not be interpreted as directly evoking signifieds that will lead to instincts, but rather as signifiers which point to other signifiers, as Freud showed with the example of the rebus; the main—perhaps only—units of dreams are linguistic. Discourse and communication take the form of a chain of signifiers in which "the subject takes the place of the lack" associated with desire. The subject emerges as the creation of the individual who anxiously pursues an imagined but impossible unity: "the subject is always a fading thing that runs under the chain of signifiers . . . the consequence is that the subject disappears . . . while under the second signifier appears what is called meaning or signification" (194). In the longer article "The Insistence of the Letter in the Unconscious" published in 1966, Lacan goes on to analyze the formal dynamics of resistance and transfer between analyst and analysand as comparable to metaphor and metonymy. The former entails "the substitution of signifier for signifier" such "that an effect of signification is produced," while the latter features a "connection between signifier and signifier" which "permits the elision in which the signifier installs the lack of being" (124-125).

Although Lacan himself admitted that his diagrams remained approximate, his arguments adapt the *CGL* discussions of the slippages and disruptions of the relation between signifier and signified that occur in language change, through the phonological transformations and the folk etymologies that reconfigure words and generate new meanings. Lacan amends and reinterprets *CGL*'s diagram of the sign: he strategically flips the figure so

that the signifier is positioned over the signified, and reinterprets the horizontal line as a “bar,” endowing it with power that represents and that sequesters the order of the signifier from that of the signified. He and other (post)structuralists draw attention to the subject’s relation to specific signs and types of verbal segments in ways that parallel Jakobson’s work on shifters and Benveniste’s articles on enunciation, and which *CGL* doesn’t broach. In addition, whereas *CGL* mainly studies meaning as being associated with a given morpheme, Lacan and fellow (post)structuralists take a particular interest in how subjects process and interpret sequences and sets of signs in ways that combine, reorder, and replace signifiers.

DIFFERENCE AND HISTORY

Alongside the reinterpretations and reformulations of the model of the sign, engagements with other *CGL* concepts developed central issues at stake in the structuralist controversy. When transposed to the philosophical plane, *CGL*’s immanent perspective highlighting language as form rather than substance challenged longstanding dominant epistemological stances in English-speaking North America. In his 1977 *Structuralism and Semiotics*, Terrence Hawkes argues that “Saussure’s revolutionary contribution to the study of language lies in his rejection of that ‘substantive’ view of the subject in favour of a ‘relational’ one” (26, 28). Fredric Jameson’s *The Prison-house of Language* emphasizes that this “movement from a substantive way of thinking to a relational one” goes directly against the “Anglo-American empiricism” that enjoys such currency in North America. Indeed, Jameson begins his exposition of *CGL* by contrasting it with Ogden and Richards’s concept of language, and critiques the latter’s reduction of the symbol to a mere relay pointing to the referent in the world: “Such an approach underestimates the weight of sheer historical convention and inertia in language” (32). Moreover, the “stubborn will to isolate the object in question from

everything else” obviates the critical “observation of those larger wholes and totalities” (23-24). Situating *CGL*’s move on the general epistemological plane, Jameson recalls that “Saussure’s thought is but one among many contemporary reactions against positivism,” that it participated in the wider crisis in the sciences, notably in physics. In the revolutionary new perspective, “you can see only as much as your model permits you to see . . . the methodological starting point does more than simply reveal, it actually creates, the object of study” (11-14). (Post)structuralists typically posited versions of nominalism and relativism which ran directly counter to reigning realist and empirical attitudes and epistemologies. In Jameson’s Marxist analysis, however, *CGL* effectively leaves us with a disquieting unsolved riddle: the system of language and signs appears disconnected to the web of reality.

Along with *CGL*’s perspectivism, its concept of difference challenged dominant Anglo-American modes of thought, and became one of the most important ideas in the twentieth century. In the human sciences, it under-girded an alternative epistemology and ontology radically different from the dominant schools of positivism, of quantitative scientific methodologies, and of the analytical tradition. In its *CGL* formulation as well as in its reconfiguration in Derrida’s work, it was used to develop new perspectives to analyze racial, sexual, and ethnic difference. The (post)structuralists thus focused on precisely the fundamental nexus of *CGL* concepts which had not attracted many American linguists, whether because they go without saying in the field, or, inversely, because they appeared erroneous: the definition of the sign; the concepts of difference and negativity; the systematic, diacritical, and holistic character of language.

History and materialism also loomed large in the North American (post)structuralist controversy, in part through a dialogue and debate with Marxism, which enjoyed a position of strength in the region’s universities at the time. In *Prison-house of Language*, Jameson argued that by radically separating the diachronic

and synchronic perspectives, and by associating phonetics to *parole* and diachrony, while constructing a purely relational *langue* in synchrony, *CGL* generates a version of the Cartesian mind-body dichotomy: “Once you have begun by separating diachronic from synchronic, . . . you can never really put them together again . . . philosophically, we are faced with a rather peculiar identification between change and matter, on the one hand, and meaning and the a-temporal, on the other” (18, 16). Jameson argued further that by attributing diachronic transformations to isolated accidental events and by denying the sense of language change in speakers, *CGL* renders diachrony essentially ahistorical: “language is for him a perpetual present” (6). His essay on *CGL* concludes that after Saussure and structuralism, we need to search for a new methodological development, perhaps in Greimas’s definition of meaning as transcoding, so “that the twin, apparently incommensurable, demands of synchronic analysis and historical awareness, of structure and self-consciousness, language and history, can be reconciled” (216).

DECONSTRUCTING CGL AND STRUCTURALISM

Lacan’s paper at the Johns Hopkins symposium presumably helped inspire Peter Caws’s judgment voiced in the general discussion that followed the last lecture: “many of us came to this colloquium hoping to find in structuralism the possibility of a methodological unity for what has come to be called in France ‘les sciences humaines.’ Here, however, we found that what has become primary in nearly all the discussions has been a metaphysical rather than a methodological question, principally the metaphysical question of the *subject*” (Macksey and Donato eds. 1970: 314, v. 319-320). While the lineup of speakers at the 1966 symposium in Baltimore remained eminently impressive, neither Lévi-Strauss nor Jakobson, the undisputed deans of structuralism, participated in the conference, nor did Émile Benveniste, who along with Jakobson figured as the linguist most often cited.

Derrida's lecture at the 1966 symposium, "Structure, Sign, and Play in the Discourse of the Human Sciences," foregrounded the concept of the sign in critiquing structuralism and in envisioning an alternative epistemology. Associating Lévi-Strauss's approach with the generalized Western régime of "presence," the lecture proposed instead "free play": "Free play is the disruption of presence. The presence of an element is always a signifying and substitutive reference inscribed in a system of differences and the movement of a chain" (Macksey and Donato eds. 1970: 263). In locating presence within "a system of differences and the movement of a chain," Derrida conflates its idealized schema with *CGL*'s concepts of difference and syntagmatic relations.

Derrida's paper effects a close reading of the economy of the sign adapted from *CGL* that Lévi-Strauss presents in "Introduction to the Work of Marcel Mauss." The anthropologist explains that "in his endeavor to understand the world, man therefore always has at his disposal a surplus of signification . . . This distribution of a *supplementary* allowance . . . is absolutely necessary in order that on the whole, the available signifier and the signified it aims at may remain in the relationship of complementarity which is the very condition of the use of symbolic thought" (Lévi-Strauss 1950: xlix, quoted in Macksey and Donato eds. 261). Seizing upon the economy thus posited and its notion of supplementarity, Derrida argues that Lévi-Strauss's vision of ethnography as the "inspiration for a new humanism" depends on this conception of the sign and its postulation of "the *superabundance* of the signifier, its *supplementary* character," which in turn results from a "finitude," "the result of a lack which must be *supplemented*" (261-262, 265). Derrida concludes by contrasting Lévi-Strauss's structuralism rooted in Hegel with his own deconstructive stance: "As a turning toward the presence, lost or impossible, of the absent origin, this structuralist thematic of broken immediateness is thus the sad, *negative*, nostalgic, guilty, Rousseauist facet of the thinking of free play of which the Nietzschean *affirmation*—the joyous affirmation of the free play

of the world and without truth, without origin, offered to an active interpretation—would be the other side” (264).

In Anglophone North America, Derrida’s lecture enjoyed a particularly significant impact on the reception and the development of the French thought presented at the symposium. It fostered the rapid unfolding of structuralism into the structuralist controversy and a dialogue with what became known as post-structuralism, or later, French postmodernism. On the one hand, Derrida’s deconstruction of logocentrism continued Saussure’s explicit and implicit critique of idealistic and spiritualistic conceptions of speech. Requiring exacting philology, Derrida’s very style foregrounds the history, the material substratum, and the semantic idiosyncrasies of idioms—all of which figure as central to *CGL*. His essays from the 1960s and 1970s devote considerable attention to core *CGL* concepts, including sign, signifier, signified, and speech. The philosopher averred that “If I had to risk a single definition of deconstruction: . . . *plus d’une langue*—more than one language, no more of only one language” (1991: 241). Similarly, Saussure consistently argued that only a knowledge of languages—in the plural—could prevent linguists from repeating erroneous philosophical and psychological postulations of universals of language.

On the other hand, Derrida questions the foundations of *CGL* and displaces its problematics in crucial ways. *Of Grammatology* performs a close reading of *CGL*’s discussion of speech and writing, highlighting the contradictions and aporias in the exposition, and proposing to reverse the roles of the two media (1976: 27-53, v. 53-65). The essay ties *CGL*’s sets of twin concepts to the same vitiated Western epistemology that has produced mind vs. matter and form vs. substance. *Writing and Difference* references Saussure’s critical concept of difference, but conflates spatial differentiation and temporal deferral, “(simultaneously) spacing and temporization” (1991: 66).

A mere five years after the symposium in Baltimore, North American scholars were devouring works associated with the no-

vel trend from France in pursuit of a speculative critique of the subject—and power—much more than in search of a methodology common to the human sciences. In a new foreword written in November 1971 for the second edition of the Baltimore symposium proceedings, Macksey and Donato announce: “Today we may question the very existence of structuralism as a meaningful concept” (1972: ix). The editors observe “the declining methodological significance of linguistics,” which they blame in part on the discipline’s failure to provide an approach to meaning comparable to its analysis of sound in language, but mainly on a philosopher’s refutation of its premises: “Derrida’s underscoring of the logocentric metaphysical presuppositions implicit in a great deal of linguistic thinking has made the generalizing power of the latter strategically inoperative” for cutting-edge inquiry (x, xi-xii). The revamped pantheon of the new Gallic paradigm features the triumvirate of Foucault, Derrida, and Deleuze; Lévi-Strauss recedes into the background, at best. Nietzsche emerges as the muse common to the new voices, displacing Hegel and his “subject-consciousness-centered” concepts—whereas “structural linguistics itself unknowingly perpetuated the Hegelian inheritance” (xii). While the initial vision for the 1966 symposium embraced a list of positive topics to explore, including “the general theory of signs and language, and synchrony and diachrony” (1970: x), the characterizations of the new orientation privilege negative formulations that express what they reject: “Today’s task for thinkers within this climate thus seems to reside in the possibility of developing a critical discourse without identities to sustain concepts, without privileged origins, or without an ordered temporality to guarantee the mimetic possibilities of representation” (1972: xii). In retrospect, the 1966 gathering that had aimed to effect a dialogic and didactic introduction to structuralism served to stage the “theoretical deconstruction” of the term (1972: ix).

The transformations that lead from the initial aims articulated by the organizers of the 1966 symposium, to the actual

conference, and finally to the new perspectives outlined in the second edition of the proceedings, summarize in a microcosm the shift from a focus on structuralism to a concentration on poststructuralism (and later postmodernism). The two “moments” of structuralism and poststructuralism can be defined in part chronologically, but designate more accurately *conceptual* rather than *historical* differences, particularly in the United States. With the notable exception of Lévi-Strauss and Todorov, the well-known thinkers associated with structuralism in North America were rebaptized poststructuralists. Thomas Pavel’s critique *The Feud of Language: A History of Structuralist Thought* was thus reprinted twelve years later with a new title, *The Spell of Language: Poststructuralism and Speculation*.

After 1980, Saussure increasingly joined the ranks of the *maîtres à penser* to be critiqued and deconstructed by poststructuralists skeptical of science and critical of the links between knowledge and power. In 1981, Foucault argued that the model of war, not language, fits history: “one’s point of reference should not be to the great model of language (*langue*) and signs, but to that of war and battle. The history which bears and determines us has the form of a war rather than that of a language: relations of power, not relations of meaning” (1984: 56). In 1982 Jonathan Culler, the literature professor who had introduced Saussure and structuralism to many students and faculty in the USA in the previous decade, joined in proclaiming the death of structuralism, entitling his new monograph *On Deconstruction: Theory and Criticism after Structuralism*.

POSTSTRUCTURALIST SAUSSURE: THE POSTMODERN FRAGMENTS ON THE ANAGRAMS

On the other hand, alongside the structuralist *CGL*, there emerged a poststructuralist Saussure grounded in an alternative functioning of signifier and signified. In the 1960s, North American scholars began hearing about manuscripts that the Swiss

linguist wrote on anagrams identified in ancient Latin, Homeric, Germanic, and Indian texts. Jean Starobinski published sections in article form, then as a monograph in 1971. The book only appeared in English translation in 1979, but its original French version already attracted considerable attention in North America. In 1974, the Columbia University journal *Semiotext(e)* organized a symposium on campus entitled “The Two Saussures” at which several linguists and theorists expounded and critiqued concepts in the *CGL*, while most speakers explored “Saussure’s darker face, that of the Anagrams” (Lotringer 1974: 4). Celebrating the “disruptive energy” of the writings on anagrams, the papers constructed them as steps toward an alternative study of language more sensitive to poetry and sacred texts than to quotidian utilitarian speech: “these ‘deviant’ linguistic practices constitute the beginnings of an anti-science which in many respects is closer to the field to be constituted than to reigning linguistic science” (Lotringer 1975: 14). An architect transposed the new paradigm to the built environment: “Saussure the linguist” contributes to understanding the architecture inaugurated by the Renaissance which continues into the twentieth century, while “Saussure the analyst of anagrammes is helping us to recognize another architecture, which has been developing since the beginning of the century and probably contains the potential and some of the ideas necessary to build our modern world” (Gandelsonas 1974: 93-94).

Composed between 1905 and 1909, around the same time as his first two courses on general linguistics, the fragmentary “anagrams” manuscripts identify a “strict arithmetic” according to which each phoneme and selected syllables are used an even number of times in every poem. They also argue that each piece embeds anagrams of the names of personae mentioned or implied, thereby highlighting them through the creation of “a second, fabricated way of being, added as it were to the word’s original” (Saussure 1964: 110, v. 1979: 31, 46-57). In sacred texts, the anagrams function as cryptic invocations of deities and

donors designed to constrain the divinities to grant the requests formulated in the prayer.

The principles which the *CGL* highlights for everyday speech are qualified or overturned by the patterns that the manuscripts identify in the magical, sacred, and poetical texts. The metaphor of the sign as a sheet of paper with two sides, signifier and signified, dissolves amidst the constituent syllables of a word disseminated throughout a verse. The linearity of speech is qualified by a discontinuous and layered geometry. Whereas *parole* entails the free expression of one's ideas in the *CGL*, the new textual analyses reveal systematic but quasi secret phonic combinations. While systematic phonological transformations operate mainly in diachrony in the *CGL*, they govern the synchronic production of a single utterance in the anagrammatical texts. One also wonders if arbitrariness maintains the same importance or even structure in the new perspective.

Starobinski also included snippets of reflections on general linguistics in which Saussure poses questions without answers and admits to being flummoxed, as when he cannot envision how to approach the study of discourse within his sign-based, word-level perspective on language: "Language is only created with a view to discourse, but what separates discourse from language? . . . At what moment, and by virtue of what operation, what interplay between them, what conditions, do these concepts form *discourse*?" (1979: 3-4). *Words Upon Words* also incorporates passages from Saussure's textual research on Germanic legends which describes characters as semiological symbols comparable to words.

Whereas the *CGL* stages the public voice of a consummate pedagogue who explains his subject matter with such clarity that the discipline appears marvelously coherent and well-structured, *Words Upon Words* provides glimpses into the private thoughts of a scholar in the throes of doubt and anguish: "I suffer from a morbid horror of the pen . . . this work is for me an experience of sheer torture . . . In the case of linguistics, the torture is in-

creased for me by the fact that . . . there is not one single term in this particular science which has ever been based on a simple idea” (1979: 3). The author of fragmentary and fraught ruminations on poetry that radically question his own positive linguistic theory emerges as a quintessential poststructuralist figure, the very model of a semiotician according to Kristeva.

DISCUSSION, CONDEMNATION, AND NEGLECT—BUT NO
“RETURN TO SAUSSURE” (1990-)

In the last decade of the twentieth century, interest in “theory” and in poststructuralism waned in North America; the ransom of becoming trendy must always be falling out of fashion. Attention to structuralism per se all but disappeared, and the number of people who actually read *CGL* or parts of it plummeted. The 2005 *Routledge Companion to Postmodernism* thus devotes short articles to such figures as Barthes, Baudrillard, Deleuze, Derrida, Foucault, Irigaray, Kristeva, Lacan, and Lévi-Strauss, but not to Saussure (nor Benveniste or Jakobson). The first paragraphs of the book’s one-page articles on semiotics and structuralism discuss *CGL*, however. The entry on structuralism concludes:

By the late 1960s, however, a radical reaction to structuralism’s ambitious claims to have explained the world had set in. Jacques Derrida and other poststructuralists launched a series of devastating critiques of structuralist poetics, anthropology, and historiography, focusing on the inability of structuralists to understand the radicalism inherent in their own view of language. Derrida emphasized the fragility of the conventional link between signifier and signified, thus rendering ‘meaning’ a more elusive and slippery beast than the structuralists had supposed” (Anthony McGowan in Sim ed. 2005: 311-312).

Concepts presented in *CGL* rarely appear except in the guise in which they were adapted by Derrida and Lacan, who continue

to inform the work of a minority of theorists, such as the postcolonialists Homi Bhabha and Gayatri Spivak.

In the francophone world, the language sciences have experienced at least a certain “Return to Saussure” since the last decade of the twentieth century: scholars have carefully edited and published the linguist’s earlier manuscripts on phonetics, general linguistics, and anagrams, as well as the actual notes taken by students in his courses in general linguistics. Impressive secondary scholarship has also appeared, including a collective *Cahier de l’Herne* (Bouquet ed. 2002), and important international conferences devoted to Saussure have taken place. Much of this primary material has been translated in English, but little of the secondary documents. During this same time, away from the din of current trends in academia, a smattering of Anglophone scholars have written on the Genevan linguist, including Paul Thibault (1997) and Roy Harris (1987, 1988, 2001); Harris also published a second translation of *CGL*. John Joseph published a fine biography, filling an enormous gap (2012), and a *Cambridge Companion to Saussure* collects valuable articles (Sanders ed. 2004). Yet one cannot speak of a “return to Saussure” in English-speaking North America.

Just as many theorists interested in (post)structuralism in previous decades recognized Saussure as a founding figure, recent scholars who critique yesterday’s psychoanalytical approaches to film, Althusserian analyses of society, deconstructionism, Foucauldian historical perspectives, semiotic studies of narrative, and so on, have often targeted Saussure as the mastermind of their adversary, the *éminence grise* of all that went awry. In order to attack the cultural and literary theory in question, they assault *CGL* and aim to delegitimize the work. Leonard Jackson’s monograph *The Poverty of Structuralism: Literature and Structuralist Theory* thus announces at the outset: “there are quite fundamental weaknesses in the Saussurean model of language: weaknesses so severe that we can say, merely by inspecting that model, that it is logically impossible that it should provide an adequate theory

of human languages” (5) (cf. Raymond Tallis, *Not Saussure. A Critique of Post-Saussurean Literary Theory*). The psychological literary critic Norman Holland’s *The Critical I* (1992) carries on a sustained and uncompromising polemic with the Swiss linguist and with modern scholars whose theoretical bases he says largely derive from Saussurean linguistics. He observes that virtually no contemporary linguists base their research on Saussure, only literary critics and a handful of philosophers (141). Similarly, Thomas Pavel notes that “structuralism, whose decrepit models were rejected by linguistics, was selected as the starting point for a revolution in French epistemology” (1989: 131). Pavel mainly tasks (post)structuralists with abandoning humanistic philosophy in favor of methodological fragments they borrowed from Saussure and other linguists without possessing any competence in the language sciences.

In a monograph that formulates a sustained apology for *CGL* while proposing to develop its ideas in a contemporary context, Paul Thibault summarizes the charges that compose this negative “conventional wisdom” about the Saussurean theory of language: “The speech practices of individuals are separate from, or external to, the language system. The former have no systematic relationship to the latter. The language system is a closed and static system which makes no contact with the world. . . . The sign is not systematically shaped by its uses in concrete acts of meaning-making” (1997: 19, xvii-xviii).

PRESENTING THE CGL AND SAUSSURE TODAY

In today’s Anglophone epistemological context, three strategies could prove useful in presenting *CGL* and Saussure. First, *CGL*’s central concept of value foregrounds the complexity and the socio-historical specificity of each language and culture. Value and the mechanism of language provide a conception of the sign entirely different from the linear definition central to Anglo-American empirical perspectives and to traditional meta-

physics, in which a word symbolizes a universal “affection of the soul” (Aristotle) or in which *vox* receives its value from *conceptus* grounded in *res*, as for Aquinas and the Scholastics (cf. Ogden and Richards’ triangle *Symbol-Thought-Referent*, 1927: 11). It is within this framework that, in a second moment, *CGL*’s definition of the sign as the (labile) relation between signifier and signified can become useful.

Secondly, *CGL*’s discussions of analogy, associative relations, folk etymology, and the propagation of innovations highlight the work’s conception of language as comprising dynamic cognitive processes (122-131, 125, 141, 161-176, 185-189). For Saussure, analogy (and folk etymology) illustrates the functioning of language conceived as a “generative process” (“processus générateur”), as a complex of “generative forms” (“formes génératrices,” *CGL*: 165, *Cours de linguistique générale*, p. 227): “Language never stops interpreting and decomposing the units given to it” (169). Whereas “ideas play no role” in sound changes, analogy entails an “unconscious comparison” and “interpretation” of existing forms as well as “the awareness [*conscience*] and understanding of a relation” in the actual creation of the new expression (165-166).

Thirdly, *CGL* emphasizes that *langue* and *parole* “are closely connected and each presupposes the other: language is necessary if speaking is to be intelligible . . . but speaking is necessary for the establishment of language, and historically its actuality always comes first . . . speaking is what causes language to evolve . . . Language and speaking are then interdependent: the former is both the instrument and the product of the latter” (*CGL*: 14, 18-19). *Langue* and *parole* constitute interdependent, interconnected, and complementary dimensions of equal importance to speech.

Saussure’s *Writings in General Linguistics* explicitly underlines the importance of speech in act and its centrality alongside the “language system”:

Bopp and his followers are supposed to have said that language is an application of the language system or that this latter is the necessary condition of language, the language system being seen as established and delimited. We can now appreciate that there is a constant reciprocity and that both the unique and constant source and the realization of the language system come from the act of language and that the language faculty is at one and the same time the constant application and generator of the language system, . . . reproduction and production (2006: 85).

In the Anglo-American perspective, oral communication in real time remains the driving scenario for conceptions of language, rather than the philologist's text-object studied in quiet solitude. Saussure's *Phonétique* manuscript explicitly incorporates major components of the speech act in its framework. It defines and delimits each phoneme by comparing three instances: "Delimitation in the name of semiology (only negative) . . . Acoustic delimitation of the phoneme . . . Delimitation of the physiological causes of the phoneme" (1995: 91, Parret 1993-1994: 203). This central linguistic unit thus entails the language system, the listener, and the speaker; its definition implies the speech situation, the communicative act. *CGL*'s emphasis on semiology further encourages us today to explore the relation between verbal and non-verbal communication (gestures, proxemics, syncretic processes), and the relation between language and the non-linguistic speech situation.

CONCLUSION

The hundred years that have passed since the publication of *CGL* have witnessed the full range of reactions in Anglophone North America, from curiosity to indifference, from respect, enthusiasm, and infatuation to distrust, frustration, and disdain. Bloomfield hailed *CGL*'s clear and forceful theoretical presentation of the synchronic perspective, its social definition of *langue*,

and its construction of linguistics as an autonomous science in its own right. Chomsky explicitly embraced the concept of arbitrariness and a version of the distinction between *langue* and *parole*; the success of his approach transformed American linguistics such that a number of key Saussurean perspectives gained dominance, including the emphases on synchronic analysis, on internal rather than external linguistics, and on theoretical reflection. Contemporary cognitive linguists foreground semantic, phenomenological, and psychological perspectives central to *CGL*. Renouncing a formalist conception of language, they define linguistic forms and constructions as interdependent facets of sound and meaning, in harmony with Saussure's view.

In the human sciences outside of linguistics, (post)structuralists developed alternative positions on some of these problematics and explored issues in *CGL* neglected by most North American linguists. Whereas the latter accepted the concepts of synchrony and diachrony largely without discussion, privileging the former, theorists in other fields hotly debated the view of history and consciousness they entailed. While Chomsky has been the only North American linguist to highlight *langue vs parole*, (post)structuralist scholarship engaged and critiqued the twin notions in detail, examining the relation between society and the individual, and between human faculties and actual behavior. *CGL*'s definition of the sign as the product of signifier and signified has gone largely unmentioned by North American linguists, whereas it prompted a raft of revolutionary (post)structuralist proposals for the individual psyche, for collective beliefs, and for literature and the arts.

In the aftermath of the focus on *CGL* and structuralism, in the current context of relative ignorance and neglect of the work, it can prove useful to emphasize that its distinctive concept of value provides a forceful theoretical formulation of both the complexity and the socio-historical particularity of languages and cultures. The book's discussions of analogy, associative relations, folk etymology, and the propagation of innovations describe lan-

guage as comprising dynamic cognitive processes. Key passages also underline that *langue* and *parole* constitute interdependent and complementary facets of speech.

REFERENCES

Andresen, Julie Tetel (1990) *Linguistics in America, 1769-1924: A Critical History*. London: Routledge.

Barthes, Roland (1968a) *Elements of Semiology*. Trans. Annette Lavers and Colin Smith. New York: Hill and Wang. [French 1964]

_____ (1968b) *Writing Degree Zero*. Trans. Annette Lavers and Colin Smith. New York: Hill and Wang. [French 1953]

_____ (1972) *Mythologies*, ed. and trans. Annette Lavers. New York: Farrar, Straus & Giroux. [French 1957].

Benveniste, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale*. Vol. 1. Paris: Gallimard.

Bloomfield, Leonard (1914) *Introduction to the Study of Language*. New York: Holt.

_____ (1922) Review of *Language: An Introduction to the Study of Speech* by Edward Sapir, *Classical Weekly* 15.18 (13 March): 142-143. Rpt. in 1970, 91-94.

_____ (1923-1924) Review of *Cours de linguistique générale* by Ferdinand de Saussure, 2nd ed., *Modern Language Journal* 8 (Oct. 1923-May 1924): 317-319. Rpt. in 1970, 106-108.

_____ (1926) "A Set of Postulates for the Science of Language," *Language* 2.3 (September): 153-164. Rpt. in 1970, 128-138.

_____ (1927) "On Recent Work in General Linguistics," *Modern Philology* 25: 211-230.

_____ (1933) *Language*. New York: Holt, Rinehart, and Winston.

_____ (1970) *A Leonard Bloomfield Anthology*, ed. Charles Hockett. Bloomington: Indiana University Press.

Broden, Thomas F. (2010) "Ferdinand de Saussure and Linguistic Structuralism." *Critical Theory to Structuralism: Philosophy, Politics and the Human Sciences*, ed. David Ingram, vol. 5 of *History of Continental Philosophy*, general editor Alan D. Schrift. Durham, England: Acumen, 221-244.

Caws, Peter (1974) "Parallels and Orthogonals." *The Two Saussures*, special issue of *Semiotext(e)* 1.2 (fall): 54-65.

Chomsky, Noam (1963) "Formal Properties of Grammars." *Handbook of Mathematical Psychology*, ed. Robert Duncan Luce, Robert R. Bush, and Eugene Galanter. New York: Wiley, 322-418.

_____ (1964) "The Logical Basis of Linguistic Theory." *Proceedings of the Ninth Congress of Linguists*, ed. Horace G. Lunt. The Hague: Mouton, 914-978.

_____ (1965) *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge: MIT Press.

_____ (1968) *Language and Mind*. New York: Harcourt Brace Jovanovich.

_____ (1986) *Knowledge of Language: Its Nature, Origin, and Use*. New York: Praeger.

_____ (1995) *The Minimalist Program*. Cambridge: MIT Press.

Chomsky, Noam, and Morris Halle (1968) *Sound Pattern of English*. New York: Harper and Row.

Contini-Morava, Ellen, Barbara Sussman, and Robert Kirsner, eds. (1995) *Meaning as Explanation: Advances in Linguistic Sign Theory*. Berlin and New York: Mouton de Gruyter.

Culler, Jonathan (1975) *Structuralist Poetics: Structuralism, Linguistics, and the Study of Literature*. Ithaca: Cornell University Press.

_____ (1977) *Ferdinand de Saussure*. New York: Penguin.

_____ (1982) *On Deconstruction: Theory and Criticism after Structuralism*. Ithaca: Cornell University Press.

- Davis, Joseph, Radmila Jovanović Gorup, and Nancy Stern, eds. (2006) *Advances in Functional Linguistics: Columbia School beyond Its Origins*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.
- De George, Richard T. and Fernande M. De George eds. (1972) *The Structuralists: From Marx to Lévi-Strauss*. Garden City: Anchor.
- Derrida, Jacques (1970) "Structure, Sign, and Play in the Discourse of the Human Sciences." Macksey and Donato, eds., 247-265, rpt. in *Writing and Difference*, 1978, 278-95.
- _____ (1973) *Speech and Phenomena, and Other Essays on Husserl's Theory of Signs*. Trans. David B. Allison. Evanston: Northwestern University Press. [1967 French].
- _____ (1976) *Of Grammatology*. Trans. Gayatri Chakravorty Spivak. Baltimore: The Johns Hopkins University Press. [French 1967]
- _____ (1978) *Writing and Difference*. Trans. Alan Bass. Chicago: University of Chicago Press. [French 1967]
- _____ (1991) *A Derrida Reader: Between the Blinds*, ed. Peggy Kamuf. New York: Columbia University Press.
- Diver, William (1974) "Substance and Value in Linguistic Analysis." *The Two Saussures*, special issue of *Semiotext(e)* (New York) 1.2 (fall): 13-30.
- _____ (2012) *Language: Communication and Human Behavior. The Linguistic Essays of William Diver*, ed. Alan Huffman and Joseph Davis. Leiden and Boston: Brill.
- Eagleton, Terry (1983) *Literary Theory: An Introduction*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Ehrmann Jacques, ed. (1970) *Structuralism*. Garden City: Anchor. First published as a special issue of *Yale French Studies* 36-37 (1966).
- Foucault, Michel (1970) *The Order of Things: An Archeology of the Human Sciences*. New York: Vintage Books. [French 1966].
- _____ (1972) *The Archaeology of Knowledge*. Trans. A. M. Sheridan Smith. New York: Pantheon Books. [French 1969].

_____ (1984) *The Foucault Reader*, ed. Paul Rabinow. New York: Pantheon.

Fowler, Murray (1953) Review of *Structure immanente de la langue française* by Knud Togeby, *Language* 29: 165-175.

Gandelsonas, Mario (1974) "Linguistics, Poetics, and Architectural Theory." *The Two Saussures*, special issue of *Semiotext(e)* 1.2 (fall).

Gleason, Henry Allan (1961) *Introduction to Descriptive Linguistics*. 2nd ed. New York: Holt, Rinehart and Winston. 1st ed. 1955, rev. ed. 1965.

Gras, Vernon W., ed. (1973) *European Literary Theory and Practice. From Existential Phenomenology to Structuralism*. New York: Dell.

Harris, Roy (1987) *Reading Saussure: A Critical Commentary on the "Cours de linguistique générale"*. London: Duckworth.

_____ (1988) *Language, Saussure and Wittgenstein: How to Play Games with Words*. London: Routledge.

_____ (2001) *Saussure and His Interpreters*. New York: New York University Press.

Harris, Roy and Talbot J. Taylor (1991) *Landmarks in Linguistic Thought: The Western Tradition from Socrates to Saussure*. New York: Routledge.

Hawkes, Terrence (1977) *Structuralism and Semiotics*. Berkeley: University California Press.

Hjelmslev, Louis (1953) *Prolegomena to a Theory of Language*. Trans. Francis J. Whitfield. Baltimore: Waverly, rev. ed. Madison: University of Wisconsin Press, 1961. [Danish 1943].

Hockett, Charles F. (1965) "Sound Change," *Language* 41: 185-204.

Holdcroft, David (1991) *Saussure: Signs, System, and Arbitrariness*. Cambridge: Cambridge University Press.

Holland, Norman N. (1992) *The Critical I*. New York: Columbia University Press.

Jackson, Leonard (1991) *The Poverty of Structuralism: Literature and Structuralist Theory*. London: Longman.

Jakobson, Roman (1956) "Two Aspects of Language and Two Types of Aphasic Disturbances." Jakobson and Morris Halle, *Fundamentals of Language*. The Hague: Mouton, 53-82.

_____ (1971) "Quest for the Essence of Language." *Selected Writings II: Word and Language*. The Hague: Mouton.

_____ (1984) "La théorie saussurienne en rétrospection," 1942 course, ed. Linda Waugh, *Linguistics* 22.2: 161-196.

Jameson, Frederic (1972) *The Prison-house of Language: A Critical Account of Structuralism and Russian Formalism*. Princeton: Princeton University Press.

Joseph, John E. (1989) "Bloomfield's Saussureanism," *Cahiers Ferdinand de Saussure* 43: 43-53.

_____ (1990) "Ideologizing Saussure: Bloomfield's and Chomsky's Readings of the *Cours de linguistique générale*." *Ideologies of Language*, ed. Joseph and Talbot J. Taylor. New York: Routledge, 51-79.

_____ (2012) *Saussure*. Oxford: Oxford University Press.

Koerner, Ernst Frideryk Konrad (1973) *Ferdinand de Saussure: Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language, a Contribution to the History and Theory of Linguistics*. Braunschweig Vieweg.

_____ (1988) *Saussurean Studies / Études saussuriennes*. Geneva: Slatkine.

_____ (1989) "Leonard Bloomfield and the *Cours de linguistique générale*," *Cahiers Ferdinand de Saussure* 43: 55-63.

_____ (2002) *Toward a History of American Linguistics*. London: Routledge.

Lacan, Jacques (1966) "The Insistence of the Letter in the Unconscious," trans. Jan Miel, in Ehrmann, ed. 1966, 101-137. New trans.

Alan Sheridan "The Agency of the Letter in the Unconscious or Reason since Freud." *Ecrits. A Selection*. New York: Norton, 1977, 146-178. [French 1957].

_____. (1970) "Of Structure as an Inmixing of Otherness Prerequisite to Any Subject Whatever." Macksey and Donato eds. 186-195.

Lakoff, George (1987) *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind*. Chicago: University of Chicago Press.

Lakoff, George and Mark Johnson (1980) *Metaphors We Live By*. Chicago: University of Chicago Press, new ed. 2003.

Lane, Mark, ed. (1970) *Introduction to Structuralism*. New York: Basic Books.

Langacker, Ronald W. (1987-1991) *Foundations of Cognitive Grammar*. vol. 1 *Theoretical Prerequisites*. vol. 2 *Descriptive Application*. Stanford: Stanford University Press.

_____. (2008) *Cognitive Grammar: A Basic Introduction*. New York: Oxford University Press.

Lentricchia, Frank (1980) *After the New Criticism*. Chicago: University of Chicago Press.

Lévi-Strauss, Claude (1950) "Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss." Marcel Mauss. *Sociologie et anthropologie*, ed. Georges Gurvitch. Paris: Presses Universitaires de France, ix-lii.

_____. (1951) "Language and the Analysis of Social Laws," *American Anthropologist* n.s., 53.2: 155-163, rpt. in *Structural Anthropology*, vol. 1, 55-66.

_____. (1953) "Linguistics and Anthropology," *Supplement to International Journal of American Linguistics* 19.2 (April), rpt. in *Structural Anthropology*, 67-80.

_____. (1955) "The Structural Study of Myth." *Myth: A Symposium*, special issue of *Journal of American Folklore* 270 (October-December): 428-444, rpt. in *Structural Anthropology*, 206-231.

_____ (1963) *Structural Anthropology*. New York: Basic Books. [French 1958].

Levin, Samuel (1965) "Langue and Parole in American Linguistics." *Foundations of Language* 1: 83-94.

Lotringer, Sylvère (1974) "Introduction: Two-Faced Saussure." *The Two Saussures*, special issue of *Semiotext(e)* 1.2 (fall): 3-8.

Lotringer, Sylvère, ed. (1974) *The Two Saussures*, special issue of *Semiotext(e)* 1.2 (fall). Half of the papers given at the *Semiotext(e)* sponsored colloquium *The Two Saussures* held at Columbia University 12-13 May 1974.

_____ (1975) *Saussure's Anagrams*, special issue of *Semiotext(e)* 2.1 (spring). Half of the papers given at the *Semiotext(e)* sponsored colloquium *The Two Saussures* held at Columbia University 12-13 May 1974.

Lyons, John (1968) *Introduction to Theoretical Linguistics*. New York: Cambridge University Press.

Macksey, Ricard, and Eugenio Donato, eds. (1970) *The Languages of Criticism and the Sciences of Man*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press. 2nd ed. *The Structuralist Controversy: The Languages of Criticism and the Sciences of Man*, 1972.

Mandler, Jean (1996) "Preverbal Representation and Language." *Language and Space*, ed. P. Bloom, M.A. Peterson, L. Nadel, and M.F. Garret. Cambridge: MIT Press, 365-384.

Martinet, André (1949) *Phonology as Functional Phonetics. Three Lectures Delivered before the University of London in 1946*. London: Oxford University Press.

_____ (1953) Review of *Structure immanente de la langue française* by Knud Togeby, *Word* 9: 78-82.

_____ (1993) *Mémoires d'un linguiste. Vivre les langues*. Entretiens avec Georges Kassai et avec la collaboration de Jeanne Martinet. Paris: Quai Voltaire.

Matthews, Peter Hugoe (1993) *Grammatical Theory in the United States from Bloomfield to Chomsky*. New York: Cambridge University Press.

Ogden, Charles Kay and I. A. Richards (1927) *The Meaning of Meaning. A Study of the Influence of Language upon Thought and the Science of Symbolism*. Revised 2nd edition. New York: Harcourt, Brace. 1st ed. 1923.

Parret, Herman (1993-1994) "Les manuscrits saussuriens de Harvard," *Cahiers Ferdinand de Saussure* 47: 179-234.

Pavel, Thomas G. (1989) *The Feud of Language: A History of Structuralist Thought*. Trans. Linda Jordan and Thomas G. Pavel. Cambridge: Blackwell. Rpt. as *The Spell of Language. Poststructuralism and Speculation*, 2001. [1988 French].

Recherches structurales 1949 (1949) Special issue of *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague* 5, *Hjelmslev Festschrift* on glossematics.

Reid, Wallis (1974) "The Saussurean Sign as a Control in Linguistic Analysis." *The Two Saussures*, special issue of *Semiotext(e)* (New York) 1.2 (fall): 31-53.

_____ (2002) "Introduction to Sign-Based Linguistics." *Signal, Meaning, and Message. Perspectives on Sign-Based Linguistics*, ed. Wallis Reid, Ricardo Otheguy and Nancy Stern. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, ix-xxi.

Reid, Wallis, Ricardo Otheguy and Nancy Stern, eds. (2002) *Signal, Meaning, and Message. Perspectives on Sign-Based Linguistics*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.

Sanders, Carol, ed. (2004) *The Cambridge Companion to Saussure*. New York: Cambridge University Press.

Sapir, Edward (1921) *Language: An Introduction to the Study of Speech*. New York: Harcourt, Brace.

Saussure, Ferdinand de (1878) *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig: Teubner. [dated 1879].

_____ (1916) *Cours de linguistique générale*, ed. Charles Bally and Albert Sechehaye with Albert Riedlinger. Paris and Lausanne: Payot. Critical

edition by Tullio de Mauro. Bari: Laterza, 1967. French version: Paris: Payot, 1972. Trans. Wade Baskins *Course in General Linguistics*. New York: Philosophical Library, 1959. Paperback edition McGraw-Hill, 1966. New trans. Roy Harris. London: Duckworth, 1983.

_____ (1922) *Recueil de publications scientifiques*, ed. Charles Bally and Léopold Gautier. Geneva: Sonor & Heidelberg: Winter.

_____ (1964) "Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet," ed. Émile Benveniste, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21: 91-130.

_____ (1979) *Words Upon Words. The Anagrams of Ferdinand de Saussure*, ed. Jean Starobinski. Trans. Olivia Emmet. New Haven: Yale University Press. [1971 French].

_____ (1995) *Phonétique: il manoscritto di Harvard Houghton library bMs Fr 266 (8)*, text ca. 1883-1984, ed. Maria Pia Marchese. Padova: Unipress, Quaderni del Dipartimento di linguistica no. 3.

_____ (2006) *Writings in General Linguistics*, ed. Simon Bouquet and Rudolf Engler with Antoinette Weil. Trans. Carol Sanders and Matthew Pires with Peter Figueroa. New York: Oxford University Press. [2002 French].

Sebeok, Thomas A. (1946-1964) Indiana University Archives, Thomas A. Sebeok papers, box 89, correspondence with Hjelmslev et al.

Sebeok, Thomas A., ed. (1966) *Portraits of Linguists: A Biographical Source Book for the History of Western Linguistics*. 2 vols. Bloomington: Indiana University Press.

Sim, Stuart, ed. (2005) *The Routledge Companion to Postmodernism*. New ed. London: Routledge. 1st ed. 1998.

Strozier, Robert M. (1988) *Saussure, Derrida, and the Metaphysics of Subjectivity*. The Hague: Mouton de Gruyter.

Tallis, Raymond (1988) *Not Saussure. A Critique of Post-Saussurean Literary Theory*. Basingstoke: Macmillan. 2nd ed. New York: St. Martin's, 1995.

Thibault, Paul J. (1997) *Re-reading Saussure: The Dynamics of Signs in Social Life*. London: Routledge.

Togebly, Knud (1951) *Structure immanente de la langue française*, special issue of *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague* 6.

Tomasello, Michael and Elizabeth Bates, eds. (2001) *Language Development: The Essential Readings*. Malden: Blackwell.

Tomasello, Michael, and Dan Isaac Slobin, eds. (2005) *Beyond Nature-Nurture. Essays in Honor of Elizabeth Bates*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum.

Trubetzkoy, Nikolai Sergeevich (1939) *Grundzüge der Phonologie*, special issue of *Travaux du cercle linguistique de Prague* (Prague) 7.

Waugh, Linda (1984) "Introduction" to Roman Jakobson, "La théorie saussurienne en rétrospection," ed. L. Waugh, *Linguistics* 22.2: 157-160.

Wells, Rulon (1947) "De Saussure's System of Linguistics," *Word* 3: 1-31.

_____ (1951) Review of *Recherches structurales 1949*, special issue of *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague* 5 (1949), in *Language* 27: 554-570.

_____ (1958) "Is a Structural Treatment of Meaning Possible?" in International Congress of Linguists, Proceedings of the *Eighth International Congress of Linguists*, ed. Eva Sivertsen. Oslo: Oslo University Press, 654-666.

Whitney, William Dwight (1875) *The Life and Growth of Language: An Outline of Linguistic Science*. New York: Appleton.

NOT WAITING FOR GOBLOT: SAUSSURE'S SETT(L)ING OF LINGUISTICS

PIERRE SWIGGERS

(UNIVERSITY OF LEUVEN & UNIVERSITÉ LIÈGE)

Seulement, la linguistique, j'ose le dire, est vaste
(Saussure *CLG/E* fasc. 4, p. 51,
manuscript note 3347 = N 24f]

INTRODUCTION

Ferdinand de Saussure and his work (especially his *Cours de linguistique générale*, henceforth: *CLG*)⁸⁶ have been the object of numerous discussions, criticisms, and to no lesser extent, of re-inventions and re-appropriations. His texts and 'paratexts' have on more than one occasion served not so much as source texts, but rather as *pretexts*. This has amounted to a stage at which it is almost natural to speak of several distinct Saussures, of 'the old and the new' Saussure, or even of 'the true and the false' Saussure. The exegesis of Saussure has, in some corners, evolved into Manichaeic forms of adoration or, worse, (self-)exaltation vs. forms of condemnation. Fortunately, there has also been, over the past century, a good dose of 'sober' and 'distanced' appreciations⁸⁷.

86. I will use *CLG* for Saussure 1916 (and most of the later 'reeditions' [in fact, reprints with minor corrections]), and *CLG/E* for Saussure [ed. Engler] 1968–74.

87. For overviews of the vast literature, see Koerner (1972), Scheerer (1980) [cf. Swiggers 1982], and Sanders (ed. 2005); for a recent introduction to

The purpose of this contribution is not to overview and evaluate the complex afterlife of Saussure's 'manifest and hidden' thought, let alone his biographical trajectory; the layers of historicity (Althusser's *régimes d'historicité*) of Saussure's 'life and work' – a time-honoured binomial – have been sufficiently dealt with by prominent scholars, ranging from Saussure's early editors and later critical editors to present-day historiographers of linguistics. My concern will be here with what may appear to be a minor issue – minor, admittedly so, if we are interested in the 'grand' concepts of Saussure's theorizing and in the reception and transformation of the *CLG*'s contents by later schools and scholars. However, this minor issue sheds, in my view, some light on the (underlying) motivations of Saussure when he was elaborating, throughout his oral lectures, a general science of linguistics. More specifically, the issue I want to discuss may help us to understand why Saussure felt compelled to conclude that, in his days, linguistics had still to elucidate its fundamental problems. In the phrasing of the published *CLG*, *anno* 1916:

La science qui s'est constituée autour des faits de langue a passé par trois phases successives avant de reconnaître quel est son véritable et unique objet [...] Ce n'est que vers 1870 qu'on en vint à se demander quelles sont les conditions de la vie des langues. On s'aperçut alors que les correspondances qui les unissent ne sont qu'un des aspects du phénomène linguistique, que la comparaison n'est qu'un moyen, une méthode pour reconstituer les faits.

Saussure and the study of Saussure, see Jäger (2010). A very reliable and comprehensive study of Saussure's life and linguistic thought is Joseph (2012; cf. Swiggers 2014). For the institutional and scientific Swiss context in which Saussure was active during the last two decades of his life, see the detailed study of Fryba-Reber (2013). For the contemporary 'rediscovery' or 'reinvention' of 'the true' Saussure, see Bouquet (ed. 2003) and issue 185 of *Langages* (2012): *L'apport des manuscrits de Ferdinand de Saussure*. Albrecht (to appear) offers some interesting reflections on the use(s) and abuse(s) of Saussure.

La linguistique proprement dite, qui fit à la comparaison la place qui lui revient exactement, naquit de l'étude des langues romanes et des langues germaniques. [...]

Leur mérite [= des romanistes et des germanistes] fut de placer dans la perspective historique tous les résultats de la comparaison, et par là d'enchaîner les faits dans leur ordre naturel. Grâce à eux, on ne vit plus dans la langue un organisme qui se développe par lui-même, mais un produit de l'esprit collectif des groupes linguistiques. Du même coup on comprit combien étaient erronées et insuffisantes les idées de la philologie et de la grammaire comparée. Cependant, si grands que soient les services rendus par cette école, on ne peut pas dire qu'elle ait fait la lumière sur l'ensemble de la question, et aujourd'hui encore les problèmes fondamentaux de la linguistique générale attendent une solution» (*CLG* 1916: 13, 18-19 = *CLG/E* vol. 1: 13, 17-18 [«*Coup d'oeil sur l'histoire de la linguistique*»]).

Let us try to understand what Saussure (and his first editors) implied by this verdict. We will proceed in various steps.

I. SAUSSURE'S SETTING

I. I. SETTING SAUSSURE: A HISTORICAL LINGUIST

In approaching Saussure, the first thing to be stressed is that Saussure defined himself, and that he *was*, to all intents and purposes, a historical linguist. He published — in the proper sense of the word — only in the field of historical linguistics. It is sufficient to open the *Recueil des publications scientifiques* (Saussure 1922) to recall the basic facts: Saussure's published work consists, apart from his two theses, mostly of short articles and notes on various issues of historical grammar, lexicology, onomastics, and epigraphy in various Indo-European languages: Sanskrit, Greek (to a major extent), Phrygian, Latin, Old High German and Gothic, Old Prussian and Lithuanian. Interestingly, Saussure

also contributed short notes on Swiss toponymy, a subject area typically dealt with by historical linguists⁸⁸.

It is also worthwhile to point out that, if one excepts the *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (Saussure 1878) and four or five short articles⁸⁹, most of Saussure's published writings focus (or deal exclusively) with a *single* Indo-European language. Saussure's primary interest was in the history of language(s) — or in historical stages of languages —, and in this respect one should recall that Saussure's study of the genitive absolute in Sanskrit explicitly avoids a comparative approach.

For Saussure, comparative grammar was a division of or, perhaps more accurately, one of the means to be used in historical linguistics, and we can thus understand his high estimation of linguists in Romance and Germanic linguistics who were primarily historical grammarians, lexicologists and dialectologists (cf. *supra*, § 0., the quotation from *CLG* 1916).

1.2. SAUSSURE SETTING HIS GOALS

The doctoral dissertation on the genitive absolute construction in Sanskrit (Saussure 1881) was to be Saussure's last extensive publication. In November 1880 Saussure settled in Paris, first to study with Michel Bréal, who had opened up new ventures in linguistics with his *Idées latentes du langage* (1868), and who was elaborating his new science of 'semantics' (inspired by German *Semasiologie*, but enlarged into a broad theory of lan-

88. See his writings on the name of the town *Oron*, on the toponym *Genthod*, on the names *Ecogia*, *Joux*, *Jura*, and on Burgundian toponyms in *-ens*, *-ins*, *-inge*.

89. *Viz.* «Essai d'une distinction des différents *a* indo-européens»; «Sur un point de la phonétique des consonnes en indo-européen»; «Les formes du nom de nombre six en indo-européen»; «*Kritik der Sonantentheorie*»; «Adjectifs indo-européens du type *caecus*» (all reprinted in Saussure 1922).

guage functioning)⁹⁰. In October 1881 Saussure was appointed *maître de conférences* at the École Pratique des Hautes Études (cf. Fleury 1964). His teaching was in the area of Germanic (Old High German and Gothic), but Saussure occasionally touched upon comparative issues. And from the *Rapport annuel* for the year 1885–1886 we learn that the *maître de conférences* dealt with matters of *méthode linguistique* and *la vie du langage*.

The *life of language* was then the favourite topic of Saussure's thinking and teaching, and in moving to Geneva in 1891, he found himself entrusted with a chair tuned to his interests and to his scientific creed. The three first *conférences* delivered at the University of Geneva in November 1891⁹¹ make it very clear that, at that time, linguistics was, for Saussure, the study of the history of language or, in other words, of 'language throughout time'. In his three opening *conférences*, Saussure stresses the idea that the study of language cannot but be a historical science, because its object is defined by its proper historicity.

In his opening lecture (November 1891), Saussure first pointed out that the 'science of language' was in fact a recent discipline.

Si la chaire que j'ai en ce moment l'honneur d'inaugurer représentait un ordre d'études nouveau dans notre Université, <si j'avais aujourd'hui la mission ou le> privilège <de vous introduire dans l'édifice que la science du langage est occupée à construire depuis 70 ans, à décrire dans ses grandes lignes l'état présent de cette science, à parcourir son passé, qui n'est pas très long[,] ou à pronostiquer son avenir, à définir son but, son utilité, à marquer la place qu'elle occupe dans le cercle des connaissances humaines⁹² et les services

90. See Desmet – Swiggers (1995) for a presentation of the essential texts, and further bibliographical references.

91. Published in *CLG/E* fasc. 4, p. 3-14 (without precise datation).

92. Cf. *ibidem*: «Maintenant, estime-t-on que le langage soit dans cet ensemble <un facteur digne d'être aperçu ou> un facteur nul, une quantité <appréciable> ou une quantité négligeable, c'est de là (mais seulement de

qu'elle peut rendre dans une> Faculté des lettres, <je craindrais de ne pas remplir très dignement ma tâche, mais certainement je ne pourrais me plaindre ici de l'abandon> (CLG/E fasc. 4, p. 3).

He then stressed its direct relevance for ethnography, given the anthropological and social role of language:

Ce qui est <clair>, comme on l'a répété mille fois, c'est que l'homme sans le langage serait peut-être l'*homme*, mais qu'il ne serait pas <un être se rapprochant même approximativement de> l'homme <que nous connaissons et que nous sommes>, parce que le langage a été le plus <formidable engin d'> action collective <d'une part>, et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel <en fait l'individu ou l'espèce n'auraient jamais pu> même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives (CLG/E fasc. 4, p. 4).

But at the same time, linguistics has its proper legitimation, as Saussure observes:

je vous poserais plutôt cette simple question: Pensez-vous sérieusement que l'étude du langage ait besoin pour <se justifier> <ou pour se disculper d'exister> de prouver qu'elle est utile à d'autres sciences? C'est une exigence à laquelle j'ai commencé par consta-

là) que peut dépendre un <jugement équitable et> éclairé <sur> la valeur de l'étude du langage dans la connaissance générale; les rayons de lumière, <si intenses qu'ils aient été,> qui ont pu <soudain tomber de la langue> sur d'autres disciplines et sur d'autres objets de recherche <ne sauraient avoir> qu'une importance absolument épisodique et <incidente> pour l'étude de la langue elle-même, pour le développement intérieur <de cette étude> et pour le but vers lequel elle marche. Le phénomène du langage <en lui-même> vaut-il ou ne vaut-il pas la peine qu'on l'étudie, soit en ses manifestations directes soit dans ses lois générales qui ne pourront <jamais> être déduites que de ses formes particulières, – telle est, <s'il faut l'indiquer> d'une façon tout à fait claire et catégorique, le terrain sur lequel se place actuellement la science du langage» (CLG/E fasc. 4, p. 4).

ter qu'elle répondait largement <et peut-être beaucoup plus qu'une foule de sciences>, mais je ne vois pas <ensuite>, je l'avoue, que cette exigence soit justifiée. A quelle science pose-t-on <cette> condition <préliminaire> d'exister qu'elle s'engage à livrer des résultats destinés à venir [enrichir] d'autres sciences s'occupant d'autres objets? <C'est simplement lui refuser tout objet propre.> On peut seulement demander à chaque science <aspirant à se faire reconnaître> d'avoir un objet digne <d'une> attention sérieuse, c'est-à-dire un objet qui joue un rôle incontestable dans les choses de l'Univers, <où sont compris avant tout les choses de> l'humanité; et le rang qu'occupera cette science sera proportionné à l'importance de l'objet dans <le grand> ensemble <des études> (CLG/E fasc. 4, p. 4).

As to the defining features of the 'science of language(s)', Saussure insists on two aspects: the essential tension between the particular and the general⁹³, and the historical status of linguistics.

Si l'étude <linguistique> de <plusieurs langues ou d'une seule> reconnaît pour <son> but <final et> principal <la vérification et recherche> des lois et des procédés <universels> du langage, on

93. «A tout instant, dans toute branche de la science des langues, <tout le monde est par-dessus tout anxieux actuellement> de mettre en lumière ce qui peut intéresser le langage, en général. <Et, phénomène remarquable,> les observations <théoriques> qu'apportaient ceux qui ont concentré leur étude sur telle ou telle branche <spéciale comme le germanique, le roman>, sont beaucoup plus appréciées <et considérées encore> que les observations des linguistes embrassant une plus grande série de langues. On se rend compte que c'est le détail ultime des phénomènes qui est aussi leur raison ultime, et qu'ainsi l'extrême spécialisation peut seule servir efficacement l'extrême généralisation»; «Le point de vue auquel nous sommes arrivés, Messieurs, et qui est simplement le point de vue dont s'inspire <sans exception> l'étude des langues en toutes ses branches, fait voir très clairement qu'il n'y a pas de séparation entre l'étude du langage et l'étude des langues, <ou l'étude de telle ou telle langue ou famille de langues>; mais que d'un autre côté chaque division et subdivision de langue représente un document nouveau, et intéressant au même titre que tout autre, pour le fait universel du langage» (CLG/E fasc. 4, p. 4).

demande jusqu'à quel point ces études ont leur place dans une Faculté des Lettres, ou si elles n'auraient pas une place également convenable dans une Faculté des Sciences? Ce serait renouveler la question <bien connue> agitée autrefois par Max Müller et Schleicher; il y a eu, <Messieurs, vous le savez,> un temps où la science du langage s'était persuadée à elle-même qu'elle était une science naturelle, <presque une science physique>; je ne songe pas à démontrer <comme quoi> c'était une profonde illusion de sa part, mais au contraire à constater que ce débat est clos et bien clos. A mesure <qu'> on a mieux compris la véritable nature <des faits de> langage, <qui sont si près de nous, mais d'autant plus difficiles à saisir dans leur essence,> il est devenu plus évident que la science du langage est une science historique et rien d'autre qu'une science historique (CLG/E fasc. 4, p. 5).

Comme c'est particulièrement aussi sur cette idée d'histoire qu'il est insisté dans le titre de ce cours – alors que d'autres dénominations comme *Grammaire comparée* sont plus usitées – je crois devoir essayer de faire le commentaire, nécessairement très abrégé et incomplet, du sens qu'a ce mot *histoire* pour le linguiste. C'est sur ce sujet que j'aurais voulu solliciter votre attention presque sans autre préambule, car il contient tout: plus on étudie la langue, plus on arrive à se pénétrer de ce fait que *tout* dans la langue *est histoire*, c'est-à-dire qu'elle est un objet <d'analyse> historique, et non <d'analyse> abstraite, qu'elle se compose de *faits*, et non de *lois*, que tout ce qui semble *organique* dans le langage est en réalité *contingent* et complètement accidentel (CLG/E fasc. 4, p. 5).

However, in dealing with the historical status of linguistics, it is important to make the distinction between two points of view: that of *la langue dans l'histoire*, and that of *l'histoire de la langue*. Within the first point of view, we are concerned with the relationship between language and society; within the second point of view, we study the historicity of human acts and realizations.

C'est à un autre point de vue par conséquent que la science du langage revendique le titre de science historique. C'est que toute langue en elle-même a une histoire qui se déroule perpétuellement, qui est faite d'une succession d'événements *linguistiques*, <lesquels> n'ont point eu de retentissement au-dehors et n'ont jamais été inscrits par le célèbre burin de l'histoire; de même qu'à leur tour ils sont complètement indépendants en général de ce qui se passe au-dehors (*CLG/E* fasc. 4, p. 5).

Quelle est donc la seconde condition impliquée par le mot de science historique? C'est que l'objet qui fait la matière de l'histoire <- par exemple l'art, la religion, le costume, etc. -> représente, dans un sens quelconque, des *actes humains*, régis par la volonté et l'intelligence humaine, - et qui d'ailleurs doivent être tels qu'ils <n> intéressent pas seulement l'individu mais <la> collectivité. - Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté? Telle est donc la question. La science du langage, actuelle, y répond affirmativement. Seulement il faut ajouter aussitôt <qu'il y a beaucoup de degrés connus dans la volonté consciente ou inconsciente; or> de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, <a ce caractère d'être> le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous. Il y a là une différence de degré qui va si loin qu'elle a longtemps donné l'illusion d'une différence essentielle, mais qui n'est en réalité qu'une différence de degrés (*CLG/E* fasc. 4, p. 5-6).

At the end of his first *conférence*, Saussure deals with the two historical principles that are intrinsically connected with the fact that languages are historical objects: (a) the continuity of language over time⁹⁴, (b) mobility in time (*le mouvement de la langue dans le temps*). The second principle is at the heart of the second *conférence* (also of November 1891), which deals with phonetic and analogical changes:

94. Except in cases such as genocide (or extinction of a people), and the imposition of a new language.

Nous arrivons ainsi au second <principe, de valeur universelle comme le premier, dont la possession peut faire connaître> ce qu'est l'histoire des langues: <c'est le point> de vue du *mouvement <de la langue> dans le temps*, mais d'un mouvement qui à aucun moment, *car tout est là*, <n'arrive à être en conflit> avec l'unité <de la langue> dans le temps. Il y a *transformation*, et toujours et encore transformation, mais il n'y a nulle part <reproduction ou production> d'un être <linguistique> nouveau, ayant une existence <distincte> de ce qui l'a précédé et de ce qui suivra. Pas de langues mères, pas de langues filles, mais une langue une fois donnée qui roulera et se déroule <indéfiniment dans le temps>, sans aucun terme préfixé à son existence, sans qu'il y ait même de possibilité intérieure pour qu'elle finisse, s'il n'y a pas accident, et violence, <s'il n'y a pas> force <majeure>, supérieure et extérieure qui vienne l'abolir (*CLG/E* fasc. 4, p. 8).

Ces deux principes de la *continuité* et de la <*mutabilité*> de la langue se trouvent, <loin d'être contradictoires,> dans une corrélation si étroite et si évidente, qu'aussitôt que nous sommes tentés de méconnaître l'un, nous <faisons injure à l'autre>, du même coup, et inévitablement, sans y penser (*CLG/E* fasc. 4, p. 8).

Nous posons donc le principe de la transformation incessante des langues comme absolu (*CLG/E* fasc. 4, p. 8).

In his third *conférence* (still in November 1891), Saussure first warns against misleading metaphors such as 'the birth of a language'⁹⁵, or 'mother and daughter languages'⁹⁶, and recalls the

-
95. «Ainsi nous nions – non seulement qu'une langue puisse naître sans être précédée d'une autre, – non seulement <en second lieu> qu'une langue puisse subitement naître d'une autre, mais troisièmement <même nous nions> qu'une langue déterminée <naisse graduellement> d'une autre, car il n'y a <aucun instant où la langue soit moins déterminée ni plus déterminée qu'à un autre; il n'y a jamais de caractères permanents, mais seulement transitoires et de plus délimités dans le temps>» (*CLG/E* fasc. 4, p. 11).
96. In the same lecture, Saussure also expresses his adherence to the thesis (defended by G. Paris and P. Meyer) that it is impossible

action of two essential forces, one mechanical, the other psychological:

L'ensemble des considérations de ce genre se résumait pour nous dans le principe universel de l'*absolue continuité* de la langue dans le temps. Avec ce premier principe venait se combiner le second, de la continue *transformation* de la langue dans le temps, dépendant elle-même, <je le rappelle, de deux agents distincts, l'un *psychologique* se concentrant sur l' «opération d'analogie», l'autre *mécanique, physiologique* ayant son expression dans les changements phonétiques. L'un agissant de plus d'une manière parfaitement indépendante de l'autre, si ce n'est dans quelques cas très spéciaux, très remarquables, mais véritablement exceptionnels (*CLG/E* fasc. 4, p. 12).

Saussure's three opening conferences of November 1891 clearly show him to be strongly attached to the historical status of linguistics. Also, two manuscript notes leave no doubt as to Saussure's strong preference for the binomial 'History and Comparison', and his being unsatisfied with the too restrictive term 'Comparative Grammar':

Le <nom> de *Grammaire comparée* éveille plusieurs idées fausses, dont la plus <fâcheuse> est de laisser croire qu'il existe une <autre> grammaire scientifique <que> celle qui <use de> la comparaison des langues. Comme la grammaire bien comprise n'est <autre chose> que l'histoire d'un idiome, <et que toute histoire offre beaucoup de lacunes>, il est clair que la comparaison des langues devient par moments notre <seule source d'information> <précieuse au point de pouvoir tenir lieu du document direct>, mais elle n'est jamais en somme que notre pis-aller. La grammaire devient donc <par nécessité> comparative, à l'instant où le monument authentique <et précis> fait défaut; il n'y a rien là qui puisse caractériser ni une

to draw boundaries between dialects (and between contiguous languages).

tendance ni une école ni une méthode particulière. C'est <simple-
ment> la seule manière de faire de la grammaire. Nous repoussons
donc toute épithète <particulière telle> que celle de *comparateur*-
rs, <de même que> nous refusons <naturellement> toute <espèce
d'> existence à une grammaire qui ne <sauroit pas se servir> de la
comparaison <parmi ses> moyens légitimes d'investigation (*CLG/E*
fasc. 4, p. 15, manuscript note 3287 = N2).

A tous les autres points de vue, on peut dire que le terme de
grammaire comparée, inventée à une époque où ces études éta-
ient encore dans leur phase embryonnaire, ne satisfait pas l'esprit;
<ce terme> demande au moins à être <entouré> de <beaucoup> de
commentaires et de réserves. Quel est en définition [corr.: définitive]
le rôle de la comparaison dans l'histoire des langues? On est ar-
rivé, <on ne sait trop pourquoi,> à faire du linguiste essentiellement
un comparateur. Il est entendu que l'astronome observe et calcule,
que le critique critique, que l'historien raconte, et que le linguiste
compare. Pourquoi le linguiste comparerait-il, ou pourquoi serait-il
condamné de <son métier> à *comparer*? Il est très facile de voir
[] que la comparaison, loin d'être <pour le linguiste> la méthode
fondamentale <et préférée> n'est précisément que le dernier moyen
auquel il recourt par nécessité dans certains cas. C'est seulement la
fréquence <imprévue> de ces cas qui donne une importance <for-
tuite> à la comparaison. – Si l'histoire des langues, comme l'histoi-
re des peuples, n'était pas constellée d'énormes lacunes, il n'y aurait
aucun prétexte quelconque d'appliquer la comparaison» (*CLG/E*
fasc. 4, p. 14, manuscript note 3286 = N 1.4).

At the same time, Saussure seems to have felt the need, al-
ready from his early years as a university professor in Geneva, to
go beyond the study of the *history* of language(s). Several facts
attest to a growing theoretical concern or even anxiety on his
behalf:

(1) his notes on Whitney;

(2) his notes for a book on general linguistics (cf. the material in Godel 1954 and 1957);

(32) his notes on 'Status' and 'Motus' (cf. *CLG/E* fasc. 4, p. 26-29);

(4) his letter of January 4, 1894 to Antoine Meillet in which Saussure, with a strong sense of fatality, expresses the difficulty to come to grips with theorizing about linguistics, and with putting order into linguistic work and linguistic terminology.

Mais je suis bien dégoûté de tout cela et de la difficulté qu'il y a en général à écrire seulement dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*, en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue, et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique (...) Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. Et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point où je l'avais laissé (letter to Antoine Meillet, 4/1/1894, quoted after Benveniste 1964: 95).

2. THE SETTING OF THE CLG

2.1. A THREEFOLD SCENE

Saussure sensed that he was moving in a current opposite to that of most linguists before him and of his times. In a note written in 1894 he complains about the fact that most of his contemporaries do not have the slightest inclination towards linguistic theorizing: they do not have «...la velléité de s'élever à ce degré d'abstraction qui est nécessaire pour dominer d'une part *ce qu'on fait*, d'autre part en quoi ce qu'on fait a une légitimité

et une raison d'être dans l'ensemble des sciences» (quoted after Godel 1954: 59).

And Saussure points the deeper reason of the difficulties involved:

Il y a donc véritablement absence nécessaire de tout point de départ, et si quelque lecteur veut bien suivre attentivement notre pensée d'un bout à l'autre de ce volume, il reconnaîtra, nous en sommes persuadés, qu'il était pour ainsi dire *impossible de suivre un ordre très rigoureux*.

Nous nous permettrons de remettre, jusqu'à trois et quatre fois, la même idée sous les yeux du lecteur, parce qu'il n'existe réellement aucun point de départ plus indiqué qu'un autre pour y fonder la démonstration» (quoted from Ms. fr. 3951 in the Geneva library).

But if the medium of writing offers the advantage of multiple structuring, the medium of oral expression — while being more affective, and imbued with life — happens to be poor and deceptive when it comes to organize, systematically, a network of concepts, principles, and divisions. Saussure was to meet this hard challenge three times, between December 1906 and July 1911, once he had taken over the teaching of Joseph Wertheimer⁹⁷ in general linguistics. Saussure became responsible then (from December 1906 on) for the course in general linguistics, a university assignment which turned into a heavy assignment for himself, as he was now constrained to define the proper nature and specificity of (general) linguistics.

The challenge was met on three occasions — there are no hard textual proofs that Saussure actually taught the course four

97. Joseph Wertheimer had started teaching (general) linguistics at the university of Geneva in 1877 (cf. his *La linguistique. Discours prononcé le 30 octobre 1877 à l'ouverture des cours de linguistique*).

times⁹⁸. On July 4, 1911 Saussure gave his last class in general linguistics. Having obtained a temporary suspension of teaching duties, for health reasons, Saussure disappeared from the teaching scene in 1912; his health deteriorated, and Saussure's temporary leave turned into a definitive one, in 1913: in the night of February 22, 1913 Ferdinand de Saussure passed away. The contents of the threefold course were merged into a unified text that Saussure would never have written: the *CLG*, a textbook which not only overshadowed whatever its author may have said, but which also relegated to the backstage the proper teaching and investigation style of Ferdinand de Saussure.

2.2. THE PUBLISHED CLG

Saussure imparted three courses of general linguistics at Geneva University, in 1906–1907, 1908–1909, and 1910–1911. The contents of the three courses were not identical, neither was the organization of the courses the same. The first course was mainly devoted to 'external linguistics': language history and the problem of language change. The second course is construed on a deductive line: it moves from the definition of the object of linguistics to a division of linguistic approaches (internal vs. external; synchronic vs. diachronic), and then proceeds to a historical survey of linguistics and an overview of the Indo-European languages. The third course presents a more complex organization. Saussure opened with a short history of language study, focusing on the need to define linguistics as a science. The historiographical outlook is followed by a typological and historical sketch of languages, and we are thus in the domain of the *linguistique externe*. In the second part of the course Saussure turns to problems of *linguistique interne*: the definition of language and its

98. The hypothesis of a class taught in 1907–1908 (Linda 2001: 194) does not have much empirical support; cf. Fryba-Reber (2013: 274 note 311).

units, and the twofold status of linguistics with regard to the time axis⁹⁹.

The three oral courses show that Saussure wavered, in his didactic practice, between a presentation starting from internal linguistics (= course of 1908–1909), and a presentation taking its starting point in external linguistics. Saussure himself confessed this hesitation in a conversation with Albert Riedlinger:

Ce qui fait la difficulté du sujet, c'est qu'on peut le prendre, comme certains théorèmes de géométrie, de plusieurs côtés; tout est corollaire l'un de l'autre en linguistique statique: qu'on parle d'unités, de différences, d'oppositions, etc., cela revient au même. La langue est un système serré, et la théorie doit être un système aussi serré que la langue. Là est le point difficile, car ce n'est rien de poser à la suite l'une de l'autre des affirmations, des vues sur la langue; le tout est de les coordonner en un système. Il faudrait commencer par la linguistique diachronique; le synchronique doit être traité pour lui-même; mais sans l'opposition perpétuelle avec le diachronique, on n'aboutit à rien: les grammairiens anciens ont eu beau jeu de faire de la linguistique statique et ne risquaient pas de confondre les points de vue, mais à quoi sont-ils arrivés! (meeting with A. Riedlinger, 19/1/1909, quoted after Godel 1957: 29-30; see also Joseph 2012: 552-553).

The (apparently) 'single-voiced' text of the published *Cours* does not reflect this hesitation; this would have required either some interlinear edition or a synoptic presentation, in the long-standing tradition of Origines' *Hexapla*, which the critical edition by Rudolf Engler imitates by the number of columns. Bally and Sechehaye, especially the latter, went another way, viz. that of a reconstruction:

99. On the problems involved by Saussure's separation between 'internal' and 'external' linguistics, see Swiggers (2012).

tenter une reconstitution, une synthèse, sur la base du troisième cours, en utilisant tous les matériaux dont nous disposions, y compris les notes personnelles de F. de Saussure. Il s'agissait donc d'une récréation, d'autant plus malaisée qu'elle devait être entièrement objective; sur chaque point, en pénétrant jusqu'au fond de chaque pensée particulière, il fallait, à la lumière du système tout entier, essayer de la voir sous sa forme définitive en la dégagant des variations, des flottements inhérents à la leçon parlée, puis l'enchâsser dans son milieu naturel, toutes les parties étant présentées dans un ordre conforme à l'intention de l'auteur, même lorsque cette intention se devinait plutôt qu'elle n'apparaissait (*CLG* 1916: 9; not reprinted in *CLG/E*).

This is not the place, nor the appropriate occasion, to evaluate the adequacy or faithfulness of Bally and Sechehaye's reconstruction¹⁰⁰. We know that, although they took the third oral course as the basis for their edition, they changed the order of the 1910–11 course. They also changed and/or rigidified a number of concepts/distinctions (e.g. concerning *langue* and *parole*; or the notion of *discours*). And the available student notebooks and Saussure's own manuscript materials have made us aware of the fact that Saussure was elaborating and resettling his reflection on general linguistics from at least the early 1890s to 1911, the year in which he gave his last classes.

2.3. THE IMMEDIATE AFTER-SCENE: SENSE AND SENSIBILITY

The early reception of Saussure's *CLG* shows that the work, at the time of its first edition(s) (1916, 1921), was not perceived as particularly innovative. True, Antoine Meillet praised his former Paris teacher for his lucid views and for the all-encompassing presentation of the field of linguistics, but he remained critical of

100. For an authoritative appreciation, see Engler (1987).

Saussure's analysis of linguistic change¹⁰¹. Early reviewers generally noticed Saussure's integration of linguistics into the social sciences, but without paying particular attention to the fact that this passed through the definition of linguistics as the study of the use of signs in society (cf. Swiggers 1999).

The early reception of Saussure's *CLG* is characterized by two features:

(a) most often, the *CLG* was seen as a text containing rather traditional or at times even obsolete views; cf. the reviews of Hartmann – Boetticher (1919; «nicht eigentlich methodisch neu[es]»), Lommel (1921), Schürr (1923; «unter den Neuerern in meinem Sinne aber konnte ich ihn nicht aufführen»), Iordan (1924);

(b) several reviewers criticized Saussure's abuse of terminological innovation (cf. Hartmann – Boetticher 1919, Iordan 1924); Jacob Wackernagel¹⁰² was the first to voice this feeling:

Kaum etwas tritt an Saussures Behandlung des Gegenstandes so stark hervor, wie seine Neigung zum Prägen neuer Termini. Er kann sich dabei fast nicht genug tun. [...] Alle diese Termini sind vorzüglich geprägt, treffen was sie bezeichnen sollen, und sind zugleich meist so geformt, dass sie ohne weiteres in den Allgemeinbe-

101. Cf. Meillet's review in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 20 (1916), 32-36. Meillet also published a review of the first edition of the *CLG* in *Revue critique d'histoire et de littérature* n.s. 83 (1917), 49-51 and in *Scientia* 22 (1917), 151-152.

102. Wackernagel also pointed out Saussure's explicitly idiosyncratic, isolating stand: «[...] in der systematischen Darstellung selbst wird abgesehen von Whitney auf keinen einzelnen Vorgänger oder Mitforscher Rücksicht genommen, nur wird wiederholt der Gegensatz betont [...] in welchem der Verfasser zu der Gesamtheit der Fachgenossen zu stehen glaubt. Nach der Weise originaler Denker sah Saussure mehr, was ihn von den andern trennte, als was mit ihnen gemeinsam war, und sein ganzer Aufbau eignete sich nicht zur Auseinandersetzung mit andern Systemen» (Wackernagel 1916).

sitz der Sprachforscher verschiedener Nationalität aufgenommen werden können [...] Dagegen höchst unbequem ist die terminologische Fixierung gewisser gangbarer französischer Ausdrücke. Gegenüber der prinzipiell wichtigen Unterscheidung zwischen *langue*, *parole* und *langage* ist ein deutscher und englischer Sprachforscher einfach hilflos (Wackernagel 1916).

The most incisive reviews, apart from Sechehaye's presentation (Sechehaye 1917), of the *CLG* are in my view those by Jaberg (1916)¹⁰³ and Schuchardt (1917)¹⁰⁴; these two authors offer a critical examination of Saussure's dichotomies (such as the one between synchronic/diachronic linguistics, or the one between internal and external linguistics).

Now, an important background data should be taken into account: Saussure's work was written in French, and it posited, from the opening, that the available body of work in linguistics — to a large extent produced by German or German-speaking linguists — was theoretically immature, and that linguistics was in need of a theoretical *supplément d'âme*. While the *Cours* made

103. Jaberg compared Saussure with his fellow-countryman Gilliéron: «Gilliéron und de Saussure haben sich unbekümmert um die Tradition ihren wissenschaftlichen Weg gebahnt. Es liegt im Wesen alles Geschichtlichen, wenn sie trotzdem nicht von jeder Tradition unabhängig sind. Beide haben in ihren wissenschaftlichen Lehrlingsjahren eine gewisse Summe von Grundanschauungen und Kenntnissen aufgenommen, an denen sie festhalten in den Fragen, die ihrer eigenen Forschung ferner liegen. Daraus erklärt sich die eigentümliche Erscheinung, dass diese beiden Neuerer bei einzelnen Problemen noch eine um mehrere Jahrzehnte zurückliegende traditionelle Anschauung vertreten» (Jaberg 1916).

104. Schuchardt rightly sensed, behind the 'apodictic' phrasing of the *CLG*, the cautious and hesitating thought of Saussure: «Dazu die Form der Darstellung: der eindringliche, gebieterische Vortrag des Lehrers, der jeden Widerspruch übertönen will, auch den eigenen. Die übergrosse Sicherheit des Ausdrucks verrät eine halbbewusste Unsicherheit in der Sache. Saussure übersieht nichts was man einwenden könnte; er hebt das Schwierige, Auffällige, Paradoxe hervor; schiebt aber dann mit einer starken Handbewegung die Hemnisse beiseite» (Schuchardt 1917).

laudatory mention of Whitney's general linguistic work *The Life and Growth of Language*, it made no mention of Schuchardt's writings, nor of Berthold Delbrück's *Grundfragen* neither of Georg von der Gabelentz' *Die Sprachwissenschaft* (cf. *infra*, § 4.). All this should be set in its appropriate chronological context: 1916, halfway the 'Great War', a conflict that so strongly opposed France and Germany. The war had aroused strongly antagonist positions, even among scholars in the humanities: it will be sufficient to recall Hugo Schuchardt's violent reactions to anti-German publications¹⁰⁵.

There can be no doubt that Saussure's *CLG* (edited by two French-speaking editors), in which the ambition is formulated to lay the foundations of a general linguistics quite remote from the German models 'on the market', was the object of diverging appreciations on the French and German speaking intellectual scenes.

3. THE SEARCH FOR A SCIENCE OF LANGUAGE

3.1. THE COURS 'IN COURSE OF ELABORATION'

This "Cours en cours (d'élaboration)" was, in the first place, a long labour of putting concepts into place, into their proper niche. On May 6, 1911, a few weeks before his last classes, Saussure ventilated his intellectual worries to Lucien Gautier:

Je suis toujours très tracassé par mon cours de linguistique générale [...]. Je me trouve placé devant un dilemme: ou bien exposer le sujet

105. See his *Deutsch gegen Französisch und Englisch* (Graz, 1915), *Die Schmähchrift der Akademie der Wissenschaften von Portugal gegen die deutsche Gelehrter und Künstler* (Graz, 1915), «Französische Kriegsliteratur» (*Grazer Tagespost* 28/2/1915), «Boche» (*Grazer Tagespost* 9-11/1/1916), «Elsass-Lothringen» (*Wissen und Leben* 10 [1916]), «Nochmals der Fall Bédier» (*Neuphilologische Blätter* 1916), «Wir wehren uns unserer Haut» (*Grazer Tagespost* 6/10/1917).

dans toute sa complexité et avouer tous mes doutes, ce qui ne peut convenir pour un cours qui doit être matière à examen. Ou bien faire quelque chose de simplifié, mieux adapté à un auditoire d'étudiants qui ne sont pas linguistes. Mais à chaque pas, je me trouve arrêté par des scrupules. Pour aboutir, il me faudrait des mois de méditation exclusive.

Pour le moment, la linguistique générale m'apparaît comme un système de géométrie. On aboutit à des théorèmes qu'il faut démontrer. Or on constate que le théorème 12 est, sous une autre forme, le même que le théorème 33» (meeting with L. Gautier, 6/5/1911; quoted after Godel 1957: 30).

Two weeks after this conversation with Gautier, Saussure, in his class of May 19, 1911, introduced a new distinction, viz. that between *signifiant* and *signifié*, the two faces of the linguistic sign. The distinction has been turned (by Bally and Sechehaye) into an overarching, axiomatic one in the *CLG* of 1916, and rightly so, because the definition and organization of linguistics as a science hinge on it. Whereas the schematic representation in the published *Cours* was *not* faithful to Saussure's last teachings (cf. *CLG/E* vol. 1: 148-151), the decision of the editors to accord a central role to the distinction was fully in line with Saussure's search for a logical organization of linguistics.

Saussure's aim, as he had confessed to Antoine Meillet in the above quoted letter of January 4, 1894, was to provide a solid foundation for (general) linguistics, and to arrive at a *classification logique* of the 'facts of language' (*faits de langage*). To quote again the crucial passage in this letter:

Mais je suis bien dégoûté de tout cela, et de la difficulté qu'il y a en général à écrire seulement dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la

fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*, en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue; et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique [cf. *supra*, § 1.2.].

In his attempt to define an autonomous study-object for linguistics, a discipline which had for a long time been a kind of appendix to philosophy, literature, history, anthropology or psychology, Saussure proceeded to answer three questions, hierarchically ordered:

- (1) what type of science is linguistics?
- (2) what is its object?
- (3) what are the manifestations of this object?

Saussure's answer to the *first question* is that linguistics belongs to sociology, and more specifically to the branch of semiology, the study of signs in their vital, societal environment. Saussure assigned linguistics to the then still programmatic science of 'semiology', and he stressed that linguistics is neither a historical nor a natural science, but a very specific semiological science, which crucially hinges on the temporal dimension.

The answer to the *second question* follows then straightforwardly: the object of linguistics is the linguistic *sign*. Saussure's central passages on the linguistic sign have been foundational for the establishing of an autonomous general linguistics:

Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens; elle est sensorielle, et s'il nous arrive de l'appeler «matérielle», c'est seulement dans ce sens, et par opposition à l'autre terme de l'association, le concept, généralement plus abstrait [...] Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces [...] Nous

appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique: mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par exemple un mot (*arbor*, etc.). On oublie que si *arbor* est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept «arbre», de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total. L'ambiguïté disparaîtrait si l'on désignait les trois notions ici en présence par des noms qui s'appellent les uns les autres tout en s'opposant. Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant*; ces derniers termes ont l'avantage de marquer l'opposition qui les sépare soit entre eux, soit du total dont ils font partie. Quant à *signe*, si nous nous en contentons, c'est que nous ne savons par quoi le remplacer, la langue usuelle n'en suggérant aucun autre» (CLG 1916: 98–100 = CLG/E vol. 1: 149-151).

From this passage it is clear that Saussure defines the linguistic sign as a close association or, better, uniting of an acoustic image (the visual representation of the word as a vocal emission), and a concept (the objective content associated with the acoustic image). This 'dyadic' sign model is in fact 'carved out' from a tetradic one, since Saussure of course recognizes that signs have to be realized as oral (or written) sequences, and that interpretation takes place with reference to the real world. However, only the two fundamental components of the process of linguistic symbolization are considered to be constitutive of the sign. The linguistic sign is thus the combination of an acoustic image (*signifiant*; Engl. *signifier*) and a concept (*signifié*; Engl. *signified*).

Linguistic signs function within languages, which are historical products based on transmitted sets of conventions. From this it follows that linguistic signs are characterized, in Saussure's views, by two properties:

- (a) arbitrariness (*arbitraire* [*du signe*]);
- (b) differentiability or (relational) value (*valeur*).

Arbitrariness is defined by Saussure as the unmotivated nature of the link between both components of the sign:

Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement: *le signe linguistique est arbitraire* [...]. Le mot *arbitraire* appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant [...]: nous voulons dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité (CLG 1916: 100–101 = CLG/E vol. 1: 152, 155).

Arbitrariness is thus, at first sight, a negative property of the constitution of signs, but precisely because signs are conventional they are arbitrary, and in fact arbitrary signs reflect the true nature of the semiological process, in that they refer to something outside themselves, and thus are minimally dyadic.

Value is another negatively defined property of signs, but it is the indispensable foundation for (a) the *distinction* between signs, (b) the construction of a *system* of signs, (c) the *functioning* of signs, through combination, in communication. The notion of 'value', in its application to the linguistic sign, implies

- (a) a non-identity relationship;
- (b) a relationship of comparability;
- (c) the possibility of mutual substitution;
- (d) the establishing, after substitution, of the respective degree of identity and difference.

Ainsi pour déterminer ce que vaut une pièce de cinq francs, il faut savoir: 1° qu'on peut l'échanger contre une quantité déterminée d'une chose différente, par exemple du pain; 2° qu'on peut la comparer avec une valeur similaire du même système, par exemple une pièce d'un franc, ou avec une monnaie d'un autre système (un

dollar, etc.). De même un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable: une idée; en outre, il peut être comparé avec quelque chose de même nature: un autre mot. Sa valeur n'est donc pas fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être «échangé» contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification; il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables. Son contenu n'est vraiment déterminé que par le concours de ce qui existe en dehors de lui. Faisant partie d'un système, il est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose (*CLG* 1916: 159 = *CLG/E* vol. 1: 260)

Whereas arbitrariness applies to the internal constitution of the sign, value operates within a language — for words (e.g., the case of near-synonyms, or of every other type of semantic relationship: antonymy, hyperonymy, graduality, converse relation, etc.), and for grammatical forms (e.g., the value of a particular nominal or pronominal case in a case system, or of affixes expressing temporal relationships, etc.) —, and serves for contrasting one language with another (Saussure gives the example of *mouton* in French, where the word designates both the animal and the meat prepared from it, whereas English has *sheep* for the first, and *mutton* for the second; another case is French *louer* for German *mieten* and *vermieten*).

It is important to realize that the properties of arbitrariness and 'valuedness' are the foundation for the proper and efficient functioning of linguistic signs; moreover, they are closely tied up with two of Saussure's dichotomies, viz. the distinction between *langue* and *parole*, and that between synchrony and diachrony. It is because language is conventional that signs are arbitrary, and a *langue* is precisely the result of the transmission, over generations, of this set of conventions as embodied in the system of arbitrary signs: as such, the linguistic sign can be said to be 'immutable' (*immuable*). The existence of values underlies the functioning of the linguistic system, in which signification can

only be produced because values are being exploited. This is what characterizes a *langue* in synchrony. On the other hand, linguistic changes are devoid of signification, in Saussure's view, and there can be no talk of 'values' when we study a language in a diachronic perspective.

3.2. LINGUISTICS AS A SCIENCE; LINGUISTICS AND THE OTHER SCIENCES

From his first *conférences* in 1891, Saussure showed himself to be specifically concerned with the status of linguistics as a science. Later, in his Geneva lectures on general linguistics between 1906 and 1911, Saussure construed a theoretical frame for linguistics, establishing its status as a science, and trying to organize it in a 'logical' way¹⁰⁶.

As a matter of fact, we can recognize a logical chain of construction. The starting point is Saussure's concept of the sign as the central object of linguistics. From the Saussurean concept of sign (as a *fait de langage*) follow the well-known dichotomies.

The first dichotomy is that between *langue* and *parole*. As we have seen in the *conférences* of November 1891, Saussure was at pains in showing that *le fait sémiologique* studied in linguistics is intrinsically related to **TIME** — time not as a factor of change, but as the essential condition of transmission of a language.

En fait, aucune société ne connaît et n'a jamais connu la langue autrement que comme un produit hérité des générations précédentes et à prendre tel quel [...]

Un état de langue donné est toujours le produit de facteurs historiques, et ce sont ces facteurs qui expliquent pourquoi le signe est immuable, c'est-à-dire résiste à toute substitution arbitraire (CLG 1916: 107 = CLG/E vol. 1: 160).

106. For a more detailed argumentation, see Swiggers (2013b).

As a *héritage*, the (system of) linguistic sign(s) is characterized by a principled immutability. The *parole* is the concrete and discontinuous exploitation of this heritage and it is through the *parole* that movement and mutability are installed.

As to the second dichotomy, viz. that between synchrony¹⁰⁷ and diachrony, we deal here with internal time (*le temps interne*), the successivity relation between language states. The *parole* makes that a *langue* develops into another synchronic stage, but this evolution operates on forms, not on values.

Les faits appartenant à la série diachronique sont-ils au moins du même ordre que ceux de la série synchronique? En aucune façon, car nous avons établi que les changements se produisent en dehors de toute intention. Au contraire le fait de synchronie est toujours significatif; il fait toujours appel à deux termes simultanés; ce n'est pas *Gäste* qui exprime le pluriel, mais l'opposition *Gast: Gäste*. Dans le fait diachronique, c'est juste l'inverse: il n'intéresse qu'un seul terme, et pour qu'une forme nouvelle (*Gäste*) apparaisse, il faut que l'ancienne (*gasti*) lui cède la place (*CLG* 1916: 125 = *CLG/E* vol. 1: 190).

Here we touch the third question, viz. What are the manifestations of the object of linguistics? The answer to this question is threefold:

(a) the *signifiant* needs time to manifest itself (this is the famous principle of *linéarité du signifiant*);

(b) the sign in its totality is defined, and realized, by *formal* and *semantic* relationships between words (Saussure's theory of language is clearly a word-based theory; cf. Swiggers 2013a);

(c) signs can manifest themselves, in *parole*, by a concatenation, in the form of compounds, *synthèmes* and syntagms or phrases.

107. *Synchrony* is defined by the system of *values*.

Le signifiant [...] se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte au temps: a) *il représente une étendue*, et b) *cette étendue est mesurable dans une seule dimension*: c'est une ligne (CLG 1916: 105 = CLG/E vol. 1: 157);

Ainsi le mot *enseignement* fera surgir inconsciemment devant l'esprit une foule d'autres mots (*enseigner, renseigner*, etc., ou bien *armement, changement*, etc., ou bien *éducation, apprentissage*, etc.) (CLG 1916: 176 = CLG/E vol. 1: 280);

Le rapport syntagmatique est *in praesentia*; il repose sur deux ou plusieurs termes également présents dans une série effective. Au contraire le rapport associatif unit des termes *in absentia* dans une série mnémonique virtuelle» (CLG 1916: 177 = CLG/E vol. 1: 282).

It is therefore justified to affirm that Saussure was elaborating an almost «axiomatic» theory of language centered around the concept of sign; the ultimate (and fundamental) link, viz. the distinction between *signifiant* and *signifié*, fell into its place only at the very end (May 1911) of Saussure's third lectures on general linguistics. The logical-architectonic chain¹⁰⁸ of Saussure's theory of language can be schematized as follows:

1. The sign as a semiological fact.
2. The sign as the arbitrary constitution of a bifacial entity.
3. The sign as a unit of a system defined by opposite values.
4. The sign as a semiological fact in relation to Time as the frame of transmission: distinction between *langue* (the immutable sign) and *parole* (changing sign).

108. Which is different from the didactic ordering chosen by Saussure, who in his teaching preferred to proceed from the manifestations of language to the 'essence' of language.

5. The sign as a semiological fact in relation to internal time: distinction between *synchronie* (the sign as a *terme* within the system) and *diachronie* (the sign between two systems).

6. The sign as a temporal realization (linearity of the *signifiant*).

3.3. THE ISSUE OF THE CLASSIFICATION OF SCIENCES

As will have become clear, the issue of the status of linguistics as a science had a prominent place in Saussure's thought and teaching, and also in his reactions to the work of colleagues. And this issue must be placed in the philosophical context of its time, marked by the discussions¹⁰⁹ concerning the division of the sciences and the definition of 'science'.

It is here that we come across the name of Edmond Goblot (1858–1935), a well-known professor of philosophy in his time¹¹⁰, and author of *Essai sur la classification des sciences* (1898), *Vocabulaire philosophique* (1901), *Traité de logique* (1918), and *Le système des sciences* (1922)¹¹¹. In his first work, the *Essai*, Goblot points out, in a passage that reminds one of the introductory chapter of the *CLG* offering a critical survey of the history of linguistic studies, that the 'moral sciences' have as yet not established their proper object, nor their methods and principles:

[Les sciences morales] n'ont encore fixé ni leurs objets, ni leurs principes, ni leurs méthodes. Mais toutes s'efforcent de devenir positives, de s'affranchir des métaphysiques et de prendre rang parmi les sciences de la nature» (Goblot 1898: 13).

109. The discussions had been aroused by the writings of, among others, John Stuart Mill, Auguste Comte and Herbert Spencer.

110. Goblot was successively professor at Angers, Toulouse, Caen and Lyon.

111. In 1925 Goblot published his book *La barrière et la raison*, dealing with social cleavages and judgment values; in retrospect, the book reads as an anticipation of Bourdieu's ideas on social distinctions.

Goblot, a defender of the idea of the formal unity of science, noticed a 'logical duality' between the 'sciences of reasoning' and the 'sciences of observation': «on se trouve en présence d'une division de toutes nos connaissances en deux embranchements; les unes ont pour objet les faits; les autres sont indépendantes des faits, et n'ont pas besoin, pour être *vraies*, que leurs objets soient *réels*» (Goblot 1898: 14). What is interesting in Goblot's view on science(s) and on scientific behaviour, is the fact that he defines the object of a science in terms of a *point of view*: the object of a science is thus, by definition, a 'perspectival' object.

Une science est un *système de vérités générales*. Une science ne se compose que de propositions vraies. Cependant des vraisemblances, des probabilités, des hypothèses peuvent être reçues provisoirement par le savant, pourvu qu'il fasse les réserves nécessaires et ne confonde pas ce qui est démontré et ce qui ne l'est pas. En second lieu, les vérités scientifiques sont générales, car il n'y a pas de science de l'individuel. Enfin toute vérité générale est science, mais des vérités ne forment une science que si elles forment un *système* et se rapportent à un même objet. L'objet d'une science n'est pas concret, mais abstrait; ce n'est ni un être, ni une espèce d'êtres, mais un point de vue auquel on considère tout ce qui peut être considéré à ce point de vue (Goblot 1901: 440)¹¹².

112. Cf. Goblot (1898: 281): «Les vérités d'une même science ont entre elles un lien plus profond que la communauté du but et des usages; elles sont toutes la connaissance d'un même *objet*; elles ne pourraient pas former un système si leurs objets étaient hétérogènes. *Objet* ne veut pas dire *chose*; dans la science pure, dans la science proprement dite, l'objet est abstrait: ce n'est ni un être, ni une espèce d'êtres, c'est un point de vue. L'ensemble des connaissances se rapportant à un même être ou à une même espèce d'êtres est une *monographie*, non une science. Ainsi l'anthropologie n'est pas une science. Elle participe de plusieurs sciences, car l'homme y est considéré aux points de vue les plus divers; mais toutes ces sciences la dépassent, car d'autres êtres que l'homme peuvent être considérés à chacun de ces mêmes points de vue».

Now, what ideas did Goblot have about ‘language’ and ‘linguistics’? To answer this question, we will first have a look at his *Vocabulaire philosophique*, a dictionary of (philosophical) concepts (Goblot 1901)¹¹³. Here we see that Goblot defines language as a system¹¹⁴ of signs; signs, in turn, are defined as a sense data associated with another sense data, and when there is an inter-subjective match between respective associations, signs can serve as means for communicating ideas:

Langage. Tout système de signes est un langage (v. *Signe*). On distingue des langages *naturels*, dans lesquels la liaison du signe à l’idée n’a été établie par aucune convention expresse: ex. la mimique, les jeux de la physionomie, la mimique vocale ou onomatopée, l’interjection; – et des langages *conventionnels* ou *artificiels*, comme la notation algébrique et tous les *algorithmes*. Le langage *articulé* tient à la fois du langage naturel et du langage conventionnel (Goblot 1901: 320-321).

Signe. Un signe est un phénomène sensible associé à un autre phénomène et destiné à l’évoquer. Quand la même association existe dans des esprits différents, le signe peut servir à la communication de la pensée. Un langage est un système de signes (Goblot 1901: 450).

But Goblot establishes no specific link between the linguistic sign (or language) and ‘arbitrariness’:

113. There is no entry on ‘linguistics’ in the *Vocabulaire philosophique*.

114. In his entry on ‘system’, Goblot (1901: 465-466) does not make mention of (the structure of) language: «*Système.* Un système est un objet dont les parties sont solidaires et forment un tout unique: un système de points, dont les situations relatives sont données, un système de forces, par exemple le système planétaire, etc.» (the other examples he gives are: a system of organs; a philosophical system).

Arbitraire. Un pouvoir *arbitraire* est celui qui n'est pas limité par des lois. [...] Un pouvoir peut être relativement arbitraire, c'est-à-dire arbitraire dans des limites déterminées. [...] En logique, on dit qu'une proposition est arbitraire, quand l'esprit n'y est pas contraint par les lois logiques, c'est-à-dire quand la proposition contradictoire ou contraire serait tout aussi bien possible (Goblot 1901: 66).

If we now turn to Goblot's *Essai sur la classification des sciences*, we find a definition of language in terms of a social phenomenon, with reference to its study in linguistics and in grammar.

Le langage, ou la communication des idées, est un phénomène social. D'après le rudiment des écoliers, la grammaire est un art, «l'art de parler et d'écrire correctement» ; et on pose en principe que le bon langage, c'est le langage usuel, que l'usage est *jus et norma loquendi*. Mais quelles sont les lois de cette force sociale qui se nomme l'usage? Comment se forme-t-il, et comment évolue-t-il? Comment s'impose-t-il à l'individu? La *linguistique* n'est pas un art, mais bien une science théorique; et si l'on veut réserver ce nom à l'histoire des langues, ou à la philosophie de leur histoire, il y aura place pour une autre science, purement spéculative, des conditions et lois générales du langage; cette science, entrevue déjà et même commencée bien des fois, puis discréditée, abandonnée, ou plutôt ajournée, on l'a appelée *grammaire générale*» (Goblot 1898: 206).

However, when Goblot defines language as a social phenomenon, he does not, contrary to Durkheim, define social phenomena by their aspects of exteriority and coercion¹¹⁵. His key con-

115. Interestingly, Goblot formulates two criticisms with respect to Durkheim's *Les règles de la méthode sociologique* (1895): the first criticism concerns the appeal to constraints in defining a 'social fact'; the second concerns the confusion between the 'social' and the 'collective'. «M. E. Durkheim définit le fait social par la seule contrainte. Mais il ne suppose pas que la contrainte soit exercée nécessairement par des forces physiques externes.

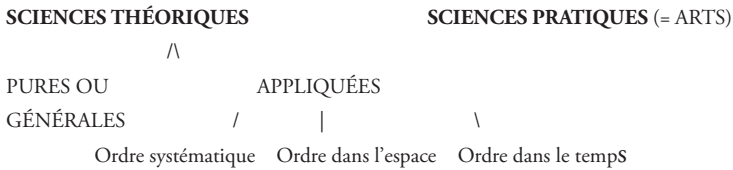
cept is *service*, a notion which subsumes *constraints*, *influences*, and *exchanges*¹¹⁶.

It is in the light of his conception of 'social phenomena' that we have to understand Goblot's classification of sciences, and, consequently, his classification of (various types of) language study. The general classification of sciences which Goblot proposes is based on the opposition between practical sciences (or arts) and theoretical sciences; the latter are subdivided into pure or general on the one hand, and 'applied' on the other. Schematically:

Il semble donc comprendre sous ce mot tout ce que nous avons appelé influences. La loi, l'opinion, les mœurs exercent bien une contrainte sur l'individu; s'il veut résister, cette contrainte devient ordinairement très manifeste: ou elle empêche l'acte, ou elle l'annule, ou elle en obtient la réparation, ou bien elle le fait expier, ou bien enfin elle exclut son auteur de la société. Mais, tous les faits qui ont le caractère d'une influence n'ont pas celui d'une contrainte, même morale. La langue que nous parlons nous est imposée par notre milieu social, mais à son tour la communauté de la langue crée une sympathie, un attrait mutuel entre tous ceux qui la parlent. De là ces grands mouvements d'opinion: le Pangermanisme, le Panslavisme, l'Union des races latines (improprement nommée, car il s'agit d'un lien linguistique et non ethnique); «La contrainte est essentiellement opposée aux tendances naturelles ou à la volonté de l'individu; l'influence peut s'y ajouter, agir dans le même sens, y coopérer. Si je tends une perche à un homme qui se noie, j'agis sur lui, mais dans le même sens que lui-même, et non contre lui. Or, les faits sociaux sont bien souvent, et fort heureusement, des faits de secours, d'aide, d'assistance, de communion, de synergie, non de contrainte. Autrement, la liberté consisterait à se dégager du lien social, et se confondrait avec l'individualisme; tandis qu'elle est possible dans et par la société, et peut-être seulement par la société»; «Une autre erreur de grande conséquence consiste à confondre le fait *social* avec le fait *collectif*. C'est la tendance ordinaire des sociologues qui, partis de l'histoire, de la politique, du droit ou de la morale, conservent toujours à leurs études le caractère de ce point de départ trop spécial»; «Ce qu'il faudrait dire, c'est pourquoi il est difficile ou impossible de se soustraire à la règle communément admise et pratiquée, et pourquoi certaines manières de juger, de sentir ou d'agir sont communes» (Goblot 1898: 208, 209-211).

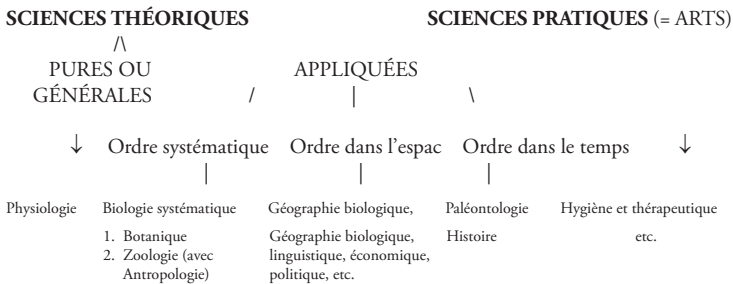
116. There can be exchange of either *work* or of *products*.

GENERAL DIVISION OF SCIENCES



With respect to what Goblot (1898: 293) calls the bio-psycho-sociological realm (*bio-psycho-sociologie*), the classification results in the following scheme:

DIVISION OF THE SCIENCES BELONGING TO THE BIO-PSYCHO-SOCIOLOGICAL REALM



Linguistics is mentioned under the ‘applied’ theoretical sciences, in relation to ‘spatial ordering’; in view of the above quoted passage (Goblot 1898: 206), we should interpret this mention of ‘linguistics’ as referring to the study of languages as geopolitical (and historical) entities; seen in another perspective, viz. that of history, linguistics could be placed under the applied theoretical sciences relating to temporal ordering. And, as we have seen, there would be a place for a ‘purely speculative’ linguistics (or *grammaire générale*, in Goblot’s terms), dealing with essential laws and conditions; this type of linguistics would have its place under the pure or general theoretical sciences. Finally, practical

grammar (teaching) would belong with the practical sciences or arts.

Goblot's classification of sciences is in my opinion an interesting 'co-textual' testimony shedding light on Saussure's preoccupation with defining the object, principles and methods of linguistics, and with assigning its proper place to linguistics in the realm of sciences. In addition, in referring to a 'future sociology' Goblot shows a sense of perspective (and of progress) similar to Saussure's prospect of a future science of signs:

La classification des services que nous avons donnée plus haut est peut-être un aperçu du plan de la sociologie future, d'une sociologie plus abstraite que celle qu'il est possible de faire aujourd'hui. Il est d'ailleurs destiné, à mesure que les faits seront mieux analysés, à se préciser, peut-être à se prolonger. Le progrès de la science ne se fait pas par simple addition des connaissances nouvelles. A chaque acquisition, elle est remaniée dans son organisation intérieure; elle ne croît pas à la manière d'un minéral, par accession de parties, mais, comme un vivant, par *intussusception*: elle se nourrit, et sa nutrition comporte deux temps, comme celle d'un vivant: absorption, assimilation (Goblot 1898: 215-216).

Speaking of the classification of sciences in Saussure's time, we have to mention of course an endeavour close to Saussure's home town, viz. the classification of sciences proposed by the dean of Geneva's Faculty of Philosophy, [Henri-]Adrien Naville. More particularly, it is the second edition, published in 1901 under the title *Nouvelle classification des sciences*, that is of interest to us¹¹⁷. In this work Naville distinguishes three types of sciences: the *sciences théorématiques*, the *sciences historiques* and the *sciences*

117. The first edition appeared in 1888 (in Geneva and Basel), under the title *De la classification des sciences. Étude logique* (published as a long article in the journal *Critique philosophique*, and also separately as a book). A third edition appeared in 1920 (in Paris) under the title *Classification des sciences. Les idées maîtresses des sciences et leurs rapports*. Adrien Naville followed in

canoniques. The first type of sciences answers the question ‘what is possible?’; the second the question ‘what is real?’, and the third the question ‘what is good?’. Within the theorematic sciences, Naville ranges ‘nomology’ (*nomologie*), mathematics, physics, and psychology, the latter including sociology¹¹⁸. Of these, nomology is the primordial science: it is concerned with the idea of ‘law’ (as a constraining limit in the field of possibilities).

Son développement dépend en un sens de celui des sciences qui viennent après elle dans la série; elles naissent et grandissent avant la nomologie et lui fournissent des matériaux dont l’idée pure de loi doit être dégagée. Mais aucune autre science de loi, pas même les mathématiques, ne peut atteindre son achèvement et sa perfection systématique aussi longtemps que la nomologie n’y sera pas elle-même parvenue. Les sciences plus complexes, comme la biologie et la sociologie, ne sortiront de l’état chaotique où elles sont encore aujourd’hui que par une compréhension meilleure de la nature de l’objet de leurs recherches, c’est-à-dire par une meilleure définition de l’idée de loi (Naville 1901: 40-41).

In 1901 Naville mentions linguistics, a science which he subsumes under sociology¹¹⁹. In the first edition, of 1888, linguistics had not received a commentary, not even a mention; in the second edition, linguistics receives a rather extensive treatment, in

the footsteps of his father Ernest Naville, a philosopher who was interested in the classification of (philosophical) systems.

118. In the 1920 edition of the book sociology is separated from psychology (see «Première partie», chapters VI and VII).

119. Sociology, itself included under psychology (cf. *supra*), is defined in the following terms: «La sociologie est la science des lois de la vie des êtres conscients — spécialement des hommes — en société. Elle doit admettre comme données toutes les conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale. Quelles sont ces conditions? Je ne sais si la science les a déjà suffisamment distinguées et énumérées» (Naville 1901: 103).

which Naville explicitly refers to his Geneva colleague Ferdinand de Saussure¹²⁰:

La sociologie est la science des lois de la vie des êtres conscients — spécialement des hommes, — *en société*. Elle doit admettre comme données toutes les conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale. Quelles sont ces conditions? Je ne sais si la science les a déjà suffisamment distinguées et énumérées. Une des plus apparentes, c'est l'existence de signes par lesquels les êtres associés se font connaître les uns aux autres leurs sentiments, leurs pensées, leurs volontés. M. Ferdinand de Saussure insiste sur l'importance d'une science très générale, qu'il appelle *sémiologie* et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie. Comme le plus important des systèmes de signes c'est le langage conventionnel des hommes, la science sémiologique la plus avancée c'est la *linguistique* ou science des lois de la vie du langage (...) La linguistique est, ou du moins tend à devenir de plus en plus, une science de lois; elle se distingue toujours plus nettement de l'histoire du langage et de la grammaire (Naville 1901: 103–104).

The key terms here are *science de lois* and *sémiologie*. Naville's text confirms the frame in which we have to reset, and to understand properly, Saussure's project: using Naville's term *nomologie*, we can say that Saussure was after a 'nomology' (*nomologie*) of linguistics. Hence, the question raised before, viz. 'what type of science is linguistics?', can be answered in the following way: for Saussure, linguistics is a semiological science, the specificity of which resides in the time-bound insertion of (vocal) sign systems. Attributing such a view to Saussure seems fully justified in view of the phrasing of one of his manuscript notes:

120. The third edition of 1920 no longer contains a reference to Saussure's programmatic view of a semiological science, and pays little attention to language(s) and linguistics.

On a discuté pour savoir si la linguistique appartenait à l'ordre des sciences naturelles ou des sciences historiques. Elle n'appartient à aucun des deux, mais à un compartiment des sciences <qui, s'il n'existe pas, devrait exister sous le> nom de *sémiologie*, c'est-à-dire science des signes ou étude de ce qui se produit lorsque l'homme essaie de signifier sa pensée au moyen d'une convention nécessaire. <Parmi tous les systèmes sémiologiques> le système sémiologique 'langue' est le seul (avec l'écriture) <dont nous parlerons en temps et lieu> qui ait eu à <affronter cette épreuve [de] > se trouver en présence du *Temps*, qui ne se soit pas simplement <fondé> de voisin à voisin par mutuel consentement, mais aussi de père en fils par impérative tradition et *au hasard de ce qui arriverait en cette tradition*, chose hors de cela inexpérimentée <non connue ni décrite>. <Si l'on veut, la linguistique est donc une science psychologique en tant que *sémiologique*, mais les psychologues n'ont jamais fait intervenir le TEMPS dans leur sémiologie>. Ce fait qui est le premier qui puisse exciter l'intérêt <du> philosophe reste ignoré des philosophes; aucun d'eux n'enseigne ce qui se passe dans la transmission d'une sémiologie. Et ce <même> fait accapare en revanche tellement l'attention des linguistes que ceux-ci en <sont> à croire <pour cela> que leur science est historique ou éminemment *historique*, n'étant rien d'autre que *sémiologique*: par là complètement comprise d'avance dans la psychologie, condition que celle-ci voie de son côté qu'elle a dans la langue un objet s'étendant à travers le temps, et la forçant de sortir absolument de ses spéculations sur le signe momentanée et l'idée momentanée (*CLG/E* fasc. 4, p. 47, manuscrit note 3342 = N 24a).

4. CONCLUSION

The bottom line of the present study is that already from his Paris years on, when he was teaching at the École Pratique des Hautes Études, Ferdinand de Saussure was reflecting on the methods and principles of linguistics, about what 'linguists are actually doing'. Then, in his first years as a professor in Geneva, he

pursued this methodological and epistemological involvement, and the task of teaching classes in general linguistics (from the academic year 1906–7 on) was an additional incentive for him to try to define the object of linguistics, to organize the field, and to position linguistics within the realm of sciences. While it may be that this unfinished — and could it ever be finished? — endeavour should not be counted as Saussure's main contribution to linguistics, the least one can say is that it was a life-long project, which took off well before Goblot's and Naville's attempts at a classification of sciences.

This project, as we saw, did not come out of the blue. It was certainly nourished by the then current discussions concerning the place of notions such as 'language' and 'dialect' within linguistics, concerning the concept of 'law' (as applied to languages and their evolution); and it was also, without any doubt, inspired by works such as William Dwight Whitney's *Language and the Study of Language* (1867, translated into German by A. Jolly in 1874), and *The Life and Growth of Language* (1875, translated into German by A. Leskien in 1876), as well as by Hermann Paul's *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1880), Berthold Delbrück's *Einleitung in das Sprachstudium* (1884; revised edition in 1901: *Grundfragen der Sprachforschung*), or Georg von der Gabelentz' *Die Sprachwissenschaft* (1891), and on the French-speaking scene by the writings of Victor Henry, Antoine Meillet and Albert Sechehaye. But the relevant broader context was, as I hope to have shown, the discussion concerning the classification of sciences, a topic which became prominent from the 1880s on: Saussure, as a linguist, was concerned with defining the place of his discipline in the realm of sciences.

To this conclusion, two further observations — one more terminological, the other more historical-conceptual — should be added. First, if the (French) term *sémiologie* has by now received a canonical status, it must be pointed out that Saussure was more inclined towards the Latin-Greek coining *signologie* (parallel to *terminologie* or *sociologie*). A manuscript note testifies to his reluctance towards abandoning this term in favour of *sémiologie*:

Le mot de *signologie* n'est, au point de vue de sa formation, pas plus choquant que ceux de *terminologie*, *sociologie*, *minéralogie*, et autres mots où on a greffé *-logie* sur un terme latin. Si ce terme semble <à tort avoir quelque chose [de]> particulier, c'est que depuis longtemps, dans l'état artificiel de notre langue, <on ne sait pas> s'il faut prononcer le *gn* comme dans *signe* ou comme dans le latin *signum*: mais de cela l'auteur est innocent, <la langue seule est coupable pour autant qu'on ne peut appliquer le nom respecté de langue à des conventions orthographiques dénuées de toute espèce de valeur historique ou logique.> On peut, si l'on veut, s'autoriser <académiquement> du terme juridique *cognat* (prononcé *cog-nat*) pour dire <pareillement> *sig-nologie*, cela n'a pas la moindre importance. Des deux façons <on ne fera> jamais que du français, puisque <nous savons> que ni <notre *n* mouillé> ni *-gn-* ne correspondent à la prononciation <vraiment> latine de *gn* <telle qu'[elle] est reconnue des latinistes et qui ressemblait à *n + n*>. <Opposer à *signologie* la composition française *-gue*.> Le nom de *signologie* exige une explication. J'avais d'abord employé le mot de *sémiologie*. C'est sous ce nom que M. Ad. N[aville] dans sa nouvelle édition remaniée de [la *Classification des sciences*] a fait l'honneur à cette science de la recevoir pour la première fois dans le cercle [] (*CLG/E* fasc. 4, p. 48, manuscript note 3342.6).

My second observation is that in dealing with Saussure's theory of the sign, we should not only take into account the (interventionist) 'reconstruction' of Bally and (especially) Sechehaye, but we should also reconsider Saussure's elaboration of a theory of signs in connection with Sechehaye's *Programme et méthodes de la linguistique* (1907), which next to proposing a frame for organizing the language sciences contains a theory of the 'linguistic symbol' as Sechehaye calls it¹²¹. But the complex

121. As well known, Saussure started writing a review of Sechehaye's 1907 work, but he never finished it. On Saussure's reception of Sechehaye's writings, see Fryba-Reber (to appear).

theoretical interaction between Saussure and Sechehaye is a subject that calls for a separate and detailed study.

REFERENCES

- Albrecht, Jörn. (to appear). “Der alte und der neue Saussure”. In: G. Hassler (ed.), *Metasprachliche Reflexion und Diskontinuität*. Münster: Nodus.
- Benveniste, Emile (1964) “Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet”. *Cahiers Ferdinand de Saussure* 21. 89-135.
- Bouquet, Simon. (ed.) (2003) *Saussure*. Paris: Cahiers de l’Herne.
- Desmet, Piet – Swiggers, Pierre (1995) *De la grammaire comparée à la sémantique. Textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898. Introduction, commentaires et bibliographie*. Leuven – Paris : Peeters.
- Durkheim, Émile (1895) *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : F. Alcan.
- Engler, Rudolf (1987) “Die Verfasser des *CLG*”. In: P. Schmitter (ed.), *Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik. Analysen und Reflexionen*, 141-161. Tübingen: Narr.
- Fleury, Michel (1964). “Notes et documents sur Ferdinand de Saussure (1880–1891)”. *Annuaire de l’École Pratique des Hautes Études, IV^e section 1964–65*. 35-67.
- Fryba-Reber, Anne-Marguerite (2013) *Philologie et linguistique romanes. Institutionnalisation des disciplines dans les universités suisses (1872–1945)*. Leuven – Paris : Peeters.
- Fryba-Reber, Anne-Marguerite (to appear) “Le fait grammatical et l’acte psychologique: Saussure, lecteur de Sechehaye”. In: A.-M. Fryba-Reber – P. Swiggers (eds.) *Saussure: linguistique, sémiologie, épistémologie de la linguistique*. Leuven – Paris : Peeters.
- Goblot, Edmond (1898) *Essai sur la classification des sciences*. Paris : F. Alcan.

- Goblot, Edmond (1901) *Le vocabulaire philosophique*. Paris: A. Colin.
- Goblot, Edmond (1922) *Le système des sciences. Le vrai, l'intelligible et le réel*. Paris : A. Colin.
- Godel, Robert (1954) "Notes inédites de Ferdinand de Saussure". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 12. 49-71.
- Godel, Robert (1957) *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz.
- Hartmann, Franz – Boetticher, Gotthold (1919) review of Saussure 1916. *Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie* 38. 46.
- Jordan, Iorgu (1924) "Der heutige Stand der romanischen Sprachwissenschaft". In: *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für Wilhelm Streitberg*, 585-621. Heidelberg: Winter.
- Jaberg, Karl (1916) review of Saussure 1916. *Sonntagsblatt des Bund* 17 + 24 December 1916, p. 790-795, 806-810.
- Jäger, Ludwig (2010) *Ferdinand de Saussure zur Einführung*. Hamburg: Junius.
- Joseph, John E (2012) *Saussure*. Oxford : Oxford University Press.
- Koerner, Ernst F. Konrad (1972) *Bibliographia Saussureana 1870–1970: An annotated, classified bibliography on the background, development, and actual relevance of Ferdinand de Saussure's general theory of language*. Metuchen: Scarecrow Press.
- Linda, Markus (2001) *Elemente einer Semiologie des Hörens und Sprechens. Zum kommunikationstheoretischen Ansatz Ferdinand de Saussures*. Tübingen : Narr.
- Lommel, Hermann (1921) review of Saussure (1921, second edition of *CLG*). *Göttingische Gelehrte Anzeigen* 183. 232-241.
- Naville, Adrien (1901) *Nouvelle classification des sciences. Étude philosophique*. Paris : F. Alcan.

Sanders, Carol. (ed.) (2005) *The Cambridge Companion to Saussure*. Cambridge: Cambridge University Press.

Saussure, Ferdinand de (1878) *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig: Teubner.

Saussure, Ferdinand de (1881) *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté de Philosophie de l'Université de Leipzig. Genève : J.-G. Fick. [Reprinted in Saussure 1922: 269-338]

Saussure, Ferdinand de (1916) *Cours de linguistique générale*. Publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Lausanne – Paris : Payot.

Saussure, Ferdinand de (1922) *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Genève: Sonor; Lausanne : Payot; Heidelberg: Winter.

Saussure, Ferdinand de (1968–74) *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden : Harrassowitz. [Vol. 1 + fasc. 4]

Scheerer, Thomas M (1980) *Ferdinand de Saussure. Rezeption und Kritik*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

Schuchardt, Hugo (1917) review of Saussure 1916. *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* 38. 1-9.

Schürr, Friedrich (1923) “Das Wesen der Sprache und der Sinn der Sprachwissenschaft”. *Deutsche Vierteljahresschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 1. 469-490.

Sechehaye, Albert (1917) “Les problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle”. *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 84. 1-30.

Swiggers, Pierre (1982) “Saussure à l'usure”. *Semiotica* 42. 297-309.

Swiggers, Pierre (1999) “Ferdinand de Saussure et la perspective sociale sur la langue”. *Neuphilologische Mitteilungen* 100. 433-443.

Swiggers, Pierre (2012) “La dimension sociale de la langue et de la linguistique chez Saussure: Fondements et apories d’un programme de linguistique générale”. In: V. Orioles (ed.), *Linguistica storica e teorica* (=Per Roberto Gusmani: *Studi in ricordo*, vol. 2), 385-397. Udine: Forum.

Swiggers, Pierre (2013a). “Linguistics through its proper mirror-glass: Saussure, signs, segments”. *Semiotica* 193. 1-29.

Swiggers, Pierre (2013b) “Le projet de linguistique générale de Ferdinand de Saussure: statut scientifique et axiomatique des concepts”. In: S. Grosse – A. Hennemann – K. Plötner – S. Wagner (eds.), *Angewandte Linguistik. Zwischen Theorien, Konzepten und der Beschreibung sprachlicher Äusserungen / Linguistique appliquée. Entre théories, concepts et la description des expressions linguistiques*, 121-133. Frankfurt am Main: P. Lang.

Swiggers, Pierre (2014) review of Joseph (2012). *Tijdschrift voor Filosofie* 76. 368-373.

Wackernagel, Jacob (1916) “Ein schweizerisches Werk über Sprachwissenschaft”. *Sonntagsblatt der Basler Nachrichten* 15 + 22 October 1916, p. 165-166, 172-173.

Arbitrariness and its Opposites: What Saussure Did and Did Not Say

JOHN E. JOSEPH
UNIVERSITY OF EDINBURGH

I. INTRODUCTION

“The most celebrated opponent of the sound symbolic hypothesis,” writes Margaret Magnus, “was, of course, Ferdinand de Saussure”. Of course. One of Saussure’s key contributions to modern linguistics is the principle of the arbitrariness of the link between sound and meaning, or more precisely between signifier and signified within the linguistic sign, his most detailed discussion of which took place in his third course in general linguistics in 1910-11. It was carried over into the posthumous *Cours de linguistique générale*, where it has been the target of attacks by linguists inclined to believe in sound symbolism, or ‘iconicity’, from Roman Jakobson to the present day.

But how is it then that in the last paper he published during his lifetime, Saussure marshalled evidence for a very strong case of iconicity, where the shape of a sound is mimetic of the shape of the idea common to the words containing it?

Few of those whom I shall call iconniks (on the model of beatniks etc.) have read the 1912 paper, and to my knowledge none has picked up on the iconicity proposed there. They understand iconicity to be the direct opposite of the arbitrariness which Saussure professed. Since he wrote this paper just after, or even while, giving the lectures on arbitrariness, it may look like

a deathbed conversion. Yet if we go back 35 years to his second published paper, it too proposed a form-meaning link, more conventional but still of the sort that typically gets classified as iconic. In between, we have his testimony from 1892 concerning his own synaesthetic associations of vowels with colours, textures and smells.

This is starting to look like a very different man from the one of whose limited vision our iconniks despair. In this paper I shall however explain why I think their despair was always misplaced.

2. “SUR UNE CLASSE DE VERBES LATINS EN –EO” (1877)

Saussure was 19 when his paper “Sur une classe de verbes latins en –eo” was read to the Société de Linguistique de Paris in 1877. It concerns verbs of the fourth class in Sanskrit, which form their present “theme” from the “characteristic” ending –*ja*. One would expect their Latin congeners likewise to belong to a single verbal class, but in fact they are divided, some taking –*io*, such as *capio* and *cupio*, others –*eo*, such as *torqueo*, *sedeo*. Hermann Grassmann had proposed that it depended on the length of the root syllable: if the root was short, the ending –*io* was taken, and if it was long, then –*eo*. This worked in quite a number of cases, but Grassmann was forced to concede exceptions, including *s deo* — rather too many exceptions for his proposal to be convincing.

Saussure approached the problem not just phonetically, as Grassman had done, but from a combination of phonetics and semantics.

Voici l’hypothèse d’où il faudrait partir: les verbes de la classe en –*ja* dont le sens était neutre avaient primitivement l’accent sur la caractéristique. Les verbes à sens actif de la même classe accentuaient soit la racine, soit la caractéristique, sans règle fixe.

Par *verbes à sens neutre*, nous entendons non-seulement les verbes intransitifs, mais encore ceux des verbes transitifs qui renferment

une idée de passivité ou qui indiquent un état de l'âme; p. ex. *patior, cupio*.

This would result in two exceptionless rules:

- 1) all verbs of this class with a *neutral* meaning take the ending *-io*;
- 2) all verbs of this class that take the ending *-eo* have an *active* meaning.

These two rules do not cover all the cases, because neither rule holds in reverse. That is, verbs which take *-io* may still have an active meaning, and verbs with an active meaning can take either *-eo* or *-io*, unpredictably. Still, Saussure's solution appears on its face to be superior to Grassmann's by virtue of introducing a basic principle which Grassmann missed. And while Saussure does not claim to account for 100% of the cases, his solution holds in those cases to which it does apply. Admittedly, Grassmann's solution was simpler, as it depended on length alone. But in the economy of linguistic explanations, the elegance of a principle must be balanced against the residue of exceptions it leaves, and here Grassmann's solution did not measure up, to judge from the unwillingness of others to accept it.

Besides explanatory economy, however, another ideology was in play here: the Neogrammarian principle of exceptionless phonetic laws. Grassmann's appeal solely to syllable length, an aspect of sound, aligned his solution with the Leipzig ideal. Saussure's alternative implied that the *meaning* of a verb had a primary impact on its phonetic development. This looked from the Neogrammarian perspective like a retrograde step, since their whole defining project was precisely to move away from the sort of explanation that operates on a word-by-word basis toward one in which sounds pursue a developmental path of their own, oblivious to the meanings and functions of the words they happen to occur in. The data forced the Neogrammarians to admit ex-

ceptions, but they denied that these were ‘true’ exceptions and explained them by a psychological cause, analogy. Only as a last resort were *ad hoc* causes admitted.

What Saussure was proposing in this article was both *ad hoc* and directly invoked meaning. There is a gray area here. The classical languages had separate morphological paradigms for active and passive forms of a transitive verb, for instance *amat* ‘he loves’, *amatur* ‘he is loved’. In a sense, this involves meaning: more precisely, it implies that an aspect of meaning has been grammaticalized in the morphological system. One could say the same about tense and aspect: *amabat* ‘he was loving’, *amavit* ‘he has loved’. But grammarians have generally treated passivity, tense and aspect as morphological features, rather than semantic ones, especially in languages that have regular inflections for them – though also, by extension, in ones that do not. That requires a bit of tap dancing when it comes to certain intransitive verbs that always take the passive morphology, but do not have a meaning which can be easily interpreted as passive, such as *patior* ‘I suffer’ or *loquor* ‘I speak’. The Latin grammarians termed these verbs ‘deponent’, meaning that they had ‘put aside’ their active forms.

This dissatisfying taxonomy was not arrived at without explanatory efforts that proved even less satisfactory. An account of *patior* as inherently passive was plausible: the two words are etymologically related, after all, and suffering usually has some external cause. But try to extend such an explanation to *loquor*, and you end up asserting or at least implying some external cause for whatever a person says – that I am not the agent of my own speaking, but somehow its patient. Some have interpreted Saussure’s late formulation of *langue* in this way, generally in order to reject it; though I have met people who genuinely believe that everything we say and how we say it is predetermined, not even through social force but through some combination of genetics and external causation – that there is ultimately no linguistic free will of the sort that Saussure located in *parole*. For such a person it would make perfect sense to say that *loquor* ‘I speak’ is impli-

citly passive. But try this with the whole range of deponent verbs and your explanations will seem not just *ad hoc* but factitious, tautological, fantastic.

The young Saussure is not saying anything obviously factitious in his 1877 paper, but he is testing the limits. He proposes a group of verbs “indicating a state of mind” that includes *patior* and also *cupio* ‘I desire’, an active verb in Latin. Now, because this crosses the morphological boundary between active and passive/deponent, a linguist registers it as a *semantic* rather than a morphological category. But Saussure’s intention is to persuade us that, in the deep history of Indo-European, it actually is a morphological, which is to say a grammatical, category. It is marked in Sanskrit by the characteristic *-ja*, giving it plausibility as a grammatical category. In Latin, on the other hand, it has ceased to be clearly such a category, but neither has it entirely disappeared. Its reflex is – known? felt? – by speakers through the *-io* ending. What is the precise level of awareness here? Semi-known? Semi-felt? Unknowingly marked, or left as a historical trace? But if the mark or trace is perceptible only to a linguist, and not felt at any level by speakers, then for Saussure it is an ‘abstraction’, an artefact of the linguist’s analysis that corresponds to nothing *real* in the language. The closest term for the sort of category Saussure is suggesting may be *cryptotype*, Whorf’s neologism of six decades later.

For meaning to play a primary and regular role in the development of form challenges the Neogrammarian doctrine, and would seem to dilute the entire ancient heritage of teaching that the linguistic sign is arbitrary — that there is no direct linkage between sound and meaning in a word, other than the simple convention that binds them together as a sign. But at this point it behoves us to attend carefully to what Saussure said and did not say. Even in his third course in general linguistics, the source of most of the 20th-century doctrine of the arbitrariness of the linguistic sign, he devotes much attention to how arbitrariness is limited within a language by systematicity and association. The

existence of regular active and passive paradigms in the Latin verb means that the relationship between *amat* and *amatur* is not arbitrary in the sense of being random. Besides their shared stem, the endings *-t* and *-tur* relate these words to an entire associative series and, for a Latin speaker, to the meanings ‘active’ and ‘passive’. It is a strong association because of the large number of verbs that are part of the series, even though some of the most commonly used verbs, copulas and intransitives like *come* and *go*, do not take part in the series, nor do the deponents.

Saussure’s posited cryptotypes aligning active and ‘neutral’ meaning with the endings *-eo* and *-io* suggest a weaker association, particularly because the cryptotypes apply in one direction only. He does not say that every Latin speaker had some awareness of the association. Indeed, the fact that no Latin grammarian ever thought to comment on it suggests in itself that, at most, it operated at a level which in his first course in general linguistics Saussure called ‘a demi-unconsciousness’.

3. “ADJECTIFS INDO-EUROPÉENS DU TYPE CAECUS ‘AVEUGLE’”
(1912)

The 1877 paper concerns the diachronic development of the Indo-European languages, and so does not directly address the question of speakers’ awareness. The same may be said of the paper from the other end of his career, “Adjectifs indo-européens du type *caecus* ‘aveugle’”, written for the *Festschrift Vilhelm Thomsen* of 1912. It opens with Saussure speaking of how

Les diphtongues *ai* et *au* n’occupent qu’une place mal définie au sein de la morphologie ou du vocabulaire indo-européen. Entre autres faits qui contribuent à leur obscurité, elles ne figurent que dans une somme de mots extrêmement faible depuis l’origine [...]. Pris individuellement, ces mots à leur tour ont très souvent une position isolée dans la langue, ne se rattachant ni à un verbe fort ni à une famille étymologique quelconque. Il est clair que ce dernier

trait, pour autant qu'il conférerait à ces mots un certain caractère de régularité, ne le fait que d'une manière tout extérieure et négative.

This paper was brief, roughly half the length of Saussure's articles for the *Festschriften* honouring Jules Nicole in 1905 and Louis Havet in 1909. And it was daring, in that, for the first time since 1877, he was proposing that a particular set of sounds had a meaning or quasi-meaning in Indo-European. The 'type' in question is a group of adjectives linked phonetically by having a diphthong that starts with *a*, and semantically by referring to some infirmity or deviation from the 'right' or 'straight'. The diphthong could be *ai* (as in Latin *caecus*), *au*, *ar*, *al*, *an* or *am*, all cases of *a* + sonant — though it was a rare linguist who followed Saussure in recognising *ar*, *al*, *an* or *am* as diphthongs.

He points out that words such as Latin *blaesus* "stammering", *claudus* "limping", *calvus* "bald", *mancus* "maimed", are very few in number and are isolated within the language, being attached neither to any strong verb or to an etymological family. Normally, this would be a reason for not studying them at all. But Saussure argues that their isolated nature and the rarity of the *a* diphthongs they contain give them "a certain kind of regularity, though it does so only in a completely exterior and negative way". The semantic link, on the other hand, is a positive bond.

Coming so late in Saussure's career, subsequent to the full working out of his idea of the axis of association, it is strange to find him contemplating the possibility that a group of words have a kind of regularity that derives from their *lack* of regularity, their isolation, lack of attachment to a family. Negative value is perfectly Saussurean, yet the hint here that certain forms might be associatively related, not by virtue of any link in sound or meaning, but simply on account of being isolated within the system, is unique.

It is tempting to wonder whether there is here a coded message to Vilhelm Thomsen, who, along with Holger Pedersen, had sponsored Saussure's honorary membership in the Royal Danish

Academy in 1910. Both Thomsen and Saussure had been isolated within Indo-European linguistics, not being attached to a family as the German Neogrammarians were, but on the edges, in Copenhagen and Geneva. Both had reason to feel hard done by at the hands of the Neogrammarians. And when he moves on to describe the infirmity, the deviation from straightness, of the diphthongs, one thinks of Francis de Crue's comment about "son corps svelte, que sa dernière maladie finit par courber avant l'âge". Indeed, one of Saussure's examples is Latin *pandus*, which he glosses as "courbé, voûté"; and three of his Greek examples are *rhaibós* "courbe, cagneux", *blaisós* "courbe, bancal", *gampsós* "courbe".

I will not go any further out on a limb than "It is tempting to wonder", because Saussure's 'scientific' publications all seem impersonal. Still, in his penultimate one, the 1909 contribution to Havet's *Festschrift*, can it be accidental that Saussure alludes to so many key ideas from his early *Mémoire*, reviewed so positively by Havet in the *Journal de Genève* – including the theory of disyllabic roots, which Havet had been nearly alone in appreciating?

The *a* diphthongs would be marked (to use a later terminology) for rarity and isolation; and being so marked they would correlate non-arbitrarily with meanings that likewise involve marginality or abnormality. It is through the regularity of this correlation that these apparently marginal elements are incorporated into the system where everything connects. But how does this happen? Saussure's explanation relies on another aspect of his general linguistic system, the relationship of synchrony to diachrony. He imagines

le temps où il n'existait peut-être que quatre ou cinq adjectifs 'd'infirmité' avec le vocalisme *ai, au, an*, etc. Autour de ce noyau fourni par le hasard seront venues se fixer des formations toujours plus nombreuses, où une certaine communauté de l'idée mettrait en faveur les diphthongues par *a*. Il s'agirait donc d'un fait d'analogie lexicologique [...]

Note that he does not attribute the *origin* of this cryptotype to iconicity, but to chance. Once established, however, the cryptotype ‘favoured’ diphthongs with /a/ for words sharing this general idea of infirmity. This favouring would presumably take place in the competition amongst innovative forms that takes place within *parole*. For Saussure, the key question for language change is not “Why are new forms introduced?”. In *parole* speakers are constantly introducing new forms, of which only a tiny proportion will find the social sanction that will make them part of *langue* (in a new *état de langue*). Rather, the key question is, “Why are certain forms sanctioned and not others?” This is where the sort of analogy-driven favouring he refers to could make a difference.

The associative relations that are central to Saussure’s conception of *langue* make it plausible that the analogy he proposes was synchronically real for speakers – at least, for enough speakers for it to have left a recoverable diachronic trace. But perhaps not for enough of them for the set of *a* diphthongs to form a ‘morpheme’, a meaningful unit in the *langue* that all speakers share. Linguists would be less hesitant to recognise it as a morpheme if it was a derivational suffix, rather than the root vowel. Saussure admits that this sort of unit

est dans le cas ordinaire suffixal (syntagmatique); il ne l’est pas dans le cas **kaikos*, **laiwos* etc. Cela fait une différence, même sérieuse, mais qui n’est pas une différence radicale atteignant le principe lui-même.

And what is that principle? Most immediately, the ‘meaning’ of the /a/ diphthongs, but more generally the principle that languages contain hidden form–meaning correlations that crystallise as speakers make analogical links in their minds. Saussure had taught his students that the work of the linguist consists almost entirely of limiting what is arbitrary in language. His last pub-

lished work provided an example of how to do it, in a diachronic context.

4. WHY ARBITRARINESS TRUMPS ICONICITY

If it is the case that the /a/ diphthongs had enough iconic force to leave a recoverable trace diachronically, without however forming a proper morpheme within the *langue*, then it becomes evident why we are dealing with something that is both iconic and arbitrary, without there being any conflict between the two. Latin *caecus* had the same meaning, or signified, “blind”, for those speakers to whom the iconicity was ‘audible’ as for those to whom it was not. Synchronically, whether or not a speaker is aware of these correlations, *the signifiers signify*. That is the point of arbitrariness. It does not negate the potential force of iconicity in diachrony. Iconicity might well be part of what it is that leads a speech community to accept particular innovations rather than others. And yet, the sign still functions perfectly well as part of the language for a speaker who does not interpret it iconically. Sound-meaning iconicity does not impact upon the fundamental arbitrariness of the linguistic sign.

If this seems like an obvious point, it has not been treated as obvious. Discussions of iconicity have always focussed on whether a word or form is iconic or not, an either/or choice. When is the possibility raised that it might be iconic for some speakers of the language but not for others? That its iconicity, in other words, might be a matter of interpretation? To my knowledge, that coffin has only been opened in order to prepare the lid for being nailed forever shut: I am thinking here of Saussure’s older contemporary Charles Sanders Peirce and his postulation of the ‘interpretant’, what is in the sign that causes it to be interpreted in a certain way. I consider this a weakness of Peirce’s sign theory: his inability to admit that a sign, by virtue of being a sign, must be interpreted *by someone*, and interpretation is never determined. Peirce is far from alone in suffering from what I have termed

'hermeneiaphobia', the fear of interpretation, which is characteristic of linguistics broadly speaking. Peirce wants the sign to be like God in William Cowper's hymn *God Moves in a Mysterious Way*, who "is His own interpreter / and He will make it plain".

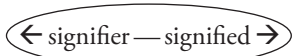
The arbitrariness of the linguistic sign as discussed by Saussure is not about 'iconicity'. What is arbitrary in the linguistic sign as Saussure conceived it is very specific: the link between signifier and signified. Each is a mental pattern or trace: the signifier is a sound pattern, the signified a 'concept', specifically a concept inseparably bound to a particular sound pattern. The sum total of my signifieds do not equal my 'thought'. I am capable of thinking things for which my language does not have signifieds, and then having to try to push against its limits. Indeed this is what Saussure did in his lecture of 19 May 1911 when he introduced the terms *signifiant* and *signifié*.

The idea of iconicity is again due to Peirce, who divided signs into three types: icons, which signify their object through some sort of resemblance or imitation; symbols, which signify their object through purely arbitrary and conventional means; and indices, which signify their object through an actual, real connection between them. Note that in each case the relationship is between the sign and its *object*, by which Peirce meant objects-in-the-world. That is precisely what Saussure *declined* to comment on. As a linguist, he was qualified to pronounce on *signs only*. Any connection between signifieds and things-in-the-world were not, in his view, the business of linguists, but of philosophers or psychologists. Peirce was a philosopher/psychologist, and focused on just that connection.

Had Saussure been aware of Peirce's views, he would no doubt have found them very interesting. But not within *linguistics*; rather, within the broader *semiology* which Saussure projected, and which was not incompatible with what Peirce called 'semeiotic'. Saussure never developed that semiology. He could not do that and still remain true to his scruple of staying within his specialised field.

If we limit ourselves to the link between the mental pattern of a sound and the mental pattern of a concept, how could it be anything other than arbitrary? Concepts are not long or short, big or small. In the middle of the 19th century it had been established that “all consciousness is of difference”, in the words of John Stuart Mill. So the idea that either the signifier or the signified is a value derived purely from difference was not radical, but well established in British psychology and philosophy — which did not mean that linguists, especially in continental Europe, were still aware of it in the early 20th century.

Saussure made clear too that only the conjoined linguistic sign is real and concrete. The signifier or signified, on its own, is purely abstract, conceptual. We can talk about them as we talk about the front or back of a sheet of paper, but we know that the only real, concrete thing is the whole sheet. Its ‘front’ and its ‘back’ are purely conceptual. Would it make sense to say that the front has an iconic or non-iconic relationship to the back? I don’t think so. If you cut out a shape from the sheet, when you turn it round it will be the same if symmetrical, or the mirror image if asymmetrical; either way the relationship is an indexical one in Peirce’s terms. With the linguistic sign we do not even have the physical reality of a piece of paper, just two conjoined conceptual values-through-difference. To speak of an iconic relationship between them would be absurd.

sounds-in-the-world  things-in-the-world

Saussure’s discussion of arbitrariness points to the typical objection that is raised to it — cases of onomatopoeia — in order to show that they do not in fact bear on the question of arbitrariness. Well, what is an onomatopoeia? It is a perceived relationship between the sonic realisation of a signifier and some other sound, for example a sound made by the animals whose category is, in effect, the signified. So Chinese *miao* ‘meow’ and even *mao* ‘cat’ are onomatopoeic if one interprets them as iconic or, more ac-

curately, indexical of the noise cats make. Now, is that noise an inherent property of the signifieds *cat* and *meow*? Let's say it is; it needs to be for onomatopoeia. But that concerns the relationship between signifieds and things in the world, which Saussure makes clear that he is not qualified to pronounce on, and is not what the arbitrariness of the sign is about. Onomatopoeia involves a link between, on the one hand, the sonic realisation of a signifier and a sound-in-the-world, and on the other, a signified and that sound-in-the-world or the sound made by some thing-in-the-world. In both cases, it means looking outward from the sign to the world. But within the sign, the link between the signifier and the signified operates identically regardless of what outward links may or may not exist. Such links are in any case a matter of interpretation, of opinion; and as Saussure, pointed out, they are always in any case mitigated by conventionality. Iconicity is in the eye or ear of the beholder; but what distinguishes a linguist from a semiotician is precisely that the linguist focuses on the centre of the linguistic sign, where the bond between signifier and signified is what Peirce called 'symbolic'.

The key, for Saussure, is that — even with the handful of words like 'meow' where an iconic element seems evident — if cats were bred so as to make a different sound, *the word for the sound the animal makes, and the word for the animal itself, would not cease to signify*. They would still mean what they mean now, just because the link of signifier and signified is arbitrary. Even if some of us started to think that we should make up a new word for the sound made by this new breed of cat, and began introducing that new word into our speech, that would not change the language, unless and until the entire community of language users accepted it — at which point we would have a new language, as Saussure conceived it.

To take one of Saussure's own examples, there exist apparently mimetic signs, such as French *fouet* "whip", in which it is claimed that the sound of a whip can be heard. This is a matter of interpretation: for someone who hears the sound, the mime-

tic link is real, despite the etymology of this word, which goes back to Latin *fagus* “beech tree”, beech sticks having been used as whips. The Saussurean principle of the arbitrariness of linguistic signs holds that the sign operates in the same way whether there is such a link or not: the word *fouet* is no ‘truer’ for someone who hears the crack of a whip in it than it is for those like me who do not hear it; nor is it ‘truer’ than a word such as *livre* “book” in which any notion of a link between sound and idea seems far-fetched.

5. RELATIVE ARBITRARINESS

Nor does the link between signifier and signified figure centrally in what, in his lecture of 9 May 1911, Saussure referred to as “relative arbitrariness”. He began by saying that “Nous avons posé comme étant une vérité évidente que le lien du signe par rapport à l’idée représenté est radicalement arbitraire”. Of course, it was not obvious to his students, nor to others who had not shared his boyhood education by old Genevese men who were still teaching the *grammaire générale* tradition. But it is not as though Saussure had never thought his way through that tradition and beyond. Much of the rest of the course explores how “Une partie seulement des signes dans toute langue seront radicalement arbitraires. Chez d’autres <signes> intervient un phénomène au nom duquel on peut distinguer un degré. [...] Il arrive que le lien entre le signe et la sonorité est relativement motivé”.

His first example of a motivated sign is French *dix-neuf* “19”, versus *vingt* “20”. *Vingt* is perfectly unmotivated — nothing in the acoustic image connects in any way with the concept. But this is less true of *dix-neuf*, since it evokes the terms which compose it: *dix* “10” and *neuf* “9”. Similarly, *poirier* “pear tree” recalls the simple word *poire* “pear”, while its suffix *-ier* brings to mind *cerisier* “cherry tree”, *pommier* “apple tree”, and so on.

Saussure contrasts pairs of words in which one is arbitrary, the other relatively motivated: whereas *berger* “shepherd” is un-

motivated, *vacher* “cowherd” contains *vache* “cow”. The English plural *ships* recalls through its formation the whole series *flags*, *birds*, *books* etc. , whereas *men*, *sheep* recall nothing. The lecture concludes with a statement that seems paradoxical coming from the man who established arbitrariness as a principle of modern linguistics:

Tout ce qui fait d’une langue un système <ou un organisme> demande d’être abordé sous ce point de vue, où on ne l’aborde guère en général: <comme> une limitation de l’arbitraire par rapport à l’idée. Implicitement on s’appuiera ainsi sur la meilleure base possible, puisque la donnée fondamentale du signe linguistique, c’est l’arbitraire.

In the lecture of 12 May he says that “Toute langue contient parallèlement mêlés en proportions diverses les deux éléments: le parfaitement immotivé et le relativement motivé”, adding that:

En effet, on peut distinguer comme deux pôles contraires, comme deux courants antinomiques entre eux régnant en toutes langues, la tendance à employer l’instrument lexicologique ou la tendance à employer l’instrument grammatical. [...] Le type de l’ultralexicologique est par exemple dans le chinois, le type de l’ultragrammatical: indo-européen primitif, sanscrit, grec.

Saussure now brings up the point that what he is calling relative arbitrariness has to do with the relation *between signs*. It does not affect the radical arbitrariness *within the sign*, between an acoustic image and its associated concept. And yet, everything comes down to the relation within the sign: “C’est la seule qui soit à considérer”. He acknowledges that “Cela ne frappe pas du tout au premier moment”, but insists that “Nous <ne> pourrions <jamais> concevoir la relation d’un mot à l’autre sans concevoir la relation <intérieure> pour chaque mot entre le concept et l’image acoustique”.

6. SAUSSURE'S SYNAESTHESIA

Finally, as I mentioned at the outset, the picture of Saussure as the great anti-iconnik is further thrown into question by his responses in May 1892 to Théodore Flournoy's questionnaire about 'photism' or 'coloured hearing', associations between sounds and colours. This text is by now quite well known, but I shall cite a bit of what Saussure wrote:

Nous écrivons en français la même voyelle de quatre manières différentes dans *terrain*, *plein*, *matin*, *chien*. Or quand cette voyelle est écrite *ain*, je la vois jaune pâle comme une brique mal cuite au four ; quand elle est écrite *ein*, elle me fait l'effet d'un réseau de veines violacées ; [...] Ce n'est donc pas, semble-t-il, la voyelle comme telle, c'est-à-dire telle qu'elle existe pour l'oreille, qui appelle une certaine sensation visuelle correspondante. [...] Mais c'est la voyelle en tant que contenue dans cette expression graphique, c'est l'être imaginaire que forme cette première association d'idées, qui, par une autre association, m'apparaît comme doué d'une certaine *consistance* et d'une certaine *couleur*, quelquefois aussi d'une certaine *forme* et d'une certaine *odeur*.

He goes on to say that his associations are less strong with regard to languages other than French. It is surprising that it is with sound-letter combinations that he has associations, given his strongly worded views in the first course on general linguistics about the illusions to which writing gives rise. But he leaves no room for doubt about the reality and the regularity of these associations – *for him*. He is under no illusion that his associations are shared by others. The associationism that was dominant in French-language philosophy at the time was based on how an individual's first experiences of some sensory perception was linked to the surrounding context in which it took place. Associations such as Saussure's differed in kind from the conjunctions of signifier and signified that constitute a language, because a language

is, as Saussure repeatedly stated, a 'social fact'. A language has an 'axis of association', but it has been conventionalized and socially shared. Synaesthetic associations have not been conventionalized or socially shared, and that includes iconic relationships such as the one Saussure posited for the Indo-European /a/ diphthongs in his 1912 article.

So he experienced *ain* as pale yellow; someone else might experience it in the same way, but most people do not, as Flournoy's results showed, in case there was any doubt. And yet, all these French speakers were perfectly capable of understanding *pain* or *main*. Saussure himself did not understand *pain* better than *main* on account of the signified of *pain* corresponding iconically to the colour he associated with *ain*, whereas the signified of *main* does not. There is mimesis and iconicity *for him* – not for the sign. *Qua* sign, *pain*, like every linguistic sign, signifies through the bond between signifier and signified, in a purely arbitrary way, regardless of what iconicity may overlay it for one, or some, or many speakers. Or indeed for all of them, since tomorrow some child may learn the sign without the iconicity, and who will know it, if the child understands and uses the sign appropriately?

There is no contradiction. Such associations may well be of interest to psychologists, and to poets and readers of poetry. But Saussure considered himself a grammarian, and the grammarian's domain is the linguistic sign. Linguistic signs function regardless of synaesthetic and iconic associations – which, however, may be useful in answering the key question of diachronic linguistics: Why, amongst all the innovative forms introduced by speakers into *parole*, are certain ones and not others socially sanctioned so as to become part of the next *état de langue*?

7. CONCLUSION

My campaign against hermeneiaphobia should not mislead you into supposing that I believe in free interpretation of texts. There are richer and poorer, more and less coherent interpreta-

tions, ones that square better and worse with the documentary record. I have seen Saussure interpreted as having led the struggle to do away with diachronic linguistics, as working to undermine his model of the linguistic sign with his research into anagrams, as having formulated a theory of communication. It would be a forlorn hope to imagine that we might ever do away with weak interpretations, or even out-and-out misinterpretations. Those who take Saussure to deny the possibility of linguistic iconicity are, I believe, labouring under a comparable misinterpretation.

Saussure taught that the first distinction to be made is between what a language is and how it is used, and that this distinction rests on the difference between what is a socially shared system of pure values on the one hand, and what an individual does with the system on the other. His interests in poetry, anagrams, legends, symbolism and his own synaesthesia were all about the latter – all, in other words, located within *parole*, which means that their possible effects on *langue* were indirect at best.

Where iconicity was concerned, he was similarly interested – not a denier. As a matter of individual rather than social interpretation and use, it potentially affects a future *état de langue*, without attenuating the arbitrariness of the link between signifier and signified that he identified as the first principle of the linguistic sign.

Límite y manera: ¿teoría o método estructural? Amado Alonso, una traducción necesaria y un prólogo programático

SALVIO MARTÍN MENÉNDEZ

UNIVERSIDAD NACIONAL DE MAR DEL PLATA

UNIVERSIDAD DE BUENOS AIRES

CONSEJO NACIONAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS Y TÉCNICAS
(CONICET)

I. INTRODUCCIÓN

La traducción de Amado Alonso del *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (1916), publicada en 1945 en Buenos Aires por la editorial Losada en el marco de la colección “Filosofía y teoría del lenguaje” dirigida por el propio Alonso, marca un punto de inflexión central e inicial para la difusión del estructuralismo en el ámbito de la lingüística hispánica. Esto se debe a que Alonso no es simplemente un traductor sino un filólogo destacado y director del Instituto de Filología de la Universidad de Buenos Aires que es el lugar central para la consolidación de los estudios lingüísticos en la Argentina (Toscano y García 2011) y, en ese momento, uno de los centros más importantes de investigación en lingüística y literatura del ámbito hispánico.

Este prólogo tiene, además, no meramente un carácter introductorio del libro traducido sino, y fundamentalmente, un carácter crítico-programático que será fundamental para el uso que se hace del estructuralismo en el ámbito hispánico. Alonso establece las líneas directrices de cómo valorar a de Saussure y, en consecuencia, de cómo interpretar su legado de manera productiva para el análisis lingüístico. Siguiendo a Harris

(2001)¹²², este prólogo representa la interpretación que Alonso hace de Saussure. De ahí su importancia ya que actúa como un discurso de referencia de aquí en más dentro del amplio espectro de la lingüística hispánica.

Para Alonso, el estructuralismo aparece en la intersección de dos teorías dominantes dentro del ámbito hispánico de las que es fiel representante: la lingüística histórica de base neogramática, en la que se formó en la escuela de su maestro Ramón Menéndez Pidal, y la estilística de base idealista que introduce y que lo aleja, al menos parcialmente, de esa primera etapa. Esto supone desde el comienzo una ubicación que podemos denominar “paradójica” puesto que las dos teorías mencionadas tienen como objeto de estudio los dos aspectos centrales que el estructuralismo saussureano tiende a relegar: el hablante como sujeto activo productor de un discurso en un contexto socio-cultural específico y el cambio lingüístico como el elemento constante y sistemático que tiene su punto de partida en la variación que caracteriza a las lenguas.

En este trabajo analizaremos este prólogo con el objetivo de mostrar este carácter programático y, en consecuencia, fundacional. En primer lugar, nos centraremos en él para analizar en el discurso de Alonso los aspectos que considera relevantes del *Curso de lingüística general*. En segundo lugar, plantearemos hasta qué punto la propuesta que de Saussure inaugura es tomada como una teoría rígida y limitada, o si sirve como una propuesta teórica que se orienta centralmente hacia una metodología operativa para el análisis de datos con un rigor no alcanzado hasta el momento por ninguna teoría para el análisis del lenguaje. Esto nos permitirá concluir cuáles son las bases que el alcance del uso del estructuralismo en el ámbito hispánico tendrá a partir de las particulares características que Alonso pone de manifiesto.

122. Harris no incluye la interpretación de Alonso en su libro. El hecho de que haya sido escrito en español no es un detalle menor al respecto pero no lo analizaremos aquí.

2. EL PRÓLOGO

La estrategia de Alonso, que desarrolla a lo largo de todo el prólogo, puede denominarse “valorar a partir de la crítica”. Esto supone que no desestima sino que incorpora los aspectos que considera criticables de la postura saussureana a partir de una reformulación parcial de lo que de Saussure propone.

La organización del prólogo responde cuidadosamente a esta estrategia. Sobre un total de treinta y cinco párrafos, los primeros cinco (1-5) se dedican a la valoración altamente positiva de la propuesta saussureana al señalar las razones de su actualidad. Los once siguientes (párrafos 6 a 17) discutirán y criticarán negativamente la dicotomía sincronía-diacronía para, finalmente, en el párrafo 18 hacer, sin embargo una valoración positiva a partir de la crítica realizada. Del mismo modo, se planteará a continuación la crítica al dicotomía lengua-habla (párrafos 19 a 28) de la que se concluirá una valoración positiva en el párrafo 29. Los dos últimos (30 y 31) se encargan de establecer cuál es el legado saussureano para la lingüística. Esquemáticamente:

<i>Párrafos</i>	<i>Páginas (edición de Losada, Buenos Aires, 1945 y siguientes)</i>	<i>Tema</i>	<i>Evaluación</i>
01-05	07-10	Actualidad de la propuesta saussureana	Positiva
06-17	10-20	Oposición sincronía-diacronía	Negativa
18	20	Valoración a partir de la crítica realizada	Positiva
19-28	20-28	Oposición lengua-habla	Negativa
29	29	Valoración a partir de la crítica realizada	Positiva
30-31	29-30	Legado saussureano	Positiva

2.1. ACTUALIDAD DE LA PROPUESTA SAUSSURENA (1-5)

Comienza Alonso afirmando:

1¹²³. Con este prólogo quisiera hacer ver al lector cómo la ciencia es tarea que se va cumpliendo sin detenerse nunca, y cómo puede un sabio ser tan ilustre por los problemas que se plantea y resuelve como por los que obliga a sus colegas y sucesores a replantear y resolver. (Alonso 1945:7)

La primera valoración pasa por Ferdinand de Saussure como investigador. Alonso valora su actitud ante el problema a resolver más que la resolución que, como se verá, puede someterse a variadas críticas. Se reconoce su importancia capital porque su planteo cambia el modo de dar cuenta del fenómeno lingüístico. Inscripto, como el propio de Saussure en la lingüística histórica de base neogramática por formación, Alonso advierte que los planteos saussureanos obligan a pensar el estudio del lenguaje desde una perspectiva diferente y a proponer soluciones a problemas simplemente advertidos hasta ese momento. Esto le permite sostener que:

2. El *Curso de lingüística general* de Ferdinand de Saussure es el mejor cuerpo organizado de doctrinas lingüísticas que ha producido el positivismo; el más profundo y a la vez el más clarificador. Es la suya una posición científica positivista, sí; pero la doctrina de Saussure es algo más que el resumen y la coronación de una doctrina científica superada; lo que aquí se nos da, o lo mejor y más personal de lo que se nos da, se salva de la liquidación del positivismo, incorporado *perdurablemente* al progreso de la ciencia. (Alonso 1945:7)

123. Los números remiten siempre a los párrafos del prólogo para evitar problemas con los números de páginas que pudieran existir en las distintas ediciones.

Aquí Alonso inscribe a de Saussure en el positivismo. No advierte las distancias que separan la postura saussureana del positivismo dominante en la época en que de Saussure dicta los cursos que dan origen a la publicación de 1916. Pero Alonso no justifica esta pertinencia a una teoría que él considera superada sino que vuelve a valorar la actitud del sujeto de Saussure que logra ir más allá de los límites que su propia época le imponía.

Considera que el rigor metodológico aparece como uno de sus principales aportes. Sostiene:

2. Pienso en su rigurosa concepción estructuralista de las lenguas como *sistemas* en que todos los términos son solidarios, y en el concepto complementario —más bien implicado— de «valor» (Cur-sivas en el original) (Alonso 1945:7)

Y agrega en nota:

2. Este concepto lingüístico de valor ha sido revolucionario y de una incalculable fecundidad científica: el funcionamiento entero de una lengua consistente en un juego de identidades y diferencias; valores y sus oposiciones (nota 1) ((Alonso 1945:7)

Establecido el primer gran aporte, señala las críticas y los aportes saussureanos.

2.2. LA OPOSICIÓN SINCRONÍA-DIACRONÍA (6-17)

Aparece ahora su primera crítica concreta a la propuesta saussureana

06. Por supuesto, no todos son triunfos, y la crítica no ha tardado en descubrir los defectos de tales virtudes. Ya hemos insinuado uno: la doctrina de Saussure no tiene base filosófica meditada por él; le bastó con tomar, sin inquietud personal alguna, la positivista. Y como el positivismo, sobre todo el practicado, ya quería ser más

científico que filosófico, receloso de hurgar en los últimos fundamentos de cada ciencia, las limitaciones de las doctrinas de Saussure se explican por las de la base aceptada (Alonso 1945:9)

Vuelve a un punto que ya había señalado: la inscripción en el positivismo. Y lo amplía señalando que esa pertenencia no es una convicción sino una necesidad de época. Es importante que, más allá que Alonso no desarrolla este punto, entiende que el aporte saussureano supera ampliamente el marco en el que se inscribe. Eso le permite, en un oxímoron típico del estilo de Alonso, “descubrir los defectos de tales virtudes”. Los límites del positivismo son los que permiten explicar las limitaciones saussureanas. Señala la primera:

09. Todo se paga: la lingüística de Saussure llega a una sorprendente claridad y simplicidad, pero a fuerza de eliminaciones, más aún, a costa de descartar lo esencial en el lenguaje (el espíritu) como fenómeno específicamente humano. (Alonso 1945:12)

10. En parte por dar rigor científico a esta delimitación del objeto, en parte por la simplificación eliminativa rasgo dominante en su estilo mental, Saussure concibe las dualidades apuntadas como antinomias irreductibles. (Alonso 1945: 12)

Con una clara metáfora coloquial Alonso señala que el rigor científico, limitado por el positivismo ya enunciado, lo lleva a no tomar en consideración el elemento central que permite postular una teoría lingüística: el espíritu. Terminología estilística de base idealista a la que Alonso adhiere de manera evidente. En los dos párrafos anteriores (el 7 y el 8) lo señala a partir del contraste de la postura saussureana con la de Vossler. Dice:

7. También Karl Vossler ve en el lenguaje tales dualidades, y su paralelo con Saussure, ya fue esbozado en nuestro prólogo a su *Filosofía del lenguaje*, de esta colección, puede ayudarnos ahora a comprender de una vez las limitaciones y las virtudes del *Curso*.

Estas dualidades fuerzan a Vossler el lenguaje como una estructura polar, y el objeto de la lingüística es la perpetua corriente de doble dirección. Si el objeto concreto es complejo, el objeto de estudio es también su complejidad. (Alonso 1945:11)

8. Saussure ve la complejidad del lenguaje tan bien como Vossler, pero la rehúye como objeto de estudio, y, en busca de uno deslindado y homogéneo, da con “la lengua”, un autónomo sistema de signos, separado de su uso e independiente de los individuos que lo usan. Los otros aspectos también se pueden estudiar, pero como meramente adicionales, como “externos a la lengua” y por tanto a la lingüística. (Alonso 1945:11)

Alonso señala lo que de Saussure deja de lado, “el precio que paga” por el aparente rigor científico. Cita a Vossler (Menéndez 2008) como ejemplo de contraste y señala cuál es ese precio: dejar de lado del lenguaje (es decir abstraerlo e idealizarlo de manera que no interfiera en su descripción) al sujeto, es decir, al hablante y, en consecuencia, al contexto en el que interactúa y adherir a un planteo dualista estricto en que todo se ordena a fuerza de una “simplificación eliminatória”. Lo que se elimina, lo que se transforma en irreductible es, justamente entender lo específico del lenguaje que es su naturaleza humana: el uso que los hablantes hacen de él en las distintas situaciones en las que les toca interactuar. Esta crítica se hace evidente en la primera de las oposiciones que criticará: la de sincronía-diacronía. Afirma:

11. Esta sorprendente concepción de las relaciones – de la falta de relación directa – entre la diacronía y la sincronía deslumbró a alguno, desconcertó a otros y por fin desató la oposición más viva y general. (Alonso 1945:13)

Y aquí valida su posición:

12. En el primer Congreso Internacional de Lingüistas, La Haya, 1928, los fonólogos R.Jakobson (Praga), S. Karcevsly (Ginebra) y N.

Troubetzkoy (Viena) llevan el primer ataque a fondo. Estos fonólogos del Círculo Lingüístico de Praga tienen para los sonidos idiomáticos la misma concepción estructuralista que Saussure para el sistema de la lengua; los sonidos de un idioma forman un sistema en el mismo sentido que las formas gramaticales o las palabras. Y la proposición de los fonólogos rezaba: “La antinomia de la fonología sincrónica y de la fonética diacrónica quedará suprimida en cuanto se consideren los cambios fonéticos en función del sistema fonológico que los sufre. Hay que plantear el problema de la finalidad con que ocurren esos cambios. Y la fonética histórica se transformará así en una historia de la evolución de un sistema fonológico” (...) “lo que se impone al lingüista es la cuestión de la *finalidad* (cursivas en el original) en un cambio fonético, en lugar de la cuestión tradicional de las causas. No superaremos la tradición de los Neogramáticos renunciando a la noción de “ley fonética”, sino interpretándola teleológicamente y abandonando su concepción mecanicista”. (Alonso 1945: 13-15)

Alonso cita y adhiere a la postura del Círculo Lingüístico de Praga. Ir en contra de la lingüística anterior, la del historicismo del siglo XIX que incluye a los neogramáticos con los que Saussure se forma, no es ir ni en contra del sistema ni de las leyes sino apelar a una nueva interpretación que focaliza la finalidad comunicativa.

2.3. VALORACIÓN A PARTIR DE LA CRÍTICA REALIZADA

Sin embargo, no ve en la crítica un problema que impida enfatizar la importancia de la propuesta saussureana; todo lo contrario. La limitación saussureana, objeto de la crítica de Alonso, siempre tiene una valoración positiva y prospectiva. Con precisión, se pregunta y se responde en un movimiento retórico en el que resalta la evaluación laudatoria que lleva a cabo:

18. Después de estas críticas y de su aceptación ¿queda rebajada en su valor la distinción saussureana entre diacronía y sincronía? Al

contrario, queda rectificada y depurada. Sigue en su plena validez el doble punto de vista para el doble estudio; en el sincrónico, el del hablante, que vive internamente el funcionamiento de su lengua; en el diacrónico, el externo del historiador, que contempla sus transformaciones sucesivas. (Alonso 1945:20)

La interpretación de Alonso opera en la dirección señalada. El problema no es postular dicotomías que, sin duda, son operativas cuando se trabaja. La dificultad reside en entenderlas como excluyentes y no como complementarias. La dualidad no es el problema (“sigue en plena validez el doble punto de vista para el doble estudio”) sino la relación de necesidad entre ambas. Su reformulación se centra en el punto de vista sincrónico en el del hablante como usuario de la lengua (“vive internamente el funcionamiento de la lengua”) y en el diacrónico, el del historiador que da cuenta de sus modificaciones. Alonso considera que el hablante es agente del cambio, el que usa lengua, el que muestra su variación inherente, mientras que el historiador es el que postula y explica como la variación sincrónica es el punto de partida para entender que el cambio lingüístico sólo históricamente puede explicarse y justificarse.

2.4. OPOSICIÓN LENGUA-HABLA

A continuación, la crítica se lleva a cabo hacia la dicotomía lengua-habla que es solidaria y complementaria con la sincronía-diacronía:

19. El destino de la otra famosa antinomia, la de lengua y habla, está implicado en el de diacronía y sincronía, como que la inco nexión de estas se basaba en la postulada inco nexión de lengua y habla. (Alonso 1945:20)

El movimiento es similar al anterior: la valoración de lo que se postula pero no su alcance. La dicotomía lengua-habla es pro-

ductiva y necesaria ya que permite precisar las relaciones entre el sistema y su uso pero nuevamente reaparece del método positivo que desfocaliza la necesaria relación entre los conceptos del par. Afirma Alonso:

20. La importancia del discernimiento de estos dos aspectos del lenguaje es incalculable: la operatoria de un idioma y la de su evolución, los modos de insertarse, la libertad de estilo en las convenciones del sistema conforme los actos individuales de estilo triunfan y se generalizan, la vida entera del lenguaje, en fin, se puede comprender con más profundidad y con mayor seguridad gracias a esta dualidad de conceptos. Sólo que el *Curso* sacrifica, otra vez, a las conveniencias de un método rigurosamente positivo, el verdadero papel que la lengua y el habla desempeñan en el fenómeno humano del lenguaje. (...) Todo lo que no es el sistema mismo es externo a la lengua: en la sincronía, la actividad espiritual y psicofisiológica de los hablantes; en la diacronía, todas las relaciones que puedan existir entre la historia de una lengua (como mero sistema de signos) y la historia cultural de un pueblo. Estas relaciones podrán ser muy importantes, pero solo se admiten en calidad de conocimientos ilustrativos y sobreañadidos. (Alonso 1945:20-22)

La exclusión del habla convierte, reduce la historia de la lengua a una descripción de un sistema de signos (“mero” es el adjetivo que Alonso utiliza para claramente adoptar una posición crítica) en un momento determinado y margina a la historia cultural de un pueblo que la hace posible. Por tal razón, siguiendo la postulación de Saussure se llega a las siguientes conclusiones:

21. La ordenación resultante es ésta: el estudio *sincrónico* del *sistema* tiene la primacía; es más, es el único estrictamente lingüístico, a) porque el habla como individual es asistemática, y como ejecutora de la lengua le es ajena, b) porque aún la lingüística diacrónica es

lingüística a medias, ya que el objeto legítimo es la lengua como sistema, y los cambios (objeto de la lingüística diacrónica) no se producen para Saussure directamente en el sistema, sino en sus elementos aislados, que de rebote, pueden traer al sistema consecuencias fortuitas. (Alonso 1945:22)

La jerarquización saussureana no puede sostenerse porque la pretendida autonomía de la lengua no existe tal como Saussure la plantea.

22. Esta ordenación de la ciencia y subordinación de las sus partes se sustenta en el principio de que “la lengua” tiene una existencia concreta autónoma, independiente del “habla”. Y ¿dónde se encuentra tal realidad? Saussure lo dice, pág. 39 y sigs. Al analizar el circuito del habla (.)(Alonso 1945:22)

Esto le permitirá concluir:

25. Podemos, sí, discernir lo individual y lo social en un idioma, pero cuando nuestro análisis se aplica con total responsabilidad a la existencia concreta de uno y otro elemento, reconocemos que la lengua sin habla no tiene existencia real en ninguna parte; sólo existe en el uso activo que de ella hace el que habla o en el uso activo del que comprende. Sólo el «habla» real da realidad a la «lengua». Esto obliga a ver en el habla y no en la lengua el gozne de la ciencia del lenguaje. (Alonso 1945:26)

Entiende que los aspectos individuales y sociales son mutuamente interdependientes pero sostiene que es el habla, es decir, “el uso activo del que comprende”. Hay un sujeto activo y es él quien permite que el sistema de la lengua se realice. De ahí la afirmación de Alonso: “solo en el *«habla» real da realidad a la «lengua»*”. Ahí está el cambio que opera y que permite reubicar la propuesta saussureana y asignarle la importancia que merece. Este cambio de perspectiva le permite explicar:

26. Mas poner en el «habla» el centro de los estudios lingüísticos es hacer girar todo el sistema positivista de Saussure y encuadrarlo en su orientación espiritualista. Y he aquí que los problemas técnicos planteados a propósito de las antinomias diacronía: sincronía y lengua: habla, se convierten de pronto en el problema filosófico central del lenguaje y de la lingüística. Pues la frase bandera de Humboldt. “el lenguaje es esencialmente *enérgeia*, no *érgon*”, actividad, no producto, equivale, en términos del *Curso*. Y ello compromete a prestar atención primordial a lo que de espíritu tiene el lenguaje. (Alonso 1945:27)

El cambio operado, entonces, permite reconsiderar las dicotomías en términos complementarios y con privilegios diferentes a los postulados por Saussure. Esta complementación, en la que el punto de partida para el estudio lingüístico está anclado en el sujeto que usa el sistema y no en el sistema provoca una reconsideración de la naturaleza del objeto de estudio de la lingüística. Alonso cita a Humboldt y entiende que el lenguaje debe ser estudiado como proceso y no como producto. De ahí la importancia central que el sujeto (el hablante, el usuario) tiene para el estudio lingüístico. La justificación de Alonso en relación con de Saussure opera siempre en la misma dirección: la inscripción positivista que relega al sujeto y a la historia como elementos marginales y no centrales para dar cuenta del fenómeno lingüístico. La atención saussureana pasa por la autonomía del sistema y no toma en consideración ni a quien produce el lenguaje ni la circunstancias en las que se produce.

2.5. VALORACIÓN A PARTIR DE LA CRÍTICA REALIZADA

La propuesta saussureana es válida, afirma Alonso, a partir de las modificaciones postuladas:

29. Pero ahora, enmendando la dislocación del eje de la lingüística, goznándola sobre el habla y no sobre la lengua, nuestro objeto de

estudio recobra su concreta complejidad; las antinomias de sincronía: diacronía, lengua: habla, cambio fonético: analógico, etc., quedan superadas, engranadas en su papel de dualidades funcionantes, como las dos piernas del andar (imagen de Vossler: cuando una pierna avanza la otra no está ociosa) (Alonso 1945:28)

La clave está en entender que las dicotomías son una manera efectiva, no de simplificar un objeto complejo, sino de señalar su modo de abordaje. Superar la oposición excluyente entre los elementos de la díada permite reformular y valorar el papel que ellas cumplen. Operar como “dualidades funcionantes”, es decir, como mutuamente dependientes. Esa funcionalidad de la dualidad las ubica en una relación de necesidad. La metáfora de Vossler, que Alonso cita, es precisa. La interdependencia entre lengua y habla y sincronía y diacronía es constante. Se presuponen mutuamente en un complemento que es la marca de su especificidad. Por eso, con tres preguntas retóricas que aparecen en el mismo párrafo, Alonso fija su postura (cursivas nuestras):

¿quién sino *el espíritu de los hablantes* lo (refiere a “la lengua”) ha hecho sistemático y lo mantiene como tal? (Alonso 1945:29)

¿cómo podrán los cambios ser ciegos, inconscientes e involuntarios, que sino la voluntad expresiva, qué sino la conciencia idiomática, quién sino *el espíritu* -con iniciativa intencional o por abandono- los ha podido iniciar, empujar y cumplir? (Alonso 1945:29)

¿quién sino *el espíritu del hablante* es ese motor, quién sino *el espíritu del oyente* reconstruye el sentido concreto que con ayuda del sistema se expresa? (Alonso 1945:29)

La centralidad del hablante-oyente es evidente. Es quien produce y mantiene el sistema, el que lo cambia y el que lo utiliza para llevar a cabo interacciones. En él aparece la síntesis de los complementos necesarios de las dicotomías postuladas. Es quien pone en funcionamiento el sistema (la lengua) a partir de su dis-

curso (el habla) en un momento determinado (sincronía) inscripto dentro de una historia particular (diacronía).

2.6. LEGADO SAUSSUREANO

La valoración final no sólo ratifica los logros del *Curso* sino que no excluye la nota biográfica para justificar las críticas realizadas. Concluye Alonso:

30. No pensemos que con esto arrinconamos la lingüística de Saussure y abrazamos otra tendencia. Estamos esforzándonos en presentar la doctrina misma del *Curso* y en alargar sus líneas por donde y hasta donde la crítica ha comprobado. *¿Quién sabe hasta dónde las habría prolongado o hacia dónde rectificadas el mismo Saussure si la muerte le hubiera dado el tiempo que su conciencia tan escrupulosa requería, si él mismo hubiera por lo menos escrito su libro!* Y sobre todo, si, escrito por él y publicado, hubiera tenido ocasión de participar en las pruebas y contrastaciones a que la crítica ha ido sometiendo sus doctrinas (Alonso 1945:29)

La transcripción actúa como el elemento condicionante para la evaluación global del *Curso*. Advierte que los límites que la propuesta presenta se deben, fundamentalmente, a la falta de supervisión por parte de Saussure de lo que había propuesto. Alonso justifica su postura a partir del argumento biográfico. El *Curso* no fue escrito por Saussure. No lo supervisó ni pudo verlo publicado en la forma en la que él hubiera querido. Por consiguiente, la crítica no es, en realidad, a Saussure sino al Saussure creado por los editores del *Curso*.

3. CONCLUSIONES

Entendemos que el prólogo y la traducción del *Curso* son no solamente necesarios sino programáticos.

La necesidad está dada por la importancia teórica y metodológica que el *Curso* tenía en ese momento de la historia de la lingüística. La emergencia del estructuralismo, a partir de 1928 cuando se lleva a cabo el Primer Congreso Internacional de Lingüistas, como paradigma dominante en la lingüística es una muestra suficiente (Koerner 1973). La obra de Saussure es el punto de referencia imprescindible para poder hacer análisis lingüístico más allá de las críticas y reformulaciones a las que se la puede someter. Como dice Bloomfield (1923) en la reseña a la segunda edición del *Curso*:

It is gratifying to see a second edition of de Saussure's posthumous work of language; the popularity of the book betokens not only an interest in language, but also a willingness of the scientific public to face linguistic theory, which at almost every step shocks our pre-conception of human affairs (Bloomfield 1923 (19...: 106).

Su valoración es teórica:

The value of the *Cours* lies in its clear and rigorous demonstration of fundamental principles. Most of what the author says has long been "in the air" and has been here and there fragmentarily expressed; the systematization is his own (Bloomfield 1923 (19...: 106).

Pero su alcance es aún más amplio:

The essential point, however, is that, that de Saussure has here mapped out the world in which Indo-European grammar (the great achievement of the past century) is merely a single province; he has given us the theoretical basis for a science of human speech. (Bloomfield 1923 (19...: 108).

El carácter programático del *Curso* está dado por la interpretación que Alonso hace de él. Jerarquiza su información, reconfi-

gura sus conceptos y propone una orientación a seguir dentro de su área de influencia principal, la lingüística hispánica.

Encuentra en *Curso* el método adecuado y la posibilidad de modificar los alcances de la teoría que lo conforma. Toma los dos aspectos que considera que no aparecen inscriptos en él de manera adecuada: el rol de sujeto hablante y el del contexto. Cómo inscribir la subjetividad de manera activa y productiva en el proceso comunicativo e incluir la historia como el factor fundamental para el cambio lingüístico es lo que se encargará de reformular.

Por eso modifica el alcance del objeto estructuralista original: la lengua. Lo reubica en relación con el habla, la sincronía y la diacronía. No descarta el formalismo pero, a diferencia de la desautomatización formal de la glosemática (Hjelmslev, 1942, 1946) no lo considera como único principio caracterizador sino que lo entiende a partir de la inscripción histórica tal como propone los lingüistas del Círculo Lingüístico de Praga (1929). Como afirma Danes (1966):

The most characteristic feature of the Prague structuralism, in contradistinction to other structuralist schools, is the functional approach. It follows from the recognition of the instrumental character of the language (cf. "These"; TCLP 1(1929, p.7 "... la langue est un système de moyens de expression appropriés a un but") and is manifested in the lasting interest in the problem of meaning, in the "linguistic of parole", in stylistics, in the analysis of text, as well in its practical applications (standardization, etc.). This approach was formulated by the late Professor V. Mathesius whose methodological advice, comprising both the structural and functional approach, reads as follows: "... the way of investigation lead from SPEECH, which is immediately given, to LANGUAGE, as a system having an ideal reality only, and from FUNCTIONAL NECESSITIES to the FORMAL MEANS by which they are satisfied (1936:97-8)". (Danes 1966: 133)

Alonso lleva a cabo su reformulación a partir de incorporar la dimensión subjetiva (el espíritu, en su terminología) a partir de

las propuestas de la estilística; la histórica, a partir de la escuela de Praga

Alonso se adelanta tanto a las teorías pragmático-discursivas como a las sociolingüísticas en virtud de entender que es el hablante el que produce el discurso utilizando el sistema (Benveniste lo postulará en 1970) y siguiendo a Praga verá en lo que Troubetsky (1939) denominó fonostilística, el condicionamiento social de la variación y un principio de explicación del cambio.

Su interpretación del *Curso* marcará las investigaciones lingüísticas del ámbito hispánico, y en especial, argentino. Sus alcances todavía merecen una investigación particularizada (cf. Menéndez (2012, 2013, 2014).

REFERENCIAS

Alonso, A. 1940. Prefacio a K. Vossler, *Filosofía del lenguaje*. Buenos Aires, Losada, 7-19.

Alonso, A. 1945. Traducción y Prólogo a la edición española de F. de Saussure, *Curso de Lingüística general*, Buenos Aires, Losada, 7-30

Benveniste, E. 1963. Los niveles del análisis lingüístico. En *Problemas de lingüística general I*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1982.

Benveniste, E. 1970. El aparato formal de la enunciación. En *Problemas de lingüística general II*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1982.

Blommfield, L. 1923. Review of Saussure. En: *A Leonard Bloomfield Anthology*. Edited by Charles Hockett, Indiana, Indiana University Press, 107-108

Danes, F. 1966. One Instance of Prague School Methodology: Functional Analysis of Utterance and Text. En: Garvin, P. 1970. *Method and Theory in Linguistics*. The Hague-Paris, Mouton, 132-158.

Hjelsmlev, L. 1959. *Essais linguistiques*. Copenhagen, Nordisk Sprog- og Kulturforlag,

Harris, Roy. 2001. *Saussure and His Interpreters*. New York: New York UP, 2001.

Koerner, K. 1973. *Ferdinand de Saussure*. Madrid, Gredos.

Menéndez, S.M. 2006. Estructuralismo y estilística en el discurso de Amado Alonso. Un enfoque estratégico. *Actas del VII Congreso de Lingüística General*. Barcelona. Universitat de Barcelona, Edición en CD.

Menéndez, S.M. 2008. Conciliar las propuestas: Amado Alonso lee a Vossler y de Saussure. *Texturas* 8, 8.

Menéndez, S.M. 2012. Ana María Barrenechea: la gramática y los textos. *Filología*. XLIV pp.63-74

Menéndez, S.M. 2013. Ana María Barrenechea y las teorías lingüísticas. Una Tensión Constante. *Exlibris. Revista del Departamento de Letras*. Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos Aires II, 2, pp.17-25.

Menéndez, Salvio Martín. 2014. Estudio preliminar. En: Lavandera, Beatriz, R. *Variación y significado. Y discurso*. Buenos Aires, Paidós, pp. XXI-XXXVI

Toscano y García, G. 2011. *Amado Alonso en el debate acerca de la lengua nacional. El papel del Instituto de Filología de la Universidad de Buenos Aires en la redefinición del objeto (1923- 1946)*. Tesis doctoral inédita. Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Buenos Aires.

Troubetzkoy, N. (1939). *Principios de Fonología*. Madrid, Cincel.

PARTIE II
LECTURES PRODUCTIVES

La Dualité Langue / Parole dans le programme saussurien des valeurs pures

JACQUES COURSIL
UNIVERSITÉ DES ANTILLES

LE PROGRAMME DES VALEURS PURES. LECTURE SYSTÉMIQUE DU
CORPUS SAUSSURIEN

*La langue est un système serré et la
théorie doit être un système aussi serré
que la langue. Là est le point difficile.*

F. de Saussure

Le corpus de linguistique générale de Ferdinand de Saussure, constamment enrichi de documents inédits, a une histoire de cent ans. Cent ans sont passés sous l'égide des grands saussuriens (Troubetzkoy, Jakobson, Hjelmslev, Benveniste). On compare ce qu'ils ont lu et repris du corpus alors disponible à ce qu'ils ont jugé moins fiable et qu'ils ont résolument écarté. Sur la base des nouveaux documents dont nous disposons et de l'expérience acquise grâce à eux, il est possible à notre tour, de discuter certains de leurs choix.

La science dont Saussure a envisagé l'architecture, celle de « la langue, système de valeurs pures », même après cent ans de recherches linguistiques abondantes et brillantes, est restée un objet théorique trouble, quant à ce qu'il faut entendre par « la langue », par « système », par « valeurs » et par « pures ». Les confusions et les malentendus, les paternités proclamées et indues, forment un

redoutable écheveau conceptuel à démêler. Quand on s'y attelle, on constate que nombre d'entreprises plus ou moins attachées ou rattachées à son nom, y compris actuelles, sont en contradiction manifeste avec les clauses les plus simples de son programme.

La proposition selon laquelle il y aurait un programme dans les textes du corpus saussurien n'est pas une hypothèse ni même un vœu. Elle n'est que le résultat (fortuit) d'une révision des méthodes de lecture. Ainsi, on peut opter pour une lecture *interprétative* qui opère par détachements de notes thématiques, ou bien à l'opposé, comme dans un puzzle, effectuer une lecture *constructive* qui établit les «solidarités» systémiques, «rapports» et «rapports de rapports», qu'elles forment entre elles¹²⁴. Dans la lecture constructive, la valeur d'une note (fragmentaire par définition) réside dans sa «pertinence», c'est-à-dire sa nécessité effective dans un jeu de notes solidaires. Rarement simples, voire très techniques, elles sont données, non comme des pensées à interpréter isolément, mais comme des «arguments serrés» en vue d'un système à bâtir. Sans ce renversement de lecture, l'architecture que Saussure élabore ne peut pas se montrer. Aussi est-il périlleux de classer les notes dans une nomenclature d'idées, sans risques de contresens inévitables, car leur valeur n'est pas tant leur sens que leur pertinence relative dans l'effectivité d'un système.

Le texte saussurien n'est pas facile, mais il n'est jamais obscur. Les notes mises en rapport présentent toutefois des questions systémiques ardues; c'est sans doute pourquoi la tentation interprétative de points conceptuels détachés de tout programme est si grande. Pourtant, la lecture des manuscrits originaux (Saussure 2002; ici *ELG*) apporte une confirmation claire d'un programme des valeurs à bâtir, programme dont on pouvait déjà formuler certains aspects à la lecture du *Cours de linguistique générale* (Saussure 1916; ici *CLG*) édité par Bally et Sechehaye et des trois cours édités par Engler (Saussure 1968-1974; ici *CLG/E*).

124. «Tous les phénomènes sont des rapports entre des rapports» (*CLG/E*: 274).

*Le langage n'offre sous aucune de ses
manifestations une substance, mais
seulement des actions...*

F. de Saussure

Dans le programme saussurien, le mot *langage* s'entend comme un raccourci pour l'expression complète *d'activité de langage*. Détaché, sous sa forme contractée (aphérèse), il désigne, par hypostase, un objet conceptuel unifié, une «unité imaginaire» commode. Toutefois, le langage réel n'est pas réductible à un objet; c'est un «phénomène» qui relève, en tous ses points, d'une théorie des actes. «[...] le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une substance, mais seulement des actions...» (*ELG*, 127). Ainsi, la question linguistique première, celle du langage, est, d'entrée de jeu, posée par Saussure, sous la forme d'une réfutation: le langage n'est pas un objet linguistique, mais une «sémiologie», «un système» qui ne peut pas être représenté sous la forme d'une structure, ou d'un concept sans s'oblitérer comme activité, ce qu'il est indéniablement. Les termes (*activité* et *objet*) qui s'opposent respectivement comme système et structure, sont logiquement opaques.

Cet argument qui ne retient du langage que *l'activité*, révoquant toutes les figures, «plus de figures !», reste, malgré tout, un raisonnement circulaire. Déclarer que le langage est une activité, c'est le déclarer globalement comme une entité sous un concept, tout autant que l'argument alterne qui l'appréhende comme objet. Autrement dit, les termes opposés (*activité* / *objet*) aboutissent tous deux à un même idéal objectivant et totalitaire couvrant toutes les questions du domaine. Or la sémiologie saussurienne n'est pas une théorétique (une métaphysique); ce n'est pas la science d'un tout interprétable; on n'y trouve, comme dans un puzzle, que des fragments distincts quoi que solidaires.

Le tout global du langage est inconnaissable.

F. de Saussure

Saussure prévient que le tout de l'activité de langage ainsi obtenu est «non-homogène». Il écrit: «Le tout global du langage est inconnaissable» (*CLG/E*, 57). Pour lui, l'activité de langage, considérée sous le mode de l'Un, n'est pas un possible objet de science; ce n'est qu'un «amas confus de choses hétéroclites sans lien entre elles» (*CLG*, 24). Cette mise en question du langage, évidence première de la pratique linguistique, correspond à une stricte application de sa méthode de «double essence» qui révoque toute entité primitive.

Le dilemme de ce langage «inconnaissable» est, à terme, résolu par une partition du domaine. Pour être étudiable, le « chaos » sémiotique de l'activité de langage prise comme un tout est réparti en deux activités distinctes, appelées par Saussure, *la langue* et *la parole*.

La langue est le langage moins la parole.

F. de Saussure

Dans son enseignement, Saussure propose la dualité (langue / parole) sous la forme d'une soustraction. Il note: «la langue est le langage moins la parole» (*CLG*, 38). Il la répète dans les trois Cours: «En enlevant du langage la parole, le reste est la langue» (*CLG/E*, 171). À cette définition soustractive de *la langue*, on pose une question naïve: que reste-t-il de l'activité de langage quand on en soustrait la parole? Dans une conception classique et pour le sens commun, la langue est une structure et la parole (avec l'écriture) résume toute l'activité du langage, de telle sorte que la soustraction saussurienne équivaut à une oblitération du domaine. Existe-t-il un autre lieu, une autre instance d'effectivité du langage que la parole? La réponse fuse par complémentarité: quand dans un dialogue, un des participants parle, il reste l'autre ou les autres qui entendent et qui ne parlent pas. Celui ou celle

(ou ceux et celles) qui ne parlent pas ne quittent pas pour autant la sphère du langage. Cette entente silencieuse correspond à l'activité de «la langue». Elle s'énonce comme suit: c'est avec la langue qu'on entend la parole. «L'entendeur est du côté de la langue; c'est à l'aide de la langue qu'il interprète la parole» (Bally 1913: 102). Le langage (la parole) est entendu par du langage (la langue).

Les dualités (langue | parole) et (sujet entendant | sujet parlant) sont superposables; par substitution terme à terme, l'entendant correspond à la langue réalisée en sujet. Le parlant reste un entendant quand il parle de même que l'entendant reste constamment un sujet de langage. Dans un dialogue, il y a autant d'entendants que de participants. Saussure écrit littéralement: «(la langue) sert à comprendre et se faire comprendre», répétant deux fois le mot qui désigne sa fonction. Ainsi, en résumant cet argument qui prend le parti humboldtien du langage comme *energeia*, activité se faisant, plutôt que *ergon*, chose faite, on dira par contraste, que l'activité de parole est une fonction sonore *In praesentia*, alors que celle de la langue, «grammaire virtuelle», architecture psychique d'entente *In absentia*, est la fonction muette du langage (v. Coursil 2000).

La langue [...] est une réalité psychique
F. de Saussure

Saussure a effectué un renversement de point de vue et un changement d'objet: la langue, qu'on conçoit généralement comme un ensemble de mots ou de phrases, devient un système signifiant au travail intégré dans chaque entendant. «Tout est psychique dans la langue, y compris ses manifestations matérielles». Pour qu'il y ait acte de parole, pour qu'il y ait signe, il faut que cette parole ou ce signe, soit pris en acte. «Où est le signe (la chaîne de signes)?» questionne Saussure. Il répond: «il est là, derrière notre front». Contrairement à une conception très répandue, la chaîne de signes ne se promène pas dans l'air du dialogue comme

un message, mais se forme dans la compréhension. Cette compréhension n'est pas une action; ce n'est pas un acte volontaire régi et commandé par un sujet. Elle s'effectue d'elle-même, car la langue fonctionne toute seule et ne se commande pas. Ainsi, à l'opposé d'une théorie de l'énonciation, le sujet de la langue n'est pas celui qui parle, c'est l'autre.

Pour Saussure, la langue, système de valeurs pures est «inscrite dans le cerveau de chaque sujet». Elle est à la base de l'organisation psychique. Il note: «La langue [...] est une réalité psychique» (*CLG/E*, 43). Ainsi, par la dualité (L/P), Saussure opère le déplacement de la langue, jusqu'alors considérée comme un objet externe observable, en un système interne à l'activité de compréhension. Elle relève d'une psychologie mais ladite psychologie, souligne-t-il, est une grammaire effective intégrée. Il écrit: «Le linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant seulement de classer les faits. Peu à peu, la psychologie prendra pratiquement la charge de notre science, parce qu'elle s'apercevra que la langue est non pas une de ses branches, mais *l'ABC de sa propre activité*» (*ELG*, 109; nous soulignons).

La compréhension (fonction de la langue) et l'expression (fonction de la parole) sont deux activités mutuellement nécessaires, mais systématiquement autonomes, car la parole n'est pas donnée comme elle est reçue. La parole est momentanée, fragmentaire et occasionnelle; l'entente est constante. On risque l'amalgame à les réunir pour retrouver l'unité homogène d'un langage-objet imaginaire. *La* langue (emploi nouveau) désigne, dès lors, ce qui apparaît quand on distingue ce qu'on avait toujours confondu avant Saussure, à savoir, l'activité de parler et celle de langage.

À terme, quand on emploie *la langue* au sens de *l'autre activité* du langage, Saussure suggère qu'on peut, l'appeler le langage, tout court: «la langue = le langage», (*ELG*, 146). Mais il faut y prendre garde; il ne s'agit pas d'une généralisation mais d'une substitution. Le *langage* perd son sens de réunion de la langue

et de la parole pour désigner, à l'inverse, leur partition; ce n'est plus un tout, mais ce qui se passe entre les deux rôles. En d'autres termes, le mot *langage* désigne une opposition soustractive. Nous avons le choix: ou bien, le langage (activité) correspond à la dualité (langue / parole) elle-même, ou bien, c'est un chaos «inconnaissable» couvert sous un nom conceptuel. Dans cette dualité fondatrice, *le langage*, «essence double», n'est donc pas la somme «chimérique» et «hétéroclite» de la langue et de la parole mais leur différence effective et constitutive. La dualité (langue / parole) dont dépend tout le programme de Saussure n'est donc pas l'accolade de deux mots dont chacun connaîtrait le sens mais l'opposition nouvelle de deux activités.

La langue, *c'est toute langue en tant que langue*. Sur ce point difficile, la rigueur terminologique de Saussure est sans faille. En introduisant *la langue*, il révoque la transcendance du métaconcept de langage. Il révoque également la primauté de la parole et adopte le point de vue de la langue: «Il faut se placer sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de *toutes les manifestations du langage*» (CLG, 25), écrit-il (nous soulignons). Désormais, c'est du point de vue de la langue que s'appréhendent la parole, le langage, le discours, les langues et la langue elle-même. Ainsi, en introduisant *la langue*, Saussure déplace les concepts de langage et de parole qui n'ont de réalité que dans une entente.

Une conséquence radicale de la dualité (L/P) dans sa réalité psychique est que la parole est entendue par la langue. Cette thèse endomorphe, de grande portée théorique, déclare que *la compréhension du langage relève du langage* et non pas de l'esprit, de l'entendement, de la conscience, de la pensée pure ou de l'âme. Fermement antimentaliste, Saussure note: «La comparaison la plus ressassée, c'est la comparaison du corps et de l'âme. Mais cette comparaison cloche par bien des points (CLG/E, 233; nous soulignons)».

Résumons. Il faut commencer par le dialogue, car c'est dans le dialogue que *la langue*, fonction muette du langage, apparaît. Dans tout dialogue, il y en a un qui parle et d'autres qui ne par-

lent pas; autrement dit, il faut soit parler, soit écouter et se taire; on ne peut pas parler tous à la fois, sinon le langage s'effondre. Le dialogue se répartit donc en deux fonctions: une fonction parlante et une fonction muette qui entend. C'est ainsi, toute activité de langage requiert, pour son intelligibilité, une part de silence. C'est cette fonction muette, celle des sujets entendants, ceux qui écoutent et présentement ne parlent pas qui retient notre attention de linguiste. Le sens commun et les traditions théoriques ont tendance à accorder tout le mérite du discours au sujet qui parle; toutefois, c'est celui qui écoute qui travaille. Qu'est-ce que la théorie du langage peut dire et montrer, de ce phénomène caché qui entend la parole, qui opère sa signification mais qui, présentement, ne parle pas? En quoi cette activité psychique de compréhension est-elle une activité linguistique plutôt que relevant de la philosophie de l'esprit?

1) SE PARLER OU PARLER

Plutôt que d'en chercher des définitions toujours circulaires, on dira que l'activité de langage correspond à ce qui tombe sous les emplois élargis du verbe *se parler*. Sous ce verbe-chapeau du parler-ensemble, si commode en français, la parole, ce n'est pas parler, c'est *se parler*. Parler désigne une propriété des sujets dans une métaphysique des facultés, Se Parler désigne une activité sociale de dialogue.

On peut constater dans les exemples qui suivent que (parler) et sa famille (parlant, parole, parlure, parlotte) sont des formes contractées (aphérèses) de la forme signifiante complète (se parler), forme qui reste nécessaire quels que soient les cas d'emploi.

elles parlent / elles se parlent

elles parlent toute la journée / elles se parlent toute la journée

il parle tout seul / il se parle

L'emploi de /parler/, détaché de la forme primaire /se parler/, relève aussi de la motricité et s'interprète comme une action, à la différence de /se parler/ qui reste strictement un principe de transfert. Les emplois de parler comme action, hors du parler-ensemble, sont très courants dans certaines pratiques. Il faut, en effet, détacher la parole pour étudier, par exemple, ses fonctionnements et dysfonctionnements moteurs. Cette action qui consiste en émissions de signaux phonétiques ne saurait être mise en doute, mais est-ce là parler? Le détachement d'une action de parler peut être également nécessaire aux pratiques suivantes: apprendre en syllabant à prononcer ou à réciter un rôle, une leçon, un discours ou des vers. Mais, là, encore, est-ce parler? Paradoxalement, il semble que rien ne corresponde à l'exécution d'une *action* de parole dans l'activité du langage comme l'illustre le jeu d'exemples ci-dessous.

?! elle a des actions de parole à faire

?! son action de parler a été utile

En d'autres termes, /se parler/, qui résume toute l'activité de langage, n'est pas décomposable en actions de parole. Par exemple, le pluriel *elles parlent* n'implique pas deux actions simultanées: quand elles se parlent, ce n'est pas au même moment, mais l'une après l'autre; il n'y a pas de dialogue sans écoute, c'est-à-dire sans inaction.

De même qu'il n'y a pas de détachement pur du verbe *parler*, il n'y en a pas non plus pour *entendre*. Entendre, quel que soit son emploi, suppose nécessairement un processus de compréhension, si basique soit-il. Ainsi, telle girafe, telle souris, telle personne, a entendu un bruit, mais non pas tel instrument, telle machine, tel organe. L'entente suppose un processus signifiant.

le chasseur a entendu un bruit

la girafe a entendu un bruit

?! l'oreille a entendu un bruit
?! le cerveau a entendu un bruit
?! les cellules ont entendu un bruit

?! le répondeur a entendu un bruit
?! le capteur a entendu un bruit

Les usages attestent que la fonction /entendre/ ne concerne que les animés d'un certain type. Nous vivons dans un gaz et donc dans des ondes acoustiques. La dimension linguistique s'établit sur la discontinuité d'un fluide. Il n'y a pas de signal purement physique. Un phénomène acoustique est un signal pour autant qu'il ait une identité symbolique. Le signal est un signe.

2) PAROLE DÉTACHÉE, PAROLE INTÉGRÉE

La soustraction saussurienne ne révoque la parole que pour montrer que celle-ci n'est pas toute l'activité du langage; «le reste (la part résiduelle active) est la langue», écrit-il. Ce déplacement de grande conséquence ouvre une nouvelle région du réel que constitue l'activité *linguistique* d'entente. Dès lors, *la langue*, inscrite dans l'autre qui entend, correspond à l'effectivité signifiante. La parole perd ses acceptions externes en ce qu'elle n'existe qu'entendue; détachée de la langue, elle n'est qu'une représentation *a posteriori*, une «figure vocale». Le détachement de la parole serait d'ailleurs insolite, pour le moins. La formule bizarre (la parole = le langage moins la langue) indique, en effet, qu'un concept autonome de parole, hors la langue (capacité d'entente et de signification), n'est pas même concevable. De plus, par cet abus de langage de spécialistes, nous glissons subrepticement de *la* parole *aux* paroles représentées, autrement dit, d'une sémiologie des valeurs à une sémantique des signes et des phrases, ce qui, selon Saussure, «est tout autre chose».

3) La non-préméditation de la parole

*Or, de tous les actes qu'on pourrait
mettre en parallèle, l'acte linguistique, si
je puis le nommer ainsi, a ce caractère
d'être le moins réfléchi, le moins
prémédité, en même temps que le plus
impersonnel de tous*

F. de Saussure

Dans un dialogue, le parlant choisit-il ses mots pour les énoncer ensuite? Contrôle-t-il leur énonciation? Compose-t-il la chaîne de signes avant de la dire? D'évidence, la réponse est non: la parole n'est ni préméditée, ni assemblée par celui qui parle. C'est un acte improvisé qui ne procède pas d'une construction réfléchie. Quand on y prête attention, on constate qu'elle sort à vif, impromptue, sans pré-travail combinatoire volontaire ni raisonné: elle se trouve assemblée sans que nous l'assemblions. Autrement dit, la chaîne énoncée n'est pas annoncée. Elle vient à notre insu sans préavis. Soumettons ces assertions à l'épreuve de quelques contre-exemples remarquables quoique infructueux.

Chanter une chanson suppose d'avoir mémorisé les paroles au préalable. Par contre, raconter une histoire ne suppose pas de paroles préalablement connues.

je peux chanter cette chanson, j'en connais les paroles
?! je peux raconter ce conte, j'en connais les paroles

je ne peux pas chanter cette chanson, je n'en connais pas les paroles
?! je ne peux pas raconter ce conte, je n'en connais pas les paroles

La narration n'est pas réductible à une chaîne de mots qu'il faudrait connaître. Ainsi la paire d'exemples suivant est contrastée.

racontez-moi cette histoire et n'omettez aucun détail
?! racontez-moi cette histoire et n'omettez aucun mot

L'acte de raconter ne s'appuie pas sur des mots ou des phrases qu'il faudrait connaître, car les enchaînements de signes restent en dehors du dessein réfléchi de celui qui parle. Aussi, même quand on raconte une histoire qu'on connaît, on n'en n'est pas moins dépourvu de préalables sur l'avènement des mots employés. Certes, des phrases entières peuvent être apprises par cœur, des expressions toutes faites bien choisies peuvent faire leur effet, toutefois, on admettra aisément que réciter, citer relèvent peut-être des arts de la parole, mais non de ses principes.

*Les faits linguistiques peuvent-ils passer
pour être le résultat d'actes de notre
volonté? Telle est donc la question.*

F. de Saussure

Les éléments de la chaîne ne sont pas choisis un à un par le parlant. La volonté (même esthétique) n'y peut jouer qu'un rôle indirect. Aucune instance consciente ne contrôle l'avènement de la chaîne sous la forme qu'elle prendra. Et c'est sans doute parce que les paroles ne sont pas préméditées qu'il est si difficile de s'exprimer en public, si difficile de dire ce qu'il faut avec les mots qu'il faut. Dans cet exercice courant, le parlant s'aperçoit que le langage n'est pas un instrument docile, mais une réalité étrangement imprédictible et rétive. On constate ainsi que la volonté est peu opérante dans la pratique de la langue, car dire ne résulte pas de vouloir dire.

dis-moi ce que tu veux me dire
?! dis moi les mots que tu veux me dire
?! dis-moi les phrases que tu veux me dire

Ainsi, le parlant ne construit pas la chaîne. La conscience qu'il en a arrive avec un temps de retard sur les mots employés et leur ordonnancement. Nous pouvons suspendre, mais non pas préméditer nos emplois. Si, par exemple, je veux dire à Albert que j'irai chercher ses enfants à l'aéroport, et qu'ainsi la question est réglée, il ne fait aucun doute que je sais ce que je vais faire avant de le dire, mais il ne fait également aucun doute que je ne connais pas par avance les mots que je vais prononcer ni la forme des phrases que je vais dire. En d'autres termes, nous ne parlons pas au moyen d'un stock d'expressions adaptables aux situations, ni au moyen d'une volonté langagière constructive et consciente. La préméditation des chaînes est un interdit dans le protocole social de parole. Dans le dialogue, on exige que le parlant ne soit pas un répétant. Celui qui triche ou qui fait l'acteur est vite dénoncé.

Pour bien parler, dit-on, il faut tourner sept fois sa langue. Mais quand bien même devrait-on peser ses mots en les posant, on ne peut pas les préconstruire en une chaîne avant de les dire. Certes, il est bon d'avoir réfléchi avant de parler, mais là non plus, réfléchir n'est pas un équivalent de se dire à soi-même les mots avant de les dire à autrui. Même sous l'injonction: *réfléchis à ce que tu vas dire, réfléchis à comment tu vas le dire et choisis bien tes mots*, ce n'est pas de composition syntactique dont il s'agit, ni même de style; la parole est autonome et imprédictible.

Quand nous parlons, personne parmi nous, ne dispose d'un coup d'avance sur la chaîne de signes, pas même celui qui parle. La chaîne commence à sa prise en acte: avant son avènement, elle n'a pas d'existence, et personne ne connaît les signes qui la constituent. Avant qu'elle soit, il n'y a rien d'elle. Elle apparaît en temps réel, sans gestion combinatoire préalable. Elle se donne en une fois, une et une seule fois.

La propriété de non-préméditation de la parole permet d'éviter l'illusion rhétorique qui consiste à croire qu'on parle en assemblant des mots, en façonnant ses phrases à la demande, en les écrivant en quelque sorte en la bouche comme un orfèvre.

Bref, parler n'est pas une pratique d'assemblage (même dans les exercices de style).

Les jeux de langage ci-dessus pointent chaque fois une même place vide qu'on aurait pu croire occupée par un actant préméditant. Cette place située avant la chaîne est un leurre qui fait obstacle à toute analyse de l'activité de parole. Ainsi contre toute attente, l'acte de parler, marque de la liberté, du pouvoir et du savoir d'un sujet, est étrangement placé en dehors du contrôle conscient de ce sujet même. Ainsi se trouve posée une question difficile de la théorisation de la parole, celle de son avènement.

La parole n'est pas prédictible, déterministe ni contrôlable. Certes, en se fondant sur des observations statistiques, on peut parvenir à la conclusion que les sujets sont étonnement répétitifs et routiniers, qu'ils sont fortement ritualisés dans des langages formulaires, bref, que la créativité langagière est si rare qu'elle peut difficilement être posée comme un principe. Toutefois on admet dans le même temps que cette imprédictibilité garantit la liberté et l'intégrité du sujet, car s'il ne commande pas sa parole, personne d'autre ne peut la commander à sa place. On peut certes lui commander de répéter, mais non pas commander ses paroles. Ainsi, si « parler, c'est poétiser » selon l'expression de Herder, alors la parole est la poésie de l'homme.

CONCLUSION

Le programme des valeurs pures apparaît dans la mise en rapport des notes du corpus renouvelé (le renouvellement du corpus appelant le renouvellement des méthodes de lecture). Cette «synthèse», sous une forme défective, se montre en se construisant.. Le programme des Valeurs Pures est à la fois et partout technoscientifique et philosophique. Il se distingue des discours spéculatifs en restant sur le «terrain (grammairien) de la langue». Ainsi dans le triplet soustractif qui définit *la langue*, le *langage* n'existe qu'intégré dans la dualité (langue | parole), elle-même absorbée dans la langue. Dès lors, un concept de langage, quelle

que soit sa portée, n'est rien de plus que de l'activité de langage, autrement dit, un produit de la langue dans son rapport avec elle-même. D'ailleurs dans l'ordre de la pensée, qu'il y a-t-il au dessus ou en dehors de la signification qui est sa fonction? Existe-t-il une gnoséologie qui s'effectuerait avant elle ou sans elle? La signification se présente donc comme le modèle *ultimum explicans explicanda* et ainsi, considérant que la langue est à elle-même sa propre notation, il faudrait donc pratiquer la linguistique avec le moins de métalinguistique possible et si possible, pas du tout; mais est-ce possible? Par sa définition même, une science du langage, sera toujours plus du langage que de la science.

Le programme des valeurs est à la fois inscrit dans le corpus dont on dispose et il n'y est pas¹²⁵. Certaines contributions, qui en complètent d'autres, ne sont pas de Saussure, ni de sa main ni même de son empan; la graine en un siècle est devenue un arbre. Ainsi après cent ans, le paradigme de Saussure n'est plus uninominal et la question de savoir où finit la pensée du maître et où commence celle des ouvriers ne peut jamais être tout à fait claire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bally, Charles (1913) *Le Langage et la Vie*. Genève: Droz.

Benveniste, Émile (1966-1974) *Problèmes de linguistique générale, I & II*. Paris: Gallimard.

125. Le programme des valeurs n'ayant jamais été développé, il est clair que ce qu'on trouve dans le texte est à la fois essentiel et peu de choses. L'adjectif «saussurien» n'est pas employé ici comme attribut, mais comme épithète. On dira «globalement saussurien» «quel que peu saussurien» et parfois même «saussurien tout-court». Le corpus de Saussure de linguistique générale n'est pas la Bible du programme qui porte son nom mais plutôt un chantier de notes dont le plan d'ensemble et la synthèse restent à construire. Aussi, c'est par commodité, par abus de langage, et parce qu'il reste l'icône du paradigme qu'il a établi, qu'on dira: Saussure *note*; il *écrit*, il *déclare*.

Bronckart, Jean-Paul, Bulea, Ecaterina & Bota, Cristian (2010) «Introduction: Pour un réexamen du projet saussurien» In J.-P. Bronckart, E. Bulea & C. Bota (éds). *Le projet de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz, pp. 7-21.

Coursil, Jacques (2000) *La Fonction muette du langage*. Pointe à Pitre: Ibis Rouge.

Gadamer, Hans-Georg (1995) *Langage et Vérité*. Paris: Gallimard.

Godel, Robert (1957) *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz.

Godel, Robert (1959) «Nouveaux documents saussuriens: les cahiers de E. Constantin», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 16.

Hjelmslev, Louis (1968) *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit.

Jakobson, Roman (1976) *Six leçons sur le son et le sens*. Paris: Minuit.

Jakobson, Roman & Waugh, Linda (1979) *The sound shape of language*. Hassocks: Harvester press.

Saussure, Ferdinand de (1879) *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipsick, B. G. Teubner (numérisation BNF, 1995, en ligne: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bp-t6k729200>).

Saussure, Ferdinand de (1968-1974) *Cours de Linguistique Générale*, éd. critique par Rudolf Engler. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Saussure, Ferdinand de (1972) *Cours de linguistique générale*, éd.T. de Mauro. Genève: Payot.

Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*, éd. par S. Bouquet et R. Engler. Paris: Gallimard.

Troubetzkoy, Nicolas (1949) *Principes de phonologie*. Paris: Klincksieck.

Milieux de culture: une hypothèse sur la cognition humaine¹²⁶

PATRICE MANIGLIER

(UNIVERSITY OF ESSEX, UNITED KINGDOM)

La doctrine matérialiste de la transformation par le milieu et par l'éducation oublie que le milieu est transformé par les hommes et que l'éducateur doit lui-même être éduqué. Aussi lui faut-il diviser la société en deux parties, dont l'une est au-dessus de la société.

La coïncidence de la transformation du milieu et de l'activité humaine ou de la transformation de l'homme par lui-même ne peut être saisie et comprise rationnellement que comme praxis révolutionnaire.

Karl Marx, *Thèses sur Feuerbach*

Qu'il y ait un rapport étroit entre notre capacité à penser et notre faculté de parler, c'est là une intuition partagée par la plupart d'entre nous et une thèse philosophique qui a reçu au cours de l'histoire de nombreuses versions, largement conflictuelles. Est-il possible néanmoins que cette vieille interrogation

126. Cet article est la version remaniée d'une conférence faite à l'École Normale Supérieure le 30 Octobre 2006 dans le cadre des «Lundis de la Philosophie» dont le thème était: Langage et Cognition. Je tiens à remercier Francis Wolff pour son invitation, et Etienne Balibar pour ses généreux commentaires et suggestions.

se soit pas affectée par l'apparition, à la croisée du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, du projet de faire du langage l'objet d'une science empirique positive? Se peut-il que l'inévitable défamiliarisation qu'une telle entreprise implique vis-à-vis de cet élément si familier qu'est le langage, soit sans conséquence sur notre manière de penser la pensée? Il s'agira ici de poser une question simple, quoique étrangement peu fréquentée par la littérature savante et moins savante sur le sujet: quel problème *philosophique* le langage pose-t-il dès lors qu'on ne le prend plus comme cet élément familier dans lequel nous vivons, que nous croyons certes non pas connaître, mais du moins fréquenter, et dans les usages duquel nous pressentons que quelque chose de notre pensée se joue, mais lorsqu'au contraire on cherche à en faire l'objet d'un savoir positif, à se le rendre, donc, étranger, à le mettre à distance et à le soumettre aux exigences d'une discipline scientifique moderne avec ses instruments formels et ses traditions savantes. En quoi, en somme, l'approche *théorique* du langage peut-elle instruire le philosophe sur la nature de la pensée? C'est donc un coude par le théorique que je voudrais proposer pour reformuler la question *philosophique* des rapports du langage et de l'esprit, et pour construire, à partir du langage, une position qui relève en droit de la philosophie de l'esprit.

Ce coude m'amènera à défendre une thèse et une hypothèse. La thèse est que le langage intéresse la philosophie de l'esprit pour une autre raison que les deux motivations traditionnellement invoquées par la philosophie, c'est-à-dire pour une raison qui ne tient ni à sa dimension sémantique, ni à sa dimension syntaxique. Les véritables mystères philosophiques auxquels le langage nous confronte ne tiennent pas tant, contrairement à ce qu'une intuition spontanée aurait tendance à nous le faire croire, et à ce que la plupart des philosophes soutiennent en conséquence – eux pour qui le langage est avant tout un instrument –, à cette propriété un peu fantastique qu'il a de renvoyer à quelque chose d'autre, de «signifier», à cette propriété, donc, que l'on appelle aussi l'intentionnalité. Mais ils ne tiennent pas non plus au

fait qu'il se présente comme un phénomène de type calculatoire, obéissant à des règles formelles, indépendantes de tout contenu, comme on s'y intéresse depuis longtemps, au moins depuis Descartes, et comme la révolution générative initiée par Chomsky en a fait le cœur de bien des discussions. Les vrais mystères du langage tiennent à une dimension dont le caractère problématique est moins immédiatement évident, qui est sa dimension phonologique, c'est-à-dire aux problèmes singuliers que pose la *perception* du langage. Je voudrais en effet essayer de défendre cette thèse paradoxale: que le langage est le plus spirituel où il a l'air d'être le plus matériel, à savoir dans la perception même des signes linguistiques. Ce qui me paraît instructif dans le langage, c'est qu'il attire notre attention sur un type de perception, qui s'avèrera un type d'invariance, qui remet en question les intuitions que nous avons sur la nature même du «sensible» en général.

Mais de cette thèse je voudrais aussi tirer une hypothèse: je voudrais soutenir qu'il est possible de redéfinir la compétence cognitive comme capacité d'entrer de manière active dans le mouvement de constitution et de redéfinition permanente de *cultures*, et que l'esprit, saisi comme faculté d'un organisme, n'est rien d'autre que l'ensemble des processus et des fonctionnements qui soutiennent l'émergence de ce que nous appelons phénomènes culturels¹²⁷; je voudrais aussi soutenir qu'il faut entendre cette compétence comme faculté d'engendrer quelque chose comme des *milieux*, au sens de la théorie des milieux ou de l'éthologie

127. Cette question de la «cognition culturelle» est à la fois très ancienne (en un sens, on peut penser qu'elle était l'objet de la philosophie de Humboldt, continuée au XX^e siècle par Cassirer) et très récente, au sens où la question des faits culturels, et d'une éventuelle spécificité des fonctionnements cognitifs à l'œuvre dans les mécanismes d'engendrement, de transmission, de fonctionnement et de variation des phénomènes culturels, n'est apparue au premier plan des «recherches cognitives» que relativement récemment: pour un exemple d'approche cognitive du problème de la culture, voir Tomasello (2004).

cognitive¹²⁸, de telle sorte, néanmoins, que ces milieux résultent de et se maintiennent par l'interaction entre des agents cognitifs qui ont des particularités assez singulières qu'on essaiera de préciser. Ainsi, d'un côté, nous donnerons raison à ceux qui, parmi les philosophes de l'esprit, soutiennent que penser, pour le genre de créatures que nous sommes, implique toujours l'émergence de systèmes de pensée qui excèdent les individus, de sorte que la pensée est plutôt quelque chose que l'on habite et dans quoi l'on vit que quelque chose qui constitue notre «intérieurité», que l'esprit, en d'autres termes, est bien «dehors», pour reprendre une formule de Vincent Descombes (1995), dans les institutions, dans les espaces publics, dans le monde. Mais de l'autre, nous nous efforcerons de donner une interprétation *naturaliste* de ce phénomène, et de montrer quelle difficulté l'on rencontre quand on veut comprendre la nature de cette «publicité». Là où les philosophes ont tendance à croire qu'il faut s'en tenir aux «manifestations sensibles», nous montrerons qu'il faut introduire quelques médiations supplémentaires, qui redonneront à la notion de culture toute sa dimension problématique et dynamique. La culture apparaîtra comme un phénomène rigoureusement trans-individuel.

L'ensemble de cette construction peut se résumer en une phrase: le langage n'est pas un moyen mais un milieu, quelque chose dans quoi on vit et non pas quelque chose dont on se sert. Je la développerai cependant en trois temps. Dans un premier temps, je caractériserai l'idéal-type de ce qu'on peut bien appeler l'interprétation dominante des relations entre penser et parler, avec lequel l'expression «cognitivism» s'est elle-même confondue. Il serait à la vérité à peu près impossible de lui faire correspondre un seul auteur — certainement pas son principal instigateur, Noam Chomsky. Mais il m'importe moins ici de faire œuvre d'exégète que de clarifier une position *possible* dans le champ phi-

128. Je songe ici à la tradition ouverte par Uexküll (1965), poursuivie aujourd'hui en France par Lestel (2001).

losophique et théorique contemporain, afin de mieux introduire le problème sur lequel il me semble que la méditation sur la nature de la pensée informée de la linguistique bute nécessairement. Dans un deuxième temps, j'essaierai de montrer que la généralisation de l'idée de syntaxe qui a caractérisé le cognitivisme classique semble ne pas résister aux observations sur le fonctionnement même du langage, et qu'il faut y voir une activité de perception plutôt qu'une forme de calcul mental. Dans un troisième temps, j'attirerai l'attention sur les difficultés méconnues de la perception du langage et j'en déduirai un problème qui me semble véritablement au cœur du défi qui consiste à faire du langage en particulier, mais des cultures aussi plus généralement, l'objet d'un savoir positif. Cela me permettra de construire, dans un dernier temps, une position qui serait comme une solution à ce problème, et en même temps une nouvelle perspective pour la philosophie de l'esprit.

I. L'HYPOTHÈSE COGNITIVE: PARLER, C'EST CALCULER

Le cognitivisme en linguistique ne saurait se définir (comme on a parfois tenté de le faire de manière un peu simpliste — voir par exemple Gardner 1985) par l'idée selon laquelle le langage doit être étudié exclusivement comme un domaine d'exercice de la faculté de penser, et la linguistique redéfinie comme une branche de la psychologie. Ce serait là une thèse si équivoque qu'elle désignerait à peine une idée. Le cognitivisme se définit bien plutôt par une thèse sur la nature même de la pensée qu'on pourrait formuler simplement: penser, penser en général, c'est toujours *connaître*. La connaissance est l'*essence* de la pensée. Si donc le langage est un phénomène cognitif, c'est parce que parler est en un certain sens une manière de connaître. Il faut l'entendre de la manière suivante: les sujets parlants formeraient des théories sur leur propre langue, et la linguistique serait donc une théorie cognitive au sens où elle serait la connaissance d'un champ particulier de construction de connaissances: elle ferait des théories

sur ces théories particulières que sont les langues. À ce titre, elle ne serait qu'une parmi les disciplines qui prennent pour objet chacun des domaines où les êtres humains se fabriquent des connaissances. Le cognitivisme apparaît ainsi pour ce qu'il est: un paradigme transversal offrant la perspective d'une compréhension intégrée des sciences humaines, l'homme y étant défini comme un animal cognitif, c'est-à-dire capable de connaissance.

Il faut bien sûr préciser ce concept de connaissance et pour cela entrer immédiatement dans les arguments qui soutiennent cette triple redéfinition: de la linguistique comme discipline cognitive, du langage comme une sorte de savoir que les sujets *auraient*, et de l'activité de parler comme une activité de connaissance.

Premier argument, qui porte sur l'objet de la linguistique: Chomsky a inlassablement maintenu la thèse selon laquelle ce ne sont pas les comportements concrets, au sens des événements spatio-temporels observables, ni les actes communicationnels ou expressifs, que la linguistique étudie, mais bien plutôt des *jugements* sur ces comportements. Ainsi l'objet de la linguistique a lui-même une structure cognitive, car ce sont des propositions susceptibles d'être vraies ou fausses. Ils sont la forme: «la séquence XYZ est acceptable (ou inacceptable) dans la langue L». Pour reprendre un exemple célèbre, parler une langue, ce ne saurait être comprendre la phrase: «*Colourless green ideas sleep furiously*», puisque celle-ci est incompréhensible, mais c'est du moins *savoir* qu'il s'agit d'une phrase acceptable en anglais, c'est-à-dire d'une phrase *possible* de l'anglais (Chomsky 1957: 17). Ainsi, l'objet du linguiste est directement un *jugement*, susceptible d'être infirmé ou confirmé.

À cette définition de la linguistique, on peut apporter un argument épistémologique: une définition de ce genre nous donne des critères de validation des théories linguistiques. Le jugement d'acceptabilité est à la fois l'objet de la linguistique et l'instrument du linguiste, ce avec quoi il vérifie le caractère correct ou incorrect des théories qu'il va construire. Si une théorie prédit

que des jugements de grammaticalité sont acceptables alors que, pour la communauté linguistique qu'il étudie, ces jugements ne sont pas déclarés acceptables, cette théorie peut être dite infirmée. L'intuition de grammaticalité est donc l'«observable» de la linguistique (voir Milner 1988: 68-90).

Deuxième argument: ce ne sont pas seulement les phénomènes que le linguiste étudie qui ont la structure de jugements, ce sont aussi les appareils qu'il y a derrière ces jugements qui ont une structure théorique en un sens très particulier: les théories par lesquels nous évaluons les performances verbales ont la forme de systèmes formels définis par i) un certain nombre de propositions minimales; ii) des règles de transformation sur ces propositions qui permettent d'engendrer iii) un nombre indéfini mais déterminé de tels jugements de grammaticalité. Un jugement de grammaticalité peut donc être soumis à une procédure de décision, exactement comme dans un système formel on vérifie qu'une séquence de symbole bien formée est un théorème déductible du système d'axiomes étudié: une phrase est déduite générativement de la théorie que nous (sujets parlants) avons construite sur la langue qui est en usage dans notre communauté.

L'intérêt de cette approche du langage comme savoir en un sens précis, est de suggérer que le langage s'intègre au phénomène cognitif dans son ensemble, et cela de plusieurs manières. D'abord parce qu'il apparaît comme un élément dans le processus global de construction des connaissances (de même que le système perceptif peut en être un), autrement dit il en est un *module*. Il est courant désormais de le concevoir, revenant d'ailleurs ainsi à des idées très traditionnelles sur la nature et la fonction du langage, comme un moyen pour mettre en rapport des représentations phonétiques avec des représentations conceptuelles, c'est-à-dire comme un module *entre* le module perceptif et le module dit «conceptuel»¹²⁹. Mais les relations entre les modules ne sont pas

129. Pour une présentation didactique (et dogmatique) de ces positions voir Pollock (1997), en particulier chapitre 9.

seulement fonctionnelles; elles sont aussi formelles: les langues apparaissent en effet homologues formellement à d'autres systèmes cognitifs que nous utilisons pour vivre tous les jours, puisque ce sont des systèmes formels, engendrés de manière syntaxique. À ce titre, enfin, les langues s'avèrent théoriquement implémentables sur des machines de Turing (puisque celle-ci est capable de réaliser n'importe quel calcul), de sorte qu'on peut considérer les langues comme des logiciels, et les agents cognitifs comme des hardwares biologiques qui, pour un certain nombre de raisons qui relèvent de la théorie de l'évolution, sont capable de recevoir et de traiter des logiciels qui peuvent être décrits, eux, de manière purement symbolique, c'est-à-dire indépendante du hardware. On a donc une théorie qui à la fois laisse une certaine autonomie dans l'approche des phénomènes culturels, puisqu'on n'est guère obligé de *réduire* les langues au type de réalité physique — par exemple le cerveau — sur lesquels elles sont implémentées (le linguiste n'a pas à devenir un neurophysiologiste), mais reste compatible avec une projet radical de *naturalisation* au terme duquel les phénomènes culturels ne sont pas des phénomènes mystérieux, mais dépendent de l'apparition dans l'histoire de la vie d'une entité biologique particulière capable d'implémenter une machine de Turing, autrement dit, d'un calculateur syntaxique¹³⁰.

Tel est donc, très grossièrement esquissé, l'idéal-type d'un modèle cognitif d'approche de la linguistique qui a peut-être dominé pendant une cinquantaine d'années la question des rapports du langage et de l'esprit. Or il se trouve que ce paradigme connaît depuis quelques années, un certain nombre de difficultés internes qui nous incitent à penser qu'il est peut-être temps de reconstruire une philosophie de l'esprit à la fois culturaliste et naturaliste sur d'autres bases.

130. Ce type d'intégration de la linguistique dans une conception globale et naturalisée du phénomène humaine a été défendue et illustrée notamment par Pinker (1994; 1997). Voir aussi sa critique par Fodor (2000).

2. PARLER, C'EST PERCEVOIR

Je voudrais maintenant présenter les raisons pour lesquelles il me semble possible de soutenir que parler, ce n'est pas calculer, mais bien plutôt *percevoir*. Il faut tout d'abord remarquer que ce modèle du calculateur syntaxique s'est appuyé sur la linguistique tout en se proposant de l'intégrer et de la subsumer: si la linguistique générative n'avait pas existé, le paradigme cognitif n'existerait pas non plus, car c'est elle qui a donné les principaux arguments empiriques rendant crédible l'application de la métaphore de l'ordinateur à des phénomènes culturels massivement significatifs. Le langage se trouve donc dans une position à tous égards critique par rapport à l'ensemble du paradigme cognitif. Or je crois que les évolutions des sciences empiriques du langage nous montrent qu'il ne réalise précisément pas le modèle d'un calcul syntaxique. Il s'agirait plutôt d'un système de perception.

Dans la version du cognitivisme que j'ai esquissée, le processus de construction d'une connaissance suppose le passage par différents modules. Un stimulus linguistique est d'abord traité par un module pour devenir une représentation phonétique, puis traité par un autre pour devenir une représentation phonologique, puis morphologique, puis syntaxique, puis sémantique, puis éventuellement pragmatique. Chacun de ces modules est en principe indépendant des autres, puisqu'il constitue un système formel. Or l'on s'est rendu compte depuis longtemps que les modules ne sont pas autonomes: pour appliquer une règle de type syntaxique, par exemple, il est nécessaire de prendre en compte les propriétés sémantiques des phrases. Cela veut dire que les différentes dimensions du langage — phonologique, syntaxique, sémantique — ne se succèdent pas les unes les autres comme sur une chaîne de montage, mais plutôt concourent ensemble, de manière parallèle, à la détermination globale de ce qui est dit. Il n'y aurait donc pas un système modulaire de traitement de l'information à l'intérieur duquel une représentation est retravaillée en série, mais plutôt un ensemble de dimensions qui permettent

d'identifier globalement une performance langagière, de lui donner une identité, de la repérer, de la définir comme une possibilité de discours singulière. Si tel est bien le cas, le langage n'est pas fait de représentations et de calculs sur ces représentations, mais d'identités perceptives globales à l'émergence desquelles plusieurs dimensions hétérogènes concourent.

On peut prendre l'exemple de la transformation passive en français. La règle de la formation des phrases au passif en français voudrait que si l'on a une phrase comme

Le mois de septembre vit le triomphe de la barbarie.

on puisse la transformer en

*Le triomphe de la barbarie a été vu par le mois de septembre.

Or il est évident que cette phrase est incorrecte, et elle est incorrecte pour des raisons sémantiques¹³¹. Ceci n'est qu'un exemple très simple qui montre que l'application d'une règle syntaxique est dépendante d'une contrainte sémantique. Mais on pourrait dire cela à propos de tous les niveaux: l'application d'une règle phonologique est tout autant dépendante de règles de type morphologique ou syntaxique et au fond, il y a bien peu de processus absolument «aveugles» dans la langue.

131. On pourrait argumenter que cette incorrection tient au fait qu'en réalité «le mois de septembre» n'est qu'un sujet *apparent*, pas un sujet réel, et qu'en «structure profonde» il n'occupe pas la position sujet; mais les évolutions de la grammaire générative ont conduit à renoncer précisément une telle distinction entre structure profonde et structure de surface. Voir, pour un argument similaire à propos d'un problème distinct, l'article de Chomsky (1972) sur les nominalisations, qui montre qu'on peut plus facilement traiter ce genre de phénomènes en intégrant des contraintes sur les transformations au niveau des entrées lexicales elles-mêmes, plutôt qu'en supposant une «transformation» sous-jacente.

Comment a-t-on réglé ce problème lors des cinquante dernières années? On l'a réglé en revenant sur la séparation entre les règles et les items lexicaux. On a lexicalisé un grand nombre de règles syntaxiques. Par exemple le verbe «voir», du fait de sa sémantique, impose un certain nombre de contraintes aux transformations qu'il peut subir – ce qui explique pourquoi la transformation passive que nous avons tentée est impossible. Mais en poussant toujours plus loin dans cette hypothèse, comme le fit pendant les années 70 Chomsky (à la suite de son article sur les nominalisations), on arrive insensiblement une autre image de la langue que celle dont on n'était parti: la langue non plus comme système de règles, mais comme agrégat de termes, déterminés les uns par rapport aux autres. Ce glissement de paradigme est d'autant plus significatif que c'était là l'image que Chomsky avait donné du structuralisme dans ses premiers textes polémiques où il introduisait l'approche générative — pour le réfuter, bien sûr (Chomsky 1964: 11 sq).

Il y a plus. Même en acceptant cette lexicalisation, il s'avère que ces termes n'ont pas d'identité univoque. Soit, par exemple, le verbe «mettre». Si on cherche à entrer dans le lexique du verbe «mettre» un certain nombre de contraintes sur les transformations, on se trouve confronté au fait que, alors que normalement le verbe «mettre» suppose un complément d'objet direct et un complément d'objet indirect, on trouve des formules comme «mettre la table», «mettre sa robe», et même, «se faire mettre», qui sont acceptables, mais guère homogènes quant aux contraintes qu'ils imposent aux transformations. Comment les linguistes cognitivistes les plus orthodoxes règlent-ils ce problème? Tout simplement en affirmant que ce n'est pas le même verbe¹³². Il y

132. Ainsi Pollock: «Il existe en français des emplois dyadiques licites de mettre, comme dans *Elle va mettre sa robe rouge* ou *Tu veux bien mettre la table?* On peut soutenir qu'il s'agit là de verbes distincts accidentellement homophones du verbe mettre dans *Pierre mettra le livre sur la table*, comme le suggère fortement le fait que les contreparties anglaises de ces deux derniers exemples — respectivement *she'll wear her red skirt* et *could you*

aurait donc là une pure homonymie, comme si les verbes dans «mettre la table» ou dans «mettre un livre sur la table» avaient le même type de relation que «mer» et «mère»... Il semble alors que la théorie ait renoncé à rendre compte des phénomènes, pour faire en sorte que les phénomènes rendent compte de la théorie...

Entre les modules, donc, qui constituent la faculté du langage, il y a toutes sortes de chevauchements, qui font qu'on ne peut penser les processus à l'œuvre dans le langage comme une succession de traitements syntaxiques sur des représentations mentales, mais plutôt comme un ensemble de contraintes agissant de concert pour dégager une bonne représentation. Mais le modèle du calculateur syntaxique se trouve n'être même pas valable au sein de chaque module. Ainsi, en phonologie. Dans la version canonique proposée par Chomsky et Halle dans leurs *Principes de phonologie générative* (livre dont on a pu dire qu'il signait véritablement l'acte de décès historique du structuralisme comme programme de recherches vivant en linguistique — v. Milner 1988), la phonologie se proposait de répondre à des questions comme: comment se fait-il que la même base phonétique /tel græf/ soit accentuée en anglais de trois manières différentes? L'accent porte en effet sur la première syllabe dans *telegraph*, sur la troisième dans *telegraphic*, et sur la seconde dans *telegraphy*. Chomsky et Halle écrivaient avec confiance: «La variation phonétique de *telegraph* dans certains contextes n'est pas une propriété idiosyncratique de cet élément lexical particulier, mais relève d'une règle générale s'appliquant également à de nombreux autres éléments lexicaux. [...] L'entrée lexicale de *telegraph* doit contenir juste assez d'information pour que les règles de la phonologie de l'anglais déterminent sa forme phonétique dans chaque contexte» (p. 39-40). Ainsi, on irait de cette entrée lexicale, à son accentuation, selon une série de transformations obéissant à des règles s'appliquant successivement. Or il semble qu'on ne puisse plus se

please set/lay the table? — utiliseraient des verbes *wear, set/lay*, distincts du verbe *put* utilisé dans la traduction *Peter will put the book on the table*» (1997: 63-64).

représenter désormais le mouvement qui va d'une forme sous-jacente à une forme accentuée comme une succession tranquille et harmonieuse de règles; c'est une véritable bouillie de règles, dans laquelle les règles se réappliquent les unes après les autres, ou plutôt, doivent pour s'appliquer faire référence à un état antérieur de la dérivation (v. Laks 2005). C'est ce qui a conduit la plupart des phonologues à abandonner assez tôt la notion de règle, et à tenter depuis la fin des années 70 différents modèles alternatifs à celui, canonique, que Chomsky et Halle offraient dans leurs *Principes de phonologie* générative. Au sein du paradigme générativiste lui-même, à la notion de règle s'appliquant dans un certain ordre linéaire, on a progressivement substitué celle de contraintes s'exerçant en même temps, contraintes qui, n'étant pas forcément cohérentes, sont hiérarchisées ou dotées d'un poids relatif variable en fonction des langues. La Théorie dite de l'Optimalité, formulée par Alan Prince et Paul Smolensky (1993), est sans doute la forme plus aboutie de cette profonde reconstruction du cadre théorique de la linguistique computationnelle, traitant le langage non pas comme un mécanisme syntaxique opérant sur des représentations mentales, mais plutôt comme la production d'une représentation qui apparaît comme la solution optimale entre ces contraintes contradictoires¹³³.

Il n'entre pas dans mes intentions de justifier ces évolutions, ni de trancher entre les différents modèles concurrents, mais plutôt de fournir ce qu'on pourrait appeler un *diagnostic conceptuel* sur la transformation de l'*image du langage* qui semble s'esquisser de toutes manières¹³⁴. Au lieu d'une conception du langage comme calcul mental sur des représentations permettant d'aller et de venir entre des stimuli sonores et des représentations conceptuelles, il semble qu'on ait abouti à une conception du langage comme activité de perception. Connaître une langue, ce n'est pas

133. Pour une histoire de la phonologie qui retrace ce déplacement, voir notamment Laks (2005) et Boltanski (1999).

134. Peut-être faut-il entendre ici le mot d'*image du langage* un peu au sens où Deleuze (1968: 169 sq) parlait d'*image de la pensée*.

pouvoir rabattre une performance verbale sur un ensemble de théorèmes possibles d'un système formel, c'est être capable de percevoir une forme complexe, être sensible à une variation globale de l'environnement. Des stimuli étant donnés, la question n'est pas si l'appartenance de cette performance à telle langue est vraie ou fausse, mais bien s'ils consistent en une *forme* ou non. Parler la même langue veut dire: pouvoir s'accorder sur de telles perceptions, pouvoir, en somme, les partager. Le langage est une mise en partage de la sensibilité. Parler, ce n'est pas générer à partir d'un système formel une performance ou vérifier l'appartenance d'une performance à l'ensemble des théorèmes possibles d'une théorie; c'est essayer d'instruire dans un contexte une variante constructible, une saillance perceptive, ou, en tant que récepteur, y être sensible, pouvoir la *reconnaître*.

Il y a là une transformation très profonde de l'image même qu'on peut se faire du langage, dans la mesure où l'on voit que l'efficacité d'un acte de parole ne dépend pas de sa capacité à transmettre des informations sur un monde qui lui serait extérieur, mais bien plutôt de réussir à mettre en branle cet appareil catégoriel et perceptif qu'est une langue afin d'y instruire une variation constructible. Ces mots même ne cherchent pas à vous communiquer une idée qui leur serait extérieure, mais à faire consister une possibilité de votre univers discursif. Tout se passe, si l'on veut, dans la langue. On pourrait suspecter là une sorte d'idéalisme linguistique, et ce serait justifié, si on ne prenait pas garde que d'une part la langue est elle-même une chose de ce monde, elle est dehors (ce qui d'emblée constitue un étrange idéalisme), d'autre part qu'elle est faite de pans de l'expérience variés, qui *incluent* ce que souvent l'on rejette dans la «sémantique». Comme nous avons tendance à penser la langue comme un moyen d'expression, on est spontanément conduit à penser que définir l'acte de langage comme la constitution d'une possibilité de langue revient à refuser tout rapport avec quelle que sorte de réalité que ce soit. Mais si on comprend que la détermination même des percepts de langue contient des éléments sémantiques,

on reconnaîtra qu'il n'y a pas lieu de parler d'idéalisme. Il ne s'agit pas de dire que le sens est déterminé par les langues, mais que le sens est constitutif des langues.

Mais quels sont les enjeux d'une telle «image du langage» pour une conception générale de l'esprit? A quelle transformation dans l'approche du «problème de l'esprit» cette mutation dans l'approche du langage peut-elle correspondre? Est-elle aussi intégrable dans une conception générale de la pensée que l'image du calculateur symbolique semblait l'être? Dans le cadre de la philosophie de l'esprit d'inspiration analytique, le problème de l'esprit revient en somme à savoir si on doit imputer aux agents qui sévissent dans notre environnement physique, non seulement des déterminations causales, mais encore des motifs intentionnels. Par exemple, si une femme veut m'épouser, sont-ce ses hormones qui la poussent à prendre cette décision, ou bien agit-elle en fonction d'idées qu'elle se fait sur le monde et sur moi en particulier? Or, il me semble que la remarque que nous venons de faire à propos du langage peut être étendue à tous les phénomènes au sujet desquels nous nous posons ce genre de question. Car de même que nous avons montré qu'il n'y a pas, dans le langage, d'abord le comportement observable, puis son interprétation, mais une seule et même question, celle de la saillance perceptive des formes langagières elles-mêmes — et le sens fait partie de l'identification même de la forme —, de même il n'y a pas d'abord la perception «une entité humaine féminine s'agite dans mon environnement physique», puis une tentative de décodage de ce qu'elle fait qui me conduit à conclure: «Ah ! elle cherche à me faire une déclaration en mariage !». Il y a une forme qui se dégage, un *pattern*, un saillance, où l'événement «femme-mariage-déclarer-à-moi» surgit plutôt comme l'objet d'une *perception* complexe que d'un décodage sériel. Il me semble qu'on peut généraliser donc ce que nous venons de dire du langage et soutenir que le vrai problème de l'esprit est de dégager des formes à partir du bruit du monde. L'acte de la pensée ce n'est rien d'autre qu'une continuation de la *prise de forme*, un procès de *morphogénèse*.

Pour rendre ceci sensible, reprenons un exemple issu d'un classique de la philosophie de l'esprit d'héritage analytique. Au détour d'un article intitulé «De l'existence des patterns», Daniel C. Dennet (2002) nous mettrait face à cet événement complexe qu'est un match du Super Bowl, la grande cérémonie de football américain. Il fait l'hypothèse de Martiens assistant du haut de leur soucoupe volante à un tel match, et, s'il ne tire pas les mêmes conséquences que celles que je souhaite tirer, il fait du moins la même observation: le problème n'est pas que les Martiens ne connaissent pas le code social qui leur permettrait d'identifier à ce que font ces gens un ensemble de raisonnements et de motivations plus ou moins partageables; le problème est qu'ils n'arrivent même pas à percevoir ce qui se passe, ils n'ont aucune raison d'être attentif au fait qu'une balle va d'un agent à un autre, traverse telle ligne, à tel angle, etc. Peut-être ne *voient-ils* même pas cette balle... Il n'y a pour eux tout simplement pas d'événement à interpréter, s'ils ne font pas d'emblée des hypothèses sur ce qui se passe — à savoir que des gens sont en train de jouer à un jeu de balles, et plus précisément de football américain, et plus précisément encore participer au Super Bowl. Comprendre un usage culturel, c'est *immédiatement* se rendre sensible à des formes.

C'est là d'ailleurs une observation familière à l'anthropologie. Le premier problème d'un ethnographe sur le terrain n'est pas de comprendre ce que les gens font quand ils se livrent à leurs activités quotidiennes ou extra-ordinaires, mais de devenir sensible à de petits gestes qu'il ne perçoit pas d'emblée. Quand je perçois ces gestes nerveux qu'un interlocuteur familier fait de l'autre côté de la table, je n'ai pas besoin de les interpréter ensuite: les percevoir et les interpréter, c'est tout un. C'est une telle immédiateté qui manque dans les contextes de distance culturelle. Pour reprendre un autre exemple célèbre, cette fois de Quine (1960), parlant de la traduction radicale: un indigène crie devant moi «Gavagai» en pointant du doigt en direction d'un lapin qui s'échappe dans la brousse. Quine tente de montrer qu'il est impossible de trancher entre différentes constructions possibles de

la logique de cette expression. Mais c'est se donner déjà beaucoup. Car le vrai problème de l'apprentissage d'une langue étrangère, c'est précisément de percevoir le cri Gavagai, d'y percevoir trois syllabes, et composés de sons au moins approximativement similaires à ceux que je viens d'écrire, et de le reconnaître lorsqu'il est dit par une vieille dame, dit par un jeune homme, dit par un enfant, dit en chuchotant, etc.¹³⁵ C'est au demeurant une évidence d'expérience. Par exemple, si on n'a pas appris le chinois, ce que nous percevons, ce ne sont pas des séquences phonologiques qu'on ne sait pas encore décoder, ce sont des flux sonores qu'on ne sait même pas comment découper¹³⁶.

Il semble donc qu'on puisse dire que, d'une manière générale, une culture est l'apprentissage d'une forme de sensibilité. Entrer dans une culture c'est devenir sensible aux mêmes détails, aux mêmes finesses, aux mêmes paramètres du monde, qu'un bon nombre de ses semblables. Mais on se trouve alors confronté à un problème: s'il est vrai que le langage et, plus généralement, que toute activité cognitive, consiste en une activité de reconnaissance de formes, comprendre le fonctionnement du langage sera restituer les indices ou les paramètres sur lesquels les agents se fondent pour identifier les formes. Or une attention aux recherches empiriques sur les modalités de la perception du langage

135. Quine évoque ce problème dans le chapitre sur les «normes phonétiques», en écrivant que ... ceci est sans importance pour sa construction. Cependant, il garde une hypothèse sur la nature des normes phonétiques dont je montrerais par la suite pourquoi elle me semble intenable, et pourquoi je soupçonne que cela change en effet quelque chose à sa position... Voir d'ailleurs pour une discussion sur ce thème et les développements auquel il a donné lieu dans la philosophie analytique classique, l'excellent travail de Wetzell (2006).

136. «Considérée en elle-même, la chaîne phonique n'est qu'un ruban continu où l'oreille ne perçoit aucune division suffisante et précise; pour cela il faut faire appel aux significations. Quand nous entendons une langue inconnue, nous sommes hors d'état de dire comment la suite des sons doit être analysée; c'est que cette analyse est impossible si l'on ne tient compte que de l'aspect phonique du phénomène linguistique» (Saussure 1916: 145).

nous montre que nous sommes précisément très loin de savoir définir de tels paramètres, et même qu'une telle tâche est très vraisemblablement impossible — de sorte la reconnaissance des formes linguistiques semble être le lieu d'un étrange et continuel miracle...

3. LANGAGES IMPERCEPTIBLES?

La philosophie a toujours présupposé que ce qu'il y avait de véritablement énigmatique dans le langage relevait non pas de sa face matérielle ou perceptive, mais de ce qu'il renvoie à autre chose, et elle s'est particulièrement préoccupée de la nature de cette «autre chose»: s'agit-il d'un pur intelligible dans la tradition de Platon, de la chose matérielle à laquelle on réfère, du comportement lui-même? Ou bien doit-on dire, avec Wittgenstein ou Quine par exemple, que cette «autre chose» n'existe pas du tout, n'est que l'ombre d'un faux problème? Ces débats font l'essentiel de la philosophie du langage. Pourtant, la philosophie semble avoir été dans sa très grande majorité inconsciente des difficultés singulières que présente la perception même du langage.

Voici pourtant un petit fait, fait tout négatif, mais néanmoins instructif, et peut-être le plus instructif des sciences de la culture: on ne sait toujours pas sur quels indices ou critères à proprement parler phonétiques (c'est-à-dire physiques) du signal, les sujets parlant se fondent pour percevoir ce qu'il y a d'identique dans une performance verbale aussi simple que celle par laquelle nous nous disons «bonjour» tous les matins, et pour segmenter cette performance en la séparant de son contexte linguistique, par exemple «bonjour» de «comment vas-tu?».

On peut distinguer trois problèmes majeurs que pose le stimulus linguistique en général.

Le premier est ce qu'on pourrait appeler l'hétérogénéité du langage. J'entends par là le fait que le stimulus linguistique connaît différents plans physiques de réalisation. C'est un phénomène physique puisqu'il peut être traité comme une vibration. C'est

un phénomène acoustique au sens où il est traité par l'oreille humaine et donc relève d'une physiologie du son. Mais c'est un phénomène articulatoire qui peut être l'objet d'une biologie de l'appareil vocal. Le stimulus phonétique est donc lui-même réalisé sur différentes *substances* physiques¹³⁷. Premier problème donc: quel est le plan que l'on considérera comme l'observable du langage?

Le deuxième problème est sans doute plus radical. Car à supposer qu'on tranche pour une de ces substances, on découvrira une variabilité apparemment chaotique des catégorisations. Précisons le sens de cette remarque. Pour cela, il faut d'abord se donner un instrument permettant d'enregistrer et de mesurer les signaux physiques en quoi consistent les réalisations phonétiques, et donc de les constituer en phénomènes *observables*. Ce peuvent être des courbes de fréquence, des radiographies du larynx, etc. Or il se trouve que, quel que soit l'instrument utilisé, les signaux physiques sont apparus variables à un point tel qu'on ne trouve pas de critères pour mettre en relation bi-univoque la ressemblance entre les stimuli (mesurée selon la métrique imposée au signal), et les catégorisations phonologiques qu'on en fait. Prenons l'exemple de l'observation du langage d'un point de vue physique, c'est-à-dire en termes de courbes de fréquence. On constate par exemple que le phonème /d/ ne sera pas réalisé par des courbes de fréquence semblables lorsqu'il apparaît dans différents contextes phonétiques (voir figure 1). Non seulement ces réalisations n'ont pas exactement le même profil acoustique, mais il est impossible de trouver une moyenne à ces différentes réalisations, puisque les courbes sont *qualitativement* différentes. Ainsi, le «l» français est, sans que les locuteurs français ne s'en aperçoivent, tantôt «mouillé» quand il apparaît après «i» par exemple (dans «il» ou «île»), tantôt non mouillé en consonne d'attaque

137. Le mot «substance» a d'abord été utilisé par Ferdinand de Saussure, pour l'opposer à celui de «forme», non pas au sens de forme syntagmatique, mais de structure positionnelle (1916: 169), et a été généralisé par Hjelmslev (1943: 68 sq).

(«lamentable»). Ce sont deux sons très différents, et qui apparaîtraient tels à une oreille russe par exemple, mais dont les locuteurs du français ne s'aperçoivent guère. Ceci n'est qu'une illustration d'un phénomène général bien connu, qui au demeurant fut à l'origine de la constitution de la phonologie comme discipline théorique distincte de la phonétique¹³⁸. Cette variabilité des signaux phonétiques tient aussi à des facteurs plus évidents, comme la variabilité des dialectes (*r* roulé, ou *r* grasseyé en français par exemple), des locuteurs (mâle ou femelle, enfant ou adulte, etc.), ou du débit (relâché ou attentif, etc.)¹³⁹. Tous ces facteurs nous obligent à conclure que la probabilité de la catégorisation n'est pas une fonction linéaire de la ressemblance. C'est au demeurant la raison pour laquelle le concept de *prototype*¹⁴⁰ qu'on a parfois

138. Voir les remarques de Troubetzkoy sur le «k» en allemand: «Le *k* allemand est prononcé devant une consonne autrement que devant une voyelle, devant une voyelle accentuée autrement que devant une voyelle inaccentuée; son timbre et son articulation varient selon la qualité de la voyelle précédente ou suivante. Pour chacune de ces variantes, on peut calculer des valeurs moyennes phonométriques et les prononciations allemandes de ces variantes se dispersent autour de ces valeurs moyennes selon la courbe d'erreurs de Gauss. Mais pour le «k en général», on ne peut pas calculer de valeur moyenne de ce genre. [...] la norme à laquelle les sujets se réfèrent est «k en général», et celui-ci ne peut être établi par des mesures et des calculs. [...] la langue est en dehors de la mesure et du nombre.» (Troubetzkoy 1938: 7-9). Remarque similaire chez Saussure: «Lorsque, dans une conférence, on entend répéter à plusieurs reprises le mot *Messieurs !*, on a le sentiment qu'il s'agit chaque fois de la même expression, et pourtant les variations de débit et l'intonation la présentent, dans les divers passages, avec des différences phoniques très appréciables – aussi appréciables que celles qui servent ailleurs à distinguer des mots différents (cf. *pomme* et *paume*, *goutte* et *je goûte*, *fuir* et *fuir*, etc.)» (1916: 151).

139. Par exemple Fudge note que le mot «extraordinary» en anglais peut avoir 6, 5, 3 ou même seulement 2 syllabes en fonction du style de prononciation. «It ranges “for most British English speakers from the hyper-careful [ˈɛkstr̩ːːd nr̩] through the fairly careful [kˈstr̩ːdnr̩] to the very colloquial [ˈstr̩ːnr̩]”» (cité dans Wetzell 2006: 66).

140. Le concept de prototype a été élaboré par Rosch (1975), puis utilisé par Lakoff (1987) et Langacker (1987).

été tenté d'utiliser pour ne pas passer par ces abstractions trop rigoureuses que semble être la définition des phonèmes comme ensemble de traits distinctifs parfaitement réoccurrents, me semble être une impasse¹⁴¹.

Cela nous permet d'emblée de reformuler le problème de l'acquisition du langage. Il devient le suivant: apprendre une langue, c'est devenir capable de construire des consensus sur les catégorisations en s'appuyant sur des indices physiques qui ne se ressemblent pas. C'est donc substituer, à la ressemblance, des critères de classement dont on voit mal, au point où nous sommes de notre analyse, comment ils se repèrent dans les signaux. En d'autres termes, il semble bien difficile d'être empiriste dans le langage: ce ne sont pas les phénomènes physiques du langage qui, à force de se répéter, feraient émerger progressivement leur généralité, comme dans un profil à la Galton.

Mais plus radical encore est le troisième problème: le problème du caractère continu des signaux. Les signaux du langage ne sont pas comme les lettres de l'article que vous lisez, séparées soigneusement les unes des autres (en plus d'être normalisées selon des standards d'imprimerie): ils sont continus (en plus d'être variables). Certes, cette continuité n'empêche pas que la courbe de fréquence présente des points d'inflexion, mais il se trouve que ces singularités ne correspondent pas aux discontinuités perçues. Quel que soit le mode d'enregistrement du phénomène observable que l'on se donne, quelle que soit la substance que l'on se propose de considérer, on ne voit pas sur quels indices les sujets parlant se fondent pour repérer, par exemple, dans la performance verbale «bonjour», deux syllabes, ou pour la séparer de ce qui la précède ou la suit dans la même phrase. Il y aurait là encore bien des manières d'illustrer ce problème. Le plus massif est peut-être

141. Je dois cependant mentionner que tout un courant de la phonologie continue à tenter de définir une approche permettant de se passer entièrement de tout appel à des «incorporels» pour rendre compte de ces catégorisations, et s'en tenir aux réalisations phonétiques. Voir sur ce sujet la thèse de Lavie (2003).

ce qu'on appelle la «perception catégorielle». Ce phénomène est représenté à travers la figure 2. L'expérience procède de la manière suivante: on se donne un stimulus paramétré de telle sorte qu'on puisse le faire varier de manière continue; on demande à un sujet parlant d'identifier le son. On constate alors qu'il y a une discontinuité brusque des catégorisations effectuées par les sujets parlants, qui vont de /b/ à /p/. Alors que la nature physique du signal varie, elle, continûment, les sujets ne perçoivent pas cette variation: leur champ de perception est discrétisé. Ainsi, à une variation continue dans le signal correspondent des variations discontinues dans la catégorisation¹⁴².

Il n'y a donc pas dans le langage des phénomènes individués donnés qu'ensuite on chercherait à comparer pour en extraire des catégorisations générales. Ce qu'on entend dépend d'emblée de catégorisations c'est-à-dire de comparaison préalables. On voit dès lors le problème. On a d'abord conclu que le langage repose tout entier sur des identifications, mais on voit désormais que non seulement ces identifications ne reposent pas sur la ressemblance entre des termes, mais encore qu'il n'y a guère de termes donnés préalables à la comparaison. L'identité paraît une condition de l'individuation elle-même. Ou si l'on préfère: c'est parce que je reconnais dans cette exclamation joyeuse un «bonjour» que je peux le séparer des autres termes suivants et l'articuler lui-même en syllabes, et non parce que je perçois une suite de syllabes que je peux la décoder comme un «bonjour». Mais se demandera-t-on: comment peut-on donc catégoriser quelque chose qu'on ne perçoit pas préalablement? On est dans une situation qui fait penser à la querelle des universaux: on doit posséder déjà de critères d'identification entre deux occurrences pour pouvoir les individuer précisément comme occurrences.

Nous pouvons à partir de ces observations redéfinir le véritable problème de l'apprentissage du langage auquel toute linguis-

142. Liberman *et al.* (1957). Jean Petitot (1985; 1985a) est revenu très largement sur ce phénomène.

tique sera sommée de répondre: il s'agit de modéliser le processus d'extraction, à partir d'un ou plutôt de plusieurs continuums physiques, de discontinuités ou plutôt de nouveaux types de continuités qui sont réparties selon d'autres métriques que celles des signaux physiques.

On arrive donc à une sorte de paradoxe. D'un côté, on a été conduit à redéfinir la connaissance comme l'acquisition d'identités pratiques ou culturelles; mais d'un autre côté, on se trouve comme contraint de reconnaître à ces identités un substrat supraphysique ou incorporel — comme si les paramètres de la reconnaissance des formes ne semblaient en rien liés aux données observables du signal. C'est précisément la conscience de difficultés de ce genre qui ont permis à Chomsky de justifier l'idée de catégories innées et une approche néo-rationaliste de la cognition en général et du langage en particulier. Dès lors, si nous voulons soutenir que le langage est bien fait d'identités, il faut résoudre le problème de leur rapport avec les données de l'environnement. Il s'agira ici de définir le cadre philosophique de ce que pourrait être effectivement une théorie naturaliste de la culture qui ne néglige pas les réelles difficultés auxquelles les phénomènes culturels nous exposent, et de nous permettre sinon de répondre, du moins de donner le modèle d'une réponse à la question: comment le sujet parlant et connaissant arrive-t-il à structurer les continuums de son environnement?

4. PHYSIQUE DE LA CULTURE ET PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT

Le paradigme cognitif, avons-nous dit, se caractérise par une certaine définition de la pensée comme connaissance et de la connaissance comme calcul symbolique. Mais ce n'est là à la vérité qu'une caractérisation restrictive et qui ne rend pas compte de la véritable transformation dans les manières même de travailler qu'on peut mettre au crédit de l'apparition des «sciences cognitives». Il me semble qu'une manière plus juste de caractériser la problématique cognitive serait par la relation toute particulière

qui s'est établie entre philosophie, sciences humaines et intelligence artificielle (plus récemment aussi sciences du cerveau et biologie de l'évolution), c'est-à-dire entre les tentatives pour donner des modèles théoriques de certains aspects du comportement humain, les efforts réalisés pour simuler ces mêmes aspects, et le projet d'en dégager les enjeux conceptuels. En ce sens-là, la tentative que je propose s'inscrit dans la problématique cognitive. Elle s'appuie sur tout un ensemble de recherches qui furent longtemps un peu minoritaires, hétérodoxes, et que je serais tenté de qualifier d'*alter-cognitives*. Je souhaite plus particulièrement ici faire appel non pas au modèle de la machine de Turing, mais une autre famille de modèles, dit «connexionnistes» ou «réseaux de neurones». Certes, les modèles connexionnistes ne sont pas les seuls à traiter le problème de l'apprentissage du langage au sens où nous l'avons redéfini, et certains diraient assurément qu'il y a là une perspective déjà dépassée dans le champ même des sciences cognitives¹⁴³. Cependant, il ne s'agira pas pour nous ici de fournir un argumentaire en faveur de ces modèles; il s'agit plutôt les prendre comme un terrain d'expérimentation philosophique pour mieux analyser le problème de la détermination de ce genre singulier d'identités que nos présentent les entités de langue, et peut-être toutes les valeurs culturelles en général. Sans doute les réseaux de neurones n'apportent pas la réponse définitive aux questions posées. Mais du moins fournissent-ils les coordonnées du problème avec une particulière clarté.

Que sont donc les modèles connexionnistes¹⁴⁴? Ce sont des machines à calculer qui substituent à la machine de Turing, c'es-

143. Cela ne signifie pas qu'il y ait eu une sorte de défaite des modèles connexionnistes face aux modèles computationnels plus classiques, mais plutôt que le champ de recherche qu'ils ont ouverts ont permis à des modèles différents de reprendre leur programme. On peut mentionner notamment les approches morphodynamiques (comme celle de Petitot 1985) ou celles en termes de vie artificielle (voir notamment Brooks & Steels 1995).

144. Parmi les nombreuses introductions au connexionnisme, il faut citer la référence classique et toujours utile qui a réouvert l'approche

t-à-dire à un modèle linéaire du calcul qui fait passer la machine d'un état à un autre en fonction de règles strictes, un modèle parallèle, où plusieurs opérations sont appliquées en même temps pour produire un résultat global. Par ailleurs, les modèles connexionnistes ne séparent pas les règles et les termes sur lesquels elles sont appliquées: il n'y a pas de codage (ou de mémoire explicite) des règles, pas plus que des termes. Comment fonctionnent-ils? Supposons qu'une machine de Turing se trouve dans ma situation: elle doit écrire un article sur elle-même. Elle utilisera un certain nombre de représentations symboliques qu'elle a dans sa mémoire et calculera à partir d'elles, c'est-à-dire en leur faisant subir un certain nombre de transformations réglées, la solution qui permet de générer l'article que voici. Un modèle connexionniste part, lui, directement du stimulus: les signaux physiques continus et variables qui constituent (pour nous) le coup de téléphone, ou l'email, par lequel un article m'est commandé. Ce stimulus est distribué sur les neurones de la «couche d'entrée», puis passe de couche neuronale en couche neuronale, pour être ensuite restitué en «sortie» sous la forme d'un comportement: l'écriture de l'article que vous lisez. On voit que les modèles connexionnistes sont des modèles néobéhavioristes au sens où il y a un rapport direct entre stimulus et comportement sans que l'on ne passe par la construction d'une représentation mentale interne sur laquelle on opérerait ensuite un certain nombre d'opérations. Tout tient à la nature des connexions neuronales que le signal traverse. Le réseau sera capable de s'adapter pour répondre de manière pertinente à un signal parce qu'il est capable de reconfigurer son câblage neuronal à la suite d'un apprentissage par correction.

connexionniste: Rumelhart *et al.* (1988). Une excellente introduction, à laquelle je dois beaucoup, et qui défend une approche connexionniste dans les sciences du langage est celle de Laks (1996). On peut aussi mentionner, pour une mise en perspective historique, Dupuy (1994), et pour une problématisation dans un cadre plus général, Varela (1988). Enfin, pour une approche philosophique à certains égards (mais à certains égards seulement) très proche de celle défendue ici, voir Churchland (1989).

Un exemple plus technique permettra de préciser les choses. On pourrait presque le considérer comme une parabole de l'intérêt et du mode de fonctionnement des réseaux connexionnistes. Il existe dans la marine, un personnage essentiel, chargé d'être à l'écoute des échos Sonar, et de chercher à y distinguer les différentes sortes d'objet qui se trouvent dans l'environnement du bâtiment, pour y détecter notamment les sous-marins, les mines, et autres entités inamicales. Ce membre clef de l'équipage, qui répond au surnom tout féérique d'«oreilles d'or», a le rare talent de pouvoir dire, à partir des séquences sonores aigues et apparemment chaotiques (ou au contraire pour nous excessivement répétitives) qui arrivent dans son casque: «Attention, mine anti-sous-marine!». Bien peu sont capables de cette étrange prouesse. Pourtant, tout talent a ses limites: nos oreilles d'or sont tout à fait incapables d'expliquer comment ils procèdent pour distinguer, par exemple, une mine d'un rocher, quels paramètres ils utilisent, à quels indices ils trahissent l'ennemi, quelles règles ils mettent en œuvre. Ils le savent, c'est tout. En termes de psychologie, ils n'ont pas d'*expertise* sur leur propre compétence cognitive. Il y a donc quelque chose comme un *savoir-faire*, ou une pratique, qui ne peut s'acquérir que par habitude et par répétitions, et qui ne passe pas par un savoir déclaratif. Dès lors, la question de la modélisation se présente comme un défi: peut-on modéliser un savoir qui s'ignore lui-même?

Ce n'est pourtant pas impossible, et on a réussi à construire des oreilles d'or machinales qui ont une efficacité même supérieure à celle des êtres humains. Il s'agit précisément d'un réseau connexionniste construit par Gorman & Sjenowski 1988. Il est capable de discriminer entre des échos sonar de deux objets similaires, l'un pourtant étant un rocher l'autre un objet métallique, comme une mine. Comment fonctionne le réseau? Le signal est constitué d'une courbe de fréquence qui correspond à un enregistrement de l'écho sonar. Celle-ci est codée dans une première couche de neurones de la manière suivante: le réseau décompose la courbe de fréquence en autant de séquences discontinues

qu'il dispose d'unités neuronales (voire figure 3); chacune de ces séquences correspond une section de temps, et chacune de ces sections de temps est dotée d'une valeur d'activations relative à la hauteur de la courbe de fréquence durant cette période (hauteur moyenne bien sûr). Autrement dit, au lieu de donner une valeur globale à la courbe, en cherchant par exemple une fonction algébrique telle que pour tout x (l'abscisse représentant le temps) on peut calculer y (l'ordonnée étant la fréquence), le réseau sectionne la courbe: ce qui l'intéresse ce ne sera pas l'expression algébrique exacte de la courbe, mais plutôt un certain nombre de paramètres relativement étrangers à son expression algébrique.

Ensuite, le réseau transmet les valeurs d'activation à la couche cachée qui est celle du milieu, chaque cellule de la couche d'entrée étant liée à toute les cellules de la couche cachée, et leur communiquant sa valeur d'activation pondérée par la «force» de leur lien «synaptique». Cette couche intermédiaire les transmet à la couche supérieure. On voit qu'il ne reste plus que deux cellules sur cette dernière: si on a une activité très forte de la cellule «mine» et très faible de la cellule «rocher», par exemple 0.97 et 0.03, ça veut dire que c'est une mine.

Le réseau apprend grâce à une règle de correction des erreurs, appelée delta-règle, ou règle de rétropropagation, par laquelle le réseau modifie en somme ses connexions. Il se trompe d'abord de manière aléatoire. Mais, si chaque cellule est capable de transmettre une valeur d'activation à la cellule de la couche cachée, elle est aussi capable de modifier cette valeur en fonction du niveau d'activation de la cellule voisine, et uniquement voisine (ça fonctionne de proche en proche). Elle va donc pondérer les nœuds entre ces valeurs d'activation en fonction d'une règle qui calcule une différence correspondant à l'écart entre le résultat attendu et le résultat produit, et qui rétropropage cette différence en modifiant les nœuds c'est-à-dire les capacités de transmission latérales d'une cellule à l'autre. C'est précisément parce que la différence entre le résultat escompté (100, 0), et le résultat obtenu (par exemple (48, 52)) est numériquement évaluable, que le réseau peut réorganiser

finement l'architecture qui le fait passer du pattern d'entrée au pattern de sortie.

On montre alors que le réseau de neurones apprend en temps bref à distribuer en deux catégories distinctes, «mine» ou «rocher», les échos Sonar, c'est-à-dire les signaux donnés sur la forme de courbes de fréquences, alors que celles-ci n'ont en apparence rien en commun. Au lieu de procéder comme les mathématiciens de type cartésien qui chercheraient une formule commune à toutes les équations des courbes globales que l'on souhaite identifier comme des «mines», il décompose la courbe en autant de petites valeurs d'activation, et évalue localement le rapport entre ces valeurs d'activation afin de trouver un pattern qui convient à ces relations. Il se trompe, mais grâce à la correction, il approche progressivement des valeurs de sortie qu'il doit finir par obtenir. On peut représenter les différentes valeurs d'activation de chaque cellule comme autant de dimensions sur un repère à autant d'axes qu'il existe de valeurs. Il est dès lors aisé de représenter la suite des corrections du réseau comme un parcours dans un hypercube (voir figure 4). Il est clair qu'il y a plusieurs chemins possibles dans cet espace et que ce qui importe, ce n'est pas tant le parcours particulier réalisé par l'agent, que le fait qu'il tende à se stabiliser vers la solution optimale. Différents chemins sont possibles. L'important est le point d'arrivée.

Qu'aura donc réalisé le réseau? Il aura réussi à réunir dans une même classe un ensemble de fonctions (courbes de fréquence) qui ne se ressemblent pas, et à réagir de manière similaire à des stimuli en apparence très dissemblables. Le réseau a donc redistribué la carte ou la métrique des phénomènes (j'entends ici par métrique une procédure permettant d'évaluer les proximités et les distances entre des objets). C'est cela qui paraît le plus remarquable. En imposant à un ensemble de stimuli des critères qui leur sont étrangers (imposés de l'extérieur par les résultats qu'on attend), cette machine s'est avérée capable de le distribuer en deux catégories différentes. Il a déconstruit et reconstruit le champ des possibilités, trouvé des identités là

où il n'y en avait apparemment pas. C'est une certaine *forme de pondération des transmissions de valeurs d'activation entre les unités* qui arrivera à capturer des patterns d'activation qui a priori ne se ressemblent pas, à les ramener à des valeurs d'activation communes, ou au contraire à séparer radicalement des courbes de fréquences qui ont pourtant l'air assez proches. Le réseau est sensible à tout un ensemble de variations fines réparties sur l'ensemble du signal. L'écart entre les identités symboliques et les données empiriques est donc distribué entre valeurs d'activation et valeurs des poids synaptiques. Cette pondération entre les transmissions de valeurs d'activation *n'a pas à ressembler à une classe de fonction*: je veux dire qu'il n'est pas nécessairement possible de trouver une expression mathématique adéquate de ce qu'il y a de commun entre toutes les courbes de mine d'un côté, et toutes les courbes de rocher de l'autre. C'est parce qu'il ne traite pas la courbe *globalement*, mais localement, en réglant le passage d'un ensemble de petites variations locales (d'une unité de temps sur la courbe de fréquence à une autre) à une grosse variation globale (oui/non, mine/rocher) qu'il arrive à catégoriser l'imperceptible.

Doit-on dire que la machine a *perçu* les traits qui *réellement* distinguent les échos Sonar d'une mine et ceux d'un rocher? En somme, étaient-ils là avant, pour ainsi dire, que le réseau les isole ou les extraie? Si l'on veut. Mais la réalité c'est qu'il n'existe absolument aucune autre description possible de ces «traits», ou de ces indices proprement physiques, qui permettent de distinguer un signal d'un autre, sinon les configurations globales du réseau. Il ne serait que très approximatif de dire que tous les échos Sonar de mines sont plus aigus que les échos Sonar de rocher, où que les courbes présentent telle ou telle caractéristique différentielle. Car la différence n'est pas entre deux signaux pris globalement, mais bien en fonction de variations fines réparties sur l'ensemble de chacun, de sorte qu'il est normal qu'elle ne soit pas descriptive qualitativement. Churchland semble l'avoir compris quand il écrit:

The network is forced toward acknowledgment of some feature or domain of features selected from the infinity of possible features to which it might respond, and it is not an insuperable problem that the features at issue are complex, subtle, context sensitive and stimulus transcendent. With suitable teaching, the network generates an internal representation of them regardless. This does not mean that the features addressed are magical, or superphysical, or beyond the realm of natural science. It just means that the simplest possible definition or representation of them may well be the entire configuration of the successfully trained network (Churchland 1989: 133).

Mais il n'en tire pas la conclusion qui me semble pourtant s'imposer: à savoir que ces indices n'ont pas vraiment été «sélectionnés», mais imposés au donné par le réseau, qui a comme redistribué la réalité selon une grille dont la réalité n'avait aucun usage propre: le rocher se moque bien de savoir s'il sonne comme une mine ou non, et cette différence, vitale pour le sous-marin, est indifférente à la nature et n'exprime d'ailleurs en rien l'être de ces choses. De fait, on a pu montrer qu'un réseau de neurones disposant de suffisamment de couches peut catégoriser *n'importe quelle différence*. Qu'est-ce que cela prouve sinon que la différence «saisie» par le réseau est littéralement *arbitraire*, arbitraire au sens de l'arbitraire du signe, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune raison de séparer (ou de rapprocher) tel ou tel signal, sinon la fonction, ou, pour tout dire, la signification qu'on leur *associe* (écho sonar de mine/écho sonar de rocher?). (La catégorisation n'est donc pas vraiment codée *dans* le signal d'entrée, puisque la description de son fondement n'est pas indépendante de son traitement par le réseau qui la «reconnaît».)

On retrouve ici un problème qui a été signalé dans la théorie des milieux, telle que van Uexküll la proposait dans son célèbre livre *Mondes Animaux, Mondes Humains*. On sait que van Uexküll caractérisait un milieu par un ensemble de paramètres physiques: la tique n'est sensible qu'à trois paramètres, l'intensité

lumineuse qu'elle capte par la peau et qui l'induit à monter toujours plus haut sur des herbes ou des branches, l'acide butyrique des animaux à sang chaud qui l'induit à se laisser tomber, et le caractère lisse (c'est-à-dire en l'occurrence sans poil) d'une surface qui l'induit à planter ses crocs dans ce que nous décrivions comme la chair d'un animal. Van Uexküll remarque: «La richesse du monde qui entoure la tique disparaît et se réduit à une forme pauvre qui consiste pour l'essentiel en trois caractères perceptifs et trois caractères actifs — son milieu» (1965: 26). Pourtant, concluant son livre, il note qu'il est impossible de parler d'une «nature» univoque sous-jacente qui serait pour ainsi dire commune à tous les milieux, et que la nature ne peut être conçue que comme le support essentiellement équivoque de tous les milieux: «Le rôle que joue la nature en tant qu'objet dans les différents milieux est éminemment contradictoire. Si l'on voulait rassembler ses caractères objectifs, on serait devant un chaos» (Uexküll 1965: 90). Aussi la question se pose-t-elle: a-t-on raison de dire que la tique n'a retenu «que» trois de ces paramètres pour constituer un monde infiniment plus pauvre que la nature? Ne devrait-on pas plutôt dire que la tique a introduit dans la nature des paramètres écologiques qui ne lui préexistaient pas? Qu'elle a isolé comme traits distinctifs des variations qui peut-être n'avaient aucune raison d'être décrits comme des paramètres? Et la «nature» elle-même, qu'est-elle sinon cette équivocité fondamentale qui résulte de ce que des milieux peuvent se superposer partiellement les uns aux autres?

Mais cette comparaison nous permet de voir à la fois en quel sens on peut dire que les langues sont des milieux, en rapportant ce concept à la théorie des milieux, mais aussi quel genre de milieux singuliers elles sont. Langues et milieux ont en commun d'être des manières de constituer des ensembles de variations pertinentes ordonnées les unes aux autres à partir d'un environnement où celles-ci n'apparaissent pas comme telles. (À quel titre sont-elles pertinentes? Eh bien très clairement au titre de leur «signification», ou de leur «rendement»: parce que ce sont

des échos Sonar *de mine*, ou *de rocher*.) Mais ce qui définit la langue, c'est que ces variations ne sont dans un rapport linéaire observable avec aucune propriété directe des paramètres physiques (alors qu'on peut savoir quel élément physique descriptible est présent ou absent dans le monde de la tique). La question que nous voudrions poser est alors très simple: cette caractéristique singulière des langues ne nous met-elle pas sur la piste d'une autre manière de comprendre le lien intime qui unit notre capacité à parler et notre capacité à penser? Ne peut-on dire que ce qui caractérise la capacité de penser qui est la nôtre, c'est précisément de pouvoir établir des identités et des discontinuités qui ne reposent pas sur les ressemblances et les singularités du signal eux-mêmes? Telle est la thèse que nous voudrions donc avancer: ce que l'observation de la langue nous permet de supposer, c'est qu'un agent cognitif (au sens où nous le sommes) est un agent capable de se servir de signaux physiques pour redistribuer des identités et des différences ou des proximités ou des distances, selon des critères qui sont étrangers aux signaux eux-mêmes, mais qui restent néanmoins partageables, répétables, transmissibles et stables.

Pour bien comprendre cette thèse, il sera utile de prendre un contre-exemple. Certaines théories contemporaines nous présentent comme un candidat au titre du «plus simple des systèmes cognitifs» une bactérie, la bactérie magnéto-tactile. Cet animal est attiré par le pôle magnétique. Cette orientation précise lui permet de rester à une profondeur dans la mer dans laquelle le niveau d'oxygène est suffisamment faible, malgré les déplacements qu'il subit au gré des courants: son orientation vers le Pôle Nord l'enfonce en effet toujours autant que possible dans les profondeurs marines. Pourquoi cette bactérie peut-elle passer pour le type du premier des systèmes cognitifs? Tout simplement parce qu'elle semble être capable de ce que nous appelons «erreur». En effet, si, par quelque cruauté expérimentale, on la déplaçait dans l'Hémisphère Sud, la bactérie se tromperait, remonterait vers la surface des Océans, orientée qu'elle est vers l'autre pôle,

et mourrait¹⁴⁵. Elle semble donc posséder quelque chose comme un savoir, certes parfaitement naturalisé, mais analogue dans son fonctionnement à ce que nous appelons savoir. Par ailleurs, elle traduit un intérêt vital, qui porte sur le niveau d'oxygène dans la mer, en un autre paramètre, qui est celui de la variation de l'orientation par rapport au pôle magnétique. Elle est donc une créature déjà sémiotique.

Je soutiens qu'en fait un tel animal n'est pas un agent cognitif, en tout cas au sens où nous le sommes. Entre lui et nous, il n'y a au fond qu'une métaphore. Non pas parce qu'elle ne dispose pas d'attitude intentionnelle relative à l'objet de son savoir, mais parce que la bactérie ne deviendrait un agent cognitif que si elle se rendait capable d'extraire ce paramètre qui lui importe, le paramètre de la quantité d'oxygène dans l'eau, à partir d'un champ de stimuli qui n'est pas corrélé de manière linéaire avec ce trait pertinent. Si elle décomposait et recomposait les variations du champ magnétique selon des paramètres qui ne peuvent pas apparaître dans les variations du champ magnétique elles-mêmes, on pourrait dire qu'elle impose à son environnement ses propres critères vitaux. En d'autres termes, pour qu'il y ait «cognition», il ne suffit pas qu'il y ait transfert d'une ressource vitale dans des termes différents de ceux qui permettent de se l'assurer (comme le voudrait l'infatigable paradigme représentationaliste), il faut encore qu'il y ait décomposition et recombinaison des données apparentes pour forcer les signaux physiques à mettre en évidence des corrélations avec des ressources avec lesquelles ils ne sont pas dans une relation de causalité linéaire – et même pas une relation de causalité du tout... mais précisément dans une relation symbolique, en ce sens que la relation est *extérieure*. Telle est donc la définition de l'agent cognitif que nous proposerons. Un

145. Fred Dretske (2003) présente cette hypothèse – pour la réfuter, d'un autre point de vue que celui adopté dans cet article. Voir en particulier: «Si l'on déplace une bactérie australe vers l'Atlantique Nord, elle va s'anéantir en se déplaçant vers le haut (en direction du Sud magnétique), et donc vers l'environnement toxique, riche en oxygène, des eaux de surface» (p. 98).

système cognitif est un système couplé à son environnement de telle sorte qu'il est sensible à des traits physiquement complexes, variables et continus. On comprend d'ailleurs l'avantage évolutif que cette capacité procure: je serais volontiers tenté de penser que s'il y a des dispositifs sémiotiques sur la terre, c'est que la vie a à faire des ressources microscopiques, mais qu'elle a développée des capteurs macroscopiques. Quoi qu'il en soit, je propose de définir un agent cognitif comme un agent capable d'imposer à son environnement une métrique, une manière de mesurer ou de catégoriser son environnement physique, en fonction de ses intérêts vitaux, c'est-à-dire qui est capable d'imposer son propre système d'évaluation au monde en décomposant et recomposant en conséquence les données apparentes. Il se sert du sensible, des signaux physiques, pour obtenir quelque chose qui n'est pas donné dans le signal physique, sans être cependant au-delà de ce signal. Il s'agit là d'une conception de la cognition qu'on pourrait qualifier de nietzschéenne: l'esprit est un évaluateur capable de créer ses propres systèmes d'évaluation, son propre sens des proximités et des distances, des identités et des différences. Penser, ce n'est pas représenter, c'est évaluer. Penser, ce n'est pas prendre des vues du monde, c'est *constituer des mondes*.

Mais une remarque s'impose. Dans le modèle de la mine et du rocher, il est clair qu'on fait appel à un «*teacher*», qui valide ou invalide les performances de la machine. Il y a déjà quelqu'un qui sait que c'est une mine ou que c'est un rocher. La machine, elle, ne sait littéralement pas ce qu'elle fait. Le *sens* de la différence est entièrement transcendant à son opération. Le réseau est d'ailleurs quant à lui parfaitement indifférent au fait que ce soit une mine ou un rocher. On pourrait donc objecter qu'il y a une grande ironie, ou une grande naïveté, à qualifier de nietzschéen un tel modèle béhavioriste, qui fait finalement d'un dressage tout extérieur le ressort de l'accès à la cognition. Ce serait par ailleurs un argument pour montrer que ce modèle est inapplicable au langage, car il est vrai que, dans les langues, le sens des différences (la vie ou la mort? la bourse ou la vie? tu as dit «*vent*» ou tu

as dit «banc»?) est immanent au système lui-même. Je veux dire que les différences *sémantiques*, la différence que ça fait de rater sa cible, de dire «banc» au lieu de «vent», fait elle-même l'objet d'une évaluation du même ordre.

Cependant, rien ne nous empêche d'appliquer le même principe pour la face «sémantique». Je veux dire que la *différence que ça fait* de percevoir la différence entre /pa/ et /ba/ fait elle-même l'objet d'une évaluation. Au lieu de se contenter, comme notre réseau, de tenter de faire la différence entre deux catégories de stimuli, sans savoir pourquoi, un agent cognitif catégorise aussi le *sens* de la différence de la mine et du rocher. Il est vrai que dans le cas de mine et du rocher, cette différence est littéralement vitale: c'est une différence de vie ou de mort. Aussi pourra-t-on dire qu'elle laisse peu de marges à l'interprétation; mais pour la même raison elle laisse aussi bien peu de marges à la «correction» et à l'apprentissage... Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun obstacle théorique à supposer que la complexité caractéristique du langage tient à ce que les langues nous présentent une situation dans laquelle le réseau est corrélé à son environnement de sorte à mettre en relation des systèmes de différenciation ou de catégorisation hétérogènes.

Mais apparaît alors une propriété fondamentale d'un tel système. Cette possibilité de créer des paramètres sensibles permet en effet aux agents cognitifs de construire des milieux qui ne reposent sur rien d'autre que sur les validations réciproques qu'ils se donnent *les uns aux autres*. Je détiens autant la mesure de la correction d'une catégorisation que mes interlocuteurs. Telle est exactement la définition d'un système culturel (langue, code vestimentaire, etc.): un ensemble de paramètres sensibles extraits des variations continues et chaotiques de l'environnement (un «milieu»), non seulement de telle sorte que ces paramètres entretiennent une relation non linéaire avec les stimuli, mais encore de telle sorte qu'ils soient eux-mêmes soumis à une sorte de cercle au sein duquel ce sont leurs effets sur d'autres agents cognitifs qui en maintiennent la pertinence pour chacun. Un agent cognitif

au sens où nous l'avons défini apparaît donc comme un agent capable d'entrer dans une culture au sens où il est capable d'entrer dans un système dans lequel il va apprendre des grilles de catégorisation qui ne reposent que sur la validation ou l'invalidation que d'autres agents cognitifs lui imposent, aucun ne possédant une autorité définitive sur ces catégorisations. Une culture est une telle métrique engendrée et entretenue par les confirmations réciproques que les agents cognitifs se donnent. Ces agents sont capables de se conditionner réciproquement à réagir de manières très différentes à des signaux en apparence très proches, et de manières très semblables à des signaux en apparence très dissemblables. Si nous faisons les différences phonologiques que nous faisons, c'est qu'elles engendrent des différences dites «sémantiques», qui sont elles-mêmes constituées comme des traits complexes, subtiles et distribués, et s'évaluent notamment à travers la réaction elle-même verbale auxquelles elles se réduisent bien souvent.

Il y a donc une dimension d'auto-constitution dans la culture, qui tient à cette double propriété: d'une part le «sens» des différences fait lui-même l'objet d'une construction ou d'une évaluation, d'autre part cette immanence du sens permet la constitution d'un espace social. En d'autres termes, c'est pour la même raison que les phénomènes culturels *ont un sens* et sont des phénomènes *sociaux*. Cette socialité doit être comprise en un sens rigoureusement transindividuel: elle tient au fait que chacun est pour ainsi dire le «teacher» de l'autre et que les systèmes symboliques, sans être fixés de manière définitive, échappent néanmoins au contrôle de chacun des sujets parlants. La langue est sociale, sans que cela veuille dire qu'elle doit être dotée d'une identité collective transcendante au jeu des interactions: elle en émerge, sans pouvoir s'y réduire.

Il semble donc à terme qu'il y ait une profonde relation entre notre capacité à faire ce qu'on appelle «penser» et le fait que nous sommes de ces créatures qui engendreront malgré nous des univers transindividuels. C'est parce que nous sommes sociaux, que

nous pouvons penser. Mais encore une fois, non pas au sens où, dans la filiation d'une certaine interprétation de Wittgenstein, on doit voir dans la garantie transcendante des signes (le grand Autre de Lacan ou la conscience collective de Durkheim – ces deux auteurs interprétés de manière d'ailleurs assez discutable) la condition de possibilité de la pensée¹⁴⁶. Bien au contraire, si la cognition culturelle est sociale, cela tient à une modalité de l'identité qui ne se réduit ni à l'invariance substantielle que les différentes formes d'empirisme ont toujours cherchée (comme si c'était du contenu que devaient émerger les formes et les catégorisations), ni à ce que les différentes formes d'idéalisme ont toujours imaginé, à savoir des catégories abstraites qu'on projetterait sur le sensible: il s'agit d'une identité qui résulte d'un mécanisme de structuration de la réalité sensible qui utilise un niveau de la réalité (par exemple les images) pour en structurer un autre (par exemple le son), induisant ainsi des régularités qui ne reposent que sur les validations réciproques que se renvoient les agents, ceux-ci constituant ensemble le milieu commun dans lequel ils vivent, et qu'ils ne cessent de transformer malgré eux.

Mais cela nous permet aussi de comprendre pourquoi un système culturel n'est ni dans *ma tête*, ni dans la *vôtre*, mais bien entre nous. Si on doit chercher à décrire de manière naturaliste le type de processus qui permettent à un agent d'entrer dans de tels systèmes, nous n'avons aucune raison de le *réduire* à une configuration neuronale particulière. Il faut distinguer le niveau des processus de traitement de l'information, et celui des identités et des différences qui en résultent. Ferdinand de Saussure disait qu'une partie significative des langues pouvait être décrite en faisant tout à fait abstraction du son réel, et seulement par la configuration des identités et des différences, comme système ou comme «forme». De la même manière ici, rien ne nous oblige

146. En cela, cette position se distingue radicalement de celle de Vincent Descombes, qui tient précisément à maintenir le rôle crucial d'une sorte de tiers transcendant qui pour ainsi dire garantit les identités en quoi consistent, pour lui aussi, les faits de culture.

à décrire les identités linguistiques dans les termes des *patterns* d'activation: nous pouvons très bien les décrire indépendamment de la connaissance que nous avons des mécanismes qui permettent aux agents de les percevoir et de les maintenir, car ne nous importent au bout du compte que le nombre des possibilités et les relations (de proximité et de distance) qu'elles entretiennent les unes avec les autres.

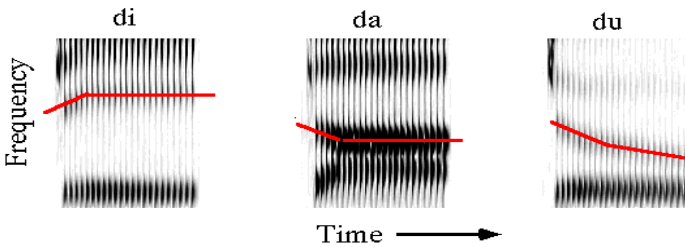
Penser, c'est donc: être capable d'entrer dans une culture, s'engager dans ces consensus auto-constitués, dépourvus de tout fondement externe et fondamentalement précaires, qui fonctionnent très précisément comme des milieux. Ce qui caractérise en somme l'animal humain, c'est que les différents agents qui constituent l'espèce ne cessent de produire les uns avec les autres de nouveaux milieux. Ces milieux sont nombreux, la langue n'est que l'un d'entre eux. Nous passons de l'un à l'autre, mieux: nous vivons dans plusieurs à la fois en permanence, cherchant tant bien que mal à leur trouver une sorte de cohérence¹⁴⁷. Mais il importe de voir dès lors que penser, ce n'est pas utiliser des systèmes de représentation pour produire une connaissance du monde, c'est être capable de *créer* de tels mondes, d'instruire une *sensibilité commune* qui déterminera un certain nombre d'événements imperceptibles à tout autre, et de se livrer ainsi à ces univers étranges à l'intérieur desquels nous devenons des sujets et où des choses prennent sens. C'est pour ainsi dire feuilleter la nature avec toutes ces strates nouvelles et inouïes qui déterminent autant de vies possibles, vies qu'on peut dire plus riches que celles de la tique non pas au sens où la tique serait sensible à moins de paramètres réels du monde, car il n'y a guère de sens à vouloir que ces paramètres préexistent pas à leur mise en œuvre

147. C'est dans une telle mise en cohérence que toute l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss a voulu voir la fonction de certains phénomènes culturels, et tout particulièrement du mythe, mais aussi du shamanisme mis en rapport avec les phénomènes psychiatriques. Voir notamment l'Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, ainsi que l'article sur «La structure du mythe» (Lévi-Strauss 1958).

dans et pour la vie, mais au sens où nous créons plus de mondes, eux-mêmes définissant plus de possibilités immanentes, et abandonnés à des devenirs plus complexes du fait qu'ils ne reposent que sur ces validations réciproques que nous nous donnons. Et pour ceux qui voudraient décrire notre histoire en termes évolutifs, il faudra voir comment ces milieux s'emportent dans une histoire qui échappe sans cesse à chacun d'entre nous, aussi bien coalisés puissions-nous être. L'homme, animal créateur de mondes, instituteur de milieux entre lesquels il circule, livré à leurs dérives moléculaires, et qui échappent à chaque individu sans se constituer comme collectif transcendant – cela serait donc une théorie *cognitive*? Oui, et peut-être même plus rigoureusement arrimé aux quelques rares savoirs que nous pouvons avoir sur cette créature cognitive assez privilégiée: nous-mêmes...

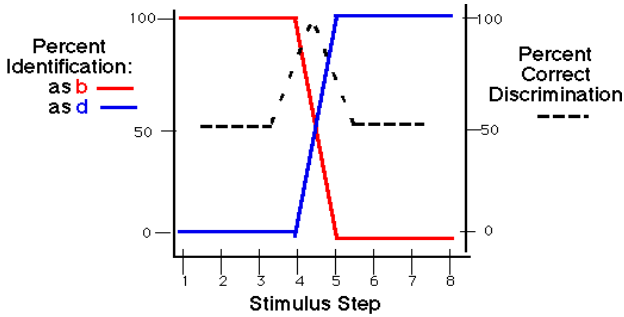
ANNEXE

Figure 1: Variation contextuelle



Spectrogrammes des syllabes “dee” (gauche), “dah” (milieu), and “dou” (droite) montrant comment les formants de transition qui définissent perceptuellement la consonne [d] varie en fonction de l’identité de la voyelle qui suit. Les formants sont soulignés par les lignes rouges). Extrait de Liberman (1957)

Figure 2: Perception Catégorielle



L'identification perceptive du phonème /d/ ou /b/ varie de manière discontinue alors que le stimulus varie de manière continue.

Figure 3: Réseau de neurones pour la reconnaissance perceptive d'une mine ou d'un rocher (Churchland 1989 : 165 ; adapté de Gorman & Sejnowski).

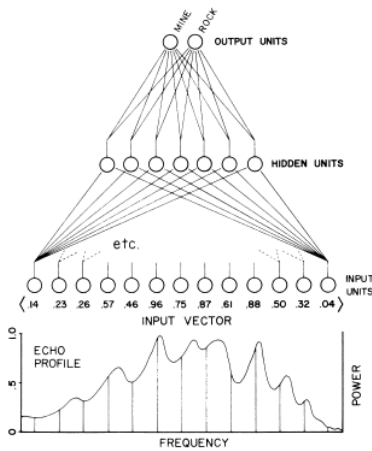
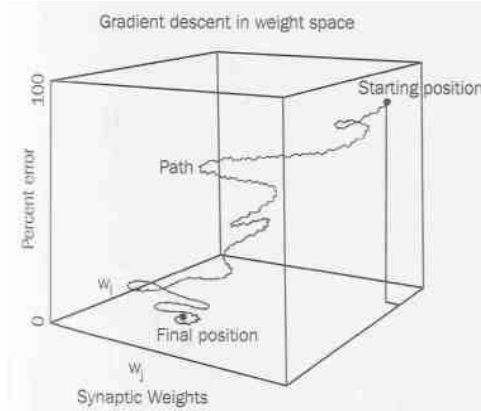


Figure 4: Représentation du processus d'apprentissage comme parcours dans l'hypercube de l'espace des erreurs (chaque axe représente une cellule) (Churchland 1989: 166):



RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Boltanski, Jean-Elie (1999) *Nouvelles directions en phonologie*. Paris: P.U.F.

Brooks, R., Steels, L. (eds) (1995) *The Artificial Life Route to Artificial Intelligence: Building Embodied, Situated Agents*. New Haven: Lawrence Erlbaum Associates.

Chomsky, Noam (1957) *Structures syntaxiques*. Paris : Seuil, 1969.

Chomsky, Noam (1964) *Current Issues In Linguistic Theory*. The Hague: Mouton.

Chomsky, Noam (1972) «Remarques sur la nominalisation» *In Questions de Sémantique*. Paris: Seuil, 1975.

Churchland, P. M. (1989) *A Neurocomputational Perspective: the Nature of Mind and the Structure of Science*. Cambridge: Mass., MIT Press.

- Deleuze, Gilles (1968) *Différence et Répétition*. Paris: P.U.F.
- Dennet, Daniel C. (2002) «De l'existence des patterns» In Denis Fiset et Pierre Poirier, *Philosophie de l'Esprit. Psychologie du sens commun et sciences de l'esprit*. Paris: Vrin.
- Descombes, Vincent (1995) *La Denrée mentale*. Paris: Minuit.
- Dretske, Fred (2003) «Représentation erronée» In D. Fiset et P. Poirier (éds). *Philosophie de l'esprit. Problèmes et perspectives*. Paris: Vrin.
- Dupuy, Jean-Pierre (1994) *Aux origines des sciences cognitives*. Paris: La Découverte.
- Fodor, Jerry (2000) *L'esprit, ça ne marche pas comme ça*. Paris: Odile Jacob, 2003.
- Gardner, Howard (1985) *Histoire de la révolution cognitive, La Nouvelle science de l'esprit*. Paris: Payot, 1993.
- Gorman, R. Paul & Terrence J. Sejnowski (1988) «Analysis of Hidden Units In a Layered Network Trained to Classify Sonar Targets», *Neural Networks*, 1, p. 75-89.
- Hjelmslev, Louis (1943) *Prolégomènes pour une science du langage*. Paris: Minuit, 1971.
- Lakoff, George (1987) *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago: University of Chicago Press.
- Laks, Bernard (1996) *Langage et Cognition, L'approche connexionniste*. Paris : Hermes.
- Laks, Bernard (2005) «Approches cognitives de la phonologie» In V. Rey et N. Nguyen (éds) *Nouvelles approches en phonétiques et en phonologie*. Paris: Editions Hermès.
- Langacker, Ronald (1987) *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. I, Theoretical Prerequisites*. Stanford: Stanford University Press.
- Lavie, René-Joseph (2003) «Le locuteur analogique ou la grammaire mise à sa place». Paris X Nanterre./ En ligne:

- http://www.modyco.fr/?labmemberinfo=lavie&u_s=2&u_a=22&
- Lestel, Dominique (2001) *Les origines animales de la culture*. Paris: Flammarion.
- Lévi-Strauss, Claude (1958) *Anthropologie Structurale*. Paris: Plon.
- Liberman, A. M., Harris, K. S., Hoffman, H. S. & Griffith, B. C. (1957) «The discrimination of speech sounds within and across phoneme boundaries», *Journal of Experimental Psychology*, 54, p 358-368.
- Liberman, A.M. (1957) «Some results of research on speech perception», *Journal of the Acoustical Society of America*, 29(1), p. 117-123.
- Milner, Jean-Claude (1988) *Introduction à une science du langage*. Paris: Seuil.
- Petitot, Jean (1985) *Les Catastrophes de la parole, de Roman Jakobson à René Thom*. Paris: Maloine.
- Petitot, Jean (1985) *Morphogenèse du sens*. Paris: P.U.F.
- Pinker, Steven (1994) *L'instinct du langage*. Paris: Odile Jacob, 1999.
- Pinker, Steven (1997) *Comment fonctionne l'esprit*. Paris: Odile Jacob, 2000.
- Pollock, Jean-Yves (1997) *Langage et Cognition, Introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*. Paris: P.U.F.
- Prince, Alan, Smolensky, Paul (1993) *Optimality Theory. Constraints Interactions In Generative Grammar*, New Brunswick, New Jersey: Ms, Rutgers University, Technical Report. [Éd. Wiley-Blackwell, 2004; disponible en ligne: <http://roa.rutgers.edu/files/537-0802/537-0802-PRINCE-0-0.PDF>].
- Quine, Willam (1960) *Le mot et la chose*. Paris: Flammarion, 1977.
- Rosch, Eleanor (1975) «Cognitive Representations of Semantic Categories», *Journal of Experimental Psychology: General*, Vol.104, No.3, pp.192-233.

- Rumelhart, D., McClelland, J. L., The PDP Research Group (1988) *Parallel Distributed Processing: Explorations In the Microstructure of Cognition*. Cambridge: MIT Press.
- Saussure, Ferdinand de (1916) *Cours de Linguistique générale*. Paris: Payot, 1972.
- Tomasello, Michael (2004) *Aux origines de la cognition humaine*. Paris: Retz.
- Troubetzkoy, Nicolas (1938) *Principes de Phonologie*. Paris: Klincksieck, 1976.
- Uexküll, Jacob von (1965) *Mondes animaux et monde humain*. Paris: Denoël.
- Varela, Fransisco (1988) *Connaître les sciences cognitives, Tendances et perspectives*. Paris : Seuil.
- Wetzel, Linda (2006) «Types and tokens», *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. En ligne: <http://plato.stanford.edu/entries/types-tokens/>.

L'intimité fuyante de Saussure: «La théorie de la chaîne sonore est une étude des plus []» [Écrits, 241]

HERMAN PARRET

PROFESSION DE FOI ET INTIMITÉ FUYANTE

Claudine Normand, qui aurait pu et dû être présente parmi nous et à qui je rends hommage en cette occasion, clôt son *Saussure* aux Belles Lettres par l'évocation de «l'intimité fuyante» (2000: 160) de Saussure et elle cite un passage de Saussure lui-même à ce propos: «Faut-il dire notre *pensée intime*? Il est à craindre que la vue exacte de ce qu'est la langue ne conduise à douter de l'avenir de la linguistique. Il y a disproportion pour cette science entre la somme d'opérations nécessaires pour saisir rationnellement l'objet et l'importance de l'objet» (Écrits, p. 87). Cette «pensée intime», écrit Normand, témoigne d'une «intimité fuyante», une intériorité d'incertitudes et d'inquiétudes, une intimité «qui fuit» sans saisir, une intimité dont la rationalité est éternellement en fuite, sans aucun espoir de complétude et d'achèvement. Je voudrais évoquer un domaine où cette «intimité fuyante» est particulièrement marquée par un louvoisement dramatique, «la théorie de la chaîne sonore». Et je justifie ma dramatisation par une séquence de 1897 dans les «Anciens documents»: «La théorie de la chaîne sonore est *une étude des plus* []». Saussure, comme on sait, refuse toute pertinence de la physiologie et de l'acoustique dans la constitution de cette théorie de la chaîne sonore, pour donner plein droit «au témoignage de

notre oreille», mais c'est justement là que tout devient hasardeux, indéterminé, indéfinissable, que «la théorie de la chaîne sonore est *une étude des plus* []» (Écrits, p. 241).

C'est encore Claudine Normand qui a formulé de valables hypothèses sur ces «blancs» saussuriens qui s'inscrivent, dit-elle, «dans le rythme sous-jacent, la hâte, l'ébauche, l'invincible désir de la précision» («Les blancs des manuscrits saussuriens» *In* Normand 2006: 79-91) de la réflexion saussurienne. Godel n'avait vu dans les «blancs» que des additions, des retouches, Engler les interprétait comme des marques de l'inquiétude et de l'insatisfaction au même titre que les ajouts et les ratures, comme un saut dans l'insoupçonné, une crainte devant sa propre hardiesse, Starobinski est moins pathétique et réduit le statut des blancs à «la marque d'une pensée qui s'arrête faute d'avoir pu atteindre son énonciation complète», mais il affirme quand même que l'interruption [par le «blanc»] produit un *effet de vérité* (cité par Normand 2006: 81). En effet, c'est comme si Saussure sent qu'il a quelque chose de vrai à dire mais il ne remplit pas le blanc par peur de dériver dans l'erreur. Et Normand suggère une hypothèse que je reprendrai entièrement dans ma lecture déconstructionniste de Saussure: c'est que ces «blancs» montrent que ce n'est pas facile, ni possible même, de chasser de la réflexion théorique, le son de la voix, le geste de la main, la présence insistante du corps. L'existence du blanc renvoie au bruit de fond de la parole matérielle, à la voix qui se cherche, au «corps-fait-voix» — formule que j'ai construite à partir des manuscrits de Harvard (Parret 1994; 1996; 2003; 2011) —, à la somptuosité sonore, «bruissement qui manifeste le corps subtil», dirait Barthes. Si «la théorie de la chaîne sonore devient *une étude des plus* []», c'est que là, plus que dans n'importe quelle autre sphère, il est désespérément difficile de capter *methodiquement* les «effets de vérité», effets d'une intimité fuyante.

Et pourtant, la *profession de foi* que Saussure cogite, sonne bien différente, et je cite un long texte des Écrits, simplement pour rappeler le programme saussurien canonique archi-connu

qui a généré le structuralisme linguistique et façonné, loin au-delà, toutes les sciences sociales au XX^e siècle: «Voici notre *profession de foi en matière linguistique*. En d'autres domaines, on peut parler des choses à tel ou tel point de vue, certain qu'on est de retrouver un terrain ferme dans l'objet même. En linguistique, nous nions en principe qu'il y ait des objets donnés, qu'il y ait des choses qui continuent d'exister quand on passe d'un ordre d'idées à un autre, et qu'on puisse se permettre de considérer des choses dans plusieurs ordres, comme si elles étaient données par elles-mêmes» (*Cours*, p. 201). Et encore: «La science du langage [est] placée à part: en ce que les objets qu'elle a devant elle, n'ont jamais de réalité *en soi*, ou à part des autres objets à considérer, n'ont absolument aucun substratum à leur existence hors de leur *différence*» (*Cours*, p. 65). Différence, système, valeur, arbitrarité, on en a parlé abondamment et on en parle sans doute encore dans ce volume préparé pour célébrer «l'inventeur de la *Méthode*» — les *100 ans avec Saussure* ont été essentiellement cent ans avec l'épistémologie de Saussure, le constructeur d'une *Méthode*, non pas en premier lieu d'une phonétique, d'une morphosyntaxe, d'une linguistique comparée mais d'une «science du langage». Pour rappeler un mot évocateur de Simon Bouquet: «La linguistique saussurienne est une science en mal d'épistémologie». L'apologie de la *Méthode*, en effet, mène droit à une *science* du langage. Encore dans les *Écrits*: «Une "science" à base scientifique véritable [...] résulte d'une *méthode* clairement formulée» (85).

Profession de foi mais une foi solidement argumentée — la *Méthode* est cohérente, puissante, productive, générative, «serré», surtout «raisonnable». On lit dans les *Manuscrits de Harvard*: «Les objets linguistiques sont des êtres de raison, n'existent que par leur définition»; encore «le linguiste doit s'entourer d'un appareil de définitions extrêmement *serré*», et s'ajoute à cette thèse épistémologique radicale une séquence qui nous fait sursauter: «Il n'est pas loisible à qui s'en occupe [i.e. des objets linguistiques] de parler comme si ces objets tombaient *sous les sens*» (*Extrait 36*), proposition qui génère toute la problématique

constituant le noyau de mes inquiétudes. Et Saussure d'insister sur cette conviction fondatrice : la Méthode ne permet pas « que l'on s'acharne auprès des *quantités positives*» (71), la Méthode est une « opération algébrique », les unités linguistiques n'existent que dans une « sphère algébrique » (282), on ne peut pas se passer en linguistique « de cette *saine logique mathématique*, sous prétexte que la langue est une *chose concrète qui "devient" et non une chose abstraite qui "est"*, [...] [ce prétexte étant] une erreur profonde, inspirée [...] par les tendances innées de l'esprit germanique » (34). Singulière critique de « l'esprit germanique » que l'on accuse généralement plutôt pour sa tendance exagérée à l'abstraction, et non pas pour sa nostalgie de la concrétude ! Je reviendrai évidemment en détail sur le statut de la « chose concrète » et sur son importance épistémologique pour la Méthode. Un autre aspect de la Méthode si « raisonnable » est que le linguiste construit sa science par la *généralisation* et non pas par le « raisonnement sur des *individus donnés* » (33). En effet, la Méthode soi-disant « raisonnable » est inébranlable et sévèrement exclusive. Saussure pose que « la connaissance du *fait net* est indispensable » (71), et ce *fait net* est perdu dans une masse de phénomènes « positifs », « qui tombent sous les sens », « donnés comme des individus », et Saussure confesse tout honnêtement de n'avoir « aucun goût » (244) pour cette masse de « phénomènes positifs » qui sont tout simplement « à côté du fait vrai, du fait décisif, du fait net » (71) couvert par la Méthode.

Mais on découvre en même temps que la « pensée intime » de Saussure, son « intimité fuyante », est intelligemment marquée par la conscience de la fragilité de la Méthode. Cette conscience fait surgir des « blancs », comme dans la séquence qui nous préoccupe en premier lieu dans cet exposé : « Toute la *théorie de la chaîne sonore* est une étude des plus [] » (241). La Méthode est fragile en face de la masse des faits qu'elle ne parvient à maîtriser qu'en créant une « *fiction* » : « Nous [sommes] appelés à reconnaître que, *sans cette fiction*, l'esprit se trouverait littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part

à aucun moment un point de repère positif et ferme» (64-65). La science, menée et dirigée par la Méthode inébranlable, ne peut se défaire totalement de l'ambition de «maîtriser la masse des faits», et ainsi le linguiste «est forcé de procéder néanmoins à l'aide d'*unités positives*» bien que «ces unités soient toujours *imaginaires*» (83). Il est évident que la Méthode, si «raisonnable» pourtant, ne parvient pas à se défaire de toute fictionnalité et de toute imagination. Il y a une part de fictionnel et d'imaginaire dans les procédures de la Méthode, et ainsi les objets linguistiques ne sont pas de pures «êtres de raison». Fragilité de la Méthode. Même si la Méthode couvre le «fait vrai, le fait décisif, le fait net», il faut bien admettre que les «blancs» ne peuvent jamais être repoussés complètement dans la marge externe du domaine couvert par la Méthode.

Et Saussure admet que «la linguistique est vaste», comme il le constate lui-même, puisque elle comporte également un domaine insaisissable, celui de la parole, «cette force active et origine véritable» (273) du langage. Saussure, dans quelques pages célèbres qui se retrouvent dans les *Écrits*, évoque le *discours* ou le *langage discursif* où le trésor mental est constamment révisé, domaine des modifications, des innovations, des improvisations, domaine du «jeu» même... Si la langue *réalise* les concepts isolés du trésor mental, le discours *affirme* leur lien (277). Toutefois, cette force originaire et «ludique» n'est pas couverte par la Méthode, même s'il y a aussi de la *vérité* dans ce domaine: à côté du «fait vrai, décisif, net», couvert par la Méthode et gouverné par des *règles*, il y a également du «vrai» dont l'expression naturelle est l'équation, domaine non couvert par la Méthode. C'est un «fait patent, impossible à taire», «qui se laisse pour ainsi dire *palper du doigt*» (251) — expression d'une grande puissance heuristique à retenir, comme on le verra dans ce qui suit — et ces deux types de «vérité», celle gouvernée par les règles et celle gouvernée par les équations, interagissent, et la Méthode paraît bien impuissante devant cette interaction. Il y a chez Saussure une conscience aigüe de cette impuissance, de cette fragilité de la Méthode.

La tension, chez notre protagoniste, entre la profession de foi et l'apologie de la Méthode inébranlable d'une part, et l'intimité fuyante de sa conscience de l'autre, est pour Saussure constante et existentiellement à peine supportable.

L'INACHÈVEMENT DE LA DOCTRINE SAUSSURIENNE: «IL EST ANTLINGUISTIQUE DE TENIR COMPTE DES SONS FURTIFS»

Les prolégomènes de mon exposé que je viens d'achever concernaient cette tension et n'offrent qu'une lecture déconstructionniste mais attentive des Écrits de linguistique générale, le corpus également pour les analyses plus ponctuelles qui suivront, avec quelques amendements provenant des *Manuscrits de Harvard*, de Godel, du *Cours de Constantin* édité par Komatsu, et sporadiquement du *CLG*. La «théorie de la chaîne sonore» avec ses «blancs» mobilise de toute évidence notre intérêt, tout comme le rapport de la phonétique à la sonorité essentiellement vocale, aux sens et au corps.

Quelle est la *doxa* saussurienne concernant la *chaîne sonore*? Il est évident que la chaîne sonore, en phonétique, n'est pas une tranche de parole réelle (61). Que signifie un *son* dans la théorie linguistique¹⁴⁸? C'est le «jugement d'identité prononcé par l'oreille» — remarquez cette invraisemblable anomalie: l'oreille *prononce* le jugement d'identité — qui *identifie* le son. Sommes-nous dans la *perception acoustique*, ou même dans la concordance ou la corrélation *du fait articulatoire et du fait acoustique*? (249)

148. Cl. Normand commente exemplairement ce statut du *son* dans *Saussure*: «On dira que les sons, dans leur diversité ponctuelle, appartiennent à la *parole* alors que les phonèmes qui permettent de penser l'unité de sons physiquement plus ou moins dissemblables appartiennent à la *langue*. Il est bien clair qu'il ne peut s'agir de "réalités" différentes si l'on entend par là ce qui est directement et concrètement observable; les seules données observables sont celles de la parole; mais on ne peut que se perdre dans la diversité de ces données si on ne dispose pas de concepts permettant de diriger l'observation. Le *phonème* est un de ces concepts» (Normand 2000: 52).

Là, Saussure est catégorique et explicite: le son «est dans le cerveau» comme l'unité du phonème. Cette position n'est jamais démentie: le son articulé n'est pas régi par des lois acoustiques, mais est un effet *psychologique*. «L'image acoustique n'est pas le son matériel mais l'empreinte psychique de ce son» (Godel 1957: D185) ou encore: «l'image (ou impression) acoustique n'est pas la sensation auditive, qui est rebelle à l'analyse, mais l'empreinte qu'elle laisse dans la mémoire» (D187). Le psychique, pour Saussure, n'est pas seulement le mémoriel mais, d'une façon beaucoup plus englobante, ce qu'il n'hésite pas d'appeler le *sentiment des sujets parlants*, voilà le *phénomène réel*. Il ne convient pas de s'inquiéter en tant que linguiste de ce qui a pu provoquer ce sentiment (185), puisqu'il s'agit d'un *sentiment primitif* (196), le *sentiment conforme de la langue* (187), le *sentiment de la langue* (183-184)¹⁴⁹. Parlons par conséquent plutôt d'«image acoustique intérieure» en évitant de déterminer le son comme le produit d'une *action vocale*. Centralité du psychique par conséquent, et indifférence totale, en ce qui concerne le statut du son, pour le fait que le son est le *produit* de l'appareil vocal comme mécanisme phonatoire (249), ou plus largement, pour le fait que le son est généré par la *voix humaine* (Godel 1957, II R15, 35).

La *doxa* saussurienne concernant le statut de la sonorité dans le langage, est fermement avancée dans tous les textes des Écrits, et obstinément argumentée. Toutefois, cette doctrine semble ina-

149. E. Fadda a présenté au Congrès International des Linguistes, Genève, juillet 2013, une communication sous le titre «La notion de “sentiment” et la cognition langagière inconsciente chez Saussure» où il constate à propos de la notion de “sentiment”: «On en a, à notre avis, deux acceptions: 1. D'un côté, il y a le sentiment du sujet parlant (le seul considéré par Engler), qui est la base cognitive de la morphologie: le parlant ‘sent’ [...]; 2. De l'autre, il y a un sentiment du linguiste, qui “sent” certains principes ou vérités (sans en avoir une démonstration) dans les questions très générales qui se rapportent à sa discipline [...]. Les deux sentiments sont enfin un seul: il s'agit d'une conscience inconsciente qui est typique du savoir linguistique».

chevée, et plusieurs théoriciens, de Buyssens à Mounin¹⁵⁰ et bien d'autres, ont noté que le *critère psychologique* établi par Saussure est extrêmement fragile. Et pourtant, on avait déjà lu dans le *Cours*: «La délimitation des sons de la chaîne parlée ne peut reposer que sur l'*impression acoustique*» (CLG, 65), *définie psychologiquement*. La fragilité de cette proposition se résume dans la question suivante: Comment dégager et définir ce qui distingue l'image acoustique du son matériel correspondant?¹⁵¹ Le «jugement de l'Oreille» est prépondérant, et ce jugement de l'oreille détecte les nuances acoustiques, juge de l'originalité, de l'unicité, de l'identité des éléments différentiels, à partir de leur *saillance* pour l'oreille, mais la «saillance» est subjectivement psychologique. Qu'en est-il du rapport de la saillance définie subjectivement au niveau de la conscience linguistique et de la saillance définie objectivement en termes acoustiques? Examinons un instant le cas des *sons furtifs*, évoqués à deux reprises par Saussure dans le CLG (84 et 302-303). Le propos saussurien sur les *sons furtifs* ou *de transition* possède pour moi une grande valeur heuristique. «Furtif», pour *Le Robert*, signifie «Qui se fait à la dérobée, qui passe presque inaperçu. *Regard, sourire furtif. Visite furtive*, rapide et discrète», et pour Littré: «se fait comme un vol, en cachette, à la dérobée. *Regard*, édition, main furtive». Suivant Saussure, les *sons furtifs* (et *de transition*) ne gênent pas la suite de la chaîne parlée puisqu'ils n'ont pas de valeur distinctive [le *r* grasseyé et roulé; les deux *o*, de *mort* et de *maure*; les *a* de *patte* et *pâte*]¹⁵². «L'oreille ordinaire

150. «Les problèmes de lecture du *Cours*, posés par la notion de phonème chez Saussure, sont sans doute ceux qui font le mieux prendre conscience du caractère d'inachèvement de sa doctrine» (Mounin 1968: 73).

151. Mounin 1968, avec renvoi au CLG, p. 64, 66, 84.

152. «L'expérience montre que [le] mouvement d'accommodation (fermer les lèvres pour préparer le *p* ouvrant) ne produit rien d'appréciable, si ce n'est un de ces *sons furtifs* dont nous n'avons pas à tenir compte, et qui ne gênent en aucun cas la suite de la chaîne» (CLG, 84). Cet exemple-ci me semble quand même d'une nature moins problématique que les autres exemples de *sons furtifs* du CLG, 302-303. Saussure invoque le *signe* ou soi-disant *relation sémiotique* (relation du signifiant à un signifié) pour détecter les

ne les distingue pas, et surtout les sujets parlants sont toujours d'accord sur le nombre d'éléments», dit le *CLG*, par conséquent ce serait *antilinguistique* d'en tenir compte... (302-303). C'est donc que le *son matériel* ne se transpose pas directement et automatiquement en *empreinte psychique*. Il y a de toute évidence un *jugement de l'oreille* qui semble détecter *sélectivement*, mais selon quels critères? Comment l'oreille juge-t-elle du fait que les sons furtifs n'ont pas de valeur distinctive? Comment le *sentiment de la langue* juge-t-il de l'appartenance ou de la non-appartenance d'un son matériel, évidemment porté par la voix, au système différentiel de la langue?

Saussure lui-même semble conscient de l'inachèvement de sa conception de la chaîne sonore. Il est vrai, la langue est un système différentiel d'entités abstraites. Mais la conscience des sujets parlants, le jugement de l'oreille, ne coïncide pas nécessairement avec les reconstructions du grammairien, comme c'est le cas des soi-disant *sons furtifs*. Et pourtant Saussure énonce sans ambiguïté que «l'essentiel est que les entités abstraites reposent toujours, en dernière analyse, sur des entités concrètes. Aucune abstraction grammaticale n'est possible sans une série d'éléments matériels qui lui sert de substrat, et c'est toujours à ces éléments qu'il faut revenir en fin de compte» (*CLG*, 190). La prudence méthodique est souvent sous-jacente chez Saussure, quand il dit par exemple qu'il y a des «degrés de certitude» dans les reconstructions (*CLG*, 302-303). Les reconstructions grammaticales sont souvent partielles, provisoires même, à l'égard de la «forme totale» du phénomène, et les linguistes qui font l'effort de se pencher

unités différentielles de la chaîne sonore: «Capital de noter que toutes les fois que nous sommes rendus attentifs à un détail, une nuance de son, par exemple la prononciation légèrement différente de deux mots, nous avons pour unique moyen de nous interroger nous-même, de bien préciser l'idée du mot, comme appelant la prononciation correspondante. Tant il est vrai que dans le sème *le son n'est pas séparable du reste* et que nous n'avons possession du son que dans la mesure où nous prenons tout le sème, donc avec la signification» (118).

sur le *microscope phonologique*, c'est-à-dire sur la richesse sonore dans sa matérialité, font des objections au grammairien trop ambitieux dans sa systématisation totalitaire, et, pense le Maître, il faut prendre au sérieux ces linguistes inquiets. Les *Manuscripts de Harvard* comportent des formules parmi les plus inspirées comme: «L'oreille ne peut naturellement décider que les *ressemblances, identités et différences*» (Extrait 32), donc pas seulement des différences et des identités mais également des *ressemblances*, ce qui présuppose une oreille réceptive et créatrice qui juge la matérialité du son avec sensibilité. Et encore: «Abstrayant les moments acoustiques simples obtenus en les comparant entre eux, nous les dénombrons *d'après leur qualité*. [Ainsi] nous obtenons l'effectif de toutes les *unités simples de qualité acoustique* différente qui peuvent exister dans la parole» (Extrait 24). Juger de la ressemblance des sons et de la qualité sonore dépasse évidemment la simple reconstruction grammaticale.

ORGANISATION INCHOATIVE D'UNE FORÊT TERMINOLOGIQUE

Le Maître met en place une abondante terminologie, souvent complémentaire ou partiellement chevauchante, pour une meilleure compréhension de sa conception de la *chaîne sonore*. L'*image acoustique intérieure* est qualifiée par un certain nombre de prédicats d'une force épistémologique considérable: le son sous forme d'image acoustique intérieure est *phénoménal* ou *présent*, en plus, il est *réel*. Saussure: «La *présence d'un son* dans une langue est ce qu'on peut imaginer de plus irréductible comme élément de sa structure» (25). Bien sûr, selon l'orthodoxie de la Méthode, cette présence du son est en fait la présence d'une corrélation *ressentie* entre deux ou plusieurs sons. Ainsi la «présence du son» est encore soumise au critère psychologique. Ensuite, ce que les sujets parlants *ressentent*, ce dont ils ont conscience, est *réel*, et sa réalité est dans le *sentiment*. Pas seulement *présent* et *réel*, mais pleinement *phénoménal* aussi. La langue est le théâtre d'éclatants *phénomènes* (281), et «la nature des termes», *In*

casu des phonèmes, «donne lieu au *phénomène*», suggère Saussure sans expliciter d'ailleurs ce que le prédicat «phénoménal» ajoute à «présent» et à «réel».

Saussure donne des privilèges au terme d'*image acoustique intérieure*, où «acoustique» est détaché de toute origine physiologique et articulatoire. Ce détachement place la *chaîne sonore*, du point de vue de la science linguistique, dans la sphère *psychologique*, là où les sujets parlants «ressentent» le son comme présent, réel et phénoménal. La *chaîne sonore* relève ainsi du domaine des *faits intérieurs* (81). Ce fait intérieur *existe, est réel* pour la conscience, *déterminé* par et pour la conscience des sujets parlants (37, 49-50). On l'a dit, pour qu'il y ait *forme sonore* (forme phonétique), le jugement de l'oreille doit être en accord avec le *sentiment de la langue* (195). Saussure suggère, sans approfondir, que ce «jugement» produit cet accord *de manière inconsciente* (193). En tout cas, on est en pleine psychologie: l'empreinte psychique est «ressentie» par l'oreille qui juge – toute la subjectivité du sujet parlant se joue dans cette dialectique de l'oreille-juge et d'un psychisme marqué par les empreintes tracées par le son matériel. Mais pour que le «fait intérieur» devienne pleinement *forme*, une contrainte supplémentaire doit s'ajouter à la contrainte psychique: notamment, la contrainte *sémiotique*. On ne peut opposer le fait *physique* du son au fait *mental* de sa signification. Ce serait retomber dans un dualisme du son et de l'idée, comme si la signification serait totalement extérieure au son physique. La chaîne sonore est une chaîne de *signes* où le signifiant et le signifié s'interdéfinissent (21, 118). Dans la conception saussurienne, cela veut dire que cette chaîne de *signes* est en fait une chaîne de *formes*, digne substrat d'une linguistique structurale et systématique. Par conséquent, comme il y a une double contrainte – *psychologique* puisque l'unité sonore est une empreinte psychique, et *sémiotique* puisque cette unité n'existe qu'en relation avec son «idée», sa signification -, il faudrait plutôt conclure que la *chaîne sonore* est une concaténation d'entités *psycho-sémiotiques*, une véritable *forme*, corrélat digne d'une phonétique à prétention scientifique.

C'est bien pourquoi Saussure rejette le terme de *figure vocale*, entité qui n'est pas soumise à la contrainte sémiotique. Il préfère de loin désigner couramment le «fait intérieur» comme *image acoustique*, terme qu'il oppose à *figure vocale*. Pour Saussure, *figure vocale* «est dégagée de l'idée et dégagée de la fonction de signe» (21, 44). Le terme de *figure vocale* relève de la physiologie articulatoire et de l'acoustique quantitative (26). On peut l'utiliser pour une *succession d'ondes sonores*, à étudier éventuellement par la «science auxiliaire» qu'est l'acoustique (quantitative). La *figure vocale* n'est d'aucune façon ni *signe* ni *forme*, et ce serait une «inanité parfaite» de le croire (31), insiste Saussure: «Je doute qu'on puisse définir la *forme* par rapport à la 'figure vocale', il faut partir de la donnée sémiologique» (37). Ce n'est pas que le terme retenu d' «image» est sans difficultés. Les deux termes, «image acoustique» et «figure vocale», ont des désavantages: *image acoustique* «a toujours un lien avec la chose qu'elle représente» (*Cours de Constantin* / Komatsu, 76), et il va de soi que cette fonction de représentation va à l'encontre de la position doctrinale de l'arbitrarité des termes de la relation sémiotique (le son et l'idée, le phénomène vocal et le phénomène mental); *figure vocale* a le grand désavantage de se rapporter à la *voix*, ce qui serait «antilinguistique», et en plus, le terme a «quelque pouvoir évocateur, parlant à l'imagination» (*id.*), ce qui serait plutôt antiscientifique. Donc, pour échapper à l'idée du *jeu de la voix* et à toutes sortes de connotations suspectes, Saussure suggère également «impression acoustique» (où la composante psychologique de la définition est privilégiée) (248). Il choisit en fin de compte «image acoustique», mais c'est avec peu d'enthousiasme (*id.*).

On vient de mettre un peu d'ordre dans un labyrinthe terminologique. Et pourtant, on n'est pas encore au bout de nos peines puisque une autre paire de prédicats encore est constamment en jeu: *abstrait* versus *concret*. Ce serait bien simple si on pourrait se tenir à une séquence sans ambiguïté des Écrits: «À la conscience du sujet parlant, tout est *concret*» (327). Normand ajoute: «On trouve dans le *Cours* une *obsession du concret* [...]» (2000: 53-54).

Toutefois, on trouve, surtout dans les Écrits et les *Manuscrits de Harvard*, des équivoques et des incertitudes dans la distribution des prédicats «concret» et «abstrait». Heureusement que l'on est guidé pour cette question par un excellent article de Sémir Badir (2012) de 2012, «Le concret et l'abstrait dans la phonologie et dans la phonétique de Saussure». Mais avant d'évoquer *De l'essence double du langage*, texte saussurien exploité par Badir, je me tourne vers les «Anciens documents» puisqu'on y exhume deux pistes, incertaines certes mais inspirées. Le premier passage installe la «chose matérielle indispensable» — je cite un *Item* : «Toute chose matérielle est déjà pour nous *signe*: c'est-à-dire impression que nous associons à d'autres, mais *la chose matérielle paraît indispensable*» (115). L'«état matériel des signes» a un énorme pouvoir, craint Saussure, il s'impose au psychique jusqu'à devenir un joug absolu: «Le tout se passe hors de l'esprit, dans la sphère des mutations de sons, qui bientôt imposent un joug absolu à l'esprit, et le forcent d'entrer dans la voie spéciale qui lui est laissée par l'état matériel des signes» (215). C'est un fardeau lourd à porter que la «chose matérielle» ou le «son matériel» *force* la vie psychosémiotique de la langue, mais heureusement, il y a le pouvoir supérieur de la Méthode: si on reste camper dans le matériel, on ne transcende pas l'apparence puisque, dit une séquence des «Anciens documents», «aucun objet *n'est donné* un seul instant *en soi*. Non pas même quand il s'agit du fait le plus matériel, le plus évidemment défini en soi en apparence, comme serait une suite de sons vocaux» (200). C'est que l'on n'échappe pas à l'imposition méthodique de la *relation sémiotique*: le son matériel ne s'oppose pas à l'idée en toute autonomie et indépendance mais a une «connexité naturelle» avec l'idée (202, 214). Le son matériel s'impose, il est vrai, mais il est également inséparable de son statut signitif, c'est-à-dire de la relation sémiotique qui le lie à l'idée. Mais il y a une seconde piste de réflexion dans les «Anciens documents» qu'on retrouve d'ailleurs dans les *Manuscrits de Harvard*. On en aura besoin dans la détermination épistémologique du «concret». Il s'agit bien de la *temporalité* de la chaîne sonore,

temporalité qui n'existerait pas sans la concrétude, voire la matérialité de cette chaîne sonore. Je cite le texte de Harvard: «Quand on parle de chaîne phonétique on a toujours en vue une *chose concrète*. Quand on parle d'un phonème isolé, on peut l'entendre d'une manière concrète ou d'une manière abstraite. *Concrète* s'il est conçu comme occupant un espace/une portion du temps. *Abstraite* s'il l'on ne parle que des caractères distinctifs» (*Extrait* 45). On risque de l'oublier: la chaîne sonore ou la «chaîne de parole phonatoire» ne fonctionne que dans le temps et dans un «espace homogène pour l'oreille» (326). L'analyse psychosémiotique alors la succession des *chaînon*s dans la chaîne, la succession des *moments* de cette temporalité, qui se constituent alors en unités analysables, «traitées *In abstracto*». Les «Anciens documents» sont explicites: *concret*, ici, est la chaîne sonore enchâssée spatiotemporellement, *abstraits* sont les unités, les chaînon, les moments analysables psycho-sémiotiquement.

Ce n'est pas tout à fait ce qu'on lit dans *De l'essence double du langage*, objet d'études dans l'article de Badir. La lecture de cette section importante des Écrits adoucit quelque peu cette «obsession du concret» dont parle Normand. S'il y a une obsession du concret, c'est sans doute une obsession de l'homme Ferdinand de Saussure mais non pas du linguiste. Le concret et l'abstrait sont plutôt présentés dans *De l'essence double du langage* comme deux prédicats équivalents qui génèrent deux types d'unités. Je cite une séquence, importante à ce propos: «Comment procéderait-on à l'établissement des unités? [...] Il y a deux ordres d'unités possibles: [d'une part], celles qui résultent du découpage rationnel ou non de la chaîne sonore, ou syntagme, en différentes fractions qui seront des unités du même *corps concret*; [d'autre part], celles qui résultent de la classification des unités [...] déclarées semblables au nom de tel ou tel caractère: on obtient alors une *unité abstraite*. [...] » (26). Juxtaposition du concret et de l'abstrait, applicables à deux types d'unités générées par deux techniques totalement différentes. Le concret n'est certainement pas méprisé mais la Méthode exige que la directionnalité perti-

nente pour la science soit celle de l'*abstraction*. Badir écrit avec raison qu'il convient d'interpréter le rapport entre le concret et l'abstrait comme un rapport syntagmatique, comme un passage, un procès. Ce qui importe est la *procédure d'abstraction*, procédure méthodique par excellence, de même nature d'ailleurs que la *généralisation*¹⁵³. Comme le domaine phonologique est en dehors de la portée de la Méthode, ce n'est qu'en phonétique que l'*abstraction à partir de faits concrets* fonctionne méthodiquement. S'il y a «obsession du concret», il y a également, avec la même force persuasive, une puissante «apologie de l'*abstraction*». Voici une séquence où Saussure ne laisse aucun doute: «Les faits de parole, pris en eux-mêmes, qui seuls certainement sont *concrets*, se voient condamnés à ne signifier absolument rien que par leur identité ou leur non-identité. Le fait par exemple que *aka* est prononcé par telle personne à un certain endroit et à un certain moment, ou le fait que mille personnes à mille endroits et à mille moments émettent la succession de sons *aka*, est absolument le seul fait donné: mais il n'en est pas moins vrai que seul le fait ABSTRAIT, l'*identité acoustique de ces aka*, forme seul l'*entité acoustique aka*: et qu'il n'y a pas à chercher un *objet premier plus tangible* que ce premier objet abstrait» (32). Voilà un passage admirablement clair, mais cette clarté peut être déconstruite, précisément à cause de la présence du *tangible* dans ce contexte. Je reviendrai à cette énigmatique tournure à la fin de mon exposé. Mais retenons pour le moment que le texte saussurien manifeste quand même une inquiétante dialectique: d'une part, il y a la perspective psychosémiotique où l'empreinte psychique est vue comme le lieu de l'unité phonétique, c'est-à-dire «la conscience du sujet parlant,

153. «Il y a ceci de primordial et d'inhérent à la nature du langage que, par quelque côté qu'on essaie de l'attaquer – justifiable ou non –, on ne pourra jamais y découvrir d'*individus*, c'est-à-dire d'êtres (ou de quantités) déterminés en eux-mêmes sur lesquels s'opère ensuite une *généralisation*. Mais il y a D'ABORD la généralisation, et il n'y a rien en dehors d'elle; or, comme la généralisation suppose un *point de vue* qui sert de critère...» (23).

[où] tout est *concret*»; d'autre part, on constate que dans la perspective purement méthodique, l'unité phonétique ou le «premier objet» est qualifié d'*abstrait* puisqu'il produit nécessairement par une procédure d'abstraction/généralisation. Décidément, il semble y avoir, en ce qui concerne les prédicats concret/abstrait, un nœud gordien à dénouer...

LE RENIEMENT DU CORPS-FAIT-VOIX

On a déjà pu constater la méfiance de Saussure pour le terme de «figure vocale» et sa préférence pour une notion qui sera prépondérante dans sa phonétique et qui pourtant n'est pas sans problèmes non plus: «image acoustique». On trouve toute une série de parasyonymes qui sont tous rejetés dans la marge non couverte par la Méthode. C'est, entre autres, le cas de «phénomène vocal» qui, affirme Saussure, est toujours *individuellement donné* sans jamais devenir l'effet d'une généralisation de la part du linguiste (33). Même conclusion pour «entité vocale», puisque «entité» n'est jamais subordonnée au système de la langue. Saussure est catégorique: «les entités d'ordre vocal ne sont pas des entités linguistiques» (32-33). Encore d'autres syntagmes intéressants sont proposés, comme «expression vocale», «traduction matérielle», «enveloppe vocale» même, ou «décor vocal». Saussure raisonne de la façon suivante: tandis qu'une telle «traduction matérielle» ou «expression vocale» n'est pas nécessaire pour des catégories logiques, comme *sujet* et *prédicat*, elles sont bien nécessaires pour les catégories grammaticales, comme un *substantif* et un *adjectif*. «Nous ne pouvons pas parler d'un substantif sans supposer une “enveloppe vocale”» (118-119), écrit le Maître. Cette nécessité d'une traduction matérielle ou vocale ne déracine évidemment pas le statut psychosémiotique des formes phonétiques. Mais le raisonnement saussurien à ce propos est bien suggestif. Qualifier les unités phonétiques comme des «enveloppes», comme «du décor», démontre comment, pour Saussure, la *vocalité* du langage est rejetée dans la couche la plus superficielle, la plus accidentelle,

la plus ludique (Les «Anciens documents» évoquent *le jeu de la voix* [248]), la moins essentielle; la vocalité n'est ni plus ni moins *antilinguistique*, et c'est bien sa qualification. Rejeter la voix comme étant antilinguistique est d'ailleurs traditionnel en phonétique/phonologie structurale – de terme *voix* n'apparaît même pas dans les *Principes de phonologie* de Troubetzkoy. Cette exclusion pèse évidemment lourd du point de vue d'une esthétique de la communication où la *voix* qualitative, dans ses nuances, tons et timbres, amène tant de richesse et de densité aux interactions entre sujets parlants. Mais je ne dramatiserai pas trop ce diapason en ce lieu, et je suggère tout simplement que ce reniement, ce refoulement du corps-fait-voix est sans aucun doute la cause, jamais thématifiée ni même consciente, des innombrables «blancs» qui foisonnent dans la théorie saussurienne de la chaîne sonore.

On note dans l'histoire des philosophies du langage une longue tradition que l'on pourrait qualifier de «cognitivist»: ce qui importe, c'est la créativité de la pensée, la structuration des concepts, la nature des contenus cognitifs, et le langage, alors, n'est qu'une des possibilités, passablement arbitraire, que les hommes ont inventées à ce propos. C'est déjà l'enseignement de la Logique et de la Grammaire de Port-Royal, repris explicitement, entre autres, par Whitney, dans l'article de 1894, commenté avec sympathie par Saussure (215). Saussure écrit que Whitney a compris la «plus juste idée philosophique qui ait jamais été donnée du langage», et que le travail quotidien du linguiste a tout à gagner à partir de cet acquis. Selon Whitney déjà, il est vrai que la *sonorité vocale* est sans doute l'instrument le plus *commode* pour réaliser et rendre visible la «vie de l'esprit». Cette conception paradigmatique, «mentaliste», dira-t-on aujourd'hui, sous-tend également la linguistique structurale, même si Saussure lui-même ne commente jamais ou ne justifie pas explicitement cette option cognitivist. Seule l'éventuelle conclusion de cette conception paradigmatique est retenue par Saussure comme absolument incontournable: «Le langage n'est rien de plus qu'un cas particulier du signe» (215), rien qu'un système sémiotique parmi les autres,

et Saussure comprend bien par «langage», l'univers «des sons et des voix», l'instrument arbitraire choisi «par pure commodité» et «hors d'état d'être jugé en lui-même». Voilà la *doxa* qui enlève évidemment toute dignité à la *voix humaine*. Cette *doxa* mène à des conclusions difficilement inacceptables comme une séquence que l'on trouve dans le *Troisième Cours de Constantin* (Komatsu 1993: 57) et qui reprend le même thème: que «la voix est un élément facultatif, intermittent dans la chaîne du temps» et, en plus, que «la voix est un élément uniforme, [qui] peut varier de hauteur, mais [dont] *la qualité est uniforme*». Proposition difficilement inacceptable puisque la vocalité ne devrait être définie selon des critères quantitatifs de la physiologie ou de l'acoustique, mais justement comme *qualitative*, et c'est bien ainsi qu'elle fonctionne intersubjectivement, communicationnellement.

Et pourtant Saussure ne ferme pas radicalement les portes. Prenons, par exemple, la *théorie de la syllabe*. L'existence des syllabes «pleines», dirais-je, est soumise à «la triple sanction *de la voix, du souffle et de l'articulation*» (243), même si l'on pourrait faire une typologie abstraite: syllabe *articulée*, unité contrastante résultant de l'ouverture et de la fermeture des organes buccaux; syllabe *vocalisée*, unité contrastante où le son est «plein», c'est-à-dire où le son laryngien *parvient à l'oreille*; et, en principe, également la syllabe *expiratoire* résultant de la distribution du souffle. Si la syllabe est une unité qui a sa place dans une grammaire structurale, il va de soi que la délimitation contrastante d'une «syllabe pleine» dépend de la triple sanction où la *vocalité* ne peut manquer. Et clairement, c'est essentiellement la vocalité du son qui provoque le «jugement de l'Oreille» sans quoi il n'y aura jamais de distinctivité psychosémiotique. Mais ce n'est pas seulement dans ce domaine restreint de la théorie des syllabes que la vocalité pourrait regagner sa place. Bien sûr, on reste dans le paradigme où le langage dans sa vocalité est considéré comme «traduction de la pensée par un signe» (257). Pourtant Saussure constate presque statistiquement «l'absence de langages importants reposant sur un autre instrument que la *voix*», ce qui ne donne bien sûr

aucun droit de «qualifier le langage parlé [comme] une *fonction* de l'organisme humain, comme *essentielle* à la «vie de l'esprit». L'importance de la voix, par conséquent, ne se justifie pas par une hiérarchie de principe, mais bien plutôt pragmatiquement, dans sa relativité. Les *Manuscrits de Harvard*, qui évoquent souvent les marges de la *doxa* et de la Méthode, font une confession: «La place donnée dans [la théorie des phonèmes] contraste avec le rôle indispensable de la voix dans la parole humaine» (Extrait 54), et l'argument de Saussure est bien original. «En réalité», suggère-t-il, «la *forme sonore* de chaque phonème [est considérée] comme sa *forme normale*, et la *forme sourde* comme une réduction. Ainsi *p*, réduction de *b*... Il suffit de substituer/remplacer partout *sonorité* par *retranchement de la sonorité*, en posant la sonorité comme le fond uniforme/commun à tous les phonèmes».

Notre effort de déconstruction s'intensifie: du son matériel et vocal, on passe dès à présent à la *corporéité de la voix*. Selon la *doxa* saussurienne, l'unité sonore ou *image acoustique* est une unité psychosémiotique, et l'étude de sa matérialité est délaissée à des sciences auxiliaires, la physiologie et l'acoustique. S'il y a tant de «blancs» dans la théorie de la chaîne sonore, c'est que le reniement de la voix repose sur le refoulement du *corps-fait-voix*. Je n'ai pas la moindre intention de faire ressortir l'inconscient saussurien, et je ne fais que noter, sans dramatisation, quelques séquences à propos du corps-fait-voix, issues de la stricte Méthode. Matérialité du son, corporéité de la voix, comment pourrait-on les capter, les saisir, dans le cadre d'une phonétique dont les objets sont des êtres de raison, phonétique qui fonctionne comme un «appareil de définitions extrêmement serré». C'est justement ainsi que les *Manuscrits de Harvard* conseillent: «Il n'est pas loisible à qui s'occupe [des objets de la phonétique] de parler comme si ces objets *tombaient sous les sens*» (Extrait 36). Le phonéticien ferait mieux mettre entre parenthèses sa faculté de sensibilité et de sensorialité pour une construction plus adéquate d'«un appareil de définitions extrêmement serré». *De l'essence double du langage* pose d'ailleurs la même question: «La linguistique rencontre-

t-elle devant elle, comme objet premier et immédiat, un objet *donné*, un ensemble de choses qui *tombent sous les sens*, comme c'est le cas pour la physique, la chimie, la botanique, l'astronomie, etc.? En aucune façon et à aucun moment» (19), et Saussure enfonce le clou: «Il n'y a point d'entité linguistique qui puisse être donnée, qui soit donnée immédiatement *par le sens*; aucune n'existant hors de l'idée qui peut s'y rattacher» (20). Voilà une épistémologie incroyablement radicale, «rationnelle» certes, dont l'épistémologie marginalise l'expérience sensorielle et corporelle.

Les «Nouveaux documents» ne disent pas tout à fait la même chose, et on y assiste à une fluctuation typiquement saussurienne, un revirement qui ne génère qu'un paradoxe, voire une contradiction. D'une part, et contrairement à ce que disent les textes de Harvard et *De l'essence double du langage*: «On ne peut pas traiter un instant la langue sans s'occuper du son et des sons, le changement des sons est un facteur capital» (287), mais tout de suite l'autre côté de la médaille: «Cela n'empêche pas que *dans un certain sens* le son est étranger à la nature etc.» et «Ce n'est pas la *matière phonique, substance vocale* qui [...]». Ce «dans un certain sens» et ce «blanc» disent grand-chose sur l'intimité fuyante de Saussure. Dans la même séquence Saussure estime: «*Nature incorporelle* des unités de la langue. *Nature incorporelle*, comme pour toute valeur...». C'est là qu'il fallait en venir. Difficile de réduire l'*oreille* qui *témoigne* des «différences, identités, ressemblance», qui prononce le jugement d'identité des unités phonétiques, à une oreille purement «mentale» (239) bien que, pour la Méthode, ce serait une illusion profonde de croire que le corrélat de l'oreille, la chaîne sonore, est une chose *naturellement donnée* (119) dans l'ordre du sensible. Le «corps», et le «cadavre» même ne sont pas absents du texte saussurien (par exemple, dans les définitions du *sème* et de l'*aposème*, 107, 113), mais toujours dans un sens spécifique, celui de l'être phonétique non sémiotisé par sa relation avec l'idée, la signification, la «chose spirituelle» (42). Il y a des passages où le Maître évoque le *corps concret* de la chaîne sonore mais l'importance consiste dans le fait que ce

corps est fractionné en unités rationnellement découpées. Une phrase fragmentaire du court texte *Unde exoriar*, repris dans les Écrits, résume le statut problématique du *corps* dans la réflexion saussurienne: «Mais, préalablement, où existe [], quelle espèce de *corps*, quelle espèce d'entités dans l'ensemble des choses de ce globe cela représente-t-il? On se tromperait, de l'aveu de tout le monde, en supposant que c'est une suite de lettres. Est-ce donc une *suite de sons*? *Pas davantage car [] Est-ce donc []?*» (281). Accumulation de «blancs» stratégiques, et c'est vrai que l'on touche en ce lieu la boîte noire de la «théorie de la chaîne sonore» ...

POUR FINIR, COULEUR ET MUSIQUE, PRÉSENCES DU TANGIBLE

Je viens d'affirmer avec insistance que, dans l'univers structural couvert par la Méthode, il n'y a pas de place théorique pour le sensible. Toutefois, l'intimité fuyante de Saussure, qui se manifeste si souvent dans les «blancs», ne parvient pas à réprimer totalement le sensible qui se manifeste dans la matérialité du son ou dans la corporéité de la voix. C'est même le cas que dans quelques passages exceptionnels des Écrits une certaine conception de la *synesthésie* se fait voir, et sur deux diapasons. D'une part là où le son vocal est vu comme homologable, d'une certaine façon, avec d'autres unités sensorielles, celles de la couleur picturale et du son musical par exemple. Et d'autre part, là où l'auditif, l'obsédante présence de l'Oreille-majuscule, est homologué avec le tactile, le *tangible*. J'évoque ces deux pistes en guise de conclusion.

Ce n'est pas que les Écrits comportent beaucoup de passages sur la musique ou la peinture. En ce qui concerne la musique, Saussure constate, évidemment avec droit, que la musique est un art du *temps*, ce qui est de même d'ailleurs pour toute entité acoustique (32): le son musical prend du temps pour se réaliser, et il tombe dans le néant après ce temps. Ainsi la «phrase musicale» se distingue fondamentalement d'une «phrase visuelle» puisque la «phrase visuelle» ne consiste pas en moments successifs. C'est bien pourquoi un *tableau* est avant tout, pour Saussure, une «re-

présentation graphique» (32, 113). Son raisonnement est d'une extrême cohérence. Il pose la question épistémologique centrale: Où *existe* la «phrase musicale», dans la composition ou dans l'exécution? Et voici sa réponse: «C'est la même question que de savoir où existe *aka*. Réellement cette composition n'existe que quand on l'exécute; mais considérer cette exécution comme son existence est faux. Son existence, c'est l'*identité* des exécutions» (32). Et cette identité des exécutions, en fait, renvoie à la partition, par conséquent à la *composition*, et ainsi Saussure conclut: «La phrase est comparable à l'activité du compositeur de musique (et pas à celle de l'exécutant)» (95). Le *Troisième Cours Constantin* est encore plus explicite à ce propos: «Langue est comparable à œuvre musicale. Une œuvre musicale n'existe que par la somme des exécutions qui en sont faites. Les exécutions sont indifférentes à l'œuvre. Une symphonie est une *réalité existante sans son exécution*. De même les exécutions par la parole de ce qui est donné dans la langue peuvent paraître comme inessentiels» (Komatsu 1993: 72). En fin de compte, on pourrait conclure que la phrase musicale est dans la partition, c'est-à-dire dans la tête du compositeur. La musique, dans son essence, n'a pas d'existence sensible.

Pour ce qui est de la couleur, picturale par exemple, Saussure met d'emblée en question l'homologation entre la «*perception d'une couleur*» et la «perception» d'une unité linguistique, disons un *mot* (24). Impossible de considérer le mot comme «quelque chose de *donné*», comme c'est bien le cas dans la perception de la couleur. Le mot est «perçu» selon le point de vue de la construction structurale tandis que la couleur est une véritable *donnée* externe. Pour relativiser une éventuelle homologation du mot et de la couleur, Saussure introduit l'expérience de la *lanterne magique* qui fractionne la couleur en couches différentes et où cette succession de tranches doit être récolligée en une seule impression, et il statue que la mémorisation des formes visuelles, pour en faire une seule impression, est «cent fois» plus difficile (dit-il) que quand il s'agit d'une séquence acoustique d'éléments phoniques successifs où la représentation de l'ensemble de ces éléments est immédia-

tement *spatialisée* comme dans une graphique ou une écriture (112). Cette hypothèse psychologique vaut ce qu'elle vaut, et me semble moins instructive qu'une autre proposition dans les Écrits où Saussure se comporte en véritable esthéticien quand il propose une distinction intéressante entre «la conscience que nous avons d'une *couleur* dans un tableau» et «la conscience que nous avons de sa *valeur* dans l'ensemble du tableau» (83), donc entre la couleur comme *qualité* picturale, comme «*ton*» dit Saussure, et la couleur comme composante analytique dans la structure d'un tableau, ce qui correspond alors à la distinction dans la sphère sonore entre la perception physico-acoustique d'une séquence sonore et la conscience de la forme phonétique du son. Il semble donc que cette réflexion inchoative sur le son musical et la couleur apportent quand même quelques pistes heuristiques.

Je voudrais conclure «en pente douce» (112), selon une expression du Maître lui-même, en poussant la déconstruction du texte saussurien à l'extrême. Un certain diapason *synesthésique* est présent mais à peine visible, chez Saussure, même si la *doxa* repousse le sensible ou l'*esthésie*, voire toute *synesthésie*, dans la marge du domaine couvert par la Méthode. Si je continue l'analyse du traitement saussurien du pictural, je note qu'il qualifie le *tableau allégorique*, même «une peinture quelconque», de la façon suggestive suivante: «Les objets représentés [y] *touchent* à la signifiante des choses» (112). Le diapason haptique ou tactile n'est certainement pas absent de l'écriture de notre penseur et j'y vois un travail, inconscient sans doute, qui sape subversivement la *doxa* où l'apologie de l'Oreille, de l'auditif, est constante et fondatrice. Bien sûr, dans le discours explicite, le tactile est repoussé en dehors de la portée de la Méthode. Voyons sur quel registre le verbe *saisir* fonctionne dans le texte saussurien. Je ne cite que deux séquences: «La dualité du domaine physique et psychologique [est] sans importance pour le fait linguistique: nous la *saisissons* au passage pour la déclarer non avenue et directement contraire à tout ce que nous affirmons» (19); «Il y a lieu de distinguer dans la langue les phénomènes internes ou de conscience et les *phénomènes externes*,

directement *saisissables*» (17). Ce qui est *saisissable* (par un «geste» de l'esprit) est repoussé dans le néant méthodique. C'est le cas de presque toutes les occurrences de termes haptiques ou tactiles. Que les représentations signifient parce qu'elles *touchent* la signifiante, comme dans les tableaux allégoriques, est radicalement «antilinguistique» à cause d'une contrainte méthodique absolue, celle de l'*arbitrarité* dans la relation sémiotique. On trouve dans le corpus saussurien des expressions comme *palper du doigt* ou *tâtonnement* mais ces syntagmes indiquent presque toujours le domaine qui n'est pas couvert par la Méthode. Le *tâtonnement*, dans les *Manuscrits de Harvard*, est classé avec l'*observation*, et opposé au *calcul*, comme une stratégie théorique erronée, éventuellement à exploiter dans les sciences «auxiliaires» (*Extrait*, 34). J'ai déjà pu commenter l'occurrence *palper du doigt*. Là aussi on se situe en dehors du linguistique. Et pourtant, on «*palpe du doigt* [un] fait patent, impossible à taire, que toute *vérité phonologique* a pour expression naturelle l'équation, non la règle» (251). Le fait patent que l'on «palpe du doigt», impossible à taire, n'est certainement pas sans importance puisqu'on y est «dans la vérité» sans être pour autant dans le linguistique. Mais Saussure, comme souvent, est plurivoque, contradictoire même. Le *Troisième Cours Constantin* contient une occurrence de *tangible* qui dit exactement le contraire. C'est le fameux passage où la langue est présentée comme un ensemble d'images fixes, qui rend possible l'étude directe «comme celle de papillons classés dans une boîte de collectionneurs». C'est dans ce contexte que Saussure semble avoir enseigné selon Constantin: «Il faut ajouter que la *langue est tangible*, c'est-à-dire traductible en *images fixes* comme des *images visuelles*, ce qui ne serait pas possible pour les actes de parole par exemple. [...] Ces signes dans leur état latent sont parfaitement réels (déposés comme des images photographiques dans le cerveau)» (Komatsu 1993: 71). Étrange homologation, difficile à placer dans la cadre d'une épistémologie consistante: la langue *tangible* est traduisible en images fixes, il est vrai, mais *visuelles*, photographiques – étrange fiançailles du tangible et du visuel...

Il nous reste de mettre en scène, en toute dernière conclusion, les quatre occurrences de *tangible* dans les Écrits. J'en cite deux *In extenso*: «En quoi consiste le changement morphologique qui s'accomplit d'une époque à l'autre? [...] Dans la création de formes nouvelles, *fait plus tangible, plus matériel.*» (189); «Mais dans la vie du langage, quelle est la contrepartie réelle et *tangible*, quelle est la sanction, quel est le *phénomène positif* qui donne une sanction à cette analyse?» (195). Je comprends que le *tangible* renvoie à un *phénomène positif*, que le *tangible* est *réel* et *matériel* même, que le *tangible* sanctionne la vie du langage et le processus de création de nouvelles formes. Par conséquent, le *tangible* qualifie un objet positif, réel, matériel, absolument essentiel à la vie créatrice du langage. Les deux autres occurrences ne disent pas exactement la même chose, et expriment une tout autre sémantique, plutôt négative, opposé même à celle, positive, que je viens d'évoquer. Sévère condamnation de Saussure: «Si le linguiste [...] nous prouvait qu'il existe dans la langue un *premier objet tangible*, absolument quelconque, mais antérieur à l'analyse et non postérieur à celle-ci, non seulement nous cesserions d'écrire, mais ce []» (227). Dureté d'une proposition menaçante qui se clôt, encore et de toute évidence, par un «blanc». L'«objet tangible» est à rejeter, il est antilinguistique. Et la quatrième occurrence, citée et également commentée par Badir dans son article déjà mentionné, ne dit pas autre chose. Il est d'une telle importance que je le cite dans son entièreté: «Le fait par exemple que *aka* est prononcé par telle personne à un certain endroit et à un certain moment, ou le fait que mille personnes à mille endroits et à mille moments émettent la succession de sons *aka*, est absolument le seul fait donné: mais il n'en est pas moins vrai que seul le *fait abstrait*, l'identité acoustique de ces *aka*, forme seul l'*entité acoustique aka*: et il n'y a pas à chercher un *objet premier plus tangible que ce premier objet abstrait*» (32). Les quatre occurrences de *tangible* dans les Écrits, à classer deux par deux, démontrent comment on se trouve ainsi sur une balance: d'une part, et c'est positif, le *tangible* est essentiel à la vie créatrice du langage, d'autre part,

et c'est évidemment négatif, la Méthode expulse avec vigueur le *tangible* dans l'antilinguistique.

Ma façon d'aborder le corpus saussurien a été de rester aussi près des textes que possible, de déconstruire la *doxa* et de démanteler, au moins partiellement, la prétention de la Méthode. L'intimité fuyante de Saussure, selon le syntagme si suggestif de Claudine Normand, révèle le reniement – certains disent, le refoulement – du *corps-fait-voix*, geste qui mène à une Méthode qui n'est pas capable de couvrir le *sensible*, l'*esthésie*, la *synesthésie*. Ainsi se construit donc une «théorie de la chaîne sonore» qui laisse par essence tant de «blancs». C'est que le monument saussurien n'est pas monolithique, loin de là, et je présume que c'est à cause de la force mystérieuse des «blancs» que nous retournons toujours à nouveau au Maître de Genève, et que les *100 ans avec Saussure* sont une belle histoire d'admiration, de respect, même d'un affect certain devant ce trésor mystérieusement inépuisable.

Bruxelles, 27 août/12 septembre 2013

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Badir, Sémir (2012) «Le concret et l'abstrait dans la phonologie et dans la phonétique de Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, p. 13-23.

Godel, Robert (1957) *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève: Droz.

Komatsu, E. & Harris, R. (éd.) (1993) *Ferdinand de Saussure F. de: Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'E. Constantin*, Oxford – New York – Tokyo: Pergamon Press.

Mounin, Georges (1968) *Ferdinand de Saussure*. Paris: Éditions Seghers.

Normand, Claudine (2000) *Saussure*. Paris: Les Belles Lettres.

Normand, Claudine (2006) *Allegro ma non troppo. Invitation à la linguistique*. Paris: Ophrys.

Parret, Herman (1994) «Les manuscrits saussuriens de Harvard» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47, p. 179-234.

Parret, Herman (1996) «Réflexions saussuriennes sur le Temps et le Moi» *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 49, p. 85-119.

Parret, Herman (2003) «Métaphysique saussurienne de la voix et de l'oreille dans les manuscrits de Genève et Harvard» *Saussure. Cahiers de l'Herne*, p. 62-78.

Parret, Herman (2011) «Les grandeurs négatives: de Kant à Saussure», *Nouveaux Actes Sémiotiques*.

Un héritage compliqué?

CLAUDE ZILBERBERG

Il est permis de penser que la référence à un auteur estimé change parfois de signe, que la clairvoyance fait place à l'aveuglement. C'est peut-être ce qu'entendait Greimas lorsqu'il confiait: «Il faut sortir de Propp». En cette matière, le cynisme n'est pas entièrement méprisable. Il convient de traiter les concepts comme on traitait autrefois les chevaux de la poste. On n'hésitait pas à “crever” les chevaux jusqu'au prochain relais pour les échanger avec des bêtes reposées et fraîches. À partir de ce modèle très simple, nous examinerons comment “entrer” dans Saussure, puis comment en “sortir”¹⁵⁴.

I. “ENTRER” DANS SAUSSURE

Dans un fragment des *Écrits de linguistique générale*, Saussure note lui-même que la terminologie en usage confond au lieu de distinguer et de délimiter: «Nous n'établissons aucune différence sérieuse entre les termes *valeur*, *sens*, *signification*, *fonction* ou *emploi* d'une forme, ni même avec *l'idée* comme *contenu* d'une forme; ces termes sont synonymes» (Saussure 2002: 28; nous sou-

154. Nous conservons l'usage que l'auteur fait des guillemets anglais pour pointer des valeurs de contenu; les caractères gras désignent pour leur part des concepts théoriques [note des éditeurs].

lignons). Si l'on se tourne vers les bons auteurs, on constate qu'ils expriment des préférences et font silence sur certains termes. Compte tenu des limites de notre propos, nous avons retenu six termes récurrents que nous classons par ordre alphabétique: complexité, dépendance, différence, négativité, opposition, valeur. Et nous examinerons leur emploi par trois théoriciens majeurs qui sont dans une relation de continuité manifeste: Saussure, Hjelmslev et Greimas (voir Zilberberg 1997).

On peut appliquer à l'œuvre de Saussure le principe qu'il recommande pour l'étude de la langue, à savoir que le point de vue précède la chose parce qu'il la crée: «Ailleurs il y a des choses, des objets donnés, que l'on est libre de considérer ensuite à différents points de vue. Ici, il y a d'abord des points de vue, justes ou faux, mais uniquement des points de vue, à l'aide desquels on *crée* secondairement des choses» (cité par Benveniste 1966: 39). Il y aura donc un Saussure selon Benveniste, un Saussure selon Cassirer¹⁵⁵, un Saussure selon Hjelmslev... C'est à ce dernier que nous intéresserons.

1.1. RÉCUSATIONS

Dans les termes de l'hypothèse de tensive, Saussure se livre à une radicale opération de tri.

- la complexité

La langue est pour ainsi dire une algèbre qui n'aurait que des termes complexes (Saussure 1972: 166).

Cette donnée doit être maniée avec précaution, car les théories ont des visées distinctes. Pour Saussure, la complexité a pour

155. Voir Cassirer 1975: 176-178. Selon Cassirer, Saussure est celui qui a "dédoublé" la linguistique en distinguant une linguistique synchronique et une linguistique diachronique.

manifestante la relativité, ou encore l'appartenance à un système; dans l'œuvre de Hjelmslev, la complexité est une notion technique et concerne le "complexe d'analyses", c'est-à-dire «une classe d'analyses d'une seule et même classe» (Hjelmslev 1985: 91). Pour Greimas, le terme dit "complexe" désigne la projection, à partir d'une opposition $[s_1 \text{ vs } s_2]$, d'un terme inédit associant $[s_1]$ et $[s_2]$ $[s_1 + s_2]$. Selon les termes de l'hypothèse tensive, ce terme "complexe" requiert une **valence** concessive qu'il est aisé de catalyser: **bien que** $[s_1]$ et $[s_2]$ s'opposent fermement l'un à l'autre, cette distension peut être surmontée en mobilisant un programme approprié et un surcroît d'énergie. La réflexion de Saussure sur ce point insiste sur la dynamique: « partout et toujours ce même équilibre de termes qui se conditionnent réciproquement. *Autrement dit, la langue est une forme et non une substance*» (Saussure 1972: 168; nous soulignons).

La complexité est présente chez Hjelmslev, mais sous une dénomination différente, celle d' «intersection»: «Les "objets" du réalisme naïf se réduisent alors à des points d'intersection de ces faisceaux de rapports» (Hjelmslev 1971: 36). Dans *Le Langage*, Hjelmslev fait l'éloge du *Mémoire* de Saussure en montrant que le modèle croise deux séries d'alternances (Hjelmslev 1966: 164): une série "horizontale": *e *o O et une série "verticale": *i *u *A:

*e <u>i</u>	*o <u>i</u>	*i
*e <u>u</u>	*o <u>u</u>	*u
*eA	*oA	*A

Cette disposition est la forme générale des systèmes:

	a ₁	a ₂
b ₁	a ₁ b ₁	a ₂ b ₁
b ₂	a ₁ b ₂	a ₂ b ₂

• la dépendance

Si Saussure ne recourt pas au terme de “dépendance”, il en exprime le contenu autrement. De son côté, Hjelmslev fait de la notion de “dépendance” la définissante de la structure: «il est scientifiquement légitime de décrire le langage comme *essentiellement* une *entité autonome de dépendances internes*, ou, en un mot, comme une *structure*» (Hjelmslev 1971a: 28). *Sémiotique 1* reprend la définition de Hjelmslev en la modifiant sur un point: la substitution de “relations” à “dépendances”: «une *entité autonome de relations internes*» (Greimas & Courtés 1979: 361). Cette substitution est requise, nous semble-t-il, pour ménager un espace au carré sémiotique lequel ne fait pas appel à des “dépendances”, mais à des opérations logiques. Un système compose des coexistences et des alternances. En passant, nous mesurons combien la querelle du structuralisme est dérisoire: le structuralisme serait ringard, dépassé, comateux... Nous ferons état d’une remarque de Genette déclarant qu’il ne pouvait pas penser autrement.

• la différence

La négativité et la différence sont affirmées dans le *CLG*: «dans la langue il n’y a que des différences. [...] et des différences *sans termes positifs*» (Saussure 1972: 166). Elles ne sont pas simplement mentionnées, mais installées avec rang d’axiomes. La “différence” est reçue comme terme premier et quasiment exclusif: *il n’y a que des différences*.

• la négativité

Dans le texte intitulé «De l’essence double du langage» figurant dans les *Écrits de linguistique générale*, on lit: «on ne se pénétrera jamais assez de l’essence purement négative, purement *différentielle*, de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons précipitamment une existence: il n’y en a aucun, dans

aucun ordre, qui possède cette existence supposée» (Saussure 2002: 64-65). La synonymie entre “différentiel” et “négatif” est récurrente dans les *Écrits*: «mais sans que l’on sorte nulle part de cette donnée fondamentalement et à tout jamais négative de la DIFFÉRENCE de deux termes et non des propriétés d’un terme» (Saussure 2002: 65). Étrangement, la négativité est absente des index accompagnant le texte des *Prolégomènes*. Dans *La catégorie des cas*, Hjelmslev fait état d’un terme neutre dont la présence est discrète. De son côté, Greimas prévoit un terme neutre composant les sub-contraires: [non s_1] et [non s_2], mais ne mentionne pas d’emploi précis.

• **l’opposition**

Si dans l’œuvre de Saussure, le concept d’opposition occupe une place centrale: « la langue a le caractère d’un système basé complètement sur l’opposition de ses unités concrètes» (Saussure 1972: 149), il est pour ainsi dire absent de l’œuvre de Hjelmslev. *Sémiotique 1* propose de substituer au couple [opposition *vs* contraste] le couple [corrélacion *vs* relation]; la corrélacion prend en charge le [ou... ou...]; la relation, le [et... et...], soit:

axe paradigmatique (système)	ou... ou...	opposition
axe syntagmatique (procès)	et... et...	contraste

• **la valeur**

«Dans tous ces cas nous surprenons donc, au lieu d’*idées* données d’avance, des *valeurs* émanant du système» (Saussure 1972: 162). Cette affirmation fondatrice conduit Saussure à **opposer** – geste inédit – la signification et la valeur: «Faisant par-

tie d'un système, il [le contenu de telle grandeur] est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose» (Saussure 1972: 160). En raison de sa centralité, le terme de valeur a cette conséquence inattendue qu'il entraîne comme une *indifférence* relative; l'étendue de la synonymie gomme les différences: «la notion d'identité se confond avec celle de valeur et réciproquement» (Saussure 1972: 154)¹⁵⁶.

Afin de caractériser chacune des trois démarches que nous avons rapidement évoquées, nous distinguons trois cas. Nous notons par [+] l'affirmation plénière de la notion, par [-] la mention de la notion comme secondaire; enfin [+/-] le cas où la notion se présente comme un cas intermédiaire ou en équilibre.

	Saussure	Hjelmslev	Greimas
	↓	↓	↓
Complexité →	+	-	+
Dépendance →	conditionnement réciproque	+	+/-
Différence →	+	-	-
Négativité →	+	-	+
Opposition →	+	-	+
Valeur →	+	-	+

Il est aisé de constater que Hjelmslev évite systématiquement la terminologie saussurienne. Ce qui n'est pas le cas de Greimas, même si la reprise de ces termes s'accompagne le plus souvent d'une restriction de sens.

156. Dans le même ordre d'idées, Saussure n'est pas très regardant sur la teneur des "rapports associatifs" «dont les termes [...] ne se présentent ni en nombre défini, ni dans un ordre déterminé» (1972: 174).

1.2. LE PROCÈS DE LA POSITIVITÉ

Parmi les découvertes que nous devons à Saussure, c'est indiscutablement celle relative à la négativité qui est la plus originale. En premier lieu, la négativité annexe, si l'expression est permise, la différence et non l'inverse. Il s'agit donc de défaire, de ruiner la connivence immémoriale supposée entre le mot et la chose: «cette conviction part purement de la supposition traditionnelle que le mot possède une signification absolue s'appliquant à un objet déterminé; c'est cette présomption que nous combattons» (Saussure 2002: 75). Si la confiscation de la signification par l'objet était exclusive et définitive, comment entendre le sens dit *figuré*?

Le rattachement de la signification à un objet pêche doublement: par défaut et par excès: «ainsi, aucun moment, l'impression même que fait un objet matériel n'a le pouvoir de créer une seule catégorie linguistique; — il n'y a jamais donc que des termes négatifs dans chacun desquels l'objet nouveau est incomplètement embrassé, en même temps qu'il est disloqué sur plusieurs termes» (Saussure 2002: 76). Mais surtout Saussure esquisse une hypothèse “profonde”, à savoir que la signification est tributaire du **nombre** de la classe dégagée: «Dans l'intérieur d'une même langue, tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement: des synonymes comme *redouter*, *craindre*, *avoir peur*, n'ont de valeur propre que par leur opposition; si *redouter* n'existait pas, tout son contenu irait à ses concurrents» (Saussure 1972: 160).

Cette remarque peut être rapprochée de la position de Hjelmslev dans *La catégorie des cas*: « Les termes du système (les cas en l'espèce) sont ordonnés selon l'étendue respective des concepts et non selon le contenu de ces concepts» (Hjelmslev 1972: 102). Sous bénéfice d'inventaire, ces deux catégories, le **nombre** et l'étendue, relèveraient du métalangage et éviteraient le défaut qui pèse sur tout métalangage, à savoir la paraphrase.

Pour l'établir, nous choisissons une série plus simple, celui de la mesure spatiale que nous limitons à quatre grandeurs: *im-*

mense, grand, petit, minuscule, et nous nous donnons la question: comment formuler les valeurs inhérentes à ces quatre grandeurs? Cette suite présente manifestement une **direction** et une **progressivité** qui peut être accélérée ou ralentie:

s_1	s_2	s_3	s_4
-------	-------	-------	-------

Nous distinguons deux “régions”: une “région” constituée par les cases [s_1] et [s_2] que nous disons “atone”, et une “région” que nous disons “tonique” constituée par les cases [s_3] et [s_4]; dans chacune de ces régions, un sur-contraire s’oppose à un sous-contraire, soit la structure simple:

s_1	s_2	s_3	s_4
↓	↓	↓	↓
minuscule	petit	grand	immense
↓	↓	↓	↓
sur-contraire	sous-contraire	sous-contraire	sur-contraire
atone	atone	tonique	tonique

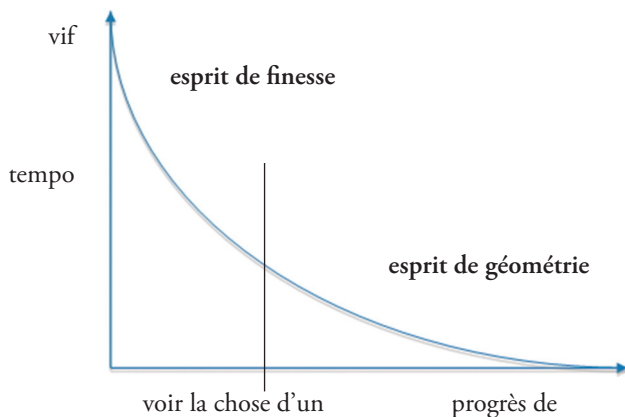
Pour appuyer cette hypothèse, nous ferons valoir deux arguments. En premier lieu, cette structure oppose deux paires de termes, mais chaque paire abrite encore une opposition; ce qui donne: /minuscule/ et /immense/ se ressemblent au titre de sur-contraires et diffèrent selon [atone *vs* tonique]. /Petit/ et /grand/ se ressemblent au titre de sous-contraires et diffèrent selon [atone *vs* tonique]. On aura vite compris que, moyennant un changement de plan, nous sommes en présence d’une **structure** qui vaut aussi pour le plan de l’expression et singulièrement pour la pratique de la **rime** telle qu’elle a fonctionné en France dans la seconde moitié du 19^e siècle. Dans le cas du quatrain, la rime idéale opposait une paire de rimes masculines et une paire de rimes féminines, mais pour chacune de ces paires il convenait autant que possible de choisir deux rimes sémantiquement con-

trastives. Pour le plan du contenu, ce modèle foncièrement simple convient à la “métaphore par analogie” chère à Aristote: «De même: il y a le même rapport entre la vieillesse et la vie qu’entre le soir et le jour; le poète dira donc du soir, avec Empédocle, que c’est la “vieillesse du jour”, de la vieillesse que c’est le “soir de la vie” ou le “couchant de laviez” » (Aristote 1961: 1457b). Soit graphiquement:

s ₁	s ₂	s ₃	s ₄
vieillesse	soir	jour	vie

La négativité et l’interdéfinition entrent en réciprocity l’une avec l’autre.

Nous accédons à ce que l’on pourrait appeler des **styles épistémiques**, des manières personnelles de connaître. Cette problématique est abordée par Pascal dans le fragment qu’il consacre à l’opposition entre “l’esprit de finesse” et “l’esprit de géométrie”. Nous insisterons sur les passages relatifs aux valences de tempo: “l’esprit de finesse”: «Il faut tout d’un coup voir la chose d’un seul regard, et non par progrès de raisonnement » (Pascal 1954: 1902). Nous reconnaissons ici l’intervention de ce que nous avons appelé le mode d’efficience (Zilberberg 2012: 37-38) chargé de dire, eu égard à la constitution du champ de présence, si nous sommes en présence de la modalité du **survenir** ou de la modalité du **parvenir**. La réponse est immédiate: “l’esprit de finesse” relève du survenir et de l’événement, “l’esprit de géométrie” du parvenir et du raisonnement. La démarche personnelle de Saussure ressortit à “l’esprit de finesse”, celles de Hjelmslev et de Greimas à l’ “esprit de géométrie”. Cette tension vaut également pour le plan de l’expression: le désordre qui caractérise les *Écrits de linguistique générale* contraste vivement avec la rigueur inhumaine du *Résumé d’une théorie du langage*. Greimas est plus proche de Hjelmslev que de Saussure. L’espace tensif d’accueil se présente ainsi:



2. "SORTIR" DE SAUSSURE?

Le concept de valeur ne laisse pas d'être embarrassant à deux titres au moins. En premier lieu, il est requis par un grand nombre de disciplines et de pratiques: valeurs morales, sociales, esthétiques, picturales, musicales, algébriques, financières,... En second lieu, pour le domaine linguistique et sémiotique, le concept de valeur est, comme il a déjà été dit plus haut, lui-même attiré par une famille importante puisque selon Saussure: «Nous n'établissons aucune différence sérieuse entre les termes *valeur*, *sens*, *signification*, *fonction* ou *emploi* d'une forme; ces termes sont synonymes» (Saussure 2002: 28). La divergence dans le premier cas, la convergence dans le second indiquent les limites de cette étude: nous ne visons pas une théorie générale de la valeur: nous nous proposons seulement de mentionner des propriétés sémantiques du concept de valeur que l'hypothèse tensive paraît en mesure de discerner. Le concept de valeur ayant rang de pré-supposante, nous identifions quatre grandeurs au titre de ressorts sémiotiques de la valeur.

2. 1 L'INTERSECTION

Dans les discours, la complexité est fréquemment invoquée: qu'est-ce qui n'est pas complexe? Mais la fréquence d'emploi est soldée par l'imprécision et l'ambiguïté. Pour le parler courant, "complexe" signifie souvent "compliqué" que le *Petit Robert* définit ainsi: "qui possède de nombreux éléments difficiles à analyser". Le lexème "complexe" insiste sur la pluralité et l'hétérogénéité: "qui contient, réunit plusieurs éléments différents". Pour la sémiotique greimassienne, le terme dit complexe appartient aux structures élémentaires de la signification: le terme complexe réunit les contraires [s₁] et [s₂]; la sémiotique a dans l'ensemble ignoré ce terme qui par ailleurs joue un grand rôle dans la pensée mythique (Mauss, Cassirer) laquelle surmonte aisément la contrariété en recourant à la concession.

Pour ce qui concerne la linguistique et la sémiologie, nous avons déjà mentionné que le motif de la complexité appartient à Saussure: «La langue est pour ainsi dire une algèbre qui n'aurait que des termes complexes» (Saussure 1972: 168). Il convient d'ajouter aussitôt que ce terme "complexe" est mis en concurrence (i) avec celui d' "opposition": «unité et fait de grammaire ne sont que des noms différents pour désigner des aspects divers d'un même fait général: le jeu des oppositions linguistiques» (*ibid.*), (ii) avec celui de "différence": «unité et fait de grammaire ne se confondraient pas si les signes linguistiques étaient constitués par autre chose que des différences» (*ibid.*), (iii) après catalyse avec celui de "relativité": «seules ces différences existent, et [...] par là même tout objet sur lequel porte la science du langage est précipité dans une sphère de relativité, sortant tout à fait et gravement de ce qu'on entend d'ordinaire par la "relativité" des faits» (Saussure 2002: 66). L'expression opératoire de cette détermination se trouve dans le passage suivant: «Mais la langue étant ce qu'elle est, de quelque côté qu'on l'aborde, on n'y trouvera rien de simple; partout et toujours ce même équilibre complexe de termes qui se conditionnent réciproquement» (Saussure 1972:

168-169). C'est à la structure que Saussure en appelle puisque le terme qui synthétise l'énoncé analytique: «équilibre complexe de termes qui se conditionnent réciproquement» n'est autre que celui de **structure** qui sous la plume de Hjelmslev, deviendra: qu'est-ce qu'une structure? «une entité autonome de dépendances internes» (Hjelmslev 1971a: 28).

Si l'interdépendance définit la structure, quel est le répondant de l'interdépendance? Le neuvième chapitre des *Prolégomènes* fournit la réponse: «Les “objets” du réalisme naïf se réduisent alors à des points d'intersection de ces faisceaux de rapports; cela veut dire qu'eux seuls permettent une description des objets qui ne peuvent être scientifiquement définis et décrits que de cette manière» (Hjelmslev 1971: 36). Sur le modèle de l'intersection de la catégorie du verbe et de la catégorie du nom dans les langues indo-européennes (voir Cassirer 1985: 236), nous envisageons l'espace tensif comme l'intersection de l'intensité comme somme des états d'âme et de l'extensité comme somme des états de choses, dualité que nous empruntons au sous-titre de *Sémiotique des passions* (Greimas & Fontanille 1991). Afin de désigner l'aboutissant de l'intersection de l'intensité et de l'extensité, nous avançons le terme de **tensivité** qui vaut comme antécédent imaginaire que l'analyse vient résoudre en projetant dans l'énoncé des grandeurs «qui se conditionnent réciproquement».

2.2 LA RÉOLUTION OPÉRATIVE DES GRANDEURS

L'approche sémiotique de la définition présente deux caractéristiques. En premier lieu, la définition dans la perspective hjelmslevienne se présente elle-même comme une division; en second lieu, la définition participe d'un «systèmes de définitions» qui entend réduire autant que faire se peut le nombre des axiomes. L'hypothèse tensive ne contredit pas cette option et nous considérons que le recours à l'espace tensif permet de “voir” la dépendance organisatrice. **Soit le schéma décadent simplifié:**

La valeur V a pour définissants la dualité des valences v_1 et v_2 qui sont les projections respectives de V sur les dimensions de l'intensité et de l'extensité. Mais en l'état, le schéma laisse échapper la relation de dépendance propre à la structure. L'hypothèse tensive croit surmonter cette difficulté en postulant que le **produit** de v_1 par v_2 obéirait à un structurant principe de constance: $k \approx v_1 \times v_2$. Par continuité, v_1 devient possiblement le **quotient** de k par v_2 , et dans ce cas de figure k devient un **dividende**. Cette surdétermination de la signification par les opérations élémentaires de l'arithmétique éclaire la partition des valeurs: dans le cas de la valeur d'absolu, le diviseur est un et la phorie, indivisible, tandis que dans le cas de la valeur d'univers, le diviseur est possiblement une infinité, ce qui amoindrit d'autant le nombre du quotient. Nous entrevoyons l'antécédent de la contrainte, de la **détermination** qui fait tout le prix de la notion de structure. Du point de vue épistémologique, il convient de recevoir les données de la perception comme autant de questions: «Il s'agit de trouver la construction (cachée) qui identifie un mécanisme de production avec une perception donnée» (Valéry 1973: 1283). Cette esquisse du traitement de la valeur permet de comprendre comment un percept et un concept "communiquent" l'un avec l'autre. L'hypothèse du principe de constance est un point de vue inédit sur la complexité qui a fait l'objet du premier point.

2.3 L'alternance élémentaireÀ ce stade, l'analyse en quête de dépendances distingue entre des valences intensives et des valences extensives. L'intensité contrôle la tension entre /fort/ et /faible/, tandis que l'extensité prend en charge la tension entre /concentré/ et /diffus/. Parmi les combinaisons possibles, l'hypothèse tensivo retient deux couples prioritaires: [intense + concentré] et [faible + diffus] qui sont les termes polaires d'un arc schématique; la combinaison [intense + concentré] nous la recevons comme une **valeur d'absolu**, la combinaison [faible + diffus] comme une **valeur d'univers**. Cette partition définit la structure et la dynamique du champ de présence. Aboutissant des opérations de tri, la valeur d'absolu vise l'unicité; aboutissant des opérations de mélange, la valeur d'univers vise l'universalité. **Le diagramme qui suit manifeste la place que chacune de ces valeurs tensives occupe dans l'espace tensif:**

Les termes que nous retenons appartiennent à un groupe qui est défini par l'énergie qu'il chiffre: «Le synchronique est une activité, une ενέργεια. La synchronie est la théorie des procédés linguistiques. La δυναμικς est le principe le plus élémentaire du langage; on n'y échappe pas, quel que soit le point de vue adopté» (Hjelmslev 1929: 56). Chacune de ces valeurs obéit ainsi à une logique interne qui bien entendu est formulée a posteriori: la /force/ présuppose la /concentration/, tandis que la /faiblesse/ présuppose la /diffusion/, la /dispersion/.

Concentrant la phorie sur une seule grandeur, la valeur d'absolu est **exclusive**, tandis qu'en répartissant la phorie sur un nombre variable de grandeurs elle est **distributive**. Si la valeur d'absolu est en quête de l'**unique**, la valeur d'univers est en quête de l'**universel**. Appartenant au même système, chaque valeur peut constituer un point de vue: la valeur d'univers reprochera à la valeur d'absolu son arbitraire, celle-ci reprochera à celle-là son acceptation de la médiocrité.

On ne saurait éviter la question: quelle est la portée de ce modèle? Sur ce point, la sémiotique greimassienne a longtemps accordé à la narrativité une portée universelle que Propp n'avait pas envisagée puisqu'il écrivait: «Mais les choses se compliquent du fait que la netteté, dans la structure des contes, n'est propre qu'à la paysannerie, et encore à une paysannerie peu touchée par la civilisation» (Propp 1970: 123). À ce titre, l'esquisse d'une typologie des valeurs que nous proposons semble convenir à l'analyse politique de notre temps pour autant qu'elle entend démêler l'organisation des pouvoirs.

La concentration des pouvoirs confie les trois pouvoirs à un seul sujet, régime qui mérite la dénomination de **monocratie**, les penseurs notamment au XVIII^e siècle parlaient de despotisme, ceux du XX^e sont confrontés à la dictature et au totalitarisme; la distribution de la phorie correspond à la **polycratie**; les anciens parlaient de république, les modernes, de démocratie:

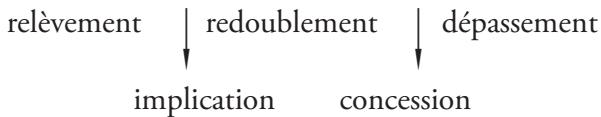
valeur d'absolu	valeur d'univers
↓	↓
monocratie	polycratie

Nous touchons à la question de l'adéquation, de l'applicabilité, et plus prosaïquement de l'**actualité**. Au titre de forme de vie, le modèle proppien est inactuel. Inversement, la question tragique du totalitarisme, notre actualité, nous invite à dépasser

le double inconvénient d'avoir à penser des structures sans vécus et des vécus sans structure.

2.4 LA PERTINENCE SCHÉMATIQUE DE LA CONCESSION

À partir du diagramme présenté, la quête du sens peut être appréhendée comme la traversée d'un paradigme (cf. Zilberberg 2012: 81-115). Cette quête s'exprime par le passage d'une valeur d'absolu vers une valeur d'univers, ou l'inverse; la condition requise est double: passage de /fort/ à /faible/, puis passage de /concentré/ à /diffus/. Nous avons ailleurs proposé de schématiser ces parcours décadents selon [atténuation → amenuisement], mais si l'amenuisement est réalisé, le procès est-il pour autant épuisé? C'est ici que la **concession** fait entendre sa voix: l'aspectualité dont nous venons de faire état est une aspectualité intraséquentielle que le déploiement de la concession vient virtualiser en posant un possible au-delà de la séquence exprimée: *bien que la tâche à accomplir soit achevée, je pousse au-delà*. Le schéma **implicatif** à deux temps: [atténuation → amenuisement] fait place à un schéma **concessif** à trois temps: [atténuation → amenuisement → dépassement]. Soit:



La manifestation de la concession a quelque chose d'héroïque que Fontanier a bien saisi à propos du paradoxisme qu'il décrit en ces termes: «Le *Paradoxisme*, qui revient à ce que l'on appelle communément *Alliance de mots*, est un artifice de langage par lequel des idées et des mots, ordinairement opposés et contradictoires entre eux, se trouvent rapprochés et combinés de manière que, tout en semblant se combattre et s'exclure récipro-

quement, ils frappent l'intelligence par le plus étonnant accord, et produisent le sens le plus vrai, comme le plus profond et le plus énergique» (Fontanier 1968: 67). On le voit: la concession est au principe de l'étonnement, de la **surprise** du point de vue subjectal, et de l'événement du point de vue objectal (cf. Zilberberg 2008). Que la figure de l'événement soit haut placée dans la hiérarchie tensive, ce jugement d'H. Arendt l'indique avec force: «Ce ne sont pas les idées, ce sont les événements qui changent le monde» (Arendt 2004: 343). L'événement avère la valeur.

3. POUR FINIR

Nous avons reconnu pour l'instant quatre “ressorts” sémiotiques de la valeur: l'intersection, la résolution opérative, l'alternance entre valeur d'absolu et valeur d'univers et la concession qui concourent à l'émergence de la signification. Cet inventaire est évidemment provisoire.

Nous aimerions insister sur les points suivants: (i) Le structuralisme français a placé l'accent sur l'opposition, mais à la suite d'un malentendu inaperçu, cette opposition a été pensée comme disjonctive, alors que l'opposition conjoint des grandeurs qui sans son intervention resteraient étrangères l'une à l'autre; «Dans la langue, tout revient à des différences, mais tout revient aussi à des groupements» (Saussure 1972: 177) C'est en ce sens que nous installons l'intersection comme l'une des conditions de la structuration. (ii) La résolution opérative des grandeurs prolonge le point précédent. Sur le modèle de la syllabe avancé par Saussure et Hjelmslev, il s'agit d'élaborer un modèle propre à l'unité examinée. Ce modèle de la syllabe est distinct du modèle phonologique adopté par le structuralisme français (Lévi-Strauss, Greimas). Le modèle syllabique fait appel aux catégories de la consonne, de la voyelle, de la sonante et pour Saussure dans les «Principes de phonologie» aux catégories de l'implosion et de l'explosion. C'est en nous autorisant de ce précédent que nous recourons aux notions de “produit”, de “quotient”, de “dividende” pour qualifier

les grandeurs sémantiques. (iii) S'agissant de l'alternance élémentaire, le dilemme est entre la transcendance et l'immanence: la théorie est-elle débitrice ou non? Le marxisme et la psychanalyse se présentent ouvertement comme des théories transcendantes en l'acception épistémologique du terme. Pour le marxisme, la valeur a un référent: le travail; à partir de cette valeur-travail, la lutte des classes régule le partage de la plus-value à l'avantage des uns, au désavantage des autres. Pour la psychanalyse, le référent est l'inconscient avec son dispositif actantiel particulier qui transforme la mère et le père de l'enfant respectivement en objet de désir et en obstacle pour le désir. Pour l'hypothèse tensive, il n'y a pas d'antécédent singulier de cet ordre. Ce sont les conditions mêmes de l'énonciation, à savoir la tension [fort *vs* faible] pour l'intensité et la tension [concentré *vs* diffus] pour l'extensité, tensions qui sont au principe de la dualité entre les valeurs d'absolu et les valeurs d'univers. Cessant d'être des circonstances, les conditions se changent en ouvrières qui concourent à la production de la signification. (iv) La concession est un chapitre d'une problématique plus vaste: la dynamique du discours. La linguistique confie au verbe et aux catégories qui lui sont associées le soin d'organiser cette dynamique. Soucieuse du discours, l'hypothèse tensive attend d'une grandeur négligée, l'événement, qu'elle dynamise le discours. Sous ce préalable, l'événement n'est pas pensable sans un survenir et ce survenir lui-même présuppose la concession.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Arendt, Hannah (2004) *La condition de l'homme moderne*. Paris : Agora.
- Aristote, (1961) *Poétique*. Paris : Les Belles-Lettres.
- Benveniste, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard.
- Cassirer, Ernst (1975) *Essai sur l'homme*. Paris : Gallimard.

- Cassirer, Ernst (1985) *La philosophie des formes symboliques*, 1. Paris : Minuit.
- Fontanier, Pierre (1968) *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.
- Greimas, Algirdas Julien & Fontanille, Jacques (1991) *Sémiotique des passions*. Paris : Seuil.
- Hjelmslev, Louis (1929) *Principes de grammaire générale*. Copenhague: F. Host.
- Hjelmslev, Louis (1971) *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Minuit.
- Hjelmslev, Louis (1971a) *Essais linguistiques*. Paris : Minuit.
- Hjelmslev, Louis (1972) *La Catégorie des cas*. Munich: W. Fink.
- Hjelmslev, Louis (1985) *Nouveaux essais*. Paris : P.U.F.
- Pascal, Blaise (1954) *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, coll. La Pléiade.
- Propp, Vladimir (1970) *Morphologie du conte*. Paris : Seuil, coll. Points.
- Saussure, Ferdinand de (1972) *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Valéry, Paul (1973) *Cahiers*, 1. Paris : Gallimard, coll. La Pléiade.
- Zilberberg, Claude (1997) «Une continuité incertaine: Saussure, Hjelmslev, Greimas» In A. Zinna (dir.) *Hjelmslev aujourd'hui*. Turnhout: Brepols, p. 165-192.
- Zilberberg, Claude (2008) *Pour saluer l'événement, Actes Sémiotiques* [en ligne: <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1601>].
- Zilberberg, Claude (2012) *La Structure tensive*. Liège: Presses Universitaires de Liège.

Les Éditeurs

Waldir BEVIDAS

Enseignant-chercheur à l'Université de São Paulo, USP (Département de Linguistique). Membre coordinateur du Groupe d'Études Sémiotiques (GES) de cette université. Ses recherches portent, entre autres, sur la sémiotique, la psychanalyse et l'épistémologie. Ses publications principales : *Inconsciente et verbum. Psicanálise, semiótica, ciência, estrutura.* (Humanitas, 2000, 2^e Ed. 2002); *Inconsciente & Sentido. Ensaio de Interface. Psicanálise, Linguística, Semiótica* (Annablume, 2009, 2^e ed. augmentée, 2014); *Semiótica: identidade e diálogos* (avec Jean Portela et alii, Cultura Acadêmica, 2012); *Semióticas Sincreticas: posições. Estudos da linguagem do cinema* (AnnaBlume, 2014);

Adresse électronique: waldirbevidas@usp.br

Ivã Carlos LOPES

Enseignant-chercheur à l'Université de São Paulo, USP (Département de Linguistique). Membre co-fondateur du Groupe d'Études Sémiotiques (GES) de cette université, il a écrit, avec Luiz Tatit, l'ouvrage *Elos de Melodia e Letra* (São Paulo, Ateliê Editorial, 2008). Avec N. Hernandez, il a dirigé l'ouvrage collectif *Semiótica: Objetos e Práticas* (São Paulo, Contexto, 2005, reprint 2009) et, en collaboration avec D. C. de Almeida, *Semiótica da Poesia: Exercícios Práticos* (São Paulo, Annablume, 2011) ; il était

par ailleurs l'un des directeurs du livre *Semiótica: identidade e diálogos* (São Paulo, Cultura Acadêmica, 2012). Parmi les auteurs qu'il a traduits en portugais, Michel Arrivé, Denis Bertrand, Francis Édeline, Jacques Fontanille, Claude Zilberberg. Ses recherches portent, entre autres, sur la sémiotique et la linguistique générale, la poétique, l'histoire et la culture brésiliennes.

Adresse électronique : lopesic@usp.br

Sémir BADIR

Maître de recherches du Fonds de la Recherche Scientifique-FNRS à l'Université de Liège, ses intérêts de recherche visent les aspects épistémologiques des théories linguistiques et sémiotiques. Son projet intellectuel est celui d'une épistémologie conforme aux pratiques discursives du savoir. Il est l'auteur de *Hjelmslev* (Belles-Lettres, 2000), *Saussure. La langue et sa représentation* (L'Harmattan, 2001), *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev* (Honoré Champion, 2014). Il a co-dirigé une dizaine d'ouvrages et numéros de revue (*Protée, Semen, Semiotica, Visible...*). Il est co-responsable de plusieurs projets internationaux de recherche (avec Waldir Bevidas, convention WBI-CAPES 2011-2013; avec Nicolas Couégnas, Driss Ablali et Érik Bertin, projet ANR 2014-2017).

Adresse électronique : semir.badir@ulg.ac.be

Les Auteurs

Driss ABLALI,

Membre du Centre de Recherches sur les Médiations (CREM), est professeur à l'Université de Lorraine, où il enseigne la sémiotique des textes et des discours. Il est directeur de l'équipe Praxitexte du CREM. Son domaine de recherche concerne l'analyse des discours sur corpus et l'histoire des théories sémiotiques. Il a récemment dirigé le numéro de la revue *Pratiques*, n°157-158, Théories et pratiques des genres, Université de Lorraine, publié en 2009 : *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris & Besançon, Champion & PUFC, en collaboration avec D. Ducard (dir.), et *Analytiques du sensible*, Limoges, Lambert-Lucas, en collaboration avec S. Badir, (éds.). Il est responsable scientifique de l'ANR CEMES pour le pôle de Metz.

Adresse électronique : driss.ablali@univ-lorraine.fr

Sylvain AUROUX

Né en 1947, Directeur de recherche émérite au CNRS (Laboratoire d'Histoire des Théories linguistiques, Université Paris 7), est spécialiste de philosophie du langage et d'histoire des sciences. Il a rédigé de nombreux ouvrages et articles sur le sujet. Il a dirigé l'*Histoire des Idées linguistiques* (Liège, Mardaga, 3 vols, 1989-2000) et le *Dictionnaire des Notions philosophiques* (Paris,

PUF, 2 vols, 1990). Dernier livre paru: *La philosophie du langage*, Paris, PUF, 2009.

Adresse électronique : auroux.sylvain@wanadoo.fr

Thomas BRODEN

Associate Professor of French and Comparative Literature at Purdue University (USA). As a graduate student, he followed the seminars of Roland Barthes and A. J. Greimas. He has held visiting positions in semiotics at Sciences Po-Paris, Universidade de São Paulo, and Université de Limoges. He publishes on semiotics, the history of linguistics, Marguerite Duras, and the cultural context of modern French fashion. His articles have appeared in *Semiotica*, the *Yearbook in Comparative and General Literature*, the *International Journal of Communication*, the *American Journal of Semiotics*, *Recherches Sémiotiques / Semiotic Inquiry*, *Protée, Écrits*, *Tópicos del Seminario*, *Semiotika*, *Colloquia*, *Lituanus*, EC, etc. He edited a volume of juvenilia by A. J. Greimas, including his Sorbonne dissertation on the vocabulary of fashion, *La mode en 1830* (Paris, Presses Universitaires de France, 2000), and is currently preparing an intellectual biography of Greimas.

E-mail address: broden@purdue.edu

Jacques COURSIL

Il a soutenu deux thèses doctorales, la première en Lettres (1997) et la deuxième en Sciences (1992). Il a enseigné tour à tour la littérature et la linguistique théorique, d'abord en France, puis en Martinique et enfin aux Etats-Unis à l'Université de Cornell et à l'Université de Californie à Irvine. Il est devenu l'une des voix les plus écoutées sur le corpus de Ferdinand de Saussure ou sur les théories générales de linguistique moderne, comme l'atteste la portée de ses articles et de son livre, *La Fonction muette du langage : essai de linguistique générale contemporaine*, paru chez Ibis Rouge en l'an 2000.

Adresse électronique : jacques@coursil.com

Irène FENOGLIO

Directrice de recherche au CNRS, elle dirige l'équipe «Linguistique» de l'Institut des Textes et manuscrits Modernes (Paris). Spécialiste de manuscrits, elle a publié de nombreux articles et ouvrages sur la genèse de la pensée. Principales et dernières publications: *Une auto-graphie du tragique. Les manuscrits des Faits et de L'avenir dure longtemps de Louis Althusser*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2007; *L'écriture et le souci de la langue. Écrivains, linguistes, témoignages et traces manuscrites*, Louvain-la-neuve, Academia-Bruylant, 2007; *Modèles Linguistiques*, Tome XXX-1, vol. 59: *Génétique de la production écrite et linguistique* (co-direction avec Jean-Michel Adam), 2009; co-édition de Emile Benveniste, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, éd. Gallimard/Seuil/EHESS, 2012; *Genesis. Manuscrits Recherche Invention n°35: Le geste linguistique*, éd. PUPS, 2012.

Adresse électronique : fenoglio.irene@gmail.com

John E. JOSEPH

Professor of Applied Linguistics, coordinator of the Linguistics and English Language Department of the University of Edinburg. Member of the organizing committee of the Cercle Ferdinand de Saussure. Member of the Executive Committee of the Henry Sweet Society for the History of Linguistic Ideas. Co-editor of the periodical *Language & Communication*. Associate Editor of the periodical *Historiographia Linguistica*. Author of the recently published book *Saussure* (Oxford & New York: Oxford University Press, 2012).

Adresse électronique : john.joseph@ed.ac.uk

Patrice MANIGLIER

Maître de Conférences au Département de Philosophie de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Spécialiste de philosophie française contemporaine, ses recherches portent plus particulièrement sur l'histoire du structuralisme dans les sciences humaines (en particulier en linguistique et en anthropologie) et

la philosophie française de la deuxième moitié du vingtième siècle. Il propose une réouverture du programme « sémiologique », dont il explore plus spécifiquement les enjeux métaphysiques actuels. Il est notamment l'auteur de *La Vie énigmatique des signes: Saussure et la naissance du structuralisme* (2006), *Le Vocabulaire de Lévi-Strauss* (Ellipses, 2002), *La Perspective du Diable, Figurations de l'espace et philosophie, de la Renaissance à Rosemary's Baby* (Actes Sud, 2010), *Foucault va au cinéma* (Bayard, 2011). On pourra consulter ses publications sur

<https://u-paris10.academia.edu/PatriceManiglier> .

Adresse électronique : patrice.maniglier@gmail.com

Herman PARRET

Professor Emeritus at the University of Leuven (Belgium). He was Visiting Professor or Guest Researcher at Universities in different countries, including Paris, Oxford, San Diego, Siena, Cambridge (EUA), Tel Aviv, Campinas, São Paulo. Doctor Honoris Causa from the Universities of Timisoara (Romania), Lima (Peru), Limoges (France). Among several titles, his publications include: *Les passions: essai sur la mise en discours de la subjectivité* (1986), *Le sublime du quotidien* (1988), *A estética da comunicação. Além da pragmática* (1997), *La voix et son temps: éléments pour une esthétique de la communication* (1998), *Puissances de la voix* (org., in collaboration with Sémir Badir, 2001), *La voix et son temps* (2002), *Sutures sémiotiques* (2006), *Épiphanies de la présence* (2006).

Adresse électronique : www.hermanparret.be

François PROVENZANO

Chargé de cours en sciences du langage et rhétorique à l'Université de Liège. Ses travaux portent sur la francophonie littéraire, l'histoire sociale des discours et la rhétorique de la théorie linguistique. Il est secrétaire de la revue *Signata*, membre du groupe de travail « Presse magazine » et membre du LEMME (Laboratoire d'étude sur les médias et la médiation).

Adresse électronique : francois.provenzano@ulg.ac.be

Estanislao SOFIA

Chercheur post-doctoral à l'Université de Liège. Spécialiste d'histoire et d'épistémologie de la linguistique, il s'intéresse aux aspects historiques, théoriques, éditoriaux et génétiques entourant l'œuvre de Ferdinand de Saussure, fondatrice de la linguistique moderne. Auteur d'une thèse sur *Le problème de la définition des entités linguistiques chez Ferdinand de Saussure* (2009) et de plusieurs articles portant sur la génétique textuelle en sciences humaines et en linguistique, il prépare à présent une édition critique et génétique du manuscrit préparatoire du *Cours de linguistique générale* (Payot, 1916), connu comme « Collation Secheyne » (BGE, Ms. Fr. 432-433).

Adresse électronique : estanislao.sofia@gmail.com

Pierre SWIGGERS

Professor of the Linguistics Department at Leuven University (Belgium), author of *Histoire de la Pensée Linguistique* and more than a hundred works on linguistic historiography, general linguistics and language philosophy. Among his recent publications, we have *Language origins, language diversity, and language classification in early Christian Latin authors* (2012) and *Terminología gramatical y lingüística: Elementos de análisis historiográfico y metodológico* (2011).

Adresse électronique : pierre.swiggers@arts.kuleuven.be

Claude ZILBERBERG

Membre co-directeur du Séminaire Sémiotique de Paris et ancien élève d'A. J. Greimas, est l'un des pionniers de l'hypothèse tensive en sémiotique. À signaler parmi ses nombreux ouvrages publiés: *Essai sur les modalités tensives* (John Benjamins, 1981), *L'essor du poème. Information rythmique* (Phoriques, 1985), *Semiótica tensiva y formas de vida* (Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, 1999), *Ensayos sobre semiótica tensiva* (Universidad de Lima/FCE, 2000), *Tensão e Significação* (en collaboration avec J. Fontanille, Discurso Editorial/Humanitas, 2001), *Sémiotique*

et esthétique (dir., avec F. Parouty-David, PULIM, 2003), *Razão e Poética do Sentido* (EDUSP, 2006), *Semiótica tensiva* (Universidad de Lima, 2006), *Éléments de grammaire tensive* (PULIM, 2006), *Cheminevements du poème* (Lambert-Lucas, 2010), *Elementos de Semiótica Tensiva* (Ateliê Editorial, 2011), *Des formes de vie aux valeurs* (PUF, 2011), *La structure tensive* (Presses Universitaires de Liège, 2012, coll. “Sigilla”).

Adresse électronique : www.claudezilberberg.net

